N° 646 36e Année. Tome CLXXX 15 Mai 1925

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France...... 3 fr. 50 | Etranger....... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGTIÈME

15 Mai — 15 Juin 1925

15 Mai — 15 Juin 1925 Tome CLXXX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

ART DÉCORATIF ET ART CLASSIQUE

ESSAI SUR LA STYLISATION DANS L'ART

—

Les arts décoratifs, tant par leurs manifestations que par les études théoriques qu'ils provoquent, tiennent une grande place dans notre vie contemporaine. Point n'est besoin de citer, comme preuve, l'intérêt qu'excite dans tous les milieux l'exposition prévue pour cette année ; de semblables revues générales sont des effets, et non des causes ; point n'est besoin non plus de signaler, avec statistiques à l'appui, l'importance économique prise par ces formes d'art. Il suffit de constater, par exemple, le rôle joué par un Bakst, rôle dont on a pu dire à juste raison qu'il dépasse le théâtre et a fait sentir son influence sur le cadre familier de notre vie, et cela depuis des années.

On est même allé jusqu'à prétendre qu'à notre époque la tendance commune de tous les arts était de devenir de plus en plus décoratifs. Je souscris, pour mon compte, à cette affirmation, mais je me demande si cette évolution est à ce point surprenante, cette orientation si nouvelle et si originale qu'il faille y voir un signe des temps, et qu'il soit permis d'en tirer de larges conclusions générales sur l'esprit du siècle, de nouvelles raisons d'espérer ou de se lamenter. Je ne le crois pas.

Je ne puis le croire, car j'ai été frappé de certaines analogies, voire de similitudes complètes que présentent les procédés employés et les effets obtenus dans deux formes

d'art en apparence bien dissemblables : la littérature classique et l'art décoratif. Il semble au premier abord paradoxal de prétendre comparer une tragédie de Racine et un paravent brodé. Je prie que l'on me fasse un instant crédit et que l'on me suive dans cette voie ; peut-être que, sous des analogies de surface, se découvrira une communauté d'inspiration et d'esprit, l'identité complète des procédés employés et des buts poursuivis.

I

Les arts décoratifs

PRINCIPES ET PROCÉDÉS

Emile Gallé a fait graver sur la porte de sa maison : *Ma racine est au fond des bois*. Ce poète amoureux de la nature, qui vibrait d'une joie de panthéiste au contact des plantes et des bêtes, y a trouvé une source féconde d'inspiration. L'artiste décorateur, qu'il soit verrier, ferronnier, sculpteur, architecte ou peintre, choisit pour modèles soit des végétaux ou des animaux, soit des figures géométriques. Dans ce deuxième cas, les procédés que je vais étudier apparaissent avec trop d'évidence pour que je puisse en tirer des conclusions de portée générale. Dans le premier, il apparaît d'abord que l'objet d'art, façonné par l'artiste qui s'inspire d'un modèle végétal ou animal, diffère de ce modèle, qu'il n'en est pas la reproduction exacte. Cette déformation est une condition nécessaire de la valeur artistique de l'objet : une fleur artificielle en zinc peint et en celluloïd peut imiter à s'y méprendre une fleur naturelle ; elle n'en est pas moins une copie sans valeur artistique. De plus, cette déformation est voulue par l'artiste. Il la réalise en suivant certaines règles et en employant divers procédés que je vais étudier.

Le procédé général et constant de l'art décoratif, le caractère essentiel et distinctif de l'invention et de la compotion décorative est la stylisation. Mot fréquemment em-

ployé, dont le sens est, pour beaucoup, confusément pressenti et deviné, plutôt que compris. Je veux essayer de le définir. Ce sera difficile, car si l'intention qui inspire ce procédé est la même aux différentes époques et dans les différents arts, les moyens pratiques employés sont multiples et divers.

Styliser, c'est d'abord et surtout schématiser ; c'est dégager — et reproduire plastiquement, — le caractère essentiel, la forme générale du modèle, sa ligne pure et son mouvement propre, en laissant de côté les caractères adventices, occasionnels, accidentels ; c'est éliminer de la représentation de l'être vivant, animal ou plante, choisi pour modèle, tout ce qui n'est pas caractéristique ; c'est conserver, c'est exagérer, ne fût-ce qu'en l'isolant, le trait distinctif du modèle vivant. Procédé analogue à celui du caricaturiste qui outre, dans son dessin, telle particularité physique du visage ou du corps qu'il reproduit, négligeant au besoin complètement les autres traits. De la viorne qui grimpe à la haie, le ferronnier ne retiendra que la ligne souple de la spirale ; il n'aura pas d'yeux pour le vert tendre des feuilles ou le duvet velouté de la tige. L'insecte obsédera l'orfèvre de la raideur géométrique et symétrique de ses antennes et de ses pattes, et l'or du bijou ne rappellera pas les teintes bleu d'acier des élytres ou le chatoiement des ailes. Dans les fleurs ou les oiseaux qu'il avait sous les yeux en composant une frise au pochoir, l'artiste n'a voulu voir que des taches de couleur harmonieuses ou opposées.

En outre, l'artiste observera, dans cette reproduction déjà déformante, une autre loi essentielle de l'art décoratif : la loi du rythme. Il s'efforcera d'introduire, dans la représentation plastique qu'il crée, un ordre, une régularité qui à la fois reposent et satisfassent l'œil qui la contemplera. Comment ? Les procédés sont multiples et chaque forme d'art décoratif a les siens. La symétrie en est un : les flancs du vase, les pans du coffret, les côtés du panneau décoratif

les lignes du fauteuil ou du buffet s'équilibreront par rapport à un axe. Les rapports numériques des dimensions seront des rapports simples et harmonieux. La répétition, à intervalles égaux, des mêmes motifs, ou de motifs alternés est un autre moyen. Les rappels de tous à des endroits différents en sont un autre encore. Les oppositions régulières de couleurs dans une frise, par exemple, produisent aussi cet effet. Cette règle du rythme est absolue ; non seulement elle ne peut être transgressée, mais le rythme que j'appellerai plastique supplée au besoin à la stylisation proprement dite : si l'on considère par exemple une tapisserie d'ameublement ou une étoffe Louis XV, composée d'un semis de bouquets sur un fond uni, on constatera que chacun de ces bouquets, pris isolément, n'est presque pas stylisé et reproduit presque fidèlement une poignée de fleurs fraîchement cueillies ; encore que la réduction soit, en l'espèce, une ébauche de stylisation. Mais, ce qui donne à la tapisserie ou à l'étoffe sa beauté décorative, c'est la répétition, à intervalles réguliers, en quinconces, du même motif. Il faut que l'œil se repose et ne rencontre pas à chaque mouvement quelque chose de nouveau, qu'il retrouve, en promenant son regard sur l'objet, des couleurs et des formes familières, déjà vues, en équilibre. Un vase dont une face serait pansue, rebondie, et l'autre plate, un buffet qui aurait à droite de précieuses ferrures rectangulaires et de l'autre des anneaux ronds ou ovales, un tapis dont les motifs seraient irrégulièrement espacés produiraient sur nous une impression de malaise, quel que pût être par ailleurs la beauté de chaque accessoire considéré isolément. Ces objets nous déplairaient comme nous déplaisent des dissonances, car ils choqueraient notre sens de la régularité, de l'équilibre, de l'ordre, ce sentiment instinctif du rythme qui, dans l'art décoratif, se manifeste sous une forme plastique ou, si l'on veut, statiquement.

Il faut aussi, et ce sera la troisième loi, que la matière employée convienne au sujet traité, que l'on en distingue

la contexture, le grain. Il faut que la matière première impose ou semble imposer en partie à l'artiste les lignes générales de l'objet; le bois, traité au rabot et à la scie, présentera de grandes lignes droites ou mollement ondulées, comme le sont les fibres de l'arbre, les veines de la planche ; il serait de mauvais goût d'en fabriquer, à force de patience et d'ingéniosité, de petits bibelots aux sculptures de dentelle. La faïence sera modelée en grosses masses où, dans la mollesse des lignes accrue par la douceur du vernis, se retrouvera l'affaissement humide de la boule de glaise qui s'étale. J'ai vu un lévrier en faïence, une fine bête élancée aux pattes minces; c'est un non-sens, comme Copenhague nous en envoie parfois. Le fer se pliera au gré du marteau, et ses courbes multiples évoqueront la forge qui l'a rougi et rendu malléable, ses arêtes vives, la morsure de la lime. La dentelle restera aérienne et réticulée et ne visera pas à ressembler à de la toile : je veux y voir le fil mince qui se noue et s'enroule.

Enfin, dans tous les cas où l'impression esthétique sera produite plutôt par des surfaces colorées que par des lignes ou des reliefs, l'artiste emploiera souvent des couleurs arbitraires, différentes des couleurs naturelles des modèles : il peindra des feuilles violettes ou dorées, des fleurs noires. Il modèlera en terre cuite des hiboux bleus. Il semble que, jusque dans le choix de ses couleurs, il soit hanté du désir paradoxal de reproduire les êtres vivants en leur ôtant l'apparence de la vie.

BASE PSYCHOLOGIQUE ET PHILOSOPHIQUE DE CES PROCÉDÉS

Tous ces procédés sont-ils arbitraires ? Y a-t-il dans cet effort constant de transposition, de stylisation, je ne sais quel snobisme ou quel préjugé traditionnel ? On devine que non. Les caractères propres de l'art décoratif, le souci de transmuer l'être vivant en une image plastique rythmique-

ment stylisée ont leur explication dans les fins qu'il poursuit.

L'art décoratif est un art utilitaire. S'il déforme le modèle, s'il en élimine la vie, ce n'est pas pour dérouter le spectateur, c'est pour le servir, pour le rassurer, pour lui plaire. Le décorateur ne fait pas de l'art pour l'art, il fait de l'art pour l'usage quotidien. Un belle chaise n'est belle qu'autant qu'on peut s'y asseoir sans crainte d'y perdre l'équilibre, de déchirer ou de tacher son vêtement ; on n'oserait pas verser une liqueur dans un verre qui reproduirait trop véridiquement, trop fidèlement, le calice d'une tulipe : on aurait peur de voir les pétales s'écarter et le liquide couler sur la nappe. On s'écorcherait les doigts au balcon si le fer de la rampe, forgé à l'image d'une ronce, en reproduisait trop exactement les piquants.

Ce n'est pas tout ; par delà cette satisfaction, cette quiétude matérielle, il faut que la contemplation et l'usage coutumier des œuvres de l'art décoratif nous donne une certaine sérénité ; il faut que l'aspect des objets nous paraisse simple, facilement compréhensible, nous repose l'esprit, que leur vue nous procure, sans recherche ni fatigue, des impressions agréables. Pour cela, il est nécessaire que le travail d'abstraction et de généralisation qui est à la base de tout jugement, et donc du jugement esthétique, soit fait par avance et par d'autres que nous.

Débordant d'énergie, enivré d'air pur, excité par la marche, je peux, après une ascension au travers des sapins et des rochers, jouir avec exaltation de la beauté d'un paysage de montagnes contemplé au sommet du pic gravi ; oisif en quête d'émotions, je puis, visitant un musée ou une exposition, fournir l'effort cérébral nécessaire pour comprendre et admirer une toile, un marbre où l'artiste a fixé, avec la vie du modèle, un peu de son âme ou de son cœur. Chez moi, au milieu des objets familiers nécessaires à ma vie ou à mon travail, dans la rue qui, longeant un palais, me conduit à ma tâche quotidienne, mon esprit acca-

paré, obsédé et fatigué par les préoccupations de l'activité professionnelle, par les soucis, ne peut ni ne veut faire un effort supplémentaire et constant pour retrouver, par ses propres forces, des raisons d'admirer et de jouir esthétiquement ; mais il veut malgré tout jouir. Ce travail d'abstraction, d'analyse, de simplification, il faut que ce soit l'artiste décorateur qui le fasse.

Ainsi donc, avec le double souci utilitaire de contribuer à mon confort et à mon agrément, cet artiste dégage du réel diffus et complexe, de la vie anarchique et désordonnée, la ligne harmonieuse, simple et pure. Or la force psychique qui, surtout, joue ce rôle est l'intelligence ; l'art décoratit est avant tout intellectuel. L'intelligence est la faculté qui dégage dans le chaos de la vie le fonds fixe et permanent, le distingue de l'accidentel, du variable, du changeant.

Ces deux caractères de l'art décoratif : utilitarisme et intellectualisme, se fondent du reste en un seul. Henri Bergson n'a-t-il pas professé que l'intelligence est avant tout une force d'organisation orientée vers l'utilité pratique ? Continuateur de Kant, n'a-t-il pas dit que l'intelligence ordonnait et classait artificiellement, en vue de l'action, le réel confus et chaotique parce que vivant ? A sa suite ou en même temps, les pragmatistes, avec W. James et les autres, ont réduit le rôle de l'intelligence à celui d'un prospecteur en quête de la méthode de vie et de pensée la plus pratique. Les artistes décorateurs de tous les temps sont des bergsoniens qui s'ignorent et des pragmatistes qui s'avouent.

L'art décoratif et ses méthodes représentent donc un effort de l'homme intelligent pour ordonner et adapter, dans une intention esthétique, le réel à des fins utilitaires et pratiques. Or que fait l'être intelligent quand il veut se servir du réel vivant ? Il le tue. Ici encore je pourrais citer Henri Bergson et dire après lui, mais avec moins d'éloquence, que l'intelligence est une force de mort, qui dessèche et qui tue, pour les logifier, les formes palpitantes et fluides

de la vie que seule nous révèle en partie l'intuition. C'est inutile, car il apparaît avec trop d'évidence que l'homme n'accommode et n'asservit la vie à son usage qu'en la supprimant.

Ce qui vit est toujours, par quelque côté, indépendant, possède, à quelque degré, sa propre volonté interne qui s'oppose à celle de l'homme quand celui-ci veut l'asservir à ses fins. La branche de coudrier que j'ai cueillie dans le buisson était une canne rigide à souhait, sur laquelle je me suis appuyé avec plaisir au retour de la longue promenade, et la couleur de son écorce tachetée de gris plaisait à mes yeux. Mais les rugosités de la tige, où restaient des brindilles, ont blessé mes doigts ; je les ai coupées comme j'avais coupé la branche vivante. Pour asservir la nature vivante à ses besoins, à ses désirs ou à ses rêves, il faut que l'homme y supprime ou y discipline la vie : tuer ou dompter. En art décoratif, styliser, c'est presque toujours tuer : je ne vois guère que les jardiniers qui domptent et disciplinent. Et encore! Leurs coups de sécateurs aux rameaux rebelles des massifs sont autant de meurtres parcellaires. Le boucher, le bûcheron, ces agents de l'utilitarisme humain, tuent au propre ; l'artiste décorateur, en stylisant, tue en effigie. Lignes souples, molles et végétales des balcons « art nouveau », semis de fleurs sur les fonds clairs des toiles de Jouy, feuilles d'acanthe des chapiteaux corinthiens, gargouilles médiévales, quels immenses cimetières de bêtes et de plantes ! Maître ferronnier, tu as fixé dans le pied de ma lampe le geste souple de la clématite qui grimpait au buisson ; mais ton marteau a vidé la tige de sa sève et ton burin en a tranché les feuilles ; tu as discipliné l'espiègle des haies et son ébouriffement. Pour le boucher, le bûcheron, le décorateur ces trois serviteurs de l'homme qui veut vivre et vivre bellement, la vie ou sa représentation exacte est l'obstacle gênant.

La technique décorative est donc un meurtre en effigie ; elle produit une mort artificielle. Cela apparaît dans ses

procédés qui visent à imiter les effets de la mort naturelle et à en reproduire les aspects. Les végétaux morts sont desséchés et raccornis, moins souples, plus rigides et plus solides que les plantes vivantes. C'est à un travail analogue que se livre l'artiste décorateur. La mort fixe définitivement, ou du moins pour un temps assez long, les couleurs et les formes des objets, et ces couleurs sont presque toujours différentes de celles qui revêtaient les plantes en vie. Si je renversais les termes de la comparaison, je dirais que la mort stylise les formes, rythme les mouvements en les figeant, transpose les couleurs ; je dirais qu'elle applique les procédés et les principes de la technique décorative. Cet art reproduit et imite tous les effets de la mort, tant il est vrai que la vie ou son expression ne peut trouver de place dans ses créations ; un exemple encore : la figure humaine n'a de valeur que par ses expressions qui sont des traductions du sentiment interne, c'est-à-dire de la vie ; elle est exclue, en général, de l'art décoratif, et surtout de l'art décoratif moderne. Les Arabes, ces maîtres décorateurs, l'avaient, avant nous, bannie de l'art décoratif, surtout, du reste, pour des raisons religieuses.

Or la mort naturelle est l'effet du temps. En essayant de reproduire artificiellement, pour la décoration, les couleurs et les formes qu'a obtenues le vieillissement naturel, par le temps, l'artiste décorateur s'efforce de nous faire croire que l'objet décoré, stylisé, est vieux, desséché, mort; tout se passe comme s'il voulait me suggérer que la coupe de grès qui orne ma table est une tranche de calebasse noircie et raccornie. En créant une sorte d'illusion d'optique propre à me rassurer et à me plaire, il m'entraîne à sa suite dans le passé par une sorte de recul historique.

II

La littérature classique

Il me faut essayer maintenant de retrouver dans l'art classique des caractères d'esprit et de forme qui se puis-

sent comparer à ceux de l'art décoratif que je viens de mettre en lumière et d'interpréter. Il ne faut pas se contenter en pareille matière d'analogies superficielles ou purement verbales, mais découvrir des identités essentielles et profondes ; pour cette raison et aussi pour le faire plus simple et plus bref, je bornerai ma recherche à la littérature classique, laissant de côté les arts plastiques et la musique ; les règles que j'ai formulées à propos des arts décoratifs y apparaîtraient nettement ; mais l'examen des techniques de ces arts m'entraînerait trop loin. Pour la même raison, je prendrai des exemples surtout dans notre littérature mieux connue que les étrangères, et surtout dans la tragédie car c'est le genre littéraire où le classicisme français a, de notre propre aveu et de celui des étrangers, trouvé son expression la plus achevée.

On sait que le procédé essentiel de la technique décorative est la stylisation ; je l'ai définie comme l'opération par laquelle l'artiste dégageait et reproduisait presque uniquement dans son œuvre le caractère saillant, essentiel et distinctif du modèle vivant. Or, Corneille, Racine ou Molière stylisent. J'en vois une première preuve dans la règle de l'unité d'action, ou d'intérêt si l'on veut, à laquelle ils obéissent. L'intrigue est une ; les personnages de la tragédie ou de la comédie poursuivent un but unique : première trace d'abstraction. Pourtant, dans la vie réelle, nous avons toujours en tête plusieurs projets. Même dans des crises de passion, nous travaillons à d'autres plans qu'à la réalisation d'un seul de nos désirs. Admettons encore que les actes et les desseins des personnages principaux, qui constituent l'intrigue du drame, aient une telle valeur significative qu'il faille laisser dans l'ombre leurs autres entreprises, ce à quoi, du reste, un dramaturge moderne se résoudra difficilement. Mais les personnages secondaires, les confidents ont en tête, sûrement, quelque affaire importante ; on ne nous en entretient pas. Il faut que l'axe central de la tragédie soit une ligne sèche et nue, que nous n'ayons

devant les yeux qu'une forme, caractéristique, de l'activité des héros, tendue vers un seul but. Ce but, c'est, pour le Cid, son union avec Chimène, pour Horace la patrie, pour Andromaque son fils. Leur activité, qui serait multiple dans le monde, est une sur la scène ; le poète élague, tond, rogne, dégage de la multiplicité grouillante de la vie la ligne simple, pas toujours souple.

Ce souci de simplicité, ou plus exactement de simplification, a dicté la règle de l'unité de temps, ou plutôt conduit les classiques à supprimer la durée, à ne pas donner l'impression que les événements qui se déroulent sur la scène se succèdent dans un temps réel. En théorie, l'intrigue se déroule en 24 heures ; on sait qu'en pratique, bien souvent, les pièces contiennent une accumulation d'événements qui en réalité dureraient plus longtemps. Ils veulent ignorer le lent travail du temps, la sourde évolution spirituelle et sentimentale qui transforme les âmes par phases insensibles. Pourtant, quels effets esthétiques les romantiques ne tireront-ils pas du long grignotement des âmes par le temps qui amène l'oubli ? Relisez la *Tristesse d'Olympio* et *Le Lac*. Dans une tragédie classique, à peine quelques mots secs, à peine quelques vers d'un monologue pour nous dire que des années se sont écoulées depuis qu'Esther subit son nouveau sort, depuis qu'Iphigénie est prêtresse chez les Barbares. (*Iphigénie en Tauride*, Gœthe). Notons en passant que ces années ont bien peu modifié les aspirations, les regrets ou les désirs de nos héroïnes : Esther rêve toujours du triomphe de son Dieu, Iphigénie, aux rives de Tauride, de la douceur grecque. Pourquoi cette suppression de la durée ? Parce que durer c'est vivre, évoluer, changer. La durée est le caractère essentiel de la vie chaotique et absurde, grouillante et variée. Il n'en faut pas sur la scène classique où doit régner la simplicité, l'ordre, l'unité.

Que représente-t-elle, cette scène ? Nous rencontrons ici la règle de l'unité de lieu. Autre aspect de la stylisation classique. Le lieu où se déroule l'action est un espace va-

gue et imprécis sans caractère propre. Alors que nos auteurs modernes multiplient les minutieuses indications scéniques, quelques mots à peine, au début d'une tragédie classique, nous disent brièvement que la scène est dans telle ville, dans un palais. Les caractères originaux du milieu où évoluent les personnages, toute la description précise et minutieuse de l'ambiance, dont nos dramaturges et romanciers modernes tirent tant d'effets esthétiques ou psychologiques, les apparences accidentelles que prend ce coin d'espace, sont passés sous silence. Stylisation ! Ils suppriment de leurs œuvres l'espace comme le temps, les aspects pittoresques, les lieux évocateurs, les nuances fugitives et accidentelles. Un décor précis, la représentation détaillée d'un coin du vaste monde avec ses caractères originaux, ses formes, ses couleurs distrairaient notre esprit de l'intrigue qui se joue.

Dans cet espace et ce temps artificiels, évoluent des hommes qui parlent. Sont-ce bien des hommes ? Vivent-ils ? Mangent-ils ? Dorment-ils ? Nous n'en savons rien. Dira-t-on que ce mépris des actes matériels de la vie est né du désir de ne pas affaiblir le ressort dramatique ? Non. Quelle puissance d'émotion, quelle grandeur parfois dans le mélange des soucis de la vie quotidienne et des grandes angoisses tragiques ! Nora servant le thé en souriant au moment où se jouent son existence et son bonheur, a-t-elle moins de grandeur dramatique ? L'art classique a osé une stylisation de la figure humaine telle que l'art décoratif ne l'a jamais tentée ; les Grecs étaient allés plus loin en revêtant le visage de l'acteur d'un masque où était figé un rictus ou un sourire, où était fixée, pour toute la durée de la pièce, l'expression unique de physionomie répondant à l'unique trait de caractère, à l'unique sentiment représenté par l'acteur. Si nos auteurs au XVIIe siècle ne sont pas allés aussi loin, s'ils laissent à l'acteur le visage découvert et mobile, ils ont stylisé l'âme du héros. Un seul trait de son caractère apparaît, exagéré et grossi comme une caricature :

c'est l'avare, l'amoureux, le patriote, le tyran. Les caractères ne sont peut-être pas tout d'une pièce, ils sont à coup sûr tout d'une ligne. Relisez donc Marcel Proust après avoir vu représenter *Phèdre* et *Andromaque*. Schopenhauer signerait des deux mains ces illustrations d'une théorie qui lui était chère : celle de la persistance et de l'immutabilité des caractères innés. Ils peuvent vivre ou plutôt sembler vivre, ces héros ; le temps, le long temps dont le lent travail ronge nos amours, nos enthousiasmes et nos haines, dont le flot emporte nos illusions, nos espoirs et nos dégoûts, dont l'alluvion comble nos lacunes, ce modeleur tout puissant les épargne, les laisse tels quels, simples, fixés, sinon figés.

Semblables à l'artiste décorateur qui ne conserve et ne reproduit du liseron que la ligne souple aux spires qu'il répète indéfiniment, les classiques ont fait de la vie psychique du héros une ligne nue et droite, tendue vers un seul but. Même quand un héros manifeste plusieurs, généralement deux traits de caractère dominant, l'amour et le patriotisme, l'amour et la misanthropie par exemple, ces deux aspects polairement opposés de sa vie mentale s'affrontent dialectiquement pour ainsi dire ; ces deux forces antagonistes ne se résolvent jamais, comme c'est le cas dans la vie réelle, en une synthèse. Effet décoratif encore, analogue à la violente opposition, dans un vase de Daum, de la mollesse de la pâte de verre nuancée et de la raideur noire du fer forgé qui la cerne.

A cette schématisation de l'intrigue, de l'espace, du temps et des hommes, correspond une stylisation des mouvements et des actes. Les événements ne se passent pas sur la scène, on les raconte. Les événements réels, c'est le fracas de la foule en émeute ; c'est l'abandon, par un soir d'été, de la femme pâmée ; c'est Rome en flammes, l'autel ensanglanté par les sacrifices humains, les gémissements des blessés sur le champ de bataille, au clair de lune, c'est la vie, grouillante, excessive, tumultueuse, nuancée. Il n'en

2

faut pas : pas de vue directe, des récits ; pas de scènes d'action, des messagers. La vision de l'esprit s'est attachée à une ligne conductrice : l'intrigue, qui se déroule d'un mouvement régulier ; pas de fleurs grimpantes autour de ce fil nu. Notre cœur battrait, nos oreilles emplies des rumeurs de la foule, des chansons des femmes ou des plaintes des captifs, nos yeux retenus par les jeux des couleurs et des formes troubleraient l'intelligence à la poursuite de la solution logique d'un problème logique.

Pas de foule sur la scène ; Racine, après les tragiques grecs et avant Schiller, nous concède parfois le chœur, organe mi-symbolique, mi-représentatif des foules, chargé par l'auteur de réaliser, dans les à-côtés du drame, la simplification, la stylisation obtenue déjà dans les caractères principaux. Les hurlements, les pleurs, les rires, les mouvements d'enthousiasme du populaire deviennent des chants rythmés, des strophes alternées où deux idées générales, deux sentiments se becquètent.

La loi du rythme, que j'ai formulée à propos de l'art décoratif, est appliquée dans l'art classique. Cela se manifeste d'abord, extérieurement, si l'on peut dire, par l'emploi de la période dans l'art oratoire, du vers dans la tragédie ; et d'un vers aux césures fixes, aux rimes plates. La prose serait trop naturelle, trop vivante, trop sensuelle, puisqu'elle est la forme de notre langage quotidien. Mais nos classiques créent, dans leurs œuvres, un rythme plus intense, plus profond. Ils usent du reste de procédés analogues à ceux de l'art décoratif ; répétition, dans un monologue, des mêmes arguments sous des formes différentes, symétrie et équilibre des parties d'une scène ou d'un acte, oppositions ou analogies, mais toujours équilibrées, dans les caractères, dans les événements. Après les objurgations morales de l'honnête Burrhus, Néron écoute les mauvais conseils du perfide Narcisse ; le Cid oppose dans les stances célèbres Chimène et son honneur, son honneur et Chimène : balancement, symétrie, rythme.

L'analogie de ces deux formes d'art se poursuit, si l'on examine dans chacune d'elles ce que j'ai appelé en parlant de l'art décoratif la loi de la matière ; il faut qu'il y ait correspondance intime, convenance, adaptation de la matière à l'objet. La langue de nos classiques, qui est la matière dont sont constitués leurs chefs-d'œuvre, suit cette loi. Grammaire et syntaxe aux lois rigides et absolues, vocabulaire pauvre, épuré, général, intellectualisé, cette langue convient en tous points à la peinture de sentiments simples, de caractères entiers et sans nuances, à l'expression d'intrigues unes. On salue au passage avec émotion, et la mémoire retient, comme on cueille, attendri, une fleur isolée sur un rocher sec, quelques vers : « Ariane, ma sœur... » « Cette obscure clarté... » « Oh ! que ne suis-je assise... » fenêtres ouvertes sur la vie, échappées sentimentales, description de vraie nature vue ou rêvée, au milieu de ces implacables développements logiques. Et ces échappées sont des erreurs, des taches. Matière de l'œuvre, la langue est limée, épurée, afin que la finesse de son métal, la sécheresse de sa forme soient en parfaite harmonie avec la simplicité de l'idée conductrice. Je ne recopie pas ici, on l'entend bien, des passages de la préface de *Cromwell*, encore que j'en aie le droit : car enfin aucun critique ne fera que le vocabulaire de Racine comprenne 10.000 mots, et qu'il ait usé de toutes les formes nuancées d'expression dont dispose un Saint-Simon. Les mots colorés ou techniques, les adjectifs nuancés, tout cela exprime le particulier, l'original, l'accidentel et ne peut avoir ici sa place.

Il n'est pas jusqu'à la loi décorative des colorations arbitraires qui ne trouve son équivalent en art classique. De même que le céramiste ou le peintre donneront souvent, de parti pris, à leurs reproductions de modèles vivants une couleur différente de la couleur naturelle, de même les classiques n'ont aucun souci de couleur locale. La reproduction fidèle des costumes, du mobilier, de l'architecture d'une époque leur est indifférente, mieux ils la négligent

par volonté bien arrêtée. Ignorance? Non pas; ils ignoraient sans doute les résultats des fouilles de Mycène, mais non pas à coup sûr les détails du costume des Romains de l'Empire. Et pourtant leurs pièces étaient jouées en costumes contemporains. C'est que les détails du vêtement ou du mobilier, dont nos romantiques, et nous verrons pourquoi, faisaient tant de cas, sont choses accidentelles, variables, soumises à l'action de la mode, c'est-à-dire du temps et de la vie; c'est que, à la représentation de Britannicus comme dans la contemplation d'un panneau décoratif, il faut détourner l'esprit et les sens du spectateur de la réalité vivante et confuse; pour cela, tous les moyens sont bons et celui-là surtout, car il est le plus puissant.

IDENTITÉ PSYCHOLOGIQUE ET PHILOSOPHIQUE DES DEUX ESTHÉTIQUES

Que si maintenant après cette rapide revue des procédés de l'art classique, je pousse plus loin comme je l'ai fait pour l'art décoratif, je vais découvrir, entre les fondements psychologiques et philosophiques de ces deux formes d'art, des analogies et des identités encore plus troublantes.

Comme l'art décoratif, et en opposition avec le romantisme avant tout sentimental, l'art classique est intellectualiste. On le sait de reste depuis que les rapports du cartésianisme et du classicisme ont été mis en lumière. Comme dans l'art décoratif, le sentiment n'y a que peu de part; là aussi on ne l'exprime que sous une forme intellectualisée. Un ferronnier ne veut pas évoquer la douceur du printemps et les parfums des fleurs en stylisant un jasmin; Corneille ne prétend pas nous faire verser des flots de larmes aux malheurs de Chimène. L'art classique est la peinture de l'homme tout court, de tous les temps et de tous les pays, réduit à ses seuls caractères généraux et universels qu'a découverts et abstraits l'intelligence; de même un motif décoratif est la reproduction de quelques caractères généraux d'un être vivant, que la stylisation a isolés et exagérés.

C'est là que gît, si l'on y prend garde, la différence essentielle qui sépare le romantisme du classicisme. L'erreur fondamentale qui vicie tous les raisonnements de l'ouvrage « Le romantisme des classiques » eût été impossible de l'autre côté du Rhin où O. Harnack, après Winckelmann et Lessing, avait mis en lumière l'abstraction qui est le procédé constant de la technique classique. Les romantiques ne stylisent pas ou, s'ils le font, c'est à leur insu, comme par exemple Victor Hugo, grand classique et maître décorateur. Ils veulent reproduire en art toutes les couleurs, toutes les nuances de la vie, la beauté comme la laideur, le rire et les larmes. Ils veulent surtout faire de l'art une forme d'expression totale et désintéressée des âmes humaines, diverses et originales, et non de l'âme humaine, concept abstrait, fruit de la stylisation classique. De là leur amour de l'art populaire, du folklore, de l'histoire exacte, leur culte de la couleur locale et de l'art pour l'art.

Loin de se proposer d'abstraire et de reproduire quelques caractères originaux et généraux d'un personnage ou d'une époque, ils prétendent exprimer les hommes. De là leur mépris affecté de la forme, la somptueuse et vivante richesse de leur vocabulaire et de leur prosodie. Ils y parviennent mal, car, inconsciemment, ils stylisent, comme stylisera malgré lui aussi cet autre grand classique, ce grand décorateur, Zola, qui crut jusqu'au bout avoir copié la vie, alors qu'il n'avait fait que découper d'immenses fresques largement ordonnées. Il faudrait aller jusqu'aux symbolistes en poésie, jusqu'aux impressionnistes en peinture pour rencontrer des artistes vraiment affranchis de la doctrine de stylisation classico-décorative, des artistes ayant en partie réussi à reproduire, sans intellectualisme ni utilitarisme, la vie, dans sa variété mobile, imprécise et nuancée.

Comme l'art décoratif, l'art classique est un art utilitaire. Nos classiques ne font pas de l'art pour l'art, eux non plus : l'art classique n'est ni de l'impressionisme, ni de l'expressionisme. C'est un « divertissement » ou un « enseigne-

ment »; je n'en veux pour preuve que leurs préfaces et leurs déclarations. Ils veulent instruire et plaire. Ils écrivent pour divertir noblement une société policée, une aristocratie oisive. Ce caractère, facile à discerner déjà, quand il s'agit du théâtre, apparaît à plein si l'on étudie l'histoire, la poésie lyrique, l'éloquence classique.

Quand il écrit ses *Variations des églises protestantes* ou son *Histoire universelle*, Bossuet non seulement stylise la peinture des événements historiques autour d'une idée centrale, mais encore poursuit explicitement un but utilitaire de propagande, de polémique ou d'apologie ; de même dans ses Sermons et ses Oraisons funèbres ; sa conception de l'histoire et de l'éloquence est non seulement dogmatique, mais utilitaire. Les poésies lyriques ou les poèmes épiques du classicisme sont de même écrits dans une intention pratique, politique ou morale. Je ne m'arrête pas à la poésie didactique, qui connut à cette époque une belle fortune, car la démonstration serait trop facile. Il n'y a pas, à la période classique, de littérature désintéressée. La société du XVIIe siècle était, elle aussi, pragmatiste. Dans ces époques de stabilité politique où se développent les classicismes, le gouvernement s'efforce, quand il a une haute conscience de son rôle, de donner à son peuple le maximum de bien-être, à son empire la plus grande extension, la plus grande puissance possibles. Il est tout naturel que l'art de ces époques offre ce même caractère pragmatiste.

Le classicisme du XVIIe siècle fait servir l'art à la vie, à rendre la vie plus agréable, plus morale, plus tranquille et plus belle. Il n'est pas jusqu'aux poètes officiels qui, célébrant en strophes lyriques les vertus du grand roi, n'aient contribué, pour leur modeste part, à réchauffer les sentiments loyalistes des sujets, et donc à assurer une stabilité de régime propre à rendre la vie plus calme et plus quiète.

Notons en passant qu'aux époques classiques qui, nous l'avons vu, correspondent à une ère de puissance politique

et de prospérité économique, l'idée de la valeur et de l'importance de l'individu s'efface devant la raison d'Etat. Par contre, nous rencontrerons, dans les périodes où l'idée démocratique triomphe, des artistes qui tenteront d'exprimer les nuances individuelles des âmes, et non plus l'homme général et abstrait, le seul que connussent les classiques. Notons aussi que seul un art intellectualiste, c'est-à-dire classique, peut être utilitaire, car le sentiment et la passion, dont l'expression est à la base de la théorie romantique, sont anarchiques et désintéressés.

Si j'ai, pour l'art classique comme pour l'art décoratif, groupé sous deux grandes rubriques, — intellectualisme et utilitarisme — les caractères communs des procédés qu'ils emploient et des intentions qui les animent, je puis poursuivre encore plus loin dans ma recherche et dire à propos de l'art classique ce que j'ai dit de la décoration : intellectualisme et utilitarisme sont deux aspects d'une seule et même chose. Ici, aussi nous retrouvons un effort de l'intelligence pour adapter la vie et ses représentations à des fins pratiques. Et la méthode sera la même : le meurtre. Le boucher et le bûcheron tuaient au propre, le décorateur tue en effigie, le classique tue en esprit.

Les héros et les événements qu'il présente ne viennent pas de la vie contemporaine ambiante ; il les évoque du fond de tombeaux millénaires. Il va chercher ses sujets de pièces, ses sources d'inspiration, dans une antiquité lointaine, pour réaliser ce recul dans le temps que le décorateur obtient comme je l'ai dit tout à l'heure. Les personnages tragiques du classicisme ne vivent pas, car vivre c'est être divers et multiple ; entités spirituelles, ils sont des aspects généraux de l'âme humaine, des idées générales en marche. Ils sont immuables et fixes, alors que la loi de la vie est le changement ; leur caractère, une fois fixé et défini, n'évolue pas, ne se modifie pas, dès que le rideau est levé. La grandiloquence de la langue rythmée qu'ils emploient, le recul dans le temps, font d'eux des types éternels. Ils

sont morts et momifiés, c'est-à-dire éternels ; car ce qui vit ne dure pas.

CONCLUSION

Il faut conclure. Winckelmann a défini l'art classique : noble simplicité et grandeur calme. Je traduis : beauté spirituelle et morte obtenue à coup de stylisation. Goethe a défini la plante type « Urpflanze » végétal platonicien qui posséderait tous les caractères généraux de toutes les plantes, sans avoir aucun des caractères accidentels et particuliers qui diversifient et différencient les plantes naturelles. Or Gœthe était un littérateur classique, et sa définition pourrait figurer comme épigraphe en tête d'une étude sur les procédés propres à l'art décoratif ; car, appliquée à une espèce donnée de plante, elle pourrait être la description du travail intellectuel d'abstraction et de généralisation, auquel se livre, en face de son modèle, un sculpteur sur bois, un peintre décorateur ou un céramiste.

Ces analogies, ces identités dans l'esprit comme dans les méthodes de ces deux formes d'art sont-elles fortuites, de simples coïncidences ? Non. Il y a des raisons profondes, des raisons politiques et sociales qui expliquent par surcroît l'évolution contemporaine de tous les arts vers la décoration. L'art classique était le divertissement d'une aristocratie oisive et policée, qui vivait dans un état politiquement stable et fort. Les classicismes se développent dans des sociétés arrivées à un certain état de stabilité politique et économique, état provisoire, dirait Hegel. Pendant ces périodes, l'ordre règne, dans la nation comme dans l'art, il y a de l'ordre parce qu'il n'y a pas d'évolution, de devenir ; les cadres sont fixes. Pas de mouvement, c'est-à-dire pas de vie.

Puis est venue la grande poussée démocratique des deux derniers siècles, et tout est tombé dans le domaine public ; la puissance politique, privilège du prince et de ses repré-

sentants, la défense nationale, privilège des militaires nobles, la science, privilège des clercs, sont devenus le patrimoine commun du peuple tout entier. Il vise maintenant à conquérir la puissance économique et financière. Il était normal que l'art suivît cette évolution ; notre époque moderne n'a plus de classicisme. Elle possède un art décoratif que l'industrie met, sous forme de copies, à la portée de tous. L'art décoratif moderne est l'art classique de la démocratie.

LOUIS FOURET.

ALLEGRA

OU

LE CLOS DES LOISIRS[1]

—

PREMIÈRE PARTIE

UNE ENFANT DANS UN PARC

I

LA TÊTE SANS NOM

Suffering is permanent, obscure and dark.
(La souffrance est durable, obscure et mystérieuse.)
WORDSWORTH.

Le vieillard sommeillait, le menton sur la poitrine. Allegra, impatiente, cria :

— Papa !

Il ouvrit les yeux, leva sa tête blanche et sourit.

— Papa, fais-moi voir encore les petits dieux !

Ses menottes impatientes s'agrippaient au vieillard. Il se mit debout, soupira un peu, et suivit l'enfant.

Les petits dieux de marbre, de cire, d'ivoire, de bronze et de terre, jetés pêle-mêle dans le vaste atelier, escaladaient les meubles, bousculaient les tables, grimpaient au-dessus des portes jusqu'au plafond. Candides, effrontés, bondissants et nus, ils vivaient et pullulaient dans la clarté.

Le jour entrait par quatre hautes fenêtres percées d'un même côté. Aux heures de soleil, la salle était coupée

dans toute sa longueur par quatre épées rigides et parallèles. Des glaces laissaient fuir les regards sans limite...

— Ferme les volets, dit le vieillard.

Allegra poussa de lourds vitraux intérieurs qui se refermèrent sur la lumière. Ils étaient faits de mille pierres bleues, roses, opalines, orangées, qui filtraient le soleil, divisaient son flot en mille filets lumineux, allumaient dans la pièce tout un bouquet dansant de flammes versicolores. Ces flammes, cent fois réverbérées, ricochaient aux miroirs, étincelaient aux gardes des poignards et aux armures, tremblaient aux lustres ; et, parmi ces lueurs, le petit peuple des dieux, halluciné, semblait vivre et bouger follement.

Allegra frappa ses paumes l'une contre l'autre, et poussa un cri joyeux.

Un Silène, ivre et trébuchant, soutenait à deux mains son ventre couleur de brique et traînait à sa suite un cortège rouge d'ægypans et de satyres velus, à petite queue, levant en cadence leur jambe de bouc...

Plus loin, deux nymphes bleues rêvaient auprès d'une source, inattentives aux cornes dépassantes d'un faune dans le feuillage voisin. Un Hermès fulgurant, porteur de la verge aux deux serpents enroulés, brillait dans l'or. Le jeune Hymen, tout rose, couronné de marjolaine, tenait un flambeau à la main. Et partout, d'une sellette à l'autre, des groupes de marbre aux figures de cire aux bas-reliefs de terre, courait et se déployait un ruban nu de jeunes nymphes dansantes, provocantes, poursuivies, effrayées, sarabande étourdie sur qui les vitraux projetaient leurs rayons couleur de lune, couleur de miel, couleur de sang... Allegra, émue, nomma : « Les princesses ! »

Puis, timide, elle s'approcha d'un dieu d'argile, et du bout du doigt toucha son oreille pointue. Il n'était pas beau, mais il paraissait gonflé d'une joie exubérante et

malicieuse. Il se tenait ramassé, comme pour un bond, sur ses pieds fourchus.

— Celui-là, dit l'enfant, c'est mon ami.

Elle appuya son visage contre la joue de la statue, et le sourire du dieu parut le reflet grimaçant de ce sourire juvénile.

Le vieillard, songeur, considérait ce groupe sans rien dire.

Mais Allegra le pressait toujours de ses demandes :

— Maintenant, papa, dis-moi encore une fois son histoire.

Elle l'assit de force sur un escabeau de bois et monta sur ses genoux.

Le vieillard sentit sur ses membres la tiédeur de ce petit corps, libre sous la robe de lin. Il commença :

— C'est le dieu Pan. Il vit dans les prairies et dans les champs. C'est lui qui rôde parmi les herbes, qui se balance au clair de lune, au milieu du cercle des petits dieux accroupis sur leur derrière. C'est lui qui commande dans le parc, et dans la forêt, très loin, très loin, aussi loin qu'il y a des arbres. Il est toujours joyeux. Il court, il danse, il siffle, il mange et boit tant qu'il a faim et soif... Un jour, il aima une princesse. Elle s'appelait Syrinx et chantait dans les eaux. Il la poursuivit si fort que, lasse de courir, elle se changea en roseau pour lui échapper. Alors il coupa la tige, il y fit une encoche, il approcha ses lèvres, et le roseau chanta...

Allegra restait attentive, un doigt levé sous son menton, et parfois, d'un mouvement brusque, elle secouait sa chevelure brune qui retombait sur son front.

Elle avait tout près de quinze ans, mais à l'entendre parler on l'eût crue bien plus jeune, tant ses propos révélaient à la fois d'ignorance candide et de hardiesse.

Elle ne connaissait rien de ce que les enfants apprennent avec tant de peine et d'ennui. Tout au plus savait-elle lire, écrire, mais elle n'en usait guère. Ses leçons se

passaient toutes comme celle-ci, sur les genoux du vieillard, dans le silence de l'atelier, parmi les danses des nymphes et des faunes, à écouter des histoires sans ordre, des contes et des légendes, qui enchantaient son cœur merveilleux. Souvent, au milieu de ces récits, son esprit s'échappait comme un pigeon hors du colombier, et volait très haut, vers un azur fabuleux, peuplé de formes divines ; alors, pendant des minutes incomparables, elle restait la bouche entr'ouverte, les yeux élargis, oubliant l'histoire et le conteur et soi-même, au fil de la songerie ailée. Et son père, immobile, protégeait l'essor délicat de ses rêves.

Elle gardait dans la mémoire mille petits bouts de fable éparpillés, qu'elle nouait ou dénouait au gré de son imagination. Elle composait ainsi pour elle-même d'interminables aventures, qu'elle vivait avec tant de passion que son existence en était sans cesse troublée. C'était là son jeu favori.

Elle savait encore le chant et la danse. Sur un violon, qu'elle avait découvert dans le grenier, elle s'accompagnait, en chantant de petits airs grêles. Souvent elle dansait, les pieds nus, sur le tapis, et pliait son corps fin, souple baguette d'osier. Le vieillard, sa lecture interrompue, la suivait des yeux, et le livre bâillait sur ses genoux ; ou bien, le pouce et l'index garnis de glaise, il s'arrêtait, l'ébauchoir à la main, pour la regarder. Et même, il la conseillait :

— Plus lentement... les pieds réunis... balance les bras...

Et c'était ainsi tout le long du jour, et tous les jours étaient pareils ; aucun événement ne les marquait d'un signe distinct et ne rompait leur courant paisible : l'enfant et le vieillard vivaient seuls !

Il n'y avait personne dans la maison, personne alentour. Le parc était ceint d'un mur infranchissable, où pour l'enfant finissait le monde. D'un autre monde, nul

ne lui avait jamais parlé. S'il en existait un, sans doute avait-il oublié depuis longtemps dans leur retraite ce couple étrange d'une petite fille et d'un vieillard. Jamais d'ailleurs ne parvenait jusqu'à eux aucune lueur, ni aucun tumulte de ce monde inconnu, si ce n'est une fois le faible éclat d'un incendie qui fit rougeoyer la nuit, à l'horizon...

L'histoire maintenant était finie.

L'on entendait les mésanges dans le jardin, derrière les vitraux fermés.

Allegra, rêveuse, demanda :

— Elle était belle, dis, la nymphe Syrinx ?

— Viens la voir, reprit le vieillard.

Ils remuèrent les chevalets, les cartons ventrus, les tables où s'amoncelaient des maquettes en terre cuite et découvrirent une forme de marbre qui luisait dans l'ombre.

C'était la nymphe, timide, sortant de l'eau, et tout emperlée. En face d'un vieux miroir dédoré, elle s'enchantait de sa propre image.

Allegra la vit sans plaisir ; elle l'imaginait plus belle. Dédaigneuse, elle enleva le miroir où de petites taches brunes, comme des lentilles sur l'eau, disaient la vétusté de l'étain ; des toiles d'araignées pendaient à ses angles de bois pourri.

L'enfant y trempa d'abord son visage, puis :

— Papa, dit-elle, ne suis-je pas plus belle que la nymphe Syrinx ?

Et, sans attendre la réponse, elle défit son agrafe, jeta sa ceinture, et la robe s'ouvrit sur son jeune buste blanc.

Le miroir s'éclaira d'un coup et frémit sous ses toiles d'araignées, impalpable dentelle autour d'une nudité enfantine...

Allegra était belle, en vérité, d'une beauté fine et menue, inachevée encore, et où maintes promesses s'épanouissaient sans hâte. Une courbe suave reliait le long

cou aux épaules arrondies, aux bras fuselés. Les mains petites et creuses s'ouvraient comme des calices de fleurs. Mais le miracle, c'était la tête brune où s'abritaient, sous des cils bouclés, des yeux sombres, d'une eau de nuit sans lune.

— Sois sans crainte, dit le vieillard, tu es la plus belle.

Mais, tout à coup, l'enfant cria... Poussé d'un geste involontaire, le miroir s'était renversé, entraînant à sa suite une colonne chargée de plâtres. Il n'avait qu'effleuré l'imprudente ; mais, brusquement découverte, une tête, gisant à terre, était apparue, qui fixait ses yeux ouverts sur l'enfant. Ces yeux étaient si singuliers qu'Allegra criait moins du choc que de l'effroi de cette vision.

Un linge mouillé voilait encore le sommet de cette tête, bandée comme celle d'un malade. C'était une figure à peine ébauchée, et sans doute abandonnée là depuis longtemps, à en juger d'après la sécheresse de la glaise. Emprisonnée sous ses linges et refusant la lumière, cette tête contractée avait couvé là des pensées terribles. Une flamme inconnue jaillissait avec force par les déchirures du visage, par la bouche aux dents serrées, par les narines dilatées ; le regard fixe arrachait du cœur la pitié.

— Dis, papa, qui est-ce ? Qui est-ce donc ?

Le vieillard rejeta vivement le linge sur la maquette et entraîna l'enfant.

Allegra remarqua qu'il tremblait.

— Viens, disait-il. Ne restons pas ici ! C'est une très vieille figure... Elle était là dans un coin depuis des années ! Oublie-la. C'est une tête sans nom !

II

LES LARMES EN SUSPENS...

Tire la bobinette, la chevillette cherra.
(*Le Chaperon rouge.*)

Il l'emmena tout au fond de la pièce, et ouvrit brusquement les fenêtres. Les mésanges s'étourdissaient de chant dans les acacias fleuris.

Allegra regarda la lumière, couvrit ses épaules où glissait l'air frais, et resta triste.

Le vieillard l'avait prise dans ses bras ; et, pour lui faire oublier l'image, il la berçait doucement.

— Ecoute les mésanges, les jolies mésanges...

Mais elle secouait la tête, et répétait :

— Dis-moi, qui est cette figure qui n'a pas de nom ?

Il alla chercher le violon dont il râcla les cordes, puis des jouets d'ivoire qu'il fit briller dans le soleil.

Mais elle boudait toujours...

Alors, sans brusquerie, avec une grande patience, il la reprit sur ses genoux, lui caressa les bras, lui lissa les cheveux, pendant qu'il chantonnait cette antienne d'après de vieux vers :

Toute mon miel et ma délice,
Toute ma gentille malice,
Toute ma joie et ma langueur,
Toute ma petite Allegrine,
Ma toute simple et toute fine,
Toute mon âme et tout mon cœur...

Elle soupira une fois encore :

— Dis-moi, qui est-ce ?

Mais son chagrin s'en allait. Elle leva le visage vers son père, appuya la joue à sa poitrine, et se tut.

— Veux-tu encore des histoires ? dit le vieillard.

Elle fit signe que oui.

Il étendit la main vers une table chargée de livres, où il prit au hasard. C'étaient de vieux bouquins, rouges sur

tranches, parfumés de sagesse ancienne, et de cette odeur bonne des fruits séchés au fruitier. Des gravures à chaque page en rendaient la lecture plaisante et sans effort.

Le vieillard lut l'histoire de Rhodope. C'était une jeune courtisane d'Egypte. Elle se baignait dans le Nil quand un aigle, planant au ciel, vit un soulier rouge aux mains de sa servante, qui se tenait aux bords du fleuve, les bras chargés de linges. Il ravit le soulier et le porta jusqu'à Memphis dans ses serres. Là, il le laissa tomber, et le fils du roi, qui rendait la justice en plein air, le reçut sur ses genoux. Il fut si émerveillé de ce prodige qu'il n'eut de repos avant d'avoir trouvé celle qui chaussait ce soulier enchanté. Et c'est ainsi que Rhodope devint reine...

Allegra n'écoutait qu'à demi. Ses paupières se faisaient lourdes, sa tête pesait davantage sur l'épaule de son père.

Ce poids chéri sur ses membres attendrit le vieillard. Il se remémora et se prit à soupirer à mi-voix de petites odes qu'il avait composées au jour le jour, penché sur l'enfant, à la regarder dormir. C'étaient des fragments de ses auteurs favoris, ajustés et recomposés à sa manière : il y avait là des roses d'Anacréon, des flûtes de Théocrite, des soupirs de Catulle, et des mignardises de Ronsard...

Il disait :

Bientôt, tu vas atteindre l'âge fleuri. Et le dieu Amour viendra te chercher, avec sa baguette de lys. Il te battra le front de ses ailes, il dénouera les lacets de tes chaussures, et te conviera à danser...

Alors, légère, étourdie, vêtue de blanc, tu réjouiras d'autres yeux que les miens ; car, pour moi, je serai déjà aux danses des morts...

Et encore :

T'épargnera-t-il, le dieu puissant qui rend la jeunesse infatigable à aimer, intrépide à souffrir ? Hélas, il te guette déjà. Il est là avec son carquois plein de fléchettes,

et son arc. Que tu pleures, que tu ries, tu seras sa tendre proie. Et n'est-ce pas lui qui t'a marquée de son signe, et t'a fait ces fossettes aux joues avec son petit doigt ?

Il s'arrêta.

Allegra le regardait à demi, avec des yeux apprivoisés, où la bouderie se tenait encore couchée, mais où naissait tout à côté un jeune sourire. L'enfant était vaincue enfin par la douceur, et par ce son de voix chantant, nuancé, de vieillard qui a l'habitude et l'amour des histoires.

Le vieillard, ayant hésité un instant, prit un ton plus triste, qui ne lui était pas habituel :

— Mon enfant, lui dit-il, je t'ai fait du chagrin tout à l'heure. Etait-ce bien utile ? Je voulais te cacher cette figure de manière que tu ne la visses jamais. Mais le Destin m'a fait la leçon une fois de plus... Et je sens bien aujourd'hui qu'il faudra que tu la connaisses tôt ou tard. Ecoute : cette figure, c'était la Souffrance.

Allegra le regardait paisiblement, sans comprendre.

Il reprit :

— Lorsque tu naquis, tu fis mourir ta mère, et du même coup tu me fis aussi vieux que je pouvais jamais le devenir. Elle était belle, autant que toi, mais plus fragile. Je restai seul en face d'une morte bien-aimée et d'un enfant aux langes. Je te regardai dans ton berceau ; tu n'ouvrais pas les yeux, tu faisais des efforts incompréhensibles, tu étais émouvante comme un petit faon perdu dans la forêt...

» Alors, le cœur rempli de cet étrange espoir qui se lève parfois dans les plus grandes douleurs, je fis vœu d'éloigner de toi ce qui ne m'avait pas épargné, et de te préserver à jamais de la souffrance. Je fermai ma porte, je congédiai mes amis, j'oubliai le monde. Je ne gardai seulement que ta nourrice qui, tout en larmes et nouée à toi, jurait qu'elle ne voulait plus te quitter. Chaque jour désormais, je pris garde à ce que tu ignores ce qui

n'était pas une joie. Et je te nommai : *Allegra*, c'est-à-dire joyeuse.

» Je te voulais belle, mais tu le fus plus que je n'espérais. A mesure que tu grandissais et que ton corps s'élançait davantage vers la grâce, ma vie, à moi, approchait de sa cendre et je sentais croître ma tristesse. Ce n'était pas à cause de ma vie descendante, mais à cause de la tienne qui montait.

» Quoique le monde soit loin, je sens que tu te rapproches de lui. Un jour, petite, tu franchiras le Mur... Ce sera le jour où tes lèvres auront baisé mon front glacé... Alors, tu ne reconnaîtras plus rien de ce que tu vois ici.

» Et je songe : que feras-tu de ta beauté ? Tu crois qu'elle t'appartient, mais elle te revêt simplement, comme un étui d'ivoire, au fond duquel ton cœur solitaire souffrira. Mille désirs grossiers t'environneront. Et comme tu seras la proie la plus brillante, tu seras la plus traquée. Pour qui seras-tu belle ? Pour qui te réjouiras-tu de l'être ? Par quels voleurs laisseras-tu piller, dévaster ta jeunesse ?

» Devant tant de promesses douloureuses qu'enferme ton corps menu, comment ne me sentirais-je pas impuissant ? J'avais beau te cacher la souffrance, elle est retombée sur toi tout à l'heure. C'est qu'elle te déborde de toutes parts et déjà t'enveloppe. Sur ta beauté si tendre, je vois des larmes en suspens...

A cause de cette voix basse qu'elle ne connaissait pas, Allegra était devenue attentive.

— Je ne comprends pas, répondit-elle, tout ce que tu me dis. Tu ne m'avais jamais parlé de la Souffrance. Et puis, pourquoi me quitterais-tu ? Où veux-tu aller ? Je ne comprends pas. Mais je sens que tu es bon, très bon, et que je t'aime.

Elle l'embrassa.

Et lui tristement :

— Non, tu m'aimeras mieux plus tard..., plus tard...
Puis il la renvoya jouer dans le parc.

III

LES LUMIÈRES DU PARC

Entendre le silence ouvrir toutes les feuilles l'une après l'autre.

ELISABETH BROWNING.
(*Aurora Leigh.*)

Chaque jour, Allegra, ses cheveux nattés sous un grand chapeau de paille, s'en allait à la conquête du parc.

Il s'étendait sur un si grand espace que l'enfant ne l'avait pas encore parcouru tout entier. A mesure qu'elle avançait dans sa découverte, elle gravait sur l'écorce des arbres, pour se reconnaître, de fines entailles blanches en forme de croix, de losange, ou de cercle, qui signifiaient : *par ici l'étang, par là la clairière, par là la maison*. Les petits chemins qu'elle s'était ainsi tracés elle-même circulaient, se croisaient et s'embrouillaient parmi la verdure désordonnée, que quinze années d'inculture avaient déployée librement.

Le long des prés, ils s'enfonçaient dans l'herbe drue et burinaient les pelouses d'un long trait serpentin. A la traversée des bois, ils formaient des tunnels sous le feuillage, tout juste assez larges pour le corps d'un enfant. Les chevreuils et les biches s'y aventuraient, le pied léger, l'oreille droite. Parfois de lourds sangliers démolissaient le couloir en une nuit.

Allegra, toute seule, s'enchantait de son domaine. Elle s'enfouissait au creux des taillis, se plongeait à mi-corps dans les herbes des marais, se penchait sur les insectes obscurs de la terre, prenait dans sa main les cloportes gris, les vers élastiques, et les bêtes à Bon Dieu, haletait à la poursuite des demoiselles brusques, virevoltantes, émaillées de vert, retenait le souffle au bord des fleurs

où se balance une abeille, et poursuivait enfin avec tous ces êtres minuscules d'étranges colloques interminables. Ou bien, elle allait jusqu'à l'étang pour jouer avec une petite sarcelle, sa confidente, qui l'écoutait, sa tête fine pointant hors de l'eau.

Mais ce jour-là l'enfant n'avait pas son âme ordinaire. Une image la poursuivait, et chaque fois que cette image traversait sa pensée, l'enfant ressentait la piqûre aiguë d'un poinçon. C'était une image brouillée, une figure dont elle ne démêlait pas bien les traits et dont l'attente la remplissait d'un vague tourment.

Le soleil d'avril, à travers les branches nouvellement feuillées, pénétrait, éclairait jusqu'au fond la forêt transparente. Allegra voyait se dresser dans toute leur clarté les troncs des arbres, au bas desquels s'étendait la nappe rousse des fougères.

— Je suis inquiète, songeait l'enfant, et je ne sais pas de quoi.

Elle pressait ses deux mains contre sa poitrine et soupirait. Et, dans le silence au-dessus d'elle, sonnait comme une cloche le cri unique d'un oiseau...

Comme elle marchait vite, le chemin qui s'étirait sans cesse s'amincit tellement qu'il se perdit dans une prairie. Jamais Allegra n'avait dépassé cet endroit. De coutume, arrivée là, elle s'asseyait sur une pierre avant de revenir.

Mais ce jour-là, malgré elle, son cœur la portait en avant.

Sous ses pieds commençait la pente d'un vallon courbe, où brillaient parmi les joncs entrecroisés de petites étincelles d'argent. Allegra descendit vite et se trouva bientôt auprès d'un lac, au centre duquel l'eau bouillonnait en sortant de terre. Des peupliers dressaient alentour leurs fuseaux alignés, d'un vert tendre.

L'enfant s'assit tout au bord, et là, dans le silence parfumé de menthe, prenant sa tête dans ses mains, elle eut envie de pleurer.

L'image imprécise qui l'obsédait se piqua encore une fois dans son esprit en flèche d'or, dont la lumière trembla, puis s'évanouit, et Allegra ne la reconnut pas. Mais elle retrouva en même temps dans sa mémoire la voix de son père, cette voix changée de l'autre jour, qui l'avait troublée. Elle songea à lui. Il devenait plus grave, plus fatigué, plus indifférent. Ses gestes s'alentissaient ; et quand il s'endormait après les repas dans son fauteuil, ses traits prenaient une expression lointaine, comme si son âme allait voyager ailleurs, d'où elle ne reviendrait plus.

Pour se consoler, elle s'amusa des lumières sur l'étang. L'eau agitée, ocellée comme un plumage de paon, ouvrait et refermait des paupières bleues, jaunes, purpurines, et tous ces regards remués dévisageaient l'enfant curieusement...

Allegra, effrayée, contourna l'étang et se mit à courir, courir, comme si elle était poursuivie... Elle piétina des champs d'avoines folles, tout moirés de lumière, où le vent creusait de larges vagues soyeuses à peine bruissantes. Elle écrasa des fourmilières, effraya des couleuvres qui allongeaient le cou d'un arbre à l'autre, fit s'envoler des geais criards... Un cerf, les cornes hautes, la regarda passer sans bouger.

Comme le soir venait, elle se retrouva dans une clairière. Le ciel, au couchant, n'était qu'une vive flamme qui rougissait les branches et faisait ruisseler des braises au ras du sol, parmi les mousses. A l'orient s'étendait une nappe d'un violet sombre et pur, au milieu de laquelle nageait la lune d'or, somptueux nénuphar.

Allegra, immobile, regardait. Son trouble s'élargissait dans ce recueillement. Et, comme elle avait les yeux ouverts sur cette fuite des couleurs, elle vit encore une fois se dessiner au fond d'elle-même les traits de l'image obsédante.

Mais cette fois, elle la reconnut, avec son linge au front et ses yeux douloureux :

— C'est la Tête sans nom ! gémit-elle.

... Et comme elle se retournait, elle vit un grand mur noir à ses côtés.

— Le Mur, cria-t-elle, toute saisie. Je suis allée jusqu'au Mur !

Son effroi redoubla ; elle prit peur tout à fait. Elle écoutait, la poitrine haletante, les petits craquements des branches. C'était là le bout du monde, l'espace dangereux, la Limite. Son père lui avait bien défendu d'aller si loin. S'approcher seulement du Mur était une grave désobéissance.

La masse géante de pierre se dressait dans toute sa hauteur, et le vent qui soufflait par-dessus grondait dans les jeunes feuilles. Allegra n'osait ni fuir, ni regarder de nouveau. Mais elle songeait tout en tremblant :

— Pourquoi papa m'a-t-il défendu de regarder le Mur ?

Elle y songeait souvent depuis quelques jours. Elle se tourmentait de questions : pourquoi ce mur ? et qu'y avait-il au delà ? C'étaient là des choses mystérieuses dont son père ne lui parlait jamais ; c'étaient sans doute des choses honteuses, et il lui arrivait de rougir quand elle y pensait.

Le vieillard avait dit : « Un jour tu franchiras le Mur ! »

Il y avait donc un âge où elle *saurait* ; que ne pouvait-elle *savoir* dès maintenant ?... Cependant, la forêt entrait rapidement dans l'ombre ; les chauves-souris traçaient des huit dans l'air en sifflant. L'enfant courut vite, droit devant elle...

... Dans l'atelier, son père l'attendait. Elle se jeta dans ses bras, rouge, la natte défaite, le cœur battant à se rompre ; et l'un de ses poignets, qu'elle avait mordu pour se donner du courage, saignait un peu. Le vieillard la prit dans ses bras.

— Qui t'a mordue, petite ? As-tu rencontré des bêtes ? Dis-moi, t'es-tu perdue ? Ne pleure pas et raconte-moi.

Mais elle se taisait et embrassait son père à petits baisers essoufflés.

Elle demeura ainsi quelques minutes. Le vieillard comprit que des paroles étaient, sur le bord de ses lèvres, comme des gouttes prêtes à rouler ; et il n'insista pas davantage, de peur de les refouler jusqu'au cœur.

Bientôt l'enfant rassembla son courage et dit très vite :

— Papa, qu'est-ce qu'il y a derrière le Mur ?

IV

CE QU'IL Y A DERRIÈRE LE MUR

> *Prospero.* — Essuie tes larmes, console-toi. Ecoute ce que j'ai à t'apprendre.
>
> SHAKESPEARE.
> (*La Tempête.*)

La lampe, qui se balançait au bout d'un long fil de cuivre, éclairait en plein ce visage d'enfant curieuse autour duquel flottaient de grandes ombres mobiles, toute une redoutable tempête d'ombres ; et le vieillard eut pitié de la petite, à cause de cette image du mystère où elle se débattait...

— Je ne voulais pas te le dire encore, reprit-il. Mais aujourd'hui je me sens très vieux et tout près de te quitter bientôt. Allons, viens jusqu'à la terrasse...

Il prit Allegra par la main et la mena dehors.

La nuit était froide, emplie d'une lune rayonnante, autour de laquelle les étoiles s'étaient éteintes ; mais, sur les bords de l'horizon, elles pétillaient comme des braises sous un vent glacé.

— Derrière le mur, dit le vieillard, il y a une fourmilière immense et triste. Des hommes travaillent, s'efforcent et meurent. Chacun d'eux porte son fardeau sans cri, mais sans joie. Parfois, ils se mettent à deux,

à dix, à cent pour le soulever, et ils font alors un labeur colossal, fouissent la terre, percent les montagnes avec des vilebrequins, lancent des jambes de fer sur les fleuves et une lourde fumée âcre monte de leurs chantiers vers le ciel. De temps en temps, le pied d'un géant inconnu écrase la mine, démolit la maison ; et les travailleurs, broyés en pleine tâche, mouillent la terre de graisse et de sang. Mais ceux qui les ont vus succomber ne se découragent pas ; l'outil, arraché des mains mortes, poursuit en d'autres mains le travail interrompu ; et ces paniques, loin qu'elles révoltent ces hommes contre leur besogne, les courbent davantage sous une peur mystérieuse.

» C'est qu'un dieu les mène, un dieu qu'ils n'aiment pas mais qu'ils craignent à genoux : *le Travail*.

» C'est un archange noir, la figure couverte de suie, le corps armé de piques, de haches et d'instruments terribles. Ils lui sacrifient des chairs jeunes et sensibles de femmes et d'enfants ; ils font flamber à sa gloire des milliers de feux éblouissants, qu'attisent jour et nuit des esclaves à demi-nus. Pour le servir, ils expriment de leur corps toute sa sève. Ceux même dont les mains sont blanches ne sont pas moins ses dévots, et qu'ils poursuivent l'argent ou le pouvoir, on les voit, en son honneur, tourner sans fin sur eux-mêmes, faire des cercles et des cercles dans le monde, avec la volubilité étourdissante des moucherons dans le soleil. Mais le dieu non repu s'affame de leurs sacrifices, car gorgés de millions ou de puissance, plus ils ont travaillé, plus leur avidité augmente et plus recule la récompense ignorée de leurs efforts. Ils ne prennent de repos que ce qui est nécessaire à la tâche du lendemain. Et ainsi tourne dans le vide la roue immense et aveugle des travaux.

Le vieillard s'arrêta. Des ombres longues balayaient la terrasse, venues de la lampe, chauve-souris énorme qui se balançait toujours dans l'atelier. Allegra écoutait

avec étonnement ; c'était là sans doute un conte nouveau ; comme il était plus triste que les autres !

— Ainsi font-ils là-bas, derrière le Mur. Ils s'obstinent au labeur sans trève, et nul ne songe à vivre tout simplement...

» A vivre, à délaisser un peu le métier tyrannique pour la pensée libre, les mortes besognes pour la culture de l'âme. La vie n'est plus pour eux qu'un cercle de corvées stériles. Ils l'ont dépouillée de toute pensée et de toute joie. Ils ont méprisé l'homme qui médite au profit de l'homme qui peine, comme si tout effort et toute souffrance, même inutiles, étaient sacrés.

Dans l'atelier, la lampe se balançait encore. Des bêtes de nuit dans les buissons commencèrent à chanter.

— Allegra, fit le vieillard plus bas, ces hommes, bientôt, tu les verras. Tu vivras parmi leurs grands troupeaux mornes, toi qui es la fille du Loisir. Tu songeras : pourquoi se torturent-ils eux-mêmes ? et qui les a courbés de la sorte ? Et tu découvriras qu'ils se sont donné un tyran aveugle, que l'Effort est stérile s'il n'est guidé, sauvé par l'esprit, que tout ce qui meut le monde, tout ce qui l'élève, les arts qui consolent, la science qui soulage, tout cela vient du loisir et du rêve, ces dieux exilés ; que l'élan d'une âme apporte plus à la terre que toute une vie de labeur et qu'il y a plus de noblesse et plus de profit aussi dans une heure de création libre que dans le monotone acharnement de tout un peuple.

» Et c'est pourquoi, petite, toi que j'ai formée selon mon cœur, je t'ai appris les trois vertus qui comptent le moins dans le monde, les seules qui importent cependant. La première, c'est la *joie,* l'odeur exquise des âmes vivantes ; la seconde est la vie intérieure ou le *loisir,* l'aliment vrai de l'esprit, la rivière où baignent toutes les grandes œuvres du monde ; et la troisième, la plus haute, c'est l'élan du cœur, c'est la *tendresse.* Que ton seul exemple les fasse aimer et peut-être le monde,

derrière le Mur, deviendra-t-il un jour par toi plus habitable et plus beau.

Allegra regarde fixement devant elle. Dans tout son être coule une douceur émouvante. Le vieillard reprend, avec l'accent qu'on met aux dernières paroles :

— Peut-être ne me comprends-tu pas encore, petite, mais tu retrouveras ma voix un jour au fond de toi. Car j'ai déposé ma vérité dans ton cœur, comme l'insecte cache sous l'écorce sa larve ignorante d'elle-même et qui suivra son destin cependant, sans hésiter. Je vois dans tes prunelles se refléter mes vieilles rides. Ah ! bientôt, elles ne seront plus reflétées qu'aux prunelles aveugles de la Mort ! Alors les mêmes choses qui se seront éteintes pour moi se rallumeront pour tes yeux si jeunes, et tout ce qui est désespérément vieux brillera de nouveauté. Cependant mes paroles descendues au fond de toi-même te dirigeront à ton insu ; et tu découvriras un jour de nouveau ce que je t'enseigne.

Le vieillard s'est tu. La lampe fatiguée pend immobile dans l'atelier. Et là-haut, dans le ciel, les étoiles joyeuses dansent sur la pointe de leurs rayons...

V

L'AMANDIER FLEURI

> Pucelle, violon en qui l'harmonie dort entière, clavecin de silence.
>
> PELADAN.

Devant le feu de la chambre, Cateau la nourrice aidait l'enfant à se coiffer pour la nuit. Cateau ne paraissait, selon l'ordre du vieillard, qu'aux heures où elle était indispensable : aux repas, et pour la toilette. Elle s'affectait très fort d'être ainsi privée tout le jour de la petite qu'elle chérissait. Aussi, lorsqu'elle retrouvait Allegra, sa joie s'épanchait-elle en d'interminables discours cocasses qui passaient du Croquemitaine aux incidents de

la basse-cour ; et l'enfant écoutait avec de grands yeux candides qui la flattaient.

Ce soir, tout en débrouillant les cheveux de la petite, elle murmurait :

— Ah ! quels cheveux, Sainte-Luce ! (c'était sa patronne). Fins comme ils sont, j'ai toujours peur de les casser. Et tu en as tant que j'en ai les mains toutes pleines. Tiens, voici des brins d'herbe mêlés... Où t'es-tu roulée ? Mon Dieu ! dans la fougère, je suis sûre... Voyez-moi cette grande fille de quinze ans, à quoi elle s'amuse !...

Mais Allegra n'est pas la même que les autres jours ; elle écoute à peine et reste immobile, les yeux fixés sur ses petits pieds nus dont les ongles luisent à la flamme.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ?

Cateau s'inquiète. Et ronde, courte, elle s'accroupit pour voir le visage de l'enfant. Il tourne vers elle ses deux fleurs noires.

— Cateau, papa m'a raconté ce qu'il y a derrière le Mur !

La nourrice hésite, puis hausse les épaules. Elle désapprouve les idées saugrenues du vieillard, mais elle s'y soumet, de peur qu'on ne lui enlève l'enfant. On lui a défendu de parler du Mur ; elle se méfie.

— Que ton papa dise ce qu'il voudra, le cher homme ! Il n'empêchera pas les choses qui doivent être. Un jour tu seras une grande fille...

— Oh ! Cateau, je voudrais tant être une grande fille, pour savoir...

Ses cheveux sont nattés sous un petit bonnet de linon. Elle se lève, embrasse Cateau et lui souffle dans le cou :

— Quand est-ce qu'on est une grande fille tout à fait ?

Cateau sourit, mais ne répond pas. Elle regarde la nuit à travers les vitres bleues. Le ciel a changé ; un rideau de nuages en loques est tiré sur les étoiles ; un vent violent siffle dans les feuilles.

— Cette nuit, dit Cateau, tout va fleurir. La terre travaille et il y a plein de vents dans le ciel.

Dans la lumière que projette la fenêtre, un amandier dandine ses branches nues, piquées de bourgeons épanouis.

— Mon amandier ! dit Allegra tendrement.

Elle aime cet arbre d'une amitié singulière ; elle le salue chaque matin en ouvrant sa fenêtre ; et lui, qui la reconnaît, chantonne doucement pour elle... Ce soir, secoué d'un vent furieux, il s'agite en tous sens et surgit parfois tout entier de l'ombre, fantôme de la nuit. Il balance ses bras endormis, comme un ensommeillé qui chasse ses rêves ; il craque pour essayer ses muscles, s'étire, s'étire, et disparaît en bruissant.

— Comme il est bizarre, ce soir ! dit l'enfant. On dirait qu'il souffre... Va-t-il avoir bientôt des fleurs ? Quand est-ce que les fleurs viennent aux amandiers ?

Et Cateau répond, mystérieuse et pleine de sens :

— Quand le temps est venu, petite !

... Nuit printanière, venteuse et mouillée !

Le ciel est tout échevelé d'étranges nuées d'argent qui se déchirent, linges de deuil somptueux aux trous endiamantés d'étoiles. Aux repos du vent, les branches pesantes égouttent la pluie qui s'enfuit dans les herbes, fond au cœur de la terre. Et, chœur vivace, deux rossignols se répondent dans les peupliers du jardin... L'enfant dort.

Les souffles, l'humidité, les scintillements de la nuit vivante, tout cela meurt aux volets de la petite chambre où Allegra repose, sourde, aveugle et immobile...

L'amandier nu frissonne, hausse ses branches de toutes ses forces et tambourine aux vitres. Parfois, une rafale puissante ébranle la maison, dans un gémissement ; la draperie noire de la nuit s'entr'ouvre et le ciel s'éclaire par grands coups brusques. Mais en vain... La dormeuse

est repliée sur ses rêves ; rien ne lui parvient en apparence de ces soulèvements du dehors, elle a refermé sa vie sous ses paupières.

Paupières mignonnes, bombées, cousues au bas d'une frange de cils noirs, petite cloison fragile des songes, préserverez-vous l'enfant des suggestions de cette nuit fiévreuse, où fermentent les germes, où chantent les grenouilles, où crient les bêtes énervées, où s'exaspère la force inutile et toujours renouvelée du printemps ? Seule la bouche d'Allegra bouge un peu, sous l'effort d'une parole indistincte, brouillée, venue de loin, qui crève comme une bulle entre les lèvres...

Et Cateau, qui guette le sommeil de l'enfant, vient voir sur la pointe des pieds et se penche... Mais le visage est redevenu calme et sur lui glissent les ombres longues de la veilleuse...

Nuit printanière venteuse et mouillée ! Deux rossignols, chœur vivace, se répondent dans les peupliers du jardin... L'enfant dort...

... Mais, le matin, quand Allegra s'éveille, elle ressent un grand trouble.

Le jour qui filtre à la découpure des volets blesse ses yeux bleuis de fatigue. Debout sur son séant, elle écoute le silence où bat son cœur rapide, puis se rejette, abattue, dans ses draps.

Quoi de nouveau l'arrache ainsi au fond d'elle-même?... Tout à coup, elle pâlit, elle pousse un grand cri ; elle a vu sur ses draps une tache rouge.

— Cateau ! Cateau !

La vieille est là, auprès du lit qui la regarde, qui pleure et qui sourit. Mais quoi ? Il n'y a rien d'effrayant dans la chambre, et tout est à sa place de chaque jour ! Les cuivres du lit reluisent dans la pénombre, et dehors, les oiseaux s'étourdissent de chants. Seulement, quand la vieille rouvre les fenêtres, l'amandier, enfin paisible, a fait

éclater toutes ses fleurs au soleil, toutes ses fleurs blanches éclaboussées de sang...

VI

LE BAISER GLACÉ

Quoi ? Tout entier perdu ?
Eugénie DE GUÉRIN.
(*Memorandum.*)

A la réflexion, Allegra se sentit pleine d'assurance. Elle se doutait bien qu'il y avait quelque chose de changé dans son existence, et qui la rendait plus importante aux yeux de Cateau.

A sa sarcelle, confidente intime, elle tenait des discours singuliers :

— Tu vivras toujours entre ces rives, tu mourras obscure, toi, mais je crois que je suis destinée à de grandes choses...

L'oiseau regardait, puis faisait un plongeon brusque et sa petite tête noire perçait le miroir de l'eau un peu plus loin.

Elle rapportait tout à cet événement qui l'avait bouleversée. Elle dit à son père :

— Tu as vu que l'amandier a mis toutes ses fleurs pour me faire honneur... Et puis maintenant tous les arbres aussi...

L'amandier, coiffé de sa dentelle blanche à points rouges, était immobile dans le soleil, parfumé, hiératique. Pour le remercier de sa mystérieuse tendresse, l'enfant ramassa tout ce qu'elle avait de rubans dans ses tiroirs et les lui jeta de sa fenêtre. Il y en avait de bleus, d'écarlates, de safrans ; ils se nouèrent aux branches, s'enroulèrent aux fleurs ; ils flottaient au vent en banderoles de fête..

... Cependant, le vieillard déclinait. Cateau dit un soir :

— Papa est très mal.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il est très vieux, petite.

Allegra ne répondit pas. Elle ne comprenait pas tout à fait, mais elle n'osait questionner. Tous ces mystères autour d'elle lui paraissaient impénétrables, définitifs. Elle songeait : « Il est vieux ! Qu'est-ce à dire ? Et une fois vieux, qu'est-ce qu'on devient ensuite ? »

Un jour, comme l'enfant était assise sur ses genoux, le vieillard lui dit :

— Je vais dormir un moment. J'ai un rayon de soleil sur les mains pour me réchauffer. Je me réveillerai bientôt. Va-t-en jouer avec les fleurs.

Allegra avait apporté de grandes brassées de fleurs. Elles gisaient la tête penchée, et laissaient pendre leurs cent petites langues rouges et jaunes.

C'était tout à fait le printemps. Par les fenêtres ouvertes de l'atelier, on voyait le jardin peint de mille couleurs toutes neuves : les glycines bleues, les ajoncs dorés, les pêchers roses, les acacias blancs. Là-dessus frémissaient sans cesse les ailes blanches des pigeons, les ailes noires des merles et les petits vols gris des roitelets. Devant la terrasse, le gazon était semé d'une poussière de boutons d'or. De vieux pots ébréchés, que Cateau rangeait au bord d'un massif, disparaissaient sous les liserons.

Il y avait trop de parfums. Chaque fleur ouvrait sa cassolette et fumait son encens au soleil ; des nappes d'odeurs naviguant dans l'air calme entraient parfois dans l'atelier qu'elles emplissaient d'un goût de sucre et de jasmin.

Le vieillard dormait.

L'enfant échancra sa robe aux épaules, défit ses nattes et imagina des coiffures de fleurs. Elle se couvrit d'abord la figure avec ses cheveux qu'elle piqua de coquelicots, et, sous cette résille brune et rouge, ses dents et ses yeux brillaient, comme d'une petite faunesse. Puis elle voulut être une reine couronnée d'or : elle se fit un casque

d'asphodèles, de jonquilles, de coucous ; elle abaissa ses paupières, releva sa tête fine, cambra sa taille, et, dans le flot des cheveux attachés sur le côté, elle mit l'agrafe d'un grand iris bleu...

Ainsi parée, elle se vit très belle et n'en ressentit pas de joie. Elle s'affligeait d'être belle pour elle seule.

Le vieillard dormait.

Alors passa devant la fenêtre le paon bleu unique du jardin qui, lorsqu'il fut en plein soleil, déploya sa joaillerie étincelante, ses colliers et ses bijoux, se montra au parc vide puis, découragé, referma son écrin et pa tit...

Allegra était dégoûtée de son visage, de ses tresses noires, de ses petites oreilles, de ses lèvres dessinées comme un coquillage ; elle rêvait de les montrer à quelqu'un qui s'émerveillerait de plaisir. Elle songeait pour la première fois à des yeux inconnus, où elle serait heureuse de se voir peinte en miniature. Ni sa sarcelle, ni ses bêtes amies, ni ses protecteurs les arbres ne lui suffisaient. Elle aurait voulu les hommages de quelqu'un de son sang et de sa forme. C'était l'orgueil déjà, cette première sève du cœur.

Alors elle se porta de toute son âme vers le monde qu'elle devinait derrière le Mur ; elle souhaita percer le mystère, violer le secret que gardait jalousement le vieillard. Et elle s'approcha pour l'interroger.

Mais le vieillard dormait toujours... Et même, il était plus immobile que de coutume, et l'on n'entendait pas le souffle de sa respiration.

Allegra s'assit tout près de lui, impatiente, épiant son réveil.

— Je lui demanderai tout à l'heure, songeait-elle, pourquoi tout change en moi, autour de moi ; aujourd'hui le jardin m'ennuie, les fleurs m'ennuient, mon cœur m'ennuie.

Elle regardait les traits du vieillard ; ils n'étaient plus du tout contractés comme ces derniers jours, mais dé-

tendus au contraire, et baignés de calme. Elle questionnait ce visage endormi :

— Papa, dis-moi, toi qui sais...

Ses cheveux dénattés roulaient sur les genoux du vieillard, ses doigts caressaient sa longue barbe.

— Dis-moi, car j'ignore ce qui se passe ce soir. Le parc est devenu immense et dangereux. Un rossignol se plaint. On dirait qu'une malédiction tout à coup pèse sur le jardin ! Et moi, tout me tourmente. Mon sang bat à grands coups dans mes veines. Dis-moi, toi qui sais...

Le soir tombait. On n'avait pas allumé la lampe. L'enfant eut peur ; elle s'agita et cria : « Ho ! Ho ! » pour dissiper les ombres. A la longue, elle perdait patience.

Alors, elle se haussa pour embrasser le dormeur au front. Tout à coup, elle frémit jusqu'au fond de son être : elle avait baisé du marbre. Le froid la traversa tout entière comme une épée ; elle se souvint alors de la phrase mystérieuse : « lorsque tes lèvres auront baisé mon front glacé », et elle resta muette, les yeux écarquillés. Dans l'ombre, sans savoir de quoi, elle tremblait comme une feuille.

Cateau, qui apportait une lampe, vit la petite, le vieillard immobile, et elle fit un grand cri :

— Oh ! mon Dieu ! quel malheur !

Elle s'approcha, toucha les mains, le front du vieillard, et tomba à genoux, en prières.

Elles ne dirent plus rien pendant un moment. Cateau soupirait et gémissait. On entendait le glissement de la brise dans le parc ; les grillons commençaient à crier ; une grande désolation entourait la maison, solitaire comme un vaisseau en mer...

Allegra se leva, et, tirant Cateau par la manche, elle dit :

— Tu vas voir qu'il se réveillera !

Elle monta sur les genoux du vieillard, s'anicha sur sa

poitrine, appuya sa tête au creux de l'épaule, et elle commença à murmurer de sa petite voix tendre :

— Papa !

Cateau, qui la laissait faire, sanglotait.

— Papa, dis-moi encore une histoire.

Elle prit sa main qui était devenue lourde comme du plomb... Elle fut prise alors d'une peur subite, et sauta par terre.

— Cateau, Cateau, où est-il ?

Cateau sanglotait sans répondre. Mais la voix impérieuse de l'enfant la secouait :

— Il était là tout à l'heure. Maintenant où est-il ? Ce n'est pas lui que je touche ; c'est un autre qui ne bouge plus, qui n'a plus de regard, de chaleur, ni de voix... Où est-il ?

Et Cateau, qui ne savait pas beaucoup de choses, dressa l'index et dit simplement :

— Au Ciel. C'est là que vont tous les braves gens !

Et parce que les yeux de Cateau étaient pleins de douleur, l'enfant s'abattit sur le corps sans vie, et pleura abondamment.

—

DEUXIÈME PARTIE

DANS LE VASTE MONDE

I

SPECTACLES SUR LA GRAND'ROUTE

> En leurs spleens kilométriques
> Les fils télégraphiques des
> grandes routes où nul ne passe.
>
> Jules LAFORGUE.

Allegra considérait avec terreur la porte secrète, ménagée dans le mur, que Cateau, avec une clef minuscule, s'apprêtait à ouvrir. Mais la nourrice, elle, n'était pas

plus émue que si ce geste lui fût habituel. L'unique battant de bois céda sans effort et sans bruit...

L'enfant s'étonna que cette porte ne fût ni plus grande, ni plus difficile à ouvrir que la porte de l'atelier. Elle en eut, sans comprendre pourquoi, une déception subite.

Elle regarda Cateau qui remettait tranquillement la clef dans sa poche et qui, sans nul trouble de l'acte solennel qu'elle venait d'accomplir, gémissait en montrant la route blanche, allongée jusqu'au bout du monde, sous un ciel orageux, aux nuages tièdes, gonflés de pluie.

— Quelle chaleur il va faire, sainte Luce !

Allegra avait bien envie de répondre : Cateau, tu connais très bien ce chemin, et la serrure de la porte n'est pas rouillée ! Tu m'as caché que tu passais le Mur. Qu'allais-tu faire là-bas ? Et pourquoi ce qui t'était permis m'était-il défendu ? — Mais elle se tut.

Depuis ces derniers jours, les mystères s'aggravaient autour d'elle. Ne l'avait-on pas éloignée hier, pendant toute la journée, de l'atelier où son père reposait, entre deux cierges, près d'une tasse où trempait une branche de buis dans un peu d'eau ? Et, quand elle était rentrée le soir du jardin, n'avait-elle pas trouvé l'atelier piétiné, le lit disparu, les petits dieux enfouis sous de grands draps ? Et si elle demandait à Cateau : « Où as-tu mis papa ? » Cateau ne pleurait-elle pas tout doucement, s'obstinant à ne rien répondre ? Tous ces souvenirs lui brisaient le cœur. Elle devinait à demi qu'on l'avait bernée avec des histoires. Elle soupçonnait pour la première fois le mensonge. Et, du même coup, devenue méfiante, elle apprenait à se taire.

Par la porte grande ouverte, elle voyait une campagne ordonnée, découpée en rectangles bruns, verts et jaunes, rapiécée comme un manteau de vagabond. La route était posée au milieu, bien droite, bordée d'une double file d'arbres également distants.

Cateau dit :

— C'est la route !

Mais Allegra se sentit fatiguée tout à coup et demanda :

— Jusqu'où va-t-elle ?

Elle grimpait d'abord sur l'épaule d'une colline, où l'on voyait quelques toits bas autour d'un clocher en couteau pointu, puis elle redescendait et escaladait d'autres collines encore, les unes derrière les autres.

Cateau répondit :

— Elle va à la ville !

Allegra, le cœur serré, prit la main de sa nourrice ; et, sans plaisir, résignée, elle alla vers le monde.

Elles marchaient toutes deux sur la route unie et infinie, l'enfant silencieuse, Cateau attentive à son parapluie de coton bleu et à son paquet noué dans un mouchoir à carreaux.

Comme ce paysage, coupé de lignes géométriques, était différent du parc nonchalant et sans ordre ! Des sillons réguliers striaient les champs, clos de haies taillées ; des rangées de vignes quadrillaient le penchant des collines. Et sur le bord de la route, s'élevaient à intervalles égaux de hauts mâts de bois où s'appuyaient quatre fils de fer parallèles venus du fond de l'horizon. Parfois un oiseau, en s'y posant, y piquait une croche noire.

L'enfant demanda :

— Nourrice, pourquoi a-t-on tout tracé à la règle comme dans mon cahier d'écriture ?

Nourrice marchait cahin-caha, et pour l'instant, elle était gênée par sa chaussure. Elle répondit seulement :

— Je voudrais bien être arrivée.

Bientôt elles furent en haut de la première colline. La route traversait un hameau. Il n'y avait personne. Trois poules sur un peu de fumier. L'enfant se retourna pour voir de loin le parc, mer bleue de verdure dont les flots expiraient au rivage de la Terre... Dans le silence

mouillé, on n'entendait que le grondement atténué du vent là-bas, dans les arbres, brise de marée vierge et continuelle.

Alors des bruits s'élevèrent dans la plaine : le roulement d'une charrette sur des graviers, un fouet claquant parmi des jurons, un coq dans une métairie, et puis des cloches qui se mirent à sonner longtemps, on ne savait où...

L'enfant perçut d'un seul coup la vie de cette étendue qui semblait morte !

Elle reprit la route, le cœur un peu moins lourd. On entendait très loin le marteau régulier d'un casseur de pierres. Lui-même faisait comme une tache de puce au bord du chemin. Quand Allegra fut tout près de lui, elle s'arrêta pour le mieux voir. C'était le premier homme qu'elle rencontrait. Sous un vieux chapeau sale, son front gardait aux plis la poussière, et deux énormes yeux enflés de lunettes noires lui faisaient un visage d'abeille. Il était assis à même sur les pierres, les jambes écartées, et prenait un à un dans l'écorce rude de ses doigts les tendres cailloux bleus qu'il brisait d'un coup net.

Le dos plié sur sa tâche, il ne s'occupait guère des passants ; mais, comme la petite, hardie, se penchait pour voir son visage en dessous, il posa son marteau, releva ses lunettes, et montra deux yeux ourlés d'écarlate, saignants. L'enfant recula de dégoût. Le casseur de pierres dit, la bouche plissée par une grimace :

— Qué nom de Dieu de chaleur !

Et il s'essuya le front avec un carré de linge grisâtre.

Allegra tira Cateau par la jupe et s'enfuit. A mesure qu'elle s'éloignait, décroissait le bruit sec du marteau, mais une vague souffrance demeurait en elle.

Elle ne voyait toujours rien que la longue route ; ensuite elle distingua un homme qui marchait. Il était grand, les épaules hautes, il arpentait le sol, une grande

boîte à son dos, une pipe entre les lèvres ; un chien osseux suivait, le poil collé.

Comme elles passèrent, l'homme ralentit le pas, ramena sa boîte sur son ventre, souleva le couvercle et récita avec volubilité :

— Fil... aiguilles... enveloppes... café... papier d'Arménie...

Cateau fit « non » de la tête.

Mais il reprit :

— Je dis aussi la bonne aventure...

Cateau s'impatientait... De quoi le gaillard ne s'étonna pas ; mais il referma sa marchandise, fit une pose, et dit galamment :

— Alors, les belles, vous allez comme ça ?

— Je ne sais pas, dit Allegra. Nous allons voir le monde...

Le grand homme, aux épaules hautes, considérait cette jeunesse naïve, et riait, les dents serrées sur sa pipe d'où montait un serpent d'azur... Cateau voulut entraîner l'enfant qui levait vers son interlocuteur des yeux fascinés. Mais le chemineau avançait déjà des mains longues.

— Eh ! eh ! dit-il, deux belles pommes pour la soif.

Cateau avait levé son parapluie de coton bleu, et elle allait frapper, Jésus-Dieu, ce chenapan, coureur de filles, ivrogne et propre à rien... quand un double galop retentit très loin, au fond de la route... Alors l'homme écoute, fronce les sourcils, siffle son chien, saute dans le pré pardessus le fossé, et il court, il court... C'est à peine si l'on entend encore son grand éclat de rire, coupé de jurons.

— Sainte Luce ! dit Cateau en se signant, je crois que nous l'avons échappé belle !

Le double galop s'approche toujours, et les voyageuses voient apparaître sur de grand chevaux deux hommes en justaucorps, avec des brandebourgs sur la poitrine... La route est frappée de huit sabots lourds...

Cateau se range sur le bord de la route et nomme, avec crainte :

— Les gendarmes !

— Hé ! la petite, dit l'un d'eux, n'as-tu pas rencontré un homme avec une boîte et un chien ?

Allegra regarde celui qui l'interroge. Son costume paré, sa voix autoritaire l'avertissent que ces gens-là sont très forts : la route leur appartient peut-être. Elle dit « Non ! » avec assurance. Cateau a bien trop peur pour protester.

Un instant d'hésitation... Les deux cavaliers discutent en indiquant l'étendue... La petite sent son cœur qui bat fort. Puis ils font tourner leur cheval, et reviennent sur leurs pas...

... L'orage menace toujours. Les outres ventrues des nuages distendent leur peau fine jusqu'à couvrir toutes choses d'un impalpable tissu d'humidité. Et, tout en face, le ciel est d'un noir violet.

— C'est bientôt la ville ? demande l'enfant qu'un sourd malaise gagne.

Soudain, en haut d'une côte, le rideau se déchire et la petite ville paraît. C'est, dans le fond d'une vallée creuse, un troupeau de maisons tassées, battues, soumises, d'où les clochers aigus, les hautes cheminées d'usine s'élèvent en poussant au ciel leur cri d'orgueil. Par endroit, les toits se disjoignent un peu, des fissures noires se dessinent, on voit circuler entre eux le lacis des ruelles nouées comme des boyaux. Et juste au milieu, la rivière s'ouvre une trouée paisible, entre deux rangées de tilleuls et de bateaux-lavoirs...

— La ville ! fait Cateau joyeuse. Et elle cherche des yeux sa maison.

— Vois, petite, près de cette caserne, la place avec des ormeaux... C'est dans le tas de maisons, à gauche...

Elle est tout émue ! Elle pense au fils qu'elle va revoir.

— Ah ! Philippe va être content ! Il ne nous attend guère.

Mais Allegra considère cette croûte rougeâtre qui salit la vallée.

— Alors, il vit là-dedans, Philippe ?

Et elle plaint de tout son cœur ce frère mystérieux dont Cateau lui a déjà parlé en cachette, qui fut nourri du même lait qu'elle, et qu'elle n'a jamais vu.

Cependant Cateau, à force d'écarquiller les yeux, a reconnu dans le fouillis des maisons son pignon et sa lucarne ; elle est si émue que ses jambes fléchissent et qu'elle doit s'asseoir au bord de la route.

Et l'enfant, voyant qu'elle pleure, se lamente :

— Nourrice, tu as de la peine, je sais bien pourquoi. C'est que nous sommes égarées dans un pays noir et dangereux. Peut-être les méchants nains vont-ils venir, qui crèvent les yeux des petites filles. J'ai peur, nourrice...

Elle s'étend par terre et ne veut plus bouger. Tous ces beaux désirs du matin sont des œillets fanés, tombés un à un sur la route...

Et le soir tombe, le soir mélancolique et brumeux des faubourgs. Le long des voies s'allument les becs de gaz...

II

PREMIER ÉMOI DANS LA FOULE

> *Miranda.* — O prodige ! Quelle nombreuse assemblée de charmantes créatures ! Que le genre humain est beau ! Qu'il doit être admirable, ce monde qui possède de pareils habitants !
> *Prospero.* — Ils sont nouveaux pour toi !
>
> SHAKESPEARE (*La Tempête.*)

Comme la nuit tombait tout à fait, Cateau et l'enfant arrivèrent devant une grande grille. Elle était gardée par deux hommes à casquettes galonnées d'argent, et on lisait au-dessus de l'entrée : *Octroi de la ville.*

Cateau, docile, s'arrêta.

Le plus gros des deux hommes, qui avait l'air en colère contre les passants, se jeta sur son paquet, le défit, y plongea ses longs bras ; et Cateau, pleine de déférence, souriait sans se fâcher, au grand étonnement d'Allegra. Elle modula même d'une voix douce :

— Mon bon monsieur, pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, si Philippe demeure toujours rue des Quatre-Vents ?

— Philippe, quel Philippe ? grogna l'homme bourru qui, ayant terminé sa besogne, laissait le paquet de Cateau tout ouvert sur la route.

— Mon fils.

— Comment s'appelle-t-il ?

Cateau ouvrit de grands yeux, réfléchit, et conclut :

— J'ai oublié.

L'homme se mit à rire bruyamment ; il cligna des yeux vers son camarade et reprit :

— Voici longtemps qu'il n'y a plus de rue des Quatre-Vents. La rue des Quatre-Vents s'appelle maintenant rue Gambetta.

— C'est bien plus joli, dit Allegra pour faire plaisir au monsieur.

Maintenant la rue interminable et droite s'étendait devant elles, parcourue par une foule paisible qui prenait l'air après le repas du soir.

Cateau et Allegra se jetèrent dans le flot, à demi-étourdies. Les gens s'arrêtaient pour les dévisager en parlant à voix basse. Cateau, sans nul souci des curieux, allait boitiquant avec son paquet et son parapluie ; mais l'enfant ne revenait pas d'une brusque surprise, mêlée de trouble.

Ces visages réunis, ces regards et ces voix mêlés, c'était une forêt plus mobile, plus vivante que la forêt du parc ! Ces reflets croisés, ces sourires qui se répondaient l'un à l'autre, ces chants, ces poursuites, ce brouhaha for-

maient une fantasmagorie plus mystérieuse qu'aucun de ses rêves d'enfant !

En vain Cateau essayait-elle de nommer les monuments : le Palais de Justice et sa colonnade, la Poste, l'horloge lumineuse de la Mairie, l'enfant n'écoutait plus sa nourrice. Rien ne l'attirait que la foule. Mille émotions rapides l'assaillaient ; son cœur lui échappait de tous côtés à la fois. Elle s'arrêtait, se campait bravement sous le nez de quelque passant pour le mieux voir ; et l'on entendait à chaque minute la vieille qui se retournait en criant :

— Hé ! petite !

Et la petite disait :

— Oh ! Cateau, comme je m'amuse !

Cette houle lente et mouvante, ce bruissement, ce tumulte, c'était le monde enfin ! Des femmes se penchaient au bras des hommes, des filles chantaient en se tenant par la taille, un ivrogne trébuchait contre des rondes d'enfants braillards. L'atmosphère était lourde, énervante... Perdue entre les groupes, Allegra retenait Cateau par la jupe :

— Comme je m'amuse ! comme je m'amuse !

III

LE FRÈRE DE LAIT

Miranda. — Je ne suis point une merveille, Monsieur, je suis tout simplement une jeune fille.
SHAKESPEARE (*La Tempête.*)

Il y eut un remous sur la place, autour d'un kiosque retentissant de cuivres et de flûtes.

La foule était si épaisse qu'on passait difficilement. Un grand gars, narguant la vieille et l'enfant, jeta :

— Tiens ! c'est encore un cirque !

Allegra connut alors qu'elle ni Cateau n'étaient vêtues comme les autres. Cateau portait innocemment un jupon

jaune trop court, relevé sur des bas rouges qu'elle a ait elle-même tissés, l'enfant une longue tunique blanche et un chapeau cerise. Ces couleurs bariolées tranchaient sur la foule sombre. Allegra, prise de honte, franchit le cercle, et marcha plus vite, entraînant sa nourrice.

Elles débouchèrent bientôt sur un petit carrefour noir où se profilait la bâtisse d'une église.

— L'église Sainte-Luce ! s'écria Cateau. Nous sommes tout près !

Elle prit une rue montante, où s'éclairaient quelques boutiques misérables, tourna sous un porche, traversa une cour ; elle semblait avoir des ailes...

A peine eut-elle cogné contre la porte qu'un grand garçon lui ouvrit. Il n'avait pas encore dit un mot qu'elle l'embrassait avec fureur :

— Philippe ! mon petit !

Il se dégagea doucement, et dit d'une voix brève, bien timbrée :

— Alors, le vieux est mort ?... Assieds-toi là, dans ton fauteuil, et mange.

Il y avait sur la table une soupière découverte qui fumait.

Il dit à Allegra :

— Asseyez-vous aussi.

Elle ne quittait pas des yeux celui que Cateau appelait Philippe. Il avait les yeux clairs, et les bras nus parce qu'il pétrissait la pâte ; tout son corps robuste et blanc sentait la farine et le pain chaud.

Il s'excusa en deux mots :

— Je suis boulanger, Mademoiselle.

Allegra fut prise d'un grand désir de conversation.

— J'ai passé le Mur, figure-toi. Je voulais tant savoir ce qu'il y avait derrière ! La route est bien vilaine, mais ici comme c'est amusant ! J'ai bien du plaisir à te connaître !

Il ne répondait rien.

Elle ajouta honnêtement :

— Je m'appelle Allegra.

— Embrasse-le, dit Cateau. Vous serez désormais comme frère et sœur.

Mais Allegra résista, et, quand il voulut la prendre, elle se sauva très loin, sans savoir pourquoi.

... Cependant Cateau, lasse sur sa chaise, promenait des yeux remplis de larmes autour de la salle. Elle reconnaissait et comptait une à une les poutres noires du plafond, d'où pendaient deux jambons fumés. Elle ne dit qu'un mot : « Mon Dieu ! » mais elle y mit l'accent d'une âme heureuse.

IV

LES CONFIDENCES A LA FENÊTRE

> *La nourrice.* — Juliette, mon agneau, mon oiseau du bon Dieu ! Dieu me pardonne ! Où est-elle, cette petite fille ? Juliette ?...
>
> SHAKESPEARE
> (*Roméo et Juliette.*)

Allegra ouvrit ses volets de bonne heure. Sa chambre donnait sur une rue montante et si resserrée qu'il lui fallut avancer la tête hors de la fenêtre pour voir le ciel. Elle aperçut alors le rebord des toits et les gouttières qui brillaient de soleil, quand toute la profondeur de la rue restait humide comme un puits.

Les maisons voisines, malgré leurs façades noires, gardaient des airs d'anciennes demeures luxueuses. Leurs porches de pierre sculptés n'ouvraient plus que sur des hangars à bois ou sur des caves. Aux meneaux des larges croisées pendaient des lessives de ménage pauvre. De vieille boîtes en fer fleuries de basilic décoraient l'appui délicatement ouvragé d'une lucarne.

Juste en face d'Allegra, de l'autre côté de la rue, une jeune femme en matinée rose peignait ses cheveux en

chantant près de sa fenêtre ouverte. Comme elle se retournait, elle vit l'enfant, hésita une minute, et lui adressa un sourire aimable. Allegra rougit très fort et rentra dans la chambre.

Tout en faisant sa toilette, elle inspectait son nouveau logis. C'était une toute petite case propre, aux murs blanchis à la chaux ; sur un bureau de bois blanc traînaient quelques journaux : le *Genre humain*, la *Fraternité*, une photographie jaune à demi-effacée, enguirlandée d'un chapelet et où l'on voyait un petit garçon sage, portant un cierge.

Allegra songea tout naturellement à ce frère étrange et beau qui vivait au milieu de ces emblêmes. Elle se le représentait comme un géant grave, investi d'une redoutable puissance. Elle pensait à lui avec autant d'admiration que de plaisir.

Mais une toux discrète d'abord, puis appuyée, l'interrompit dans ses pensées. C'était la voisine en matinée rose qui, décidément installée à sa fenêtre, faisait mine de vouloir causer. Quand elle se sut regardée, elle rompit elle-même le silence :

— Un temps magnifique ce matin, Mademoiselle.

— C'est vrai, fit Allegra tout intimidée.

On s'entendait aussi bien que si l'on se fût trouvé dans la même chambre.

— C'est dommage que le soleil ne descende jamais jusqu'ici, reprit la voisine. Il reste sur les toits toute la journée.

— Ça ne vous empêche pas de chanter, remarqua l'enfant.

— Bien sûr, qu'est-ce que vous voulez que je fasse quand je m'ennuie ? Je chante !

Tout en parlant, elle minaudait devant un miroir, et à l'aide de houpettes, de pinceaux, de brosses, de cosmétiques, elle se frottait délicatement les yeux, les pommettes, les lèvres, et se caressait la figure avec soin.

Allegra, très intriguée, osa lui demander :

— Tous ces petits bâtons, pourquoi est-ce faire ?

— Tiens ! pour faire mon teint.

Ses sourcils dessinaient deux arcs noirs parfaits, ses pommettes de petits frottis roses, et ses lèvres une blessure ouverte. Allegra songea aux papillons dont les ailes sont poudrées de mille couleurs qui collent aux doigts quand on les attrape, et elle songea :

— Est-ce que les papillons se font le teint aussi ?

Elle trouva que cela lui allait très bien, et lui dit naïvement :

— Vous êtes bien plus jolie que moi !

L'autre sourit, bonne fille :

— Vous dites ça pour me faire plaisir, mais je sais bien que je suis vieille, allez... Il y a assez longtemps que je traîne... J'ai vingt-deux ans bientôt !

Elle ajouta, avec un geste résigné :

— D'ailleurs, ma mère est morte d'une maladie qui lui venait de sa mère, et ma sœur est morte aussi de la même chose. Chez nous, c'est un héritage. Mais moi, je ne le transmettrai à personne, parce que je n'aurai pas d'enfant, le médecin me l'a dit... C'est dans la poitrine que ça nous tient. Alors, je crois bien que je finirai dans un lit d'hôpital, comme ça, un jour qui n'est pas loin... Mais bah ! vivre un peu plus ou un peu moins, qu'est-ce que ça fait, Mademoiselle ?

Elle fit claquer les doigts en castagnette...

— Il y a de bonnes chances, tout de même : c'est comme à la loterie. Un jour, on tire le bon lot, un jour le mauvais... Et puis, vous savez, c'est un métier bien difficile, on a beau dire... Moi, je chante à l'Alcazar... On m'appelle Aurore.

Elle partit sur un couplet, qu'elle fredonna en sourdine ; puis elle s'arrêta brusquement :

— Vous n'êtes pas d'ici ? Comment se fait-il que je ne vous aie jamais vue ?

— Je suis arrivée hier, fit l'enfant.

— Sans doute, vous êtes venue pour Philippe. Ah ! c'est un bon garçon, celui-là, et fort, et grand, et doux comme un agneau. C'est dommage qu'il soit si dédaigneux avec les femmes ! Il est tout le temps fourré dans des tas d'affaires, des comités, des syndicats, des réunions... Quand je le regarde, ses yeux sont tout froids... Que voulez-vous ? Il y a des hommes comme ça ! Et puis il y en a d'autres qui sont laids comme des singes, et qui ne peuvent pas vous ficher la paix. Quelle saleté de vie !

— Philippe, c'est mon frère, dit Allegra tout doucement.

— Ah ! fit la dame avec grand intérêt.

Dans la rue en dessous, une marchande criait sur le mode aigu :

— Deux sous les bons fromages ! Deux sous !

— Attendez, cria la dame en matinée rose. Et elle fit glisser de sa fenêtre un panier au bout d'une corde, dans lequel elle mit quelque menue monnaie. Alors s'engagea un nouveau colloque.

— Ça va bien ce matin ? dit la marchande.

— Ça va tout doucement, merci. Et le commerce ?

— Je n'ai rien vendu du tout. J'ai fait trois lieues pour rien dans la campagne. Et le soleil tape ! Ah ! on ne devient pas riche à ce métier !

— Tenez, la vieille, donnez-m'en encore deux !

En remontant le panier, la dame conclut :

— Chaque métier a ses ennuis. Seulement en s'aidant un peu, n'est-ce pas, on diminue la peine pour chacun.

A ce moment, Cateau entra dans la chambre en tourbillon, se précipita sur la fenêtre, la ferma, tira les rideaux, et dit, toute suffoquée de colère :

— En voilà du propre !

— Quoi ! fit l'enfant étonnée.

— D'en bas, je t'ai entendue parler, malheureuse. Sais-tu bien avec qui tu causes ?

— Mais... protesta faiblement la petite...

— C'est une rien du tout, coupa Cateau, et qui fait un sale métier...

Allegra ouvrait de grands yeux ; elle entrevoyait vaguement qu'il y avait des différences entre les métiers...

— Une demoiselle comme il faut, continua la nourrice, ne doit jamais adresser la parole à des personnes de cette espèce.

— Comment les reconnaîtrai-je ? questionna l'enfant.

— Comment tu... Ah ! par exemple. Une femme honnête, ça se voit tout de suite, je suppose...

Elle ne dit pas comment ça se voyait. Elle sortit, digne, laissant l'enfant interloquée.

Derrière la fenêtre fermée, la voisine fit « Psst ! » deux ou trois fois. Mais Allegra, tremblante, n'ouvrit pas.

V

L'HOMME AU LIVRE SANS IMAGES

> Il faut faire le moins de règles qu'on peut.
>
> FÉNELON
> (*Education des filles.*)

— Philippe va mettre ses habits du dimanche, dit Cateau à l'enfant, et puis nous irons tous les trois chez le notaire pour tes affaires.

Dans une rue bourgeoise, dallée, sonore d'infatigables pianos, des panonceaux dorés indiquaient la demeure du notaire.

La porte franchie on se trouvait dans un jardin carré, divisé en plates-bandes et allées symétriques. L'honnête façade de la maison présentait deux étages, huit fenêtres dont deux fausses, et une porte au milieu, encadrée par deux massifs de buis taillés. A droite de l'entrée, un index blanc sur fond noir montrait la direction des

5

bureaux. Tout le devant étant ainsi consacré aux exigences nécessaires du goût, les communs et la cuisine se dissimulaient discrètement par derrière, ainsi que l'entrée de la cave, et un carré de choux.

— Comme c'est en ordre ici ! fit Cateau, ravie d'admiration.

Au bas de l'escalier, une servante frottait à tour de bras la pomme de cuivre qui, lorsque le chiffon la quitta, se mit à refléter paisiblement le jardin.

On les introduisit auprès d'un monsieur, coiffé d'une calotte noire et penché sur un grand bureau. Il ne leva pas la tête tout de suite et continua son travail qui consistait à tailler une plume d'oie. Sur le bureau un seul livre, mais très gros, très fatigué, l'air solennel. Malgré les volets soigneusement fermés, le monsieur avait un rond de soleil sur sa calotte.

Philippe expliqua l'affaire... Il s'agissait de la succession de ce vieil original qu'on appelait dans le pays « l'Ermite ».

— Ah ! vous êtes les héritiers ? dit le notaire, très intéressé tout à coup. Prenez donc la peine de vous asseoir, je vous en prie.

Et il se leva pour avancer des sièges.

— C'est sa fille, dit Cateau en désignant Allegra.

Le notaire la regarda quelque temps avec satisfaction. Le rond de soleil était descendu sur ses manchettes.

Il dit à Cateau :

— Vous êtes la servante, n'est-ce pas ?

Il consulta des papiers :

— Cateau Lefranc... Il y a un legs en ce qui vous concerne. Au surplus, vous êtes désignée comme tutrice.

Puis, se tournant vers Allegra :

— Vous voilà riche, très riche, mon enfant, dit-il d'une voix baissée comme pour une confidence et pleine d'émotion.

Allegra ne répondit rien du tout ; le monsieur l'en-

nuyait. Elle regardait Philippe qui avait pris tout à coup l'air froid.

Alors le notaire continua silencieusement son examen, puis s'adressant à Cateau :

— Cette jeune fille serait agréable, n'était cette tenue étrange et, comment dirai-je ? choquante. Voilà une fille qui vient de perdre son père, et elle porte des fleurs sur son chapeau ! Il sera bienséant que vous fassiez, en sortant d'ici, une visite dans un magasin de confections.

— Elle s'habillait toujours comme ça, balbutia Cateau. Alors, j'ai pensé...

— Vous avez eu tort, rectifia le notaire. Ici, nous ne sommes plus du tout dans le domaine des chimères, et les facéties plus ou moins licencieuses d'un vieillard original n'ont pas cours. Nous sommes dans le monde, Madame, et il convient d'en respecter les usages. Cette enfant-ci, appelée sans doute à une grande situation, pourra moins que personne s'y soustraire.

— Bien, dit Cateau tout net, j'achèterai des robes.

Allegra s'ennuyait de plus en plus. Elle dit :

— C'est fini ?

Mais le notaire continua sans broncher :

— Il serait désirable encore qu'une jeune fille mît un peu plus de réserve dans ses paroles. Je m'en doutais bien... Voilà le fruit de ces éducations nouvelles. On a voulu élever cette enfant, m'a-t-on dit, par la douceur, par la tendresse, et autres principes également extravagants. On a mis de côté les verges. Tant pis ! Il n'y a pas d'éducation sans verges, tous les hommes sérieux le proclament.

Et tout en parlant il toucha d'un geste le gros livre ; Allegra, poussée par la curiosité, avança tout doucement ses mains et l'ouvrit. Mais elle le referma vite ; le long des feuillets moroses il n'y avait pas une seule image ! Au commencement s'étalait en grosses lettres le mot : *Code civil.*

— Quel âge a cette enfant ? reprit le notaire.

— Quinze ans.

— Bien ! Deux bonnes années dans un pensionnat lui seront des plus profitables. Voulez-vous que je m'occupe d'elle ?

— C'est trop de bontés, fit Cateau prudente.

— D'ailleurs, cette jeune fille n'a plus de famille, n'est-ce pas ? Il vous faut un subrogé-tuteur, mon enfant.

Allegra, interpellée, répondit distraitement :

— Bien, Monsieur. Faut-il que j'en achète un aussi ?

— C'est bien cela, soupira le notaire. Elle est tout à fait niaise en outre. Elle ignore sans doute et l'histoire, et le calcul, et l'orthographe. Elle ne sait rien ! Et elle sera riche, très riche...

A la longue Allegra songea : « Je serai riche », mais elle ne se représentait rien que des choses vagues et féeriques, une reine traînant dans son palais de longues robes à queue portées par des singes... Elle se tourna tranquillement vers Philippe et lui dit :

— Tu seras riche avec moi, veux-tu ?

— Elle le tutoie ? fit le notaire en levant les bras au ciel.

— Elle tutoie tout le monde, balbutia Cateau pour l'excuser.

Pour le coup, Philippe regarda l'enfant et daigna sourire. Il avait une chemise à col empesé, qui le gênait sous le menton, et, quoiqu'il fût mal à son aise, il avait un bon sourire.

La visite fut courte ; il fut convenu que l'on reviendrait. Quand ils sortirent de chez le notaire, Philippe prit la petite par la main sans rien dire. Elle se laissait guider, envahie par une émotion secrète, qu'elle s'efforçait de ne pas laisser paraître.

Cateau murmura tout le long du chemin :

— Cet homme est vraiment comme il faut ! tout à fait comme il faut !

Philippe se taisait toujours. Cependant, à la porte de la maison, il dit à la petite de sa voix chantante :

— Vous, vous n'êtes pas une demoiselle comme les autres.

ALFRED DE TARDE.

(*A suivre.*)

ADIEUX

—

Lorsque aux printemps nouveaux vous ne serez plus belle,
Vieillotte grasse ou maigre avec des yeux méchants,
Mère gigogne grave en qui rien ne rappelle
La fille aux traits d'infante immortelle en mes chants,

Il reviendra parfois dans votre âme quiète
Un souvenir de moi différent d'aujourd'hui,
Car le temps glorieux donne aux plus laids poètes
La beauté qu'ils cherchaient cependant que par lui

Les femmes voient s'éteindre en leurs regards la flamme.
Sur leur tempe il étend sa douce patte d'oie ;
Le fard cache les ans que n'avouent pas les femmes,
Mais leur ventre honteux les fait montrer au doigt.

Et vous aurez alors des pensées ridicules :
— C'est en dix neuf cent un qu'un poète m'aima !
Seule je me souviens, moi, vieille qui spécule,
De sa laideur au taciturne qui m'aima.

Je suis laid, par hasard, à cette heure et vous, belle :
Vous attendez le ravisseur longtemps promis
Qui déploie comme un mirage du mont Gibel
Le bonheur d'être deux et toujours endormis.

Très humbles devant vous pleureront les Vicombres
Donnant l'anneau gemmal pour l'éternel baiser
Car des pauvres fameux, pour vous vendraient leur ombre
Puis, loin de vous, pensifs, mourraient d'un cœur brisé.

Il en viendra beaucoup des trouveurs d'aventure,
En galop tout poudreux, des roses plein les mains,
Mais l'un, un soir, dénouera votre chevelure
Et vous crierez. C'est toi !... C'est toi jusqu'à demain.

Car l'endemain viendront des chevaucheurs encore
Moustachus et câlins ou brutaux à souhait
Qui, joie ! seront vainqueurs, Ma Joie ! vainqueurs encore
Par la caresse lente ou même à coups de fouet.

Et peut-être sera-ce alors temps de tristesse,
Quand vos ongles tachés de blanc déchireront
Votre chair ; quand le cœur trop plein de « Quand était-ce »
Vous pleurerez fronçant les plis de votre front.

Intercalées dans l'an viendront les journées veuves,
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements,
Des blancs et des tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant.

Cependant, grâce à vous, merci ! ma désilleuse !
J'ai bien compris que seuls pouvaient vivre en m'aimant
Dans l'ombre originelle où mon repos se creuse
Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment.

Et pourtant c'est bien vrai, je n'ai aucun désir
Sinon téter la lune, ô nuit au seul tétin
Et creuser à jamais mon logique Nazir
Malgré l'amour terrestre aux baisers florentins.

Non je ne veux aucun de ces cœurs que l'on donne,
Ni de l'aumône humaine exquise aux cœurs ingrats,
Ni du pieux soulas des grâces des Madones,
Ni de l'amour humain qui fait trop d'embarras.

Tous les dons sont impurs et les joyaux sont tristes
Et l'amour est maudit pour ce qu'il peut donner,
Il n'y a pas encore de cadeaux anarchistes,
Il n'y a que la paix quand finit la journée.

Il y a les yeux bleus des mères inquiètes,
Il y a les grands chiens et les dieux inconnus
Et la rage et le doute et le nom des poètes
Avec l'éternité des marbres toujours vus.

1901.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'HYPNOTISME

—

L'*hypnotisme* est une des questions à l'ordre du jour sur lesquelles le grand public persiste à conserver les idées les plus erronées : dans des romans — parfois remarquables, — dans la quasi unanimité des manuels de philosophie pour lycéens, dans les ouvrages, même récents, de philosophes, même notoires, — je songe à l'*Energie spirituelle* (1919) d'Henri Bergson, — l'hypnotisme passe pour une doctrine parfaitement établie, ayant pour objet d'étudier et d'interpréter les états d'*hypnose*. Et, si les auteurs précités devaient donner une définition de ce terme, leur réponse se préciserait sans doute comme suit : l'hypnose est un état de sommeil particulier, dans lequel le sujet est soumis à la « volonté » d'un autre, — dit hypnotiseur — et accomplit, au gré de celui-ci, toute une série de phénomènes étrangers. Telle était notamment la position prise par Charcot, dont on célèbre, ce mois-ci, le centenaire de la naissance. Ne nous dissimulons pas qu'un nombre important de médecins souscriraient à cette définition, soit qu'ils n'aient jamais approfondi la psychiatrie, soit que leurs études remontent à quelques décades, soit enfin que la position qu'ils ont prise les empêche de se déjuger, au grand jour, tout au moins.

Pour les uns et les autres, une mise au point est nécessaire, aussi objective que possible, s'appuyant sur les expériences les plus nettes et rappelant les opinions les plus autorisées. Au cours de précédentes critiques de la mé-

tapsychique (1), du freudisme (2) et de la suggestion (3), j'ai dû plusieurs fois faire allusion à l'hypnotisme et donner sans commentaire une opinion qui a pu surprendre : le moment est venu de la justifier.

§

De Mesmer à Charcot...

L'ancêtre de l'hypnotisme fut le *magnétisme animal*, dont l'idée est attribuable à Paracelse, qui vivait dans la première moitié du XVIe siècle : frappé par le déplacement des corps aimantés, qui ne laisse pas d'apparaître sinon inintelligible, du moins inattendu, Paracelse pensait que les corps vivants ou bruts subissaient l'influence du « fluide magnétique », qui provoquait chez l'homme des perturbations nerveuses.

On doit attendre jusqu'à la fin du XVIIIe siècle pour rencontrer des applications systématiques du magnétisme animal. Frédéric-Antoine Mesmer, né en Souabe, prétendit tout d'abord avoir découvert, dans les propriétés de l'aimant, un remède à toutes les maladies ; mais, entravé par des discussions de priorité, il ne tarda pas à affirmer que l'aimant n'était pas indispensable et qu'il obtenait les mêmes résultats par le fluide que tout homme serait capable de dégager en quantités plus ou moins abondantes. L'effet des planètes, disait-il, s'exerce sur les corps humains au moyen d'un fluide universel où toutes les substances sont plon-

(1) *La lamentable histoire de la métapsychique* (Mercure de France, 15 février 1924, p. 112-129).

(2) *Le système du docteur Freud* (Mercure de France, 1er juillet 1924, p. 1-54).

(3) *Les miracles de la suggestion* (Mercure de France, 15 février 1925, p. 59-93). Philippe Rémy, administrateur de l'Institut Coué, qui se targue de son titre de licencié et qui ne se doute pas de ce qu'est l'esprit scientifique (il peut en croire un agrégé-docteur ès-sciences...), élève ce que j'appelle les « deuxième et troisième trouvailles de Coué », et ce qu'il nomme la « loi » de l'effort converti, à la hauteur de celle de Newton (*Mercure de France*, 1er mai 1925, p. 848-852). Il n'y a dans sa réponse qu'une phrase exacte : « La seule manière de contester le couéisme, c'est de réfuter cette loi. » Rémy a toute satisfaction : il n'a qu'à lire les pages 63 et 64 de l'article *les Miracles de la Suggestion*, car il a critiqué cet article sans l'avoir lu.

gées. La maladie n'est qu'une aberration dans la répartition harmonieuse de ce fluide et le traitement consiste à rétablir cette harmonie par des émanations fluidiques.

Pour propager le fluide, Mesmer s'asseyait en face de son client, les genoux touchant aux genoux, les yeux attachés aux yeux ; celui-ci ne tardait pas à tomber dans un état de vague, d'obnubilation, tandis que l'opérateur pratiquait quelques passes et quelques attouchements sur la poitrine et sur le ventre. La transmission se manifestait par des transes, au bout desquelles le sujet se prétendait définitivement guéri.

Aux moments d'affluence, Mesmer se contentait d'« injecter le fluide » par l'entremise d'une baguette de fer, qu'il appliquait sur la portion du corps qu'il s'agissait de soigner. Toujours la même confusion entre les phénomènes magnétiques et l'hypothèse gratuite d'un fluide ! Aujourd'hui que la nature du magnétisme nous est bien connue, son étude est devenue une des parties les plus importantes de la physique ; mais l'expression « fluide magnétique » a disparu de la science depuis plus de cinquante ans.

Il était aussi très efficace de « magnétiser » de gros objets, tels que des arbres, dont le contact ou simplement l'approche déterminait des effets semblables ; Mesmer lui-même avait « magnétisé », sur le boulevard Saint Martin, un arbre laissé généreusement à la disposition des malades indigents.

La popularité du médecin allemand était alors extraordinaire ; il dut s'adjoindre un « valet-toucheur » qui s'occupait des clients de second ordre ; puis, à la fin de 1778, il eut l'idée de grouper les sujets par dix ou par quinze et de leur faire des passes collectives : le fameux « baquet de Mesmer » était découvert. Dans une grande salle close de toutes parts, qu'éclairait une lumière tamisée par d'épais rideaux et où les assistants étaient tenus à un silence religieux, trônait une caisse cylindrique de chêne, 50 centimètres de hauteur, 1 mètre de rayon, à moitié remplie d'eau

et munie d'un couvercle percé de trous. A l'eau de la cuve était ajoutée une couche de limaille de fer et de verre pilé, et on y disposait en outre symétriquement une ou deux douzaines de bouteilles pleines; enfin, par chaque trou passaient des tiges de fer, dont une extrémité plongeait dans l'eau, tandis que l'autre, terminée en pointe et recourbée, devait être saisie par les patients. Ceux-ci, assis ou debout sur plusieurs rangs autour du baquet, se touchaient par les pouces et saisissaient une corde fermée, comme dans le jeu du furet ; ils appliquaient les bouts des tiges sur leurs parties malades et attendaient patiemment l'influence des passes du magnétiseur, la venue du fluide salutaire.

Cependant, une foule d'amateurs, croyant avoir surpris le « secret » de Mesmer, se mirent à « magnétiser » à tout propos ; d'autres se contentèrent de monter chez eux des petits baquets pour leur usage personnel et la manie des baquets devint générale, comme, plus tard, celle des tables tournantes. En 1784, la commission de la Société de Médecine condamna le mesmérisme en tant qu'attentatoire aux mœurs, en se fondant sur le siège des attouchements, les phénomènes de crise et l'attachement que le malade manifestait pour le magnétiseur, — même à ce point de vue, le docteur Freud n'a rien inventé... Il y eut un brusque revirement de l'opinion, et Mesmer s'enfuit au milieu de l'indignation générale, oubliant, dit-on, d'emporter son baquet, mais non les sommes énormes que ses cures lui avaient procurées.

A la même époque, de Puységur et, vers 1810, Faria crurent découvrir le « somnambulisme provoqué » et admirent l'obéissance des sujets endormis aux ordres du magnétiseur. Faria, l'abbé Faria, « endormait » les gens à la simple parole et d'un seul mot, sans passes ni geste aucun. « Dormez ! » disait-il d'une voix forte et impérative. Et le sujet, après une légère secousse, tombait dans un état qu'il désignait sous le nom de « sommeil lucide ».

Du Potet fit des expériences à l'Hôtel-Dieu, Georget et Rostan à la Salpêtrière. En 1825, l'Académie de Médecine nomma une commission qui, après cinq ans de recherches, conclut à l'authenticité du magnétisme animal. Mais les expériences furent bientôt contestées et, en 1837, Dubois (d'Amiens), rapporteur d'une nouvelle commission, déclara que, dans le magnétisme animal, tout était charlatanisme.

Enterré en France, le magnétisme animal reparut en Angleterre, à Manchester, en 1841. Un médecin de cette ville, James Braid, se refusant à admettre l'existence d'une force magnétique, pensa que l'imagination du sujet suffisait à produire toutes les manifestations décrites par ses prédécesseurs.

Dans son principal ouvrage, traduit par Jules Simon et où figure pour la première fois le terme d' « hypnotisme », Braid s'exprime en ces termes :

Prenez un objet brillant quelconque (j'emploie habituellement mon porte lancette) entre le pouce, l'index et le médius de la main gauche, tenez-le à distance, de 25 à 45 centimètres des yeux, dans une position telle, au dessus du front, que le plus grand effort soit nécessaire du côté des yeux et des paupières, pour que le sujet regarde fixement l'objet. Il faut faire entendre au patient qu'il doit tenir constamment les yeux fixés sur l'objet et l'esprit uniquement attaché à ce seul sujet. Il arrivera en général que les yeux se fermeront avec un mouvement vibratoire, c'est-à-dire d'une façon spasmodique.

Grimes vulgarisa ces « découvertes » aux Etats-Unis et affirma en 1848 que les mêmes phénomènes peuvent être produits à l'état de veille, chez certains sujets, par voie de suggestion mentale. Cette doctrine revint en Europe peu après, en même temps que le spiritisme, et y suscita un engouement analogue.

C'est alors que parut Charcot.

Jean-Martin Charcot fut nommé médecin de la Salpê-

trière en 1862, en un temps, nous l'avons vu, où l'hypnotisme, nouvelle forme du magnétisme animal, passionnait les esprits. Il forma le projet, fort louable, de voir clair dans ces phénomènes et d'y apporter une interprétation qu'il pensait définitive. C'est le 13 février 1882 qu'il présenta à l'Académie des Sciences le résultat de ses travaux dans une note « sur les divers états nerveux déterminés par l'hypnotisation sur les hystériques ».

En étudiant l'état nerveux des mesméristes et des braidistes, Charcot s'efforça de le rattacher à une maladie déjà décrite sous le nom d'*hystérie*. Rappelons incidemment que ce mot vient du grec hustéra, matrice, parce qu'on croyait autrefois que la matrice était le siège de cette maladie. La dénomination d' « hystériques » était employée dans l'antiquité, qui voyait en eux des porte-paroles des dieux, tandis que le moyen-âge les tenait pour des possédés. Ceux de nos contemporains qui ignorent tout de la psychiatrie appellent « hystériques » les grandes passionnées, les insatiables, les amoureuses expertes, sans distinguer si leurs actes sont ou non une pure comédie.

Au XIX[e] siècle les aliénistes Pinel et Esquirol étaient encore convaincus que l'hystérie était due à un trouble génésique et ne se développait que chez les femmes. C'est de ces idées confuses que partit Charcot. Ainsi que l'indique F. Achille-Delmas (4),

> Charcot et son école créèrent sous ce nom un prodigieux édifice dans lequel petit à petit on avait fait rentrer tout un ensemble de manifestations disparates. Charcot vit dans l'hystérie un état physique complexe, dans lequel le système nerveux, par une disposition inexplicable, arrivait à créer des syndromes névropathiques des plus variés et impressionnants par leur apparition, disparition et succession brusques, et par leurs caractères plus ou moins mystérieux.

L'hystérie décrite par Charcot s'extériorisait par deux sortes de symptômes : des stigmates permanents et des

(4) In *La Pratique psychiatrique* (p. 249, Baillière, Paris, 1919).

accidents épisodiques. Aux premiers se rattachaient le *rétrécissement du champ visuel* (le sujet *disait* ne pas voir certains objets qui auraient dû normalement impressionner sa rétine) et *l'anesthésie pharyngée*, c'est-à-dire l'absence de nausée quand on lui chatouillait le fond de la gorge.

Les accidents épisodiques étaient beaucoup plus nombreux et comprenaient notamment :

des pertes de sensibilité (ou anesthésies) ;

des refus de prendre de la nourriture (ou anorexies) ;

des « troubles trophiques », tels que des ecchymoses, des enflures, des brûlures, des plaies ;

des transes et des crises de nerfs ;

des paralysies et des contractures ;

des transferts (il arrivait parfois que l'approche d'un aimant (5) fît passer une hémiplégie du côté droit au gauche et aussi transportât une contracture d'un sujet à un autre) ;

des états de torpeur (léthargie), de raideur ou d'immobilisation dans l'attitude imposée (catalepsie) ;

des phénomènes de somnambulisme spontané ;

et, enfin, le sommeil provoqué ou hypnose, qui va retenir plus longtemps notre attention.

Le rappel de ces notions historiques était indispensable, car les rapports entre l'hystérie et le sommeil provoqué, encore que mal précisés, étaient très étroits ; Charcot notamment admettait que tous les hystériques étaient hypnotisables, mais il s'interdisait de penser — on ne sait trop pourquoi (6) — que tous les sujets ayant été hypnotisés étaient des hystériques.

§

L'hypnose à la Charcot

Charcot et ses contemporains ont emprunté à Mesmer et surtout à Braid leurs procédés d'hypnotisation : passes, re-

(5) Vestige du « magnétisme » animal et preuve de l'ignorance des médecins d'alors tant en physique qu'en physiologie.

(6) Vraisemblablement par déférence pour certains de ses clients.

gards fixes, fascination par la lumière, encouragements et ordres à haute voix.

L'un d'eux (7) s'exprime ainsi :

Je dis : « vos paupières se ferment, vous ne pouvez plus les ouvrir ; vous éprouvez une lourdeur dans les bras, dans les jambes ; vous ne sentez plus rien » ; le sommeil vient ; et j'ajoute d'un ton impérieux : « dormez ! » Souvent ce mot emporte la balance ; les yeux se ferment, le malade dort ou tout au moins est influencé... Si le sujet ne ferme pas les yeux ou ne les garde pas fermés, je ne fais pas longtemps prolonger la fixation de ses regards sur les miens ou sur mes doigts..., l'occlusion des yeux réussit alors mieux. Au bout d'une ou deux minutes de fixation, je maintiens les paupières closes, ou bien je les étends lentement et doucement sur les globes oculaires, les fermant de plus en plus, progressivement, imitant ce qui se produit quand le sommeil vient naturellement.

Un autre précise sa technique comme suit :

Pour rendre le sommeil plus profond, vous ajoutez : « Maintenant vous dormez, vous dormez profondément, et, au fur et à mesure que je vous dis que vous dormez profondément, vous sentez que votre sommeil devient profond, très profond, plus profond qu'il n'a jamais été ».

Le lecteur a « sûrement entendu ça quelque part » et, en cherchant bien dans ses souvenirs, il attribuera ces paroles à Pickmann ou à Bénévol. Quelle erreur serait la sienne ! car elles sont d'Emile Coué, ce pharmacien nancéen dont il était question récemment (8), qui, à ses titres de gloire déjà nombreux, joint celui d' « animateur des illusionnistes de music-hall » :

Ce mot « profond » ainsi répété agit sur le cerveau du sujet, à la façon de la goutte d'eau qui finit par creuser un trou dans la pierre.

Pour faire cesser l'hypnose, les modernes n'ont rien in-

(7) Hippolyte Bernheim : *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (p. 2, 1891).
(8) *Mercure de France*, 15 février 1924, p. 59-93.

venté ; ils se bornent à imiter Braid qui réveillait ses sujets en frappant dans les mains, ou en frappant le bras ou la jambe par un coup sec, ou bien en pressant ou frottant les paupières, ou encore en soufflant (9) une ou plusieurs fois sur les paupières fermées, tout en répétant : « réveillez-vous, je vous l'ordonne ».

Les phénomènes que présentent les sujets hypnotisés viennent d'être énumérés à propos de l'hystérie ; nous reviendrons tout à l'heure en détail sur quelques-uns d'entre eux, lorsqu'il s'agira d'en faire la critique. Pour l'instant, je me bornerai à signaler quels brillants espoirs on plaçait dans ces nouvelles recherches vers 1890, à l'apogée de l'hypnotisme.

Auguste Voisin, dans les premiers tomes de la *Revue de l'hypnotisme*, propose l'hypnose comme panacée pour la guérison des troubles mentaux ; cependant les faits avancés par Voisin ne furent pas confirmés en général.

Albert Pitres raconte (10) que d'innombrables opérateurs s'appliquaient à qui mieux mieux à hypnotiser tous les malades qui se confiaient à eux : ataxiques, tuberculeux, cancéreux, coxalgiques, dysentériques, etc., et ordonnaient à l'un de ne plus souffrir, à l'autre de manger avec appétit, au troisième de ne plus aller à la selle que deux fois par jour, etc. Tous (Liébeault et Bernheim, à Nancy, Bérillon et Luys à Paris, d'autres à Londres, à Berlin, à Amsterdam, à New-York,...) accusaient des succès prodigieux et publiaient des statistiques mirobolantes.

Joseph Grasset, le célèbre praticien de Montpellier, admettait (11) qu'on peut très bien diminuer ou supprimer une hypersécrétion morbide ou exagérer une sécrétion défaillante.

Au point de vue de la psychologie normale, Durand de

(9) Probablement par une vague réminiscence d'une confusion fort ancienne entre l'âme et l'haleine.

(10) *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme* (p. 396, 1891).

(11) Et admit jusqu'à sa mort... Cf. *L'hypnotisme et la suggestion* (p. 307, 4e édition, Doin, Paris, 1917).

Gros s'exprimait en termes dithyrambiques dans cette même *Revue de l'Hypnotisme* :

L'hypnose est un instrument d'analyse inespéré pour le psychologue ; elle nous donne le moyen de faire fonctionner séparément les divers rouages de la pensée, d'en ramener l'exercice à ses opérations élémentaires et de déterminer ses éléments à se prêter à toutes les combinaisons désirables ; elle nous apprend à tirer de leur latence une classe entière de manières d'être ; elle fournit un fondement solide à la psychologie qui, dès lors, devient science positive et qui, grâce à elle, réalisera tous les progrès auxquels la science du corps humain est parvenue avec l'aide du microscope... L'hypnotisme crée de toutes pièces une science nouvelle, la psychologie expérimentale.

On comprend que les médecins non spécialistes, les métaphysiciens de profession et les professeurs de philosophie (12) aient adhéré sans réserve aux théories en vogue, d'autant plus que seule une note discordante, celle du jésuite italien Franco (13), combattait l'hypnose, non dans sa réalité même, mais dans ses conséquences : « Supranaturelle, immorale, malfaisante, pour tout dire satanique, car le démon en est toujours, sinon l'auteur direct, du moins l'inspirateur ».

§

..... et de Bernheim à Dupré

Ainsi donc, l'Ecole de Charcot, ou Ecole de la Salpêtrière, qui compta parmi ses adeptes Charles Richet, Charles Féré, Pierre Janet, Paul Richer, Gilles de la Tourette, régnait en maîtresse souveraine et servait de base — objective, croyait-on, — à de nombreuses théories sur les

(12) On se rappelle (*Mercure de France*, 1er avril 1924, p. 287) les souvenirs de G. Grillet sur Emile Boirac, devenu recteur de l'Académie de Dijon, qui hypnotisait ses élèves de la classe de philosophie, lorsqu'il professait à Condorcet. . Tout récemment (*Mercure de France*, 15 mars 1925, p. 673), Gaston Danville conteste mes opinions sur la suggestion, en s'appuyant sur des interprétations qu'il ne sait pas abandonnées depuis vingt ans et plus.

(13) Son livre, *l'Hypnotisme revenu à la mode* (1886), avait été traduit dans les principales langues européennes.

amnésies, l'automatisme, l'inconscient, les dédoublements de la personnalité... Mais, dès 1895, après la mort de Charcot, on voit l'hypnotisme décliner; certes, les milieux médicaux ne poussaient pas en général la témérité jusqu'à nier l'existence des états d'hypnose: ils se contentaient de les passer sous silence, de les traiter par prétérition.

La première fissure dans l'œuvre de Charcot se produisit, lors même de son vivant. Tandis que la Salpêtrière voyait dans l'hystérie — et dans l'hypnose — une maladie à symptômes surtout physiologiques, Hippolyte Bernheim, le successeur de Liébeault et le chef de l'« Ecole de Nancy », faisait de l'hystérie un état psychique spécial caractérisé par la suggestibilité. Bernheim croyait sincères les malades de Charcot et les siens propres, mais capables de se suggestionner, puis de s'autosuggestionner. Pour préciser par un exemple, la paralysie hystérique était attribuée au mécanisme suivant : la vue d'une paralysie (vraie ou hystérique) fait naître chez le malade la frayeur d'en être atteint, et cette frayeur s'accompagne de l'obsession de la réaliser. De manière analogue, l'hypnose était, d'après l'Ecole de Nancy, une « croyance au sommeil », croyance suggérée par l'opérateur.

L'Ecole de Nancy l'emporta sur l'Ecole de la Salpêtrière. A juste titre, d'ailleurs; car elle avait provoqué de légitimes soupçons sur la réalité des stigmates physiologiques, admis par Charcot et ses élèves. Mais un pas plus décisif fut franchi par le neurologiste Joseph Babinski, membre de l'Académie de Médecine, qui, par respect pour la mémoire de son maître Charcot, entreprit de rechercher ce que ses travaux comportaient de définitif; il ne se doutait pas qu'une critique moins timorée n'allait rien en laisser debout.

Se plaçant exclusivement sur le terrain de la clinique, Babinski rattacha les faits observés par Charcot à trois grandes catégories :

1° Par *accidents de culture médicale*, Babinski désigne

les stigmates inspirés — plus ou moins inconsciemment — au malade par le médecin lors de son examen; tels sont les troubles de la sensibilité et le retrécissement du champ visuel. Ces accidents disparurent comme par enchantement lorsqu'on cessa de s'en occuper;

2° D'autres accidents sont dus à la *supercherie*, en ce sens qu'ils sont créés volontairement, d'une façon active, par le malade. On observe, par exemple, que la suggestion d'une plaie au bras se réalise sous forme d'une ecchymose attribuable à la succion, une plaie dorsale sous forme d'ulcérations dues à un frottement répété contre les draps... Babinski instaura, à plusieurs reprises, des expériences cruciales, dont l'interprétation ne pouvait être contestée; ainsi, il commençait par suggérer à un hystérique d'avoir une plaie au bras droit le lendemain matin, ce qui ne manquait pas de se produire; la constatation faite, il lui suggérait une seconde plaie, mais il prenait soin d'organiser un service de garde rigoureux et ininterrompu, et la lésion cutanée n'apparaissait plus;

3° Enfin, et c'est là le point faible de ses travaux, Babinski continuait à admettre des accidents « qui pouvaient être suggérés au malade et que la persuasion pouvait guérir ». Sur ce point, Babinski en restait à l'avis de Bernheim, suivant lequel les hystériques présenteraient malgré eux des paralysies et des contractures, des crises de nerfs, des états d'hypnose. On va voir que les *accidents suggérés* n'existent pas et qu'ils rentrent dans l'un des deux premiers groupes. Nous touchons là du doigt la lenteur des progrès scientifiques et l'incroyable difficulté qu'éprouvent les esprits les plus libres à s'affranchir des théories dont ils ont été imprégnés au cours de leur jeunesse.

Ce fut le grand aliéniste Ernest Dupré, mort en 1921 (14),

(14) Ernest Dupré, professeur de psychiatrie à l'Université de Paris, a laissé une œuvre considérable que ses disciples, — Maurice de Fleury, Joseph Logre, F. Achille-Delmas, etc. — se sont appliqués à mettre au point et à compléter. Il a notamment insisté sur l'importance de la notion de *constitution morbide* et en a, personnellement, découvert et décrit deux : la constitution mythoma-

qui couronna cette revision des idées anciennes, en parfaisant ce qu'on avait appelé « le démembrement de l'hystérie » et en précisant l'état mental des hystériques, des sujets hypnotisables et des médiums. Dupré n'avait pas été mêlé aux discussions qui s'étaient élevées entre la Salpêtrière et Nancy; son but était de classer, sans parti pris et en accord avec les faits, les divers malades qu'il observait. C'est ainsi qu'il fut amené à décrire, dès 1905 (15), sous le nom de *mythomanie*, « une variété de déséquilibre psychique, caractérisé par la tendance à l'altération de la vérité, au mensonge, à la fabulation et à la simulation ». En d'autres termes, c'est « une tendance innée, presque impulsive, à travestir les faits, à créer des mensonges, des fabulations, des mythes dans les paroles, les attitudes et les actes (16) ». Chacun de nous s'est trouvé en rapport avec des personnes dont on dit qu'elles « mentent comme elles parlent », non pas tant dans un but intéressé que pour le plaisir de mentir, par « amour de l'art », par une hypertrophie de la vanité, pour se faire valoir, pour qu'on les plaigne.

Les mythomanes peuvent, au cours de leur vie, ne pas manifester de désordres de forme essentiellement morbide; dans ce cas, seul un clinicien averti est capable de noter les stigmates psychiques de la prédisposition. Parfois, au contraire, soit à l'occasion de circonstances favorables, soit spontanément — du moins en apparence, — les sujets aboutissent à des réactions franchement pathologiques, qui sont tantôt des fabulations et des mises en scène romanesques, propres à susciter des scandales retentissants ou à provoquer des poursuites injustifiées, à propos d'affaires ou de crimes inventés partiellement ou de toutes pièces,

niaque, dont il va être question, et la constitution hyperémotive, sur laquelle on pourra se documenter par l'ouvrage de Maurice de Fleury : *L'Angoisse humaine* (« Les Editions de France », Paris, 1924).

(15) *Bulletin médical*, nos 23, 24 et 27, 1905.

(16) F. Achille-Delmas, *Revue philosophique*, mai-juin 1920.

tantôt des simulations extraordinaires d'états maladifs, visant à exciter l'étonnement ou l'intérêt (17).

La découverte, par Dupré, de la constitution mythomaniaque, permet de comprendre l'état mental des hystériques, ainsi que ce savant le montra depuis (18). Et la mythomanie déborde de beaucoup le cadre de l'hystérie, entendue au sens de Charcot, de Bernheim ou même de Babinski : *l'hystérie n'est autre que la simulation volontaire d'états morbides, par mécanisme mythomaniaque. L'hypnose est un cas particulier d'hystérie : l'état morbide choisi est le somnambulisme, maladie mentale lésionnelle,* dont nous aurons à dire quelques mots; comme le disait Dupré, au Congrès international de psychiatrie d'Amsterdam :

> L'hypnotisé et l'hypnotiseur forment un couple pathologique indissoluble, où le sujet le plus intéressant pour l'aliéniste n'est pas (19) l'hypnotisé.

Bref, *les états d'hypnose* doivent être considérés comme *dus à la contrefaçon consciente du sommeil somnambulique par des « sujets » parfaitement éveillés* : il ne reste, pour l'hypnotiseur, que l'alternative d'être, ou le complice, ou la dupe de son sujet. Cette conviction s'ancrera, je l'espère, par la critique des faits présentés d'habitude comme preuves de la réalité de ce phénomène.

Si Charcot s'est lourdement trompé, il n'en faut pas moins lui reconnaître le mérite d'avoir observé scientifiquement les faits de l'hystérie et de l'hypnose, en disciple consciencieux de Claude Bernard qu'il était. Malheureusement, le chef de l'Ecole de la Salpêtrière s'est trouvé aux prises avec une difficulté imprévue : celle d'individus dont les symptômes morbides étaient froidement truqués. En démasquant les embûches dressées contre le médecin par

(17) Cfr. F. Achille-Delmas et Marcel Boll : *La Personnalité humaine*, p. 42 (Flammarion, Paris, 1922).

(18) Dupré et Logre : *Hystérie et mythomanie*, Congrès d'Amiens, 1912.

(19) Il serait peut-être plus exact d'écrire : « n'est pas seulement ».

une espèce nouvelle de malades mentaux, Babinski et Dupré ont ajouté un chapitre complémentaire à la méthode expérimentale (20).

§

Fascination et somnambulisme

Avant de passer en revue les manifestations présentées pendant le « sommeil hypnotique », il n'est pas inutile de signaler que celui-ci ne doit être confondu ni avec la fascination, ni avec le sommeil ordinaire, ni le somnambulisme.

Depuis le milieu du XVII[e] siècle, de nombreux auteurs ont décrit des phénomènes de *fascination* présentés par les animaux : outre les alouettes qui se précipitent sur les miroirs (21) et les moucherons qui se brûlent dans les flammes, on rapporte que des coqs peuvent être contraints à une immobilité complète, lorsqu'on a tracé sur le sol, devant leur bec, une raie blanche avec un morceau de craie. Ce dernier phénomène pourrait être provoqué chez des écrevisses et — avec une technique légèrement modifiée — chez des cochons d'Inde ou des grenouilles, en pinçant les narines des uns, en tenant les autres quelques minutes le ventre en l'air.

Joseph Grasset, partisan convaincu de l'authenticité de l'hypnose, concède (22) qu'il n'est pas bien démontré que les états ainsi développés chez les animaux soient identiques à l'hypnose de l'homme. On ne saurait trop insister sur la dissemblance profonde des systèmes nerveux respectifs; nous rappellerons dans un instant que les cerveaux des jeunes enfants peuvent présenter des troubles qui ne per-

(20) C'est par cette méthode qu'il serait nécessaire d'étudier les phénomènes, souvent cités, à l'actif des fakirs et des derviches de l'Inde, des Aïssaouas de l'Afrique du Nord.... Seule serait scientifique l'opinion convergente de plusieurs missions séparées de psychiatres, tous rompus à l'examens des mythomanes et faisant au besoin appel à la compétence spéciale des prestidigitateurs. Jusque-là, il est prudent de tenir les récits des explorateurs, des officiers..., pour éminemment suspects. La même technique s'impose pour tous les phénomènes réputés merveilleux ou miraculeux.

(21) Les draps rouges servent d'appâts aux grenouilles.

(22) *Loc. cit.*, p. 72.

sistent pas plus tard, et, d'autre part, le physiologiste Emile Gley, dans des études déjà anciennes (23), prouva que les grenouilles malades et affaiblies sont beaucoup plus aisément fascinables que les autres. Un autre exemple, maintes fois invoqué, est celui de la fascination de l'oiseau par le serpent; dans ce cas, s'il est vrai que des oiseaux effrayés se laissent choir, ce fait s'explique sans difficulté, non pas par une action mystérieuse du regard du serpent, mais par une inhibition de peur, capable de paralyser les animaux aussi bien que les hommes. Même lorsque ces phénomènes, encore assez variables et imprécis, seront confirmés, ils ne comporteront aucune objection contre l'interprétation des états hypnotiques, telle qu'elle ressort des travaux de Dupré : hypnose et fascination n'ont réellement rien de commun.

De même, l'hypnose ne saurait être confondue avec le *sommeil ordinaire*, qui ne va jamais sans la suppression de la locomotion, ni l'abolition de la conscience. Ce n'est que fort exceptionnellement, au cours de cauchemars toxiques, que nous réalisons des mouvements plus ou moins coordonnés, dans une somnolence entachée de confusion mentale (somnambulisme accidentel).

En dernier lieu, nous devons nettement distinguer l'hypnose — simulation du sommeil et de la suggestion — avec le *somnambulisme* véritable, que jamais personne n'a songé à nier. Charcot, dont la vocation était de voir partout de l'hystérie, rattachait à cette dernière le somnambulisme ; Philippe Chaslin fut le premier à affirmer que bien des somnambules n'étaient que de vulgaires mystificateurs ; il doit, à ce titre, être compté parmi les précurseurs des idées actuelles sur l'hypnose. Mais il existe de véritables cas de somnambulisme — relativement rares, d'ailleurs, —

(23) *Société de Biologie* (1895) et *Année psychologique* (1895).

qui se présentent chez certains enfants, chez les épileptiques et chez les commotionnés.

Les enfants, jusqu'à sept ou huit ans, peuvent manifester des épisodes somnambuliques, qui ne correspondent pas à de véritables lésions du cerveau, mais plutôt à une insuffisance de son développement : le cerveau est alors dans l'impossibilité d'agir efficacement comme régulateur des mouvements, qui restent instinctifs et incohérents.

Toutefois, les cas les plus riches de somnambulisme sont l'apanage de sujets atteints d'épilepsie : sous ce terme, on entend « une affection de nature anatomique, en rapport avec des lésions résiduelles ou cicatricielles d'encéphalites infantiles (24) ». Les psychiatres ont souvent décrit des phénomènes d'automatisme ambulatoire épileptique. Ainsi, dans les fugues, durant de quelques minutes à quelques heures, le malade se réveille brusquement en un endroit éloigné de son point de départ, ne se rappelant ni depuis quand il est parti, ni comment s'est effectué son déplacement ; et, dans ce déplacement, il a pu traverser des rues, éviter des voitures, croiser des personnes, sans trahir un état morbide évident.

Par ailleurs, la guerre a provoqué de nombreux phénomènes d'automatisme ambulatoire, qui provenaient d'une autointoxication des centres nerveux, avec abolition de la conscience, hébétude, amnésie complète... Ils rentrent dans les faits observés et décrits par Georges Dumas et F. Achille-Delmas, sous le nom de *confusion mentale post-commotionnelle.*

Lorsque ces états d'automatisme ambulatoire furent mieux étudiés et mieux connus, il devint de plus en plus facile de les distinguer de leur caricature, le soi-disant « sommeil hypnotique ». Comment l'imagination d'un hystérique, aussi intelligent qu'on le suppose, aurait-elle pu retrouver les mille détails que seule une longue collaboration d'observa-

(24) F. Achille-Delmas in *La pratique psychiatrique*, p. 389.

teurs sagaces parvenait à préciser ? Aussi, l'hypnose est-elle tout le contraire d'une ressemblance parfaite de l'état morbide qu'elle prétend reproduire. Et on pourra, à coup sûr, conclure à l'hypnose, donc à la supercherie, lorsque les symptômes ne rappelleront ceux d'aucune maladie cataloguée (25), lorsque, suivant l'expression de Joseph Logre (26), leur allure extravagante fera invinciblement songer « à une plaisanterie ou à une gageure ».

§

L'hypnose n'est que supercherie

Pour illustrer les conceptions actuelles qui se sont systématisées sous l'impulsion d'Ernest Dupré, nous allons tout d'abord décrire une *séance-type d'hypnotisation*, dont nous emprunterons les éléments aux plus fameux défenseurs de l'hypnose, Charcot, Bernheim, Grasset, Bérillon, Baudouin...

Le cabinet d'un spécialiste de la suggestion, le docteur Bahys (27) *Entre Adèle* (28) *qui, sur un geste de Bahys, s'assied dans un fauteuil profond et confortable, disposé en pleine lumière.*

ADÈLE. — Vous m'avez été recommandé, cher docteur, par une amie, Mme Risson, qui a eu l'heureuse fortune de recourir à vos soins.

BAHYS. — En effet, Mademoiselle.

ADÈLE. — Elle est venue vous trouver pour que vous la guérissiez de ses peines de cœur. Vous l'avez hypnotisée, et, pendant qu'elle dormait, vous lui avez défendu de se faire du tintouin. Depuis ce moment-là, c'est la personne la plus insouciante du monde.

(25) Il y a trente-cinq ans qu'Albert Pitres nota que « les phénomènes hypnotiques, loin de présenter une constance absolue, sont au contraire fort variables ». Toutefois, ni Pitres, ni les auteurs qui le citent (y compris Grasset) ne furent capables de tirer la seule conséquence logique que cette remarque imposait.

(26) In *Traité de Pathologie médicale* (tome VII, p. 332, Maloine, Paris, 1921).

(27) En souvenir de l'*Amour-médecin* et pour ménager toutes les susceptibilités.

(28) En souvenir de l'amie de *Boubouroche*.

BAHYS. — En effet, Mademoiselle. Mais ce résultat ne peut être atteint qu'au bout de plusieurs séances. Il faudrait d'abord savoir si vous êtes hypnotisable.

ADÈLE. — Vous êtes, m'a-t-on dit, le premier hypnotiseur de Paris, mais je vous défie bien de réussir. Je suis bien trop volontaire pour cela et jamais, vous m'entendez, jamais, je ne me laisserai imposer par un autre ce que je ne veux pas faire.

BAHYS (*insinuant*). — Il ne me coûte rien d'essayer.

ADÈLE. — Pour cela, je consens, mais, croyez-moi, vous perdrez votre peine.

(*Mise en scène habituelle. Les deux augures se fixent dans le blanc des yeux, tandis que Bahys projette à diverses reprises ses deux mains fermées en avant, les ouvre dans la direction du visage d'Adèle, pour qu'il y ait infusion de sa volonté.*)

BAHYS. — Dormez, je vous l'ordonne.

(*Un temps ; Adèle ferme les yeux.*)

BAHYS. — Dormez-vous, Mademoiselle ?

ADÈLE (*ouvrant les yeux et éclatant de rire*). — Bien sûr que non !

(*Les passes recommencent, puis la palpation des paupières.*)

BAHYS. — Vous allez dormir profondément, très profondément, plus profondément que vous n'avez jamais dormi. (*D'une voix de stendor* :) Dormez !

(*Adèle se met à trembloter de la tête, des mains, des bras, de la poitrine,... elle pousse un gros soupir et se renverse dans son fauteuil en gardant une immobilité complète*).

BAHYS. — Mademoiselle, m'entendez-vous ?

ADÈLE (*d'une voix faible et voilée*). — Oui.

BAHYS. — Qui suis-je ?

ADÈLE. — Le docteur Bahys.

BAHYS. — Je vous ordonne de ne plus rien ressentir, d'être insensible. Je vais vous piquer avec une aiguille flambée la paume de la main... Que sentez-vous ?

ADÈLE. — Rien.

BAHYS. — Bon. Levez-vous ! Vos muscles vont avoir la raideur de l'acier.

(*Il la place en équilibre, la nuque et les talons reposant sur deux chaises aussi écartées que possible. Ceci fait, il s'appuie sur sa poitrine.*)

BAHYS. — Maintenant, vous allez avoir la mollesse d'une limace.

(*Adèle s'effondre ; Bahys l'aide à se relever et la fait se rasseoir.*)

BAHYS. — Vous ne sentez rien, toujours rien.

(*Et, en répétant plusieurs fois cette phrase, il passe sa main sous ses jupes. Adèle rougit, puis, comme mue par un ressort, elle se met debout. Le docteur, pris en faute, retire brusquement sa main. Un temps.*)

BAHYS. — Dans quelques secondes, je vais vous réveiller.

ADÈLE. — Oui.

BAHYS. — Dès que vous serez réveillée, vous croiserez les deux bras sur la poitrine dans la posture de Napoléon Ier sur le champ de bataille d'Austerlitz. Avez-vous compris ?

ADÈLE. — Oui.

BAHYS (*lui tapotant doucement et pudiquement la joue*). — Réveillez-vous, je vous l'ordonne, réveillez-vous.

(*Adèle clignote des yeux et finit par les ouvrir tout grands, avec la plus parfaite mimique de l'étonnement. Mais ses mains ont l'air de la démanger. Après quelques gestes gauches, elle finit par se croiser les bras.*)

ADÈLE (*riant aux éclats*). — Ah ! mais, qu'est-ce que j'ai ? Ça, par exemple, c'est trop fort !

(*Bahys la met rapidement au courant.*)

BAHYS. — Ainsi, pendant votre sommeil, vous avez fait le pont entre deux chaises.

ADÈLE (*sceptique*). — Non ?

BAHYS. — Mais vous ne le pouvez plus maintenant.

(*Adèle s'y essaie d'elle-même, mais ne maintient la position que pendant deux ou trois secondes.*)

BAHYS. — Vous voyez bien....

(*Après les formules conventionnelles de politesse, départ d'Adèle.*)

INTERPRÉTATIONS PÉRIMÉES	COMMENTAIRES
Non seulement, écrit Grasset (29), il est beaucoup plus facile d'endormir quelqu'un qui s'y prête, qui y consent et le désire, mais encore il est le plus souvent impossible d'endormir quelqu'un sans son consentement.	Cette phrase de Grasset est parfaitement conforme à la « théorie de la supercherie » : il existe des gens, Dieu merci ! qui se refusent à déclarer qu'ils dorment quand il ne dorment pas.
Sur ce point, Baudouin affirme (30) que ceux qui se font endormir avec un parfait scepticisme (et qui ne croient pas même au sommeil) sont parfois ceux qui ensuite obéissent le mieux aux injonctions de l'hypnotiseur.	C'est sans doute ainsi que B... interpréterait le cas d'Adèle. Mais comment l'idée n'a-t-elle pas pu venir à B... que le scepticisme pouvait être simulé, prémédité, pour « corser » une expérience qui menaçait de rester banale, ce que le mythomane tient à éviter par dessus tout ?
On peut, par l'éducation et par l'entraînement, sinon créer, du moins puissamment développer, chez un sujet, la facilité de l'hypnose. Un sujet qu'il aura été difficile d'endormir deviendra de plus en plus facile aux séances suivantes et finira par pouvoir être endormi par un mot, un regard ou un souvenir (31).	A la première séance, le sujet ne connaît que par des racontages le rôle qu'il est convenable de jouer ; mais l'hypnotiseur prend soin de faire son éducation à haute et intelligible voix ; comment les progrès ne seraient-ils pas stupéfiants ! Il s'agit *d'accident de culture médicale* (Babinski, 1901), dont, en 1917, Grasset n'avait pas encore entendu parler.
Si on élève un peu la voix pour donner un ordre à un	Comme dit Logre (32), le sujet est dans une attitude spé-

(29) *Loc. cit.*, p. 51.
(30) *Psychologie de la suggestion et de l'autosuggestion*, 1924 p. 169.
(31) Grasset, *loc. cit.*, p. 65.
(32) *Loc. cit.*, p. 365-366.

homme en sommeil naturel, il s'éveillera au lieu d'obéir. Criez-lui, même énergiquement : « dormez ! », il n'en fera rien et s'éveillera ; tandis que la même injonction, autoritaire et bruyante, à un hypnotisé, accroîtra l'intensité de son hypnose (33).

Tous les sujets des entrepreneurs de séance spirite et des hypnotiseurs de salon sont entraînés (dans des circonstances qui sollicitent leur vanité et leur cupidité) à l'art le plus souvent inconscient et pratiqué de bonne foi d'acquérir des automatismes psychiques (34).

Loi de la mémoire hypnotique : les personnes hypnotisées se rappellent, dans l'état de sommeil, tout ce qu'elles ont appris antérieurement lorsqu'elles étaient à l'état de veille ou dans leurs précédentes hypnoses (35).

Loi de l'amnésie posthypnotique : les personnes qui ont été hypnotisées ne conservent

ciale, essentiellement factice, il est « endormi ». Il le sait, on l'en a prévenu. Il est de plus malléable et suggestible à merci. Telle est la convention admise, « dans ce jeu d'inter-psychologie imaginative, par l'hypnotiseur et l'hypnotisé. »

L'auteur de cette citation admet justement l'entraînement progressif, l'intervention de la vanité et de la cupidité. Mais il ne se fonde sur aucun soupçon de preuve pour affirmer l'inconscience et la bonne foi : il y a, chez les hypnotisés, un automatisme tout à fait conscient et fort analogue à celui de l'acteur.

Les sujets jouent de leur mieux leurs petits rôles. On imagine mal une séance d'hypnotisation où ils ne sauraient ni parler, ni se lever, ni marcher, ni s'asseoir...

La première règle du jeu, c'est de faire de l'hypnose un phénomène étrange, incroyable,

(33) Grasset, *loc. cit.*, p. 37.

(34) Angelo Hesnard, *Les psychoses et les frontières de la folie*, préface de Henri Claude, Flammarion, Paris, 1924 (p. 213). Il est à craindre que la lecture de ce livre ne clarifie guère les idées des profanes de la psychiatrie, car l'auteur rapporte pêle-mêle tous les travaux de ses devanciers, sans les juger, et se contredit plusieurs fois à quelques pages de distance.

(35) Grasset, *loc. cit.*, p. 281.

(36) au réveil aucun souvenir de ce qu'elles ont fait ou appris pendant qu'elles étaient en état de sommeil hypnotique (37).

C'est Bernheim qui mentionne le cas d'une jeune fille dont on relève la robe pour la découvrir : « immédiatement, elle rougit et réagit ; son instinct de pudeur se révolte, comme si elle était éveillée » (38).

Le cas de l'hypnotisé qui se croise les bras à son réveil est une des plus notables découvertes de Charles Baudouin (39), qui voit dans la phrase : « Ça, par exemple, c'est trop fort ! » un moyen justificateur de l'atttitude que le sujet se trouvait forcé de prendre contre sa volonté.

miraculeux. Ce qui suffit largement à expliquer comment cette tradition de l'oubli s'est transmise, avec la complicité des médecins.

Parbleu ! puisque cette jeune fille était vraiment éveillée... Est-il si extraordinaire que la pudeur, cette réaction instinctive et souvent irrésistible, l'emporte sur la mythomanie, malgré les efforts du sujet...

On pensera plutôt qu'à la comédie du sommeil a succédé la comédie de l'étonnement, cette dernière imaginée pour rendre plus vraisemblable l'accomplissement de la « suggestion hypnotique ». Ajoutons que le sujet ne doit pas se faire une opinion exagérément favorable de la sagacité de l'opérateur.

Édouard Claparède a cru trouver (40) une preuve « décisive » de la réalité de l'hypnose : il prononce devant le sujet une suite de dix mots, « l'endort », lui énonce dix autres mots, le réveille et, en lui répétant les vingt mots précédents dans un ordre quelconque, lui demande chaque fois s'il se rappelle ou ne se rappelle pas. Mais, comme le

(36) Assertion bien peu scientifique ! Tout au plus pourrait-on-dire : prétendent ne conserver... »

(37) *Ibid.*, p. 282. Charcot et Janet ajoutent : « Certaines personnes retrouvent dans l'hypnose des souvenirs qu'elles ne *paraissent* pas avoir acquis ». Cet mot *paraissent* est dénué de sens : ou les auteurs ont travaillé convenablemen (ce qui est douteux) et ils devraient écrire « n'ont pas acquis »; ou leur bonne foi s'est laissé surprendre, et ils auraient mieux fait de se taire.

(38) Grasset, *loc. cit.*, p. 389.

(39) *Loc. cit.*, p. 73.

(40) *Archives des sciences physiques et naturelles*, t. XXXII, p. 159, Genève, 1911.

sujet, — qui n'en est pas à son coup d'essai, — connaît la règle du jeu aussi bien que son opérateur (souvenir des états de veille et oubli des états d'hypnose), il lui suffit d'un peu d'attention pour ne pas se trahir. Au reste, la proportion d'erreurs (trois sur dix) est largement suffisante pour corroborer cette explication, et l'hypnotiseur est encore « le dindon de la farce ».

Les prétendues anesthésies, réalisées par hypnotisation, ne présentent jamais rien de plus que ce qu'on voit journellement dans les baraques foraines, où les jongleurs mâchent du verre, subissent des piqûres profondes et, même, mangent du feu, ce que les hypnotiseurs ne suggèrent pas souvent à leurs associés... La meilleure preuve que la « perte de sensibilité » est un simple entraînement à la suppression des réflexes, c'est que le sujet, « complètement anesthésié par suggestion » réagit violemment, par un sursaut et par un cri, lorsque son attention est occupée par l'opérateur et qu'une tierce personne vient le piquer à l'improviste par derrière...

Quelle saveur se dégage de cette historiette de « léthargie provoquée », recopiée avec un sérieux imperturbable par Grasset (41) :

Une malade fut endormie par un élève, qui oublia de la réveiller avant de quitter l'hôpital. C'était jour de visite. Les parents arrivent, entourent la malade muette et immobile, qu'ils essaient inutilement de rappeler à elle-même, par les stimulants habituels. L'étonnement, la terreur les envahit, et, les propos aidant, on croit à un sortilège. Le directeur de l'hôpital, mandé, interroge la sœur, qui le renseigne ; mais comment sortir de cette impasse ? Il envoie chercher l'élève, qui résout instantanément le problème. L'endormissement durait quatre heures, sans rêve ; le réveil s'accomplit sans commotion (42).

(41) *Ibid.* p. 83-84.

(42) L'hypnotisée avait réussi, au delà de ses espérances, à se ménager un public nombreux et choisi, et cette journée fut marquée d'une pierre blanche dans sa vie mythomaniaque.

F. Achille-Delmas (43) nous rappelle que, dans l'anorexie hystérique, le sujet est maintes fois surpris mangeant en cachette et que l'anorexie cesse rapidement quand l'entourage n'y prend pas garde. En ce qui concerne les œdèmes, les escarres, les ulcérations,... on ne compte plus les exemples retentissants et devenus aujourd'hui classiques des cas où la supercherie a pu être découverte ou les aveux du malade obtenus.

Le vulgaire se laisse parfois impressionner par les « transes » hypnotiques, — ou crises de nerfs hystériques, — qui ne sont que de grossières imitations de la véritable crise nerveuse des hyperémotifs, et surtout par des contractures invraisemblables (44), produites par « suggestion hypnotique ». Ainsi, Adèle, « dont les muscles acquièrent la raideur de l'acier », fait le pont entre deux chaises. Or, cette rigidité peut être créée volontairement par n'importe quelle personne de vigueur moyenne ; assurez-vous-en vous-même, si cela vous étonne... Mais, rétorque-t-on, Adele, réveillée, n'a plus été capable de recommencer. Cela prouve simplement que les mythomanes ont bien des tours dans leur sac : une fois à l'état de veille, elle s'est appliquée à ne pas faire l'effort nécessaire, sans cependant accuser une mollesse qui l'aurait rendue suspecte...

Les hypnotiseurs expliquent leurs échecs avec un infatigable parti pris. Ainsi, après une séance ratée lorsque les sujets affirment :

Je n'ai jamais dormi,
Je dormais tout éveillé,
Je ne savais pas au juste si je dormais,
Je lui disais avoir dormi pour lui faire plaisir.

(43) In *La Pratique psychiatrique*, p. 262 et 259.

(44) Georges Dumas a observé que les hystériques contractent « leurs membres supérieurs en flexion, leurs membres inférieurs en extension », pour « des raisons de convenance », suivant l'exacte expression de Logre : ce sont, en effet, les contractures ainsi choisies qui peuvent être maintenues le plus longtemps avec le minimum de fatigue. Il est aisé de s'en convaincre sur soi-même.

ce sont là autant de preuves de l'existence de l'hypnose pour Ch. Baudouin qui ajoute (45) :

On sait (46) que cette dernière certitude est une illusion (47) du sujet, mais que le sommeil, quoique réel (47), n'était pas très profond.

Combien est plus sensée et plus vraisemblable la remarque de Charles Blondel (48), professeur à l'Université de Strasbourg, qui parle d'un malheureux sujet qui, chez l'hypnotiseur, s'obstine à ne pas « dormir », en vient à reconnaître cependant qu'il « dort » pour se tirer à moindre frais d'une situation ridicule ! Il s'agit, a bien voulu me préciser M. Blondel,

d'un malade qui avait eu recours à un hypnotiseur, et qui racontait, avec une spontanéité ingénue, comment, hypnotisé à plusieurs reprises en présence de nombreux assistants, devant les objurgations de l'opérateur, il n'osait pas persister à dire qu'il ne dormait pas et finissait par faire semblant de dormir, par timidité, par lassitude, pour ne pas troubler un spectacle dont le metteur en scène était un monsieur décoré.

Devant cet amoncellement de preuves convergentes, on ne peut que sourire quand on lit, dans l'ouvrage de Grasset (49) :

Alors même qu'on ne pourrait pas distinguer, en pratique, les phénomènes suggérés et les phénomènes simulés, leur distinction scientifique (50) ne s'en imposerait pas moins,

quand on lit que Pierre Janet (51) est plein de gratitude pour Charles Richet, qui, entre 1875 et 1883, « a ruiné le préjugé de la simulation ». Pour reprendre une expression dont Richet se servit à une autre occasion, l'inexorable

(45) *Ibid.*, p. 172.
(46) Qui ? grand Dieu !
(47) ?
(48) *La Psychanalyse* p. 145, (Alcan, Paris, 1924).
(49) *Loc. cit.*, p. 417.
(50) ?
(51) *La médecine psychologique*, p. 24, Flammarion, Paris, 1923.

science a de ces retours imprévus. Tel le phénix d'Arabie, ce préjugé renaît de ses cendres et s'impose de plus en plus comme interprétation correcte de l'hystérie et de l'hypnose.

§

L'intérêt de l'hypnotisme et son rôle actuel

Reste la question — qui, elle aussi, a fait couler des flots d'encre — de la valeur thérapeutique de l'hypnose et de ses dangers. En tant que reproduction très grossière, fantaisiste et stylisée du somnambulisme et du rêve — l'expression est de Logre, — l'hypnose n'est « qu'une réaction de parade superficielle, éphémère et pratiquement aussi impuissante pour le bien que pour le mal (52) ».

Aux temps, aujourd'hui révolus, où l'hypnotisme faisait fureur, il eût été intéressant d'utiliser les pertes de sensibilité, qu'on croyait provoquer, pour réaliser sans douleur des accouchements ou des opérations chirurgicales. Aucun auteur n'a jamais signalé de résultat positif dans ce sens, et la raison en est simple : il est des souffrances tellement violentes que les plus grands mythomanes ne peuvent les cacher, surtout dans des circonstances où l'entraînement progressif n'est pas à leur portée.

On conçoit aussi que l'hypnose n'ait jamais rien donné comme moyen d'instruction judiciaire : l'hypnotisé n'avouera jamais rien de compromettant, mais il se lancera peut-être dans des révélations retentissantes, complètement inventées et qui ne pourront qu'égarer les juges. Le recours à l'hypnose qui s'était posé récemment, à propos de l'affaire des lettres anonymes de Tulle a été écarté fort à propos.

Quant à sa valeur psychothérapique, nous pensons, avec Maurice de Fleury et Charles Blondel qu'elle est nulle ; tout au plus, écrit ce dernier, pourra-t-on recourir à cette mise en scène lorsqu'on se trouvera en présence d'un malade

(52) *Loc. cit.*, p. 368.

« qui est convaincu d'avance qu'elle est indispensable à sa guérison ».

L'absence d'inconvénients découlant de la pratique de l'hypnose et de l'hypnotisation apporte un nouvel argument en faveur de la « théorie de la supercherie ». Bernheim, après des milliers d'hypnotisations, n'a jamais vu de phénomènes regrettables se produire ; il oublie cependant qu'il a ainsi gâché une notable partie de son existence. Jamais une personne en état d'hypnose n'a été volée : comme en convient Grasset (53), les voleurs préfèrent le chloroforme ou le bromure d'éthyle... Jamais un crime suggéré à une personne hypnotisée n'a été accompli (54)... Jamais une femme hypnotisée n'a été violée par son opérateur ; les plaintes déposées pour « viol hypnotique » sont des épisodes mythomaniaques, soit que l'allégation ne repose sur aucun fondement, soit que l'acte, consommé de plein gré (sous le masque du sommeil), serve de prétexte à un scandale ultérieur. Il est bien établi que, de deux choses l'une, ou la femme se « réveille » dès qu'on veut abuser d'elle, ou elle se laisse faire et elle est alors explicitement consentante, car, comme l'indiquent justement Paul Brouardel et Gilbert Ballet (55), « si une jeune fille se livre à l'hypnotiseur, c'est que l'acte en lui-même lui coûtera peu ».

Joseph Grasset s'indigne (56) qu'on n'ait pas compris l'hypnotisation, dans la loi du 30 novembre 1892, au nombre des faits qui rentrent dans l'exercice illégal de la médecine ; il s'indigne que des instructions ministérielles aient interdit la pratique de l'hypnotisme aux médecins de l'armée et de la marine. Indignations intempestives l'une et l'autre ! L'avenir devait donner raison aux pouvoirs législatif et exécutif d'alors, contre les médecins qui s'étaient mis à la remorque de Charcot.

(53) *Loc. cit*, p. 375.
(54) *Ibid.*, p. 381.
(55) Cités par Grasset, *ibid.*, p. 373.
(56) *Loc. cit.*, p. 358 et 368.

Le meilleur moyen de montrer la diffusion des conceptions dont Ernest Dupré fut le principal initiateur, c'est de glaner quelques citations caractéristiques parmi les psychologues et psychiatres contemporains. Il ne s'agit nullement de ressusciter « l'argument d'autorité » : les faits expérimentaux restent en dernier ressort les seuls juges ; mais il est infiniment improbable qu'ils nous ramènent jamais à l'Ecole de la Salpêtrière ou à celle de Nancy.

Le psychologue et physiologiste allemand Wilhelm Wundt n'est pas tendre pour la suggestion, hypnotique ou non (57) :

Certains croient avoir trouvé dans la suggestion un remède contre toutes les maladies morales dont nous souffrons (58). D'après les dires des hypnotiseurs, on doit réclamer leur secours pour faire de ses enfants des hommes d'une haute moralité. Bien mieux, il n'est pas impossible qu'avec une patience suffisante on ne perfectionne par suggestion les facultés intellectuelles (58). La première connaissance qu'on exigerait, dans les siècles à venir, du candidat au professorat, serait celle de l'hypnotisation ! Il est inutile de nous attarder davantage à ces fantômes d'une science devenue folie.

Pierre Janet, l'un des rares survivants parmi les disciples de Charcot, ne peut s'empêcher de reconnaître (59) que

les exagérations enthousiastes des hypnotiseurs avaient déterminé des applications de l'hypnose à tort et à travers, dans toute espèce de maladie. sans aucune indication d'opportunité et que l'on était arrivé *le plus souvent* (60) à des résultats insignifiants ou ridicules.

Dès 1895, Delbœuf et Bernheim ont soutenu que l'hypnose n'existe pas, « qu'il n'y a pas d'état spécial méritant ce nom », tandis que Joanny Roux affirme que « toute l'hystérie n'est que simulation ».

(57) *Hypnotisme et suggestion*, p. 147 et 153, Alcan, Paris, 1893.
(58) Par ces paroles vraiment prophétiques, Wundt prévoyait l'existence d'Emile Coué, de Charles Baudouin, de Paul-Emile Lévy, de Pierre Vachet et *tutti quanti*.
(59) *Loc. cit.*, p. 31.
(60) C'est moi qui souligne.

Paul Hartenberg écrivit en 1898, dans la *Revue de l'hypnotisme*, un article intitulé : « Il n'y a pas d'hypnotisme », et, depuis, son opinion n'a pas changé. Pour lui, il peut se présenter trois alternatives et trois seulement : ou le sujet ne dort pas et simule consciemment le sommeil ; ou bien il s'assoupit et s'imagine avoir dormi ; ou enfin il finit par s'endormir réellement. Mais, dans aucun cas, on n'a observé des symptômes propres à l'hypnose, qui en feraient un phénomène particulier.

Charles Blondel, qui approuve les critiques de Babinski, pense que la valeur de l'hypnose est nulle comme méthode de recherche (aussi bien que comme procédé thérapeutique) ; car, « ou le sujet se moque de nous, ou il est sincère ; il est alors en état de suggestion, et la suggestion ne fait que rendre ce qu'on lui prête ».

André Ombredane conclut dans le même sens (61) : « L'hystérie disparaît depuis qu'on ne la cultive plus. Le mythe de l'hypnotisme est aujourd'hui dénoncé : l'hypnotisé n'est pas plus sincère dans son pseudo-sommeil que dans le reste de sa vie. »

Dans ses récentes publications, Georges Dumas accepte, dans l'ensemble, les idées de Babinski et de Dupré sur l'hystérie et la mythomanie (62) ; et F. Achille-Delmas insiste à bon droit sur ce fait que les hystériques, qui avaient pullulé pendant la guerre, ont presque complètement disparu : il n'en surgit plus pour ainsi dire qu'à propos des accidents du travail. Ni à l'Asile Sainte-Anne, ni à la Salpêtrière, il n'y a de médecin qui pratique l'hypnotisme, pas plus comme méthode thérapeutique que comme moyen d'investigation ; il n'est pas douteux que les jeunes générations médicales ne voient plus de cas de sommeil hypnotique (63).

(61) *Le Disque vert*, juin 1924, p. 166-167.

(62) Il ne fait pas tout à fait sienne (*Traité de Psychologie*, II, p. 942, Alcan, Paris, 1924) « la spirituelle et la célèbre formule de Dupré » ; nous, non plus d'ailleurs.

(63) In *La Pratique psychiatrique*, p. 259.

C'est aussi l'avis de Joseph Logre à qui j'emprunte encore ces quelques phrases heureuses (64) :

De cette belle émulation entre l'hystérique et le guérisseur, est née une publicité scientifique innombrable, où l'on remarque une exubérance incoercible, un esprit aventureux et romanesque, une fantaisie débridée et souvent extravagante.

Un jeu de société, l'hypnose, n'est plus guère autre chose : c'est à ce rôle que l'ont réduite peu à peu la critique plus pénétrante et l'expérience mieux informée des médecins.

Et, maintenant, si ces lignes tombent par hasard sous les yeux de personnes qui s'amusent à hypnotiser leurs semblables ou à se faire hypnotiser, je prends la liberté de leur donner des conseils — en quelque sorte complémentaires, — sans trop croire à leur efficacité :

Les *hypnotiseurs*, s'ils voient quelque avantage à persévérer dans leur rôle, agiront sagement en se méfiant de la mythomanie constante de leurs « sujets ». Certes, les mythomanes ne sont pas tous en même temps pervers, tous ne se rendent pas coupables de dénonciations, de diffamations, de calomnies ; les incendiaires mythomanes comme Erostrate et, surtout, les meurtriers mythomanes comme Germaine Berton sont des exceptions rarissimes. Mais il est bon de ne raconter aux personnes « endormies » que « ce qu'on veut perdre », de ne jamais tabler sur leur sincérité et d'être assuré qu'elles ne reculeront certainement devant aucune indiscrétion, pour peu que leur vanité y trouve son compte.

Aux *hypnotisables* de comprendre qu'il y a d'autres façons, moins puériles, d'assouvir ce besoin, qui les ronge, d'intéresser, d'étonner, de faire parler de soi ! Car, au fur et à mesure que les idées de Dupré et de ses continuateurs se répandront dans le public, l'opinion qui prévaudra sur leur petite comédie et, par ricochet, sur leur propre caractère, sera de moins en moins flatteuse.

MARCEL BOLL.

(64) In *Traité de Pathologie médicale*, p. 356 et 368.

LISONS L'HISTOIRE

LE
MINISTÈRE DE MONSIEUR DE CALONNE

I

POURQUOI IL FAUT LIRE L'HISTOIRE

« Lisez l'histoire, écrit Paul-Louis Courier dans sa *Réponse aux anonymes,* et comparez le passé avec le présent. Pour moi, je ne fais autre chose : c'est la meilleure étude qu'il y ait. »

La pensée de Courier est un peu courte, comme toujours. Il faut la corriger et la compléter.

La Sagesse des Nations, elle, dit d'une manière positive : « L'histoire est un perpétuel recommencement. »

La Sagesse des Nations, qui n'est le plus souvent qu'un recueil d'âneries du plus grossier sens commun, se trompe encore cette fois-là. La vérité, c'est que *l'histoire ne recommence jamais.*

L'histoire ne recommence jamais, et pourtant *les hommes,* considérés soit individuellement, soit collectivement, dans l'expression de leurs passions, de leurs instincts, ou de leurs intérêts, *sont toujours les mêmes.*

Contradiction apparente. Elle n'est que dans les termes, elle n'est pas au fond des choses. Thèse et antithèse, à la manière hégélienne. Comment se fait la synthèse ? Je ne m'en embarrasse pas. Il me suffit de tenir la thèse et l'antithèse pour également vraies.

L'histoire ne recommence jamais, c'est-à-dire que les contingences où s'entrelacent les événements ne peuvent

pas plus se répéter exactement, à deux époques distinctes, que deux êtres vivants ne peuvent être d'identiques sosies l'un de l'autre. C'est pourquoi aucune prévision directe, tirée de l'histoire, n'est possible. C'est pourquoi il est toujours vain ou dangereux de prétendre tirer de l'histoire des règles pratiques pour des modes d'action déterminés.

Les hommes sont toujours les mêmes, c'est-à-dire que, qu'il s'agisse d'hommes d'Etat ou d'hommes de la rue, on peut s'attendre à les voir réagir ou tenter de réagir sur les événements d'une manière analogue, si des situations simplement analogues, quoique profondément différentes, se reproduisent. Car si les contingences peuvent varier et varient en effet d'une manière indéfinie, les réactions passionnelles, intellectuelles ou instinctives, des hommes se meuvent toujours à l'intérieur de cercles assez étroits. Une mouche enfermée sous une cage de verre peut décrire des courbes aux trajectoires indéfiniment variées. Mais elle ne sort pas de sa cage.

Aussi l'histoire est-elle le plus précieux recueil de documents que nous possédions sur la psychologie collective et même individuelle. Elle est instructive, bien qu'elle ne puisse jamais servir à corriger les hommes. Elle est utile, bien qu'elle ne permette, en aucun cas, aucune prévision précise.

C'est en me rappelant toujours ces principes que ma pensée se reporte, au cours de la crise financière que nous traversons, à la crise analogue qui fut la cause directe de la chute de l'Ancien Régime.

Etant assez informé, par métier, de notre ancienne comme de notre récente histoire, je compare volontiers les années 1919-1925 aux années 1783-1787, qui furent celles du ministère de Monsieur de Calonne, contrôleur général des finances.

Je parle d'analogies, rien que d'analogies, et je ne me dissimule pas les vastes et profondes dissemblances entre

l'une et l'autre époque. Ces dissemblances sont plus importantes et plus nombreuses, sans doute, que les analogies.

A la fin du XVIIIe siècle, la France vit sur elle-même et de ses produits. Les variations des changes étrangers n'affectent point son économie. La grande industrie est dans l'enfance. Les valeurs mobilières sont peu développées. Des opérations de Bourse qui nous paraissent aujourd'hui toutes naturelles (marché à terme) passent alors pour de l'*agiotage*. La circulation monétaire est presque exclusivement métallique ; le public n'accepte que les billets de la Caisse d'escompte, et encore en petit nombre. Les fonctionnaires de l'Etat sont relativement peu nombreux ; ce ne sont pas eux qui pillent le budget. Les privilégiés sont exempts de l'impôt direct, que les classes laborieuses et pauvres sont à peu près seules à payer. L'Etat n'a aucune dette au dehors, et si la dette intérieure lui paraît lourde, c'est que les échelles de valeurs sont entièrement différentes des nôtres...

Que de dissemblances ! Et je ne les ai pas toutes énumérées. Et elles sont profondes, tandis que les analogies sont presque toutes extérieures. Cependant, il suffit que quelques analogies concomitantes existent, pour que bien des fois, en lisant cette histoire vieille de cent quarante ans, on s'imagine lire quelque chronique de nos jours. Ce qui nous entraîne presque irrésistiblement (et très faussement du reste) à penser que notre *lendemain* pourrait bien ressembler aux *lendemains* de ce temps-là... Vous savez ce qu'ils furent, ces lendemains. Nous aurions tort de croire qu'ils peuvent revenir tels quels. Cependant, nos instinctives prévisions donnent une sorte de regain d'actualité à cette vieille chronique financière du XVIIIe siècle dont je vais feuilleter quelques pages.

II

LA SITUATION FINANCIÈRE DE LA FRANCE EN 1783 ET LE PROGRAMME DE MONSIEUR DE CALONNE

Par la grâce de Mme de Polignac et du comte d'Artois, Monsieur de Calonne, intendant de Lille, fut appelé par le roi Louis XVI, le 3 novembre 1783, au contrôle général des finances.

La situation financière de la France n'était pas brillante. La monarchie était très obérée. Elle souffrait des conséquences de maux très anciens, en apparence inguérissables et condamnés, semblait-il, à s'aggraver toujours. Elle souffrait aussi des charges récentes qui s'étaient appesanties sur elle depuis un petit nombre d'années seulement.

Les recettes normales de l'Etat n'avaient égalé les dépenses qu'une seule fois au cours du XVIIIe siècle, en 1738, sous le contrôleur général Orry, et cet heureux événement ne s'était jamais reproduit. Au cours du règne de Louis XV, le déficit annuel était de 40 à 50 millions de livres, représentant à peu près le septième du budget. On y parait en escomptant les recettes à venir (*anticipations*), en différant le paiement des dépenses les plus urgentes (*rescriptions* ou *assignations*), en vendant des offices, c'est-à-dire des charges de l'Etat, et surtout en empruntant. Malgré ces expédients, on était de temps en temps réduit à la banqueroute. Il y eut sept banqueroutes, partielles ou totales, de 1715 à 1788.

C'est que, malgré l'indéniable enrichissement du pays, les recettes normales de l'Etat diminuaient toujours, tandis que ses dépenses ne cessaient d'augmenter.

Les recettes de l'Etat diminuaient parce que tout le monde cherchait à échapper à l'impôt direct. Les ordres privilégiés ne le payaient pas ; il suffisait d'y entrer, tant pour les personnes que pour les biens, pour échapper à l'impôt. Beaucoup de charges et de fonctions,

honorifiques ou réelles, conféraient la noblesse, donc l'exemption de l'impôt. Les biens de toute nature donnés ou légués à l'Eglise y échappaient aussi.

L'évasion de l'impôt se faisait alors par le haut de la pyramide, tandis que maintenant elle se fait par le bas. Aujourd'hui, c'est un certain minimum de revenu qui confère l'abattement à la base, donc l'exemption de l'impôt. Le privilège est en bas, au lieu d'être en haut. Mais, pour les finances publiques, le résultat est le même, ou peu s'en faut. Qu'un petit nombre de gros imposables soit exempté, ou qu'un grand nombre de petits imposables le soient, la masse globale de l'impôt diminue à peu près de la même façon.

Tandis que les recettes de l'Etat diminuaient, ses dépenses augmentaient sans cesse. Par suite de l'enrichissement même de la nation, les services publics coûtaient de plus en plus cher. La majesté royale exigeait un coûteux appareil de représentation et de parasites. Les guerres successives, heureuses ou non, ajoutaient au passif un poids de plus en plus lourd d'emprunts contractés à des taux trop élevés.

La dernière guerre, celle de l'indépendance des Etats-Unis, avait porté le coup de grâce aux finances royales. Pour aider à naître une nation dont le gouvernement (1) nous réclame aujourd'hui le paiement de nos dettes, réelles ou prétendues, avec une âpreté digne du vieux Shylock, la monarchie française s'était engagée sans retour sur le chemin de la ruine.

Pendant presque toute la guerre, de 1776 à 1781, les finances avaient été dirigées par le banquier Necker, esprit timoré, médiocre, à courte vue, dont l'immense réputation est une des plus injustifiées parmi les gloires mensongères, si nombreuses pourtant, dont nous avons

(1) Je dis le gouvernement, et non la nation. Je suis persuadé que si la nation américaine était exactement informée de la situation de l'Europe et en particulier de celle de la France, elle imposerait à ses dirigeants une tout autre attitude.

gardé le souvenir. Necker n'avait trouvé qu'un moyen de faire face aux dépenses de la guerre : emprunter, emprunter toujours. Ses relations avec le monde de la finance et sa connaissance de la pratique de la banque lui avaient permis de ne pas souscrire à des taux trop usuraires, au moins pour le temps. Mais les 400 millions de livres empruntées en cinq ans, somme énorme au XVIIIe siècle, ne suffirent même pas à payer toutes les dépenses de la guerre. Celles-ci se chiffraient encore, au moment de la paix de Versailles, par un arriéré considérable qui pesa sur les premières années de l'administration de Calonne. Les deux successeurs éphémères de Necker, Joly de Fleury et d'Ormesson, se montrèrent aussi incapables l'un que l'autre.

Monsieur de Calonne prit une connaissance complète de la situation dès son arrivée au pouvoir. Il n'en fut nullement effrayé. Peut-être même s'en réjouit-il. Car la gestion de ses prédécesseurs justifiait à l'avance la sienne ou tout au moins, à défaut de justifications, lui préparait des excuses.

C'était un homme laid, hardi, gai, vif, spirituel, fertile en expédients et pauvre en scrupules. Venu aux affaires juste après la signature de la paix, il croyait qu'une ère de prospérité illimitée allait s'ouvrir, et qu'à la faveur de cette prospérité escomptée, toutes les hardiesses et les largesses étaient permises au contrôleur général. Arrivé au pouvoir par l'intrigue, il pensait que seules l'intrigue et la faveur des courtisans pouvaient l'y maintenir. Il était décidé à les acheter très cher, s'il le fallait. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, une clientèle électorale famélique à satisfaire. Mais il y avait une clientèle de cour, moins nombreuse, aussi famélique, plus exigeante.

Au reste, Calonne pensait qu'au point de vue même des intérêts de l'Etat, la prodigalité était nécessaire. Car la prodigalité fait supposer la richesse ; la richesse attire

la confiance et le crédit ; l'Etat ne vivait plus que par le crédit.

« Lorsque le roi m'a confié la conduite de ses finances, toutes mes ressources consistaient dans le crédit », tel fut l'aveu que fit Calonne, le 22 février 1787, à l'Assemblée des Notables. « *L'essentiel*, ajoute-t-il, *était alors de ramener la confiance égarée.* » On nous tient aujourd'hui un langage analogue.

« Calonne, dit Mme de Staël, appelait la prodigalité une large économie, et voulait être en **tout** un ministre facile et complaisant. »

Pour faire les grandes dépenses qu'il projetait, Calonne ne songea pas un instant, au début de son ministère, à une réforme fiscale et à des majorations d'impôts. Il savait à quel point l'opinion publique était hostile à des majorations de cette nature. Cette opinion, il voulait l'avoir avec lui. Il devait donc la flatter et l'endormir, tout comme il endormit le pauvre roi Louis XVI dans une trompeuse sécurité. Bien qu'il ait promis, dès son entrée au ministère, un plan d'amélioration générale, il n'y songea point avant d'y être contraint par une nécessité absolue et immédiate, au bout de trois ans de gabegie. Loin d'augmenter les impôts, il eut la légèreté de parler de dégrèvements futurs, bien qu'il les sût impossibles. Pour toutes les dépenses, utiles ou inutiles, qu'il voulait faire, une seule ressource se présentait donc : l'emprunt. Il en usa si largement, *qu'au bout de trois ans tout emprunt nouveau était devenu impossible.* C'est alors que l'Ancien Régime fut mis dans l'obligation de se réformer, ou de mourir. Il ne voulut pas se réformer, et mourut. Peut-être serait-il mort de même en essayant loyalement de se réformer.

Il faut d'abord donner une idée des dépenses de Calonne. Il n'avait point de régions libérées à reconstituer, point d'outillage national à refaire. Mais il avait un arriéré de guerre à solder, une clientèle avide à satisfaire,

et aussi des plans d'amélioration matérielle et de magnificence dignes d'approbation dans un Etat riche, dangereux à exécuter par un Etat obéré et sans cesse talonné par une dette immédiatement exigible, comparable à nos dettes flottantes.

III

DÉPENSES ET GASPILLAGES

Calonne ouvrit l'écluse toute grande aux dépenses de toute nature : dépenses justifiées ou non ; dépenses toutes nouvelles ou majorations de dépenses ordinaires ; dépenses de luxe ou de nécessité ; dons, gratifications et pensions aux particuliers, ou crédits accordés à des œuvres d'utilité publique, immédiate ou lointaine, certaine ou douteuse. Jusqu'alors tous les contrôleurs généraux, même les plus médiocres, avaient essayé plus ou moins heureusement de serrer les cordons de la bourse. Calonne laissa tout le monde y puiser à pleines mains.

Il n'ignorait pas que son maintien au pouvoir dépendait en grande partie de la faveur des gens de cour qui l'y avaient poussé. Il savait, par l'expérience de ses prédécesseurs, qu'il n'avait pas à compter sur la fermeté de caractère de Louis XVI. L'entourage décidait tout. Calonne voulut se le concilier ; pour cela, il n'imagina rien de mieux que de répandre une pluie d'or.

Il avait d'abord à gagner la faveur de la reine Marie-Antoinette. De plus en plus celle-ci, depuis la mort de Maurepas, devenait le vrai roi. Louis XVI tombait sous la domination féminine qui s'imposait sans grand'peine à son caractère apathique. Or Marie-Antoinette n'aimait pas Calonne : une sorte d'instinct l'avertissait que cet homme était dangereux pour la monarchie. Mme de Polignac avait eu beaucoup de mal à triompher des répugnances de la reine et à enlever la nomination du nouveau contrôleur général.

Calonne s'attacha donc à flatter le goût de la reine pour les prodigalités de toute nature. Tous deux, au fond, étaient faits pour s'entendre ; Marie-Antoinette fut flattée et subjuguée. « Si c'est possible, Madame, c'est fait, répondait galamment le ministre à une demande de la reine ; si c'est impossible, cela se fera. » Pour elle, plutôt que pour Louis XVI, Calonne acheta à des prix onéreux les domaines de Rambouillet et de Saint-Cloud. L'argent afflua au jeu de la reine et à tous les plaisirs de la cour. Les acquits de comptant, jamais refusés par le ministre, se multiplièrent. Sur les 227 millions de livres d'acquits de cette nature entre 1774 et 1789, portés au *Livre Rouge* que l'Assemblée nationale fit publier en 1790, les trois quarts environ appartiennent au ministère de Calonne.

Les princes du sang et les courtisans eurent leur part. Le comte d'Artois, un des protecteurs du ministre, fut récompensé par le paiement de ses dettes : 20 millions de livres échelonnées sur huit années. Les gratifications et les pensions accordées sans raison et même sans l'ombre d'un prétexte grossirent tous les ans. Les cinq années de 1783 à 1788 tiennent trois colonnes du *Livre Rouge*, malgré la gêne grandissante du Trésor Royal ; les huit années précédentes n'en tiennent que deux.

Les libéralités du contrôleur général s'étendirent des courtisans à tous les services publics. Près d'un siècle plus tard, Gladstone déclarait que le chancelier de l'Echiquier devait se regarder comme un homme chargé d'un sac d'or, passant la nuit au coin d'un bois et menacé par une bande de détrousseurs qui sont ses propres collègues du ministère. Tel n'était point l'avis de Calonne. Cet étonnant ministre des Finances accordait, le sourire aux lèvres, tous les crédits qu'on lui demandait. En pleine paix, sans que la valeur du signe monétaire changeât, les dépenses des ministères s'accrurent dans des proportions jusqu'alors inconnues. On dépensait en 1787

77 millions de plus qu'en 1781 pour les services publics dont la guerre et la marine prenaient la plus grosse part, bien que 1787 fût une année de paix et que 1781 eût été une année de guerre.

Une dépense considérable consistait dans la rémunération du concours des banquiers et des capitalistes dont le ministre avait besoin pour ses emprunts. Nous savons, par des expériences toutes récentes, que de telles rémunérations ne sont pas petites.

Calonne n'hésitait pas davantage à engager de fortes sommes pour des dépenses d'utilité publique qui étaient en soi parfaitement louables, mais qu'il eut le tort d'engager à la fois en trop grande quantité. Il était un adepte convaincu de la théorie des dépenses *productives*. « Les dépenses d'amélioration, disait-il, le 23 décembre 1785, sont des sources de richesses, et le *crédit se fortifie par les paiements.* » Pour des raisons qui n'ont rien à faire avec le bien de l'Etat, cette théorie plaît beaucoup aux industriels, aux entrepreneurs et aux financiers.

Assurément, les travaux publics entrepris par Calonne ne sont pas critiquables en eux-mêmes. Il y a des erreurs que nous commettons aujourd'hui, et qu'il n'eût probablement pas commises.

Comme il était d'une époque où tout le monde avait du goût, — et il en avait autant que quiconque, — il n'eût pas patronné le musée d'horreurs que nous appelons l'Exposition des Arts décoratifs.

Comme il avait le sens de l'opportunité et de la mesure, il est probable que si de son temps les chemins de fer avaient existé, et si la France avait colonisé les sables, il n'eût pas songé à la ridicule entreprise d'un chemin de fer à travers le Sahara.

Les merveilles de l'industrie hydro-électrique ne l'auraient pas davantage amené à créer tout le long du Rhône une série de chutes à utiliser, alors que les rivières

alpestres suffisent, et au delà, à tous les besoins de cette nature.

Les travaux de Calonne sont utiles et excellents. Je le répète, il n'eut que le tort de les entreprendre tous à la fois.

Il commença la digue de Cherbourg. Il agrandit les ports du Havre et de La Rochelle. Il fit des travaux d'extension à Paris, Bordeaux, Marseille, Lyon, Nîmes et Dunkerque.

Préoccupé d'encourager les lettres, les sciences et les arts, il voulut augmenter les jetons de présence des Académies.

Lorsque des inondations et des orages se produisaient, il accordait des secours et des remises d'impôts aux provinces éprouvées.

Mais tout cela formait un total effrayant. Le Trésor royal ne pouvait suffire à toutes ces dépenses. Le contrôleur général empruntait, nous allons voir comment. Il créait de nouvelles charges à cautionnement, en fixant la *finance* de ces charges, comme on disait alors, à un prix très élevé : 60 nouveaux offices d'agents de change, 283 offices de changeurs, 4 nouvelles places de fermiers généraux. Puis, comme Panurge, il mangeait son blé en herbe : en 1786, il y avait 255 millions d'anticipations ; la moitié des revenus de 1787 était dévorée à l'avance.

IV

LES EMPRUNTS

Tout en dépensant à l'avance les revenus du Trésor royal, le contrôleur général ne cessait de charger l'avenir en émettant emprunts sur emprunts.

Il était pourtant, au début de son ministère, assez gêné pour agir ainsi. Il n'avait pas l'excuse commode de ses prédécesseurs. Ceux-ci, et Necker tout le premier, avaient pu emprunter sans trop soulever les récrimi-

nations du Parlement de Paris et de l'opinion publique, à cause de la guerre à soutenir contre l'Angleterre. Cette guerre venait précisément de se terminer à l'époque où Calonne devint contrôleur général. Elle avait laissé un arriéré ; mais ni le public, ni le Parlement ne le comprenaient. Dans l'ignorance où tout le monde se trouvait à propos des affaires de l'Etat, par la faute de la politique de secret et de mystère de l'Ancien Régime, on croyait que les charges de la guerre disparaissaient quand les hostilités prenaient fin. Personne ne pensait que ce que nous appelons l'après-guerre pouvait être, au point de vue financier, aussi lourd et plus lourd que la guerre elle-même. N'incriminons pas trop les contemporains de Louis XVI : est-ce que beaucoup de nos contemporains n'ont pas cédé à une illusion pareille ?

Les magistrats ignorants et entêtés du Parlement de Paris, à qui la faiblesse de la monarchie avait permis d'usurper des pouvoirs politiques, se rendaient facilement populaires en protestant contre tous les édits fiscaux, contre toute augmentation d'impôt et contre tout emprunt.

Calonne n'osa pas d'abord les heurter de front. Il commença par emprunter indirectement, par l'intermédiaire des Etats de Languedoc, de Bretagne et de Flandre. Il favorisa les opérations de la seule banque d'émission que nous eussions alors, la Caisse d'escompte de Paris, fondée en 1776. Il obtint des secours de plusieurs banques privées. Il avait, tout comme Necker, de nombreuses relations dans le monde de la finance, et il en usa ni plus ni moins que Necker, chargeant le présent pour obérer l'avenir.

Mais il lui fallut bien vite ajouter à l'emprunt occulte et indirect l'emprunt public, qui ne pouvait se faire qu'au su du Parlement appelé à enregistrer les édits. Ces emprunts de l'Ancien Régime différaient profondément des nôtres. Ils étaient contractés, soit sous la forme de

alpestres suffisent, et au delà, à tous les besoins de cette nature.

Les travaux de Calonne sont utiles et excellents. Je le répète, il n'eut que le tort de les entreprendre tous à la fois.

Il commença la digue de Cherbourg. Il agrandit les ports du Havre et de La Rochelle. Il fit des travaux d'extension à Paris, Bordeaux, Marseille, Lyon, Nîmes et Dunkerque.

Préoccupé d'encourager les lettres, les sciences et les arts, il voulut augmenter les jetons de présence des Académies.

Lorsque des inondations et des orages se produisaient, il accordait des secours et des remises d'impôts aux provinces éprouvées.

Mais tout cela formait un total effrayant. Le Trésor royal ne pouvait suffire à toutes ces dépenses. Le contrôleur général empruntait, nous allons voir comment. Il créait de nouvelles charges à cautionnement, en fixant la *finance* de ces charges, comme on disait alors, à un prix très élevé : 60 nouveaux offices d'agents de change, 283 offices de changeurs, 4 nouvelles places de fermiers généraux. Puis, comme Panurge, il mangeait son blé en herbe : en 1786, il y avait 255 millions d'anticipations ; la moitié des revenus de 1787 était dévorée à l'avance.

IV

LES EMPRUNTS

Tout en dépensant à l'avance les revenus du Trésor royal, le contrôleur général ne cessait de charger l'avenir en émettant emprunts sur emprunts.

Il était pourtant, au début de son ministère, assez gêné pour agir ainsi. Il n'avait pas l'excuse commode de ses prédécesseurs. Ceux-ci, et Necker tout le premier, avaient pu emprunter sans trop soulever les récrimi-

nations du Parlement de Paris et de l'opinion publique, à cause de la guerre à soutenir contre l'Angleterre. Cette guerre venait précisément de se terminer à l'époque où Calonne devint contrôleur général. Elle avait laissé un arriéré ; mais ni le public, ni le Parlement ne le comprenaient. Dans l'ignorance où tout le monde se trouvait à propos des affaires de l'Etat, par la faute de la politique de secret et de mystère de l'Ancien Régime, on croyait que les charges de la guerre disparaissaient quand les hostilités prenaient fin. Personne ne pensait que ce que nous appelons l'après-guerre pouvait être, au point de vue financier, aussi lourd et plus lourd que la guerre elle-même. N'incriminons pas trop les contemporains de Louis XVI : est-ce que beaucoup de nos contemporains n'ont pas cédé à une illusion pareille ?

Les magistrats ignorants et entêtés du Parlement de Paris, à qui la faiblesse de la monarchie avait permis d'usurper des pouvoirs politiques, se rendaient facilement populaires en protestant contre tous les édits fiscaux, contre toute augmentation d'impôt et contre tout emprunt.

Calonne n'osa pas d'abord les heurter de front. Il commença par emprunter indirectement, par l'intermédiaire des Etats de Languedoc, de Bretagne et de Flandre. Il favorisa les opérations de la seule banque d'émission que nous eussions alors, la Caisse d'escompte de Paris, fondée en 1776. Il obtint des secours de plusieurs banques privées. Il avait, tout comme Necker, de nombreuses relations dans le monde de la finance, et il en usa ni plus ni moins que Necker, chargeant le présent pour obérer l'avenir.

Mais il lui fallut bien vite ajouter à l'emprunt occulte et indirect l'emprunt public, qui ne pouvait se faire qu'au su du Parlement appelé à enregistrer les édits. Ces emprunts de l'Ancien Régime différaient profondément des nôtres. Ils étaient contractés, soit sous la forme de

rentes viagères à gros intérêts, soit sous la forme de rentes amortissables dans un délai assez rapproché, et souvent avec des lots. On peut remarquer, du reste, que nous avons eu tendance à remettre en honneur quelques-unes de ces pratiques, à mesure que nos finances se sont avariées.

Le premier grand emprunt, celui de décembre 1784, était de 125 millions de livres à 5 %. Il comportait des lots et était remboursable par tirages, en dehors des lots. La charge correspondait pour l'Etat à un 8 % annuel. Calonne parvint assez aisément à le faire enregistrer, en promettant que le produit de l'emprunt servirait *à entretenir au Trésor royal cette utile abondance qui facilite toutes les dispositions d'ordre et d'économie*. Un humoriste n'aurait pas mieux dit.

Le 23 décembre 1785 vint un second emprunt de 80 millions contre lequel le Parlement regimba ; il fallut lui imposer l'enregistrement ; il devint évident que de nouvelles demandes n'auraient aucun succès. Cela n'aurait eu aucune importance si le Parlement seul avait été en cause. Mais il était bien connu que son opposition effrayait banquiers et capitalistes. Le crédit se resserrait, dès que le Parlement protestait. Le contrôleur général sentit dès ce moment qu'il faudrait bientôt prendre un parti décisif.

Qu'aurait dit le Parlement, s'il avait connu la situation vraie ! Ce n'était que la moindre partie des emprunts qui passait par l'enregistrement parlementaire. En réalité, le ministre empruntait bien davantage. Non seulement il le faisait d'une manière occulte, par conventions orales avec les banquiers ; mais il pratiquait, sans comptabilité aucune, l'*extension* indéfinie des emprunts autorisés. C'était de la prévarication pure et simple. Mais, disait-il, *en administration, tout ce qui est nécessaire est juste.*

Les sommes totales empruntées par Calonne en trois

années de paix et de prospérité se montent au moins à 700 millions de livres, dont 400 millions furent consacrés à liquider l'arriéré de la guerre d'Amérique. Les 300 autres millions représentent les gaspillages proprement dits de Calonne. Il faut y ajouter la majoration des anticipations, qui étaient de 255 millions en 1786 contre 120 seulement en 1783. En tout, 435 millions de gaspillages en trois ans, somme énorme dans ce temps-là.

Malgré le mystère des opérations du contrôleur général, une telle profusion ne pouvait passer inaperçue du public. Le public en eut en effet quelque idée, et il réagit à son ordinaire en pareil cas. En dépit de la prospérité apparente, des belles récoltes, de l'activité commerciale, du traité de commerce avec l'Angleterre, le cours des effets royaux baissa en Bourse. Calonne tâcha de les soutenir en jouant à la hausse ; jusqu'ici, rien d'étonnant, beaucoup de ministres des Finances l'ont fait après lui. Mais ce moyen ne suffit pas. Le contrôleur général en vint aux moyens désespérés. Il fit la guerre aux valeurs mobilières, si peu nombreuses qu'elles fussent de son temps. Il pensa *qu'en gênant les opérations des spéculateurs, il les déciderait peut-être à délaisser les autres titres au profit des effets royaux*. Fâcheuse illusion, qui s'est répétée depuis. Le 22 septembre 1786, Calonne proscrit les marchés à terme. Le 18 février 1787, il augmente la circulation des billets de la Caisse d'escompte. A ce moment, la débâcle était toute proche.

V

LA CAISSE D'AMORTISSEMENT

Au cours de ses opérations de crédit, Monsieur de Calonne n'avait pas réussi à maintenir la confiance. Il en comprenait pourtant la nécessité. Il avait fait de son mieux pour mêler des morceaux de sucre aux pilules amères de ses emprunts. Il avait même eu d'abord un

certain succès, qui ne fut pas étranger à la longanimité relative dont fit preuve envers lui le Parlement.

Il avait supprimé une des pratiques les plus vicieuses de l'Ancien Régime, le retard du paiement des rentes. Necker n'avait pas osé réformer cet abus. On considérait tout retard comme un gain pour l'Etat. Calonne le premier eut le mérite de comprendre ce que valait ce prétendu gain ; il vit que l'Etat avait autant d'intérêt qu'un particulier à tenir ses engagements scrupuleusement et à échéances fixes. Ce qu'il prescrivit à ce sujet, il l'exécuta. Les échéances établies par l'ordonnance du 15 août 1784 furent respectées tant que dura son ministère.

Ses visées allaient plus haut et plus loin. Il comprenait fort bien que l'emprunt continu sans amortissement dévorerait très vite toutes les ressources de l'Etat et ne tarderait pas à se supprimer lui-même. Voulant maintenir le crédit, Calonne voulut amortir. Il vit grand dans cette question ; il vit trop grand, comme toujours. Son ami le banquier Panchaud, qui s'était engoué de la théorie de l'amortissement à intérêts composés exposée en Angleterre par le docteur Price, persuada au ministre qu'avec un modeste crédit annuel de 3 millions de livres, augmenté du produit de l'extinction des rentes viagères, il était facile de constituer une Caisse d'amortissement capable d'éteindre en vingt-cinq ans la plus grande partie de la dette consolidée, soit environ 1 milliard de livres. La Caisse fut créée sur ces bases par l'édit du 15 août 1784. La promesse de délivrer l'Etat de la plus grande partie de sa dette pour 1809 laissa d'abord le public sceptique et railleur. Cependant, on prit plus au sérieux la création de Calonne quand on le vit verser fidèlement à la Caisse, en 1784 et en 1785, les annuités stipulées, et surtout quand la Caisse commença à rembourser le capital des petits rentiers.

Il n'en faut pas moins avouer que l'amortissement de Calonne n'était guère qu'un leurre. Un Etat ne peut

réellement pas amortir sa dette quand il dépense plus qu'il ne reçoit. Tel était le cas de la France de Louis XVI. Calonne perdit de vue ce principe de bon sens que tout amortissement doit être fondé sur des excédents de recettes. Un Etat obéré n'amortit qu'en empruntant d'un autre côté, à des conditions plus onéreuses. C'est précisément ce qui arriva. D'autre part, malgré les solennelles promesses de l'édit, il était douteux que la dotation de la Caisse d'amortissement lui serait longtemps conservée. Dès 1786, elle perdit ses 3 millions ; elle ne les retrouva plus jamais. Les beaux projets de Calonne s'en allèrent en fumée.

La théorie même de l'amortissement à intérêts composés est vraie en arithmétique ; elle ne l'est point en finances. Car les chiffres de l'arithmétique ne sont que des symb les, tandis que ceux des finances représentent des parties de réalité, et la réalité ne se laisse point encadrer et diriger par des symboles. Quiconque veut traiter par le chiffre pur les affaires de l'Etat se trompe toujours. Les mathématiciens se sont, dans presque tous les cas, montrés de très candides et de très sincères hommes d'Etat, mais pas assez avertis.

VI

NÉCESSITÉ DES RÉFORMES, « LE DOS AU MUR »

Je cite volontiers Mme de Staël, bien que ce solennel bas-bleu me donne parfois des crispations de nerfs. Elle dit très justement en parlant de Calonne :

« On ne sait aucun gré à un homme d'Etat des réformes *qu'il est obligé de faire ou de proposer.* »

Ce fut précisément le cas de notre contrôleur général. Il laissa passer l'heure des réformes qu'il pouvait faire *librement.* Comme beaucoup d'hommes d'Etat, il crut très faussement que le fin du fin consistait à atermoyer et à retarder le plus possible. S'il avait proposé son plan

d'amélioration générale dès l'année 1783 où il en reconnaissait déjà la nécessité, il eût peut-être réussi. En 1786, réduit aux abois, il ne pouvait qu'échouer, et il échoua.

A laisser aller les choses le plus longtemps possible, il perdit toutes chances de sortir honorablement d'une situation difficile.

Le 20 août 1786, il vint révéler la pénurie du Trésor à Louis XVI, qui ne la soupçonnait pas plus que le dernier de ses sujets. Calonne connaissait assez le caractère apathique et indécis de son maître pour être sûr que Louis XVI ne réagirait pas d'une manière dangereuse pour son contrôleur général, et qu'au lieu de le chasser, le roi lui demanderait des remèdes. Ces remèdes, Calonne les tenait tout prêts dans son maroquin ministériel.

Sur ce point, Calonne ne se trompait pas. Mais toutes ses autres prévisions se trouvèrent fausses.

Il exposa à Louis XVI, sous le titre de *Précis d'un plan d'amélioration des finances*, un vaste projet dont les bases essentielles étaient le redressement des abus, l'égalité proportionnelle dans la répartition de l'impôt, et la suppression des privilèges fiscaux du clergé et de la noblesse. Les impôts sur le revenu connus sous le nom de *vingtièmes* devaient être remplacés par un impôt foncier appelé *subvention territoriale* et par un impôt sur le timbre. Des Assemblées provinciales élues devaient être établies partout pour assurer la juste répartition des impôts. La taille et la gabelle, si justement impopulaires, étaient adoucies. La corvée, qui ne l'était pas moins, était supprimée, ainsi que les douanes intérieures. La liberté du commerce des grains, autrefois proclamée par Turgot, était rétablie. La dette du clergé devait être remboursée, pour faciliter à cet ordre sa participation aux charges publiques. Des économies dans les services de la cour et dans les services publics étaient promises. Enfin, tout le plan de réformes devait être sanctionné par une Assemblée des Notables nommée par le roi ;

Calonne escomptait l'adhésion enthousiaste d'une assemblée composée de cette façon.

Louis XVI voulut ajourner et retarder. Mais Calonne était pressé par ses échéances. A force d'insister, il obtint du roi l'aveu public du déficit et la publication du plan de réformes dès la fin de 1786, et l'Assemblée des Notables se réunit à Versailles en février 1787.

Le plan de Calonne avait un grave défaut, le même que l'on a pu relever depuis, et tout récemment encore, dans d'autres projets analogues. Conçu pour remédier aux difficultés de la trésorerie, il ne lui apportait aucune ressource immédiate. Au contraire, la transformation du système fiscal devait, pendant la période de transition, tarir quelques-uns des revenus de l'Etat, et non des moindres, sans aucune compensation en échange. Mais le contrôleur général pensait que son plan ferait rebondir le crédit épuisé. Au fond, il ne demandait pas autre chose.

Ce qui était plus dangereux pour lui, c'était le contraste entre le Calonne dépensier et prodigue de la veille, et le Calonne réformateur du lendemain. Une telle conversion, qui paraissait si soudaine, ne devait inspirer aucune confiance au public et aux Notables. Ceux-ci, presque tous privilégiés, étaient dans le fond hostiles aux projets du ministre, malgré l'esprit général d'une époque toute orientée vers les réformes. Calonne croyait les faire marcher comme il faisait marcher Louis XVI. Il se trompait.

On sait le reste. Il n'entre pas dans mon plan d'y insister, car après le début de 1787 je ne trouve plus d'analogies avec notre histoire contemporaine, *du moins avec celle que nous avons déjà vécue*. L'Assemblée des Notables culbuta Calonne. Mais l'Ancien Régime était frappé à mort. Il apparut, très peu de temps après, que Calonne, futur chef de l'émigration, avait été un des plus

efficaces destructeurs de la vieille monarchie. Il ne s'en rendit jamais compte, mais peu importe.

VII

LE FANTOME DE MONSIEUR DE CALONNE

On a vu sur quels points particuliers, assez nombreux, les années que nous venons de vivre ont fait sortir du tombeau la vieille histoire que j'ai retracée à grands traits. Inutile de s'appesantir davantage : les analogies sautent aux yeux.

Sous les traits divers de présidents du Conseil et de ministres des Finances éphémères, il me semblait toujours discerner une même figure, immuable dans son sourire optimiste, immuable dans son insouciance des lendemains catastrophiques : la figure de Monsieur de Calonne.

Un fantôme sans consistance ? Soit, je le souhaite. Nous le souhaitons tous. Alors il n'est pas trop tôt de chasser les fantômes. On y parviendra en faisant, *mutatis mutandis,* tout le contraire de ce qu'ils ont fait dans leur vie réelle. Cela seul, c'est tout un programme. Il serait facile de le préciser et de le développer, ce que je ne puis faire ici.

CAMILLE VALLAUX.

MICHELET ET LA GUERRE DE 1870

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

—

Je n'ai pas l'intention de revenir ici sur la question des relations intellectuelles de Michelet avec l'Allemagne. Etudiée par Gabriel Monod avec indulgence (1), par M. Louis Reynaud avec sévérité (2), elle a été, en tous cas, éclairée sous ses aspects essentiels et elle est aujourd'hui bien connue.

On sait ce que Michelet doit à un historien comme Niebuhr, à un philologue comme Creuzer ou Jacob Grimm. La philosophie de l'histoire qu'il expose dans son *Introduction à l'Histoire Universelle* (1831), sa théorie des *Origines du droit français* (1837), son interprétation de *la Réforme* (1855) et jusqu'à sa pédagogie (*Nos Fils*, 1870) attestent e retentissement profond qu'eurent, d'un bout à l'autre de son œuvre, ses premières études germaniques. S'il n'est allé que deux fois en Allemagne, en 1828 et en 1842, on peut dire que sa pensée s'y est commodément installée, s'y est longtemps sentie heureuse et tout à fait à l'aise.

Moins clairvoyant que son ami Edgar Quinet, il appelle de ses vœux l'unité allemande, dans l'espoir qu'elle se réalisera par la liberté et la révolution. Comme Victor Hugo et les libéraux de son temps, il est hostile à la Russie qui symbolise l'Asie, le despotisme, la barbarie, méfiant à l'égard de l'Angleterre qui personnifie l'esprit de lucre, de

(1) G. Monod : *Michelet et l'Allemagne*, Revue Germanique, 1905. — *La vie et la pensée de Jules Michelet*, ouvrage posthume, Paris, Champion, 1923.

(2) L. Reynaud : *L'influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1922.

rapacité et de conquête, mais l'Allemagne est pour lui le pays des idées et de l'idéal. En 1848, passant devant la Madeleine où sont suspendus les étendards des jeunes révolutions européennes, il salue « le grand drapeau de sa chère Allemagne, noir, rouge et or, le saint drapeau de Luther, Kant, Fichte, Schiller, Beethoven ». En 1866, au moment de Sadowa, peu s'en faut qu'il ne s'attendrisse en racontant qu'à Berlin les ministres prussiens lisent, en même temps que les dépêches de la guerre, Thucydide dans l'original. L'Allemagne des livres lui cache l'Allemagne des réalités.

Cependant, quand Bismarck se fut assuré l'alliance de la Russie et eut signé avec l'Autriche la paix de Prague, quand, non content d'avoir isolé la France, il n'hésita pas à la braver et à la provoquer, en 1867, dans l'affaire du Luxembourg, Michelet commença à s'inquiéter, et je trouve un écho de son trouble et de son incertitude dans cette lettre inédite que lui adresse Augustin Thierry, le 3 mars 1867 (3) :

..... Je ne suis pas moins de votre avis sur l'Allemagne. Elle est pour moi un terrible problème. Je ne peux pas prendre mon parti de voir le Rhin enfermé dans l'Empire allemand et n'être pas tout au moins neutralisé ; et d'une autre part, je crains extrêmement la guerre avec l'Allemagne, parce que je vois trop bien ce que ferait l'ennemi de l'Europe pendant que le Welche et le Teutsch s'entremangeraient. Si les Allemands avaient assez de bon sens pour comprendre qu'il y a une famille européenne et un intérêt européen, on s'arrangerait! Le salut de l'Europe est à ce prix. Arriveront-ils à le comprendre! Terrible point d'interrogation ?...

Jusqu'à la veille même de la guerre, Michelet ne voulut pas croire aux sourdes machinations allemandes. Avec tant de républicains généreux et idéalistes, il réservait peut-être

(3) Cette lettre, ainsi que les suivantes et les notes inédites de Michelet, se trouvent dans ses papiers à Carnavalet ; je remercie M. Jean Robiquet de m'en avoir aimablement facilité l'accès.

trop exclusivement pour l'Empire une hostilité, une méfiance que les événements justifiaient d'ailleurs.

En mai 1870, il avait bien vu les dangereuses conclusions que l'on pouvait tirer du plébiscite. Derrière la question des libertés publiques se posait la question de la guerre. Lorsque le peuple français eut témoigné son loyalisme, eut affirmé sa foi dans la dynastie impériale, le ministre des Affaires étrangères, Daru, partisan de la paix et d'une politique prudente dans l'affaire d'Espagne, n'eut plus qu'à se retirer. L'arrivée au pouvoir du duc de Gramont, inféodé à la politique de prestige et de panache, augmenta l'émotion de Michelet.

Le 6 juillet, interpellé par Cochery, député de la gauche, le duc de Gramont déclara à la tribune :

Nous ne souffrirons pas qu'une puissance voisine, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France.

De plus en plus inquiet, angoissé, Michelet écrivit à Paul Meurice, directeur du *Rappel*, la lettre suivante :

10 juillet.

Cher ami,

Personne ne veut la guerre. Or, on va la faire, ou faire croire à l'Europe que nous la voulons.

Ceci est un coup de surprise et d'escamotage.

Des millions de paysans ont voté hier à l'aveugle. Pourquoi ? Croyant éviter une secousse qui les effrayait. Est-ce qu'ils ont cru voter la guerre, la mort de leurs enfants?

Il est horrible qu'on abuse de ce vote irréfléchi.

Mais le comble de la honte, la mort de la mort morale serait que la France se laissât faire à ce point, contre tous ses sentiments, ses intérêts !

Faisons notre plébiscite, et celui-là sérieux. Consultons, classe par classe, des plus riches aux plus pauvres, des urbains aux paysans, consultons la nation ! Prenons ceux qui tout à l'heure ont fait cette majorité, oublieuse de ses promesses. A chacun d'eux on a dit : Oui, mais surtout *point de guerre*.

Ils ne s'en souviennent pas. La France s'en souvient. Elle signera avec nous une adresse de fraternité pour l'Europe, de respect pour l'indépendance espagnole.

Plantons le drapeau de la paix. Guerre à ceux-là seuls qui pourraient vouloir la guerre en ce monde!

J. MICHELET.

Paul Meurice répondit le lendemain même :

Mon cher grand maître,

L'amnistie réduit nos blessures à quelques billets de mille francs et à quelques jours de prison. Il n'y a donc plus lieu de faire notre numéro exceptionnel.

Je me hâte de parer *le Rappel* de votre éloquente et superbe lettre (4). Allant à nos cent mille lecteurs, multipliée par tous les journaux des départements, elle va produire un très grand effet. Rien de plus fier et de plus beau que cette ardente prophétie, vous êtes le *vates* de l'histoire et vous *voyez* l'avenir comme vous voyez le passé...

Mais les événements se précipitent. Les négociations engagées à Ems, entre notre ambassadeur Benedetti et l'Empereur Guillaume Ier, s'usent sur des questions de prestige et de protocole. L'opinion publique s'énerve.

Le 12 juillet, Michelet note ceci dans ses papiers :

Ayant lu un manifeste maladroit de François-Victor Hugo (5) contre la Prusse, j'écris à Paul Meurice qui a mis un article plus habile : « 50.000 hommes qui vivent, aiment, seront demain 50.000 cadavres. Faire un manifeste contre la Prusse à ce moment, c'est passer du côté de l'Empereur. La guerre le raffermirait. »

Michelet est suspendu aux nouvelles, fiévreux, haletant. Quelques heures avant la publication de la dépêche d'Ems, il écrit encore à Paul Meurice :

(4) *Rappel*, 12 juillet 1870.

(5) François-Victor Hugo dirigeait le *Rappel* avec Meurice et Vacquerie. Le journal républicain, poursuivi par l'Empire, avait bénéficié, quelques jours avant, de l'amnistie.

Cher ami,

J'ai dit hier ceci à des indécis :

« J'ai honte de l'indécision. » Ils ont peur... et de quoi? De paraître avoir peur?

Imbéciles! regardez seulement où est l'*Idée*, l'idée supérieure de l'Europe.

Elle est en deux nations : l'*Allemagne*, l'*Italie* veulent l'unité; elles l'auront. Quand vous mettrez le monde dans le sang jusqu'au genou, cela sera.

Bismarck est désagréable? Que m'importe! Les officiers prussiens sont de petits nobliaux insolents? Cela n'empêche pas l'énorme légitimité de la grande Allemagne qui veut être une et le sera.

De même, le Piémont est très peu italien et fort désagréable. Mais l'Italie sera.

Le monde est contre vous. Non seulement les Allemands du Midi, mais surtout la France.

La journée du 15 juillet fut, à Paris, une journée de délire.

On connaît les incidents du Parlement. Le duc de Gramont affirma que si la Chambre supportait l'affront d'Ems, il démissionnerait sur l'heure. Le maréchal Le Bœuf déclara qu'il ne manquait pas à notre armée un bouton de guêtre. Thiers, Jules Favre, Gambetta furent dénoncés comme traîtres et le peuple cria : « A Berlin! »

Michelet fut accablé. Au moment où la ruse de Bismarck et la légèreté ambitieuse de l'Empire précipitaient la France dans la catastrophe, il avait essayé, comme Thiers et ses amis, de refréner les emballements d'un chauvinisme aveuglé. Il était assez patriote, ce grand amoureux de la France, et il l'avait assez prouvé, pour qu'il eût le droit de crier : « casse-cou » et d'être écouté. Mais il prêchait dans le désert. Sa voix fut couverte par le bruit du canon.

Alors, puisque la guerre éclate, qu'il soutienne au moins, chez les républicains, les derniers espoirs de libération! Paul Meurice lui demande, pour le *Rappel*, des fragments de ses « Généraux de la Révolution ». Qu'il parle aux Fran-

çais de Hoche et de Kléber! « Décidez-vous à donner cette manne au peuple qui meurt de faim dans ce désert moral de l'Empire! » (18 juillet.)

Au début d'août, Michelet reçut de Londres un long *Appel au peuple allemand et au peuple français*, rédigé par un groupe d'Allemands et de Français exilés de 1848 ou de 1851, radicaux pacifistes ou socialistes révolutionnaires qui ne se proposaient rien moins que d'arrêter la guerre. Il était déjà signé de Karl Marx, de Friedrich Engels, de Louis Blanc, d'Armand Rochas, etc. Michelet envoya son adhésion. Voici le début de ce manifeste aujourd'hui oublié, que j'ai retrouvé dans ses papiers : il exprime bien les sentiments de l'historien et du patriote libéral.

Cent mille citoyens, appartenant à deux des grandes nations civilisées du monde, sont condamnés à mourir d'ici à quelques jours et à être leur propres bourreaux.

Sur qui doit peser la responsabilité de ce monstrueux sacrifice humain?

Le gouvernement de Paris et celui de Berlin s'accusent réciproquement et préparent le massacre en invoquant la Providence. Les scandaleux démentis qu'ils se renvoient forcent la conclusion que ni l'un ni l'autre ne dit la vérité.

Nous ne prétendons pas avoir découvert lequel des deux est le provocateur. C'est d'ailleurs là une question que chaque Allemand et chaque Français a tranchée selon son jugement, trop souvent selon ses passions.

Ce qu'on ne saurait admettre, c'est que la grande majorité des citoyens des deux pays aient voulu la guerre.

Qu'est-ce, en effet, que l'Allemagne et la France ont à gagner ou à espérer dans ces aspirations ambitieuses et perfides qui s'évertuent à s'entraver l'une l'autre ?

Le résultat probable du conflit, s'il se prolonge et s'il est donné aux pouvoirs actuels d'en voir la fin, sera d'affermir les Napoléon et les Hohenzollern qui sauront bien, au moment opportun, s'entendre aux dépens des peuples asservis.

Le résultat presque inévitable sera, pour les deux nations, une effroyable humiliation qui rouvrira un abîme entre elles,

pour toutes deux, la ruine violente et des chaînes plus fortement rivées; pour les petits Etats neutres, la perte de leur indépendance. La liberté d'une grande partie de l'Europe sera étouffée entre Bismarck et Bonaparte.

Si la victoire favorise l'unité allemande sous le militarisme prussien, « l'Allemagne sera, selon la pensée d'un de ses grands publicistes, un danger permanent pour les nations voisines, et nous nous trouverons au commencement d'une période de guerre qui menace de nous rejeter aux plus tristes époques du moyen âge ».

Que si c'est la France qui est victorieuse sous le césarisme napoléonien, elle n'échappera jamais, quoi qu'elle fasse, au soupçon de vouloir recommencer l'ère de Louis XIV ou de Napoléon Ier.

Cette guerre, engendrée elle-même par celle de 1866, engendrera donc la guerre encore et conduira nécessairement à l'apogée du despotisme militaire...

Et le manifeste se termine par les deux vers de la « Marseillaise » :

Les peuples sont pour nous des frères
Et les tyrans des ennemis...

Michelet venait à peine de signer cet appel aux peuples que l'alternative envisagée par les protestataires n'était plus possible. Le Destin la tranchait, brutalement, de toute la force de l'épée. Le « césarisme napoléonien » vacillait sous les coups du « militarisme prussien ».

L'historien était avec sa femme en villégiature à Pierrefonds quand il apprit nos premières défaites. Il rentra à Paris, le 15 août. Son devoir, croyait-il, l'enchaînait à sa ville natale, à cette capitale qu'il avait tant aimée et dont il avait si magnifiquement évoqué le passé. Mais sa santé délabrée et surtout celle de Mme Michelet l'obligèrent à chercher bientôt, pour leurs nerfs ébranlés, une atmosphère moins fiévreuse et une vie moins haletante. Sur les instances pressantes de leurs amis, tous deux partirent le 2 septembre pour la Suisse, et c'est à Montreux qu'ils connurent la capitulation de Sedan. Puis ce fut la reddition de

Strasbourg, après l'effroyable bombardement qui endommagea la cathédrale et consuma la bibliothèque. Michelet fut atterré. Il ne s'attendait pas à cette guerre sauvage. Je trouve, dans ses papiers, à la date du 26 septembre, cette note griffonnée :

Douceur de la France, âcreté allemande, contraste atroce entre la douceur de Renan (*Débats* du [16 Septembre] (6).... *Indép.* du 21 sep.) et l'âcreté de Sybel (*Journal de Genève*, 25 sept.). Et pourquoi donc cette âcreté ? Elle est inexplicable. Jamais la France ne fut moins turbulente, moins provocatrice. Cela vient de loin ? D'une tradition de haine... De là la férocité inattendue pour Strasbourg !

La haine ?... Voilà enfin le mot lâché. Michelet n'osait l'écrire, le retenait sous sa plume hésitante, il n'osait l'appliquer à sa « chère Allemagne ». Maintenant il voit clair, trop tard.

C'est qu'en effet la pensée allemande se mobilise aussi, avide, implacablement conquérante. Elle revendique l'Alsace envahie par l'armée prussienne ; elle exige le démembrement de la France et justifie d'avance la spoliation. Nos écrivains, les Alsaciens surtout, protestent avec indignation. Michelet s'associe entièrement à l'éloquente publication de Schuré : *L'Alsace et les prétentions prussiennes*, qui paraît à Genève en janvier 1871. A une date sans doute voisine, mais que je ne puis préciser, il envoie au *Libéral de l'Est*, journal de Belfort, une lettre émouvante dont voici un extrait :

... La France n'est pas démembrable. Et tout ce que nous voyons est un fait passager de guerre.

La France est moins démembrable qu'aucun autre pays du monde, parce qu'elle possède au plus haut degré l'*unité organique*.

Je m'étonne de voir que les Allemands, si forts en histoire naturelle, n'aient point réfléchi à cela.

(6) Lettre à Strauss (Cf. *Réforme intellectuelle et morale*) et article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 septembre 1870.

L'Alsace, où s'est faite la *Marseillaise*, semble en certaines choses plus française que la France. Non seulement elle a produit notre héros pur, accompli (je pense surtout à Kléber), mais elle a exercé sur tant d'hommes du Rhin élevés à Strasbourg une heureuse transformation du génie. Gœthe est Allemand sans doute, mais dans le sens des anciens poètes du Rhin et des villes impériales, avec un mélange singulier de l'esprit français En certaines choses (et ce ne sont pas celles que j'aime le moins), grâce à nous, il a rappelé Voltaire....

A l'époque où paraissait la brochure de Schuré, Michelet achevait à Florence son manifeste : *La France devant l'Europe*. Tandis que sa femme réunissait de l'argent pour les ambulances et pour l'équipement de la légion garibaldienne, il écrivit en quarante-cinq jours de labeur acharné et fiévreux, du 8 décembre au 23 janvier, ce pathétique appel au monde civilisé. Là il fait, et avec quelle âpreté grandiose, le procès de la nouvelle Allemagne, de celle qui a trahi la confiance de l'esprit. Ces pages sont encore maintenant d'une actualité saisissante ; elles auraient pu être écrites il y a dix ans. C'est le même déchirement que celui de tant d'intellectuels de notre génération, en 1914. A lire cette plaquette, on s'aperçoit vraiment que les peuples sont incorrigibles. Cinquante ans après 1870, le Français a commis les mêmes fautes de légèreté et d'imprévoyance, l'Allemand les mêmes crimes contre la Vérité, la Justice et l'Humanité. Michelet dégage, en une analyse qui, pour être tardive, n'en est pas moins juste, les caractères de l'Allemagne éternelle : puissance du mécanisme, absence de psychologie, aveuglement dans les choses de l'âme, orgueil insensé et cette sourde griserie de sa propre force qui déchaîne, dans la guerre, une fureur inconsciente et barbare. Je relève ici quelques notes écrites en 1871.

Allemagne. Médiocrité curieuse — infiltration dissolvante — petit esprit. — (Après avoir espionné, ils veulent régenter, améliorer !) Améliorer la France ! Miss Horner a reçu une lettre de la sœur de M. Coquerel qui est à Reims. Cette sœur lui dit que : les lettres lui arrivent, *mutilées* par la poste de Prusse, et ce

qui est plaisant, CORRIGÉES (pour notre amélioration). Ainsi, au lieu de « cette horde sauvage », la poste écrit, au-dessus : « nos vainqueurs »...

... Fureurs. Je ne comprends pas de quoi nous en veulent les Allemands :

1° Après 50 ans et plus,

2° Après être venus deux fois se venger en France, être deux fois entrés à Paris !

Quelle est donc cette race douce, célèbre par sa bonhomie? Quelle étrange guerre toute nouvelle! Affamer des prisonniers ! Mais ce n'est arrivé jamais à Napoléon le Grand !...

Entre temps, la pensée de Michelet, quittant le douloureux présent, cherche dans l'avenir de nouvelles raisons d'espérer. Loyalement, il préconise maintenant une politique étrangère qu'il a combattue toute sa vie. Il se tourne vers l'Angleterre qu'il supplie d'intervenir (7), il se tourne vers la Russie ; il fait taire la méfiance qu'il éprouvait à l'égard de la première, il oublie l'aversion que lui inspirait la seconde : il les appelle au secours de la France.

Dans le journal de Michelet, dont Gabriel Monod a déjà publié des fragments (8), je trouve quelques passages très significatifs à cet égard.

La réconciliation des deux peuples slaves contre les Allemands et la conciliation étroite anglo française feront l'avenir de l'Europe (1er mars 1871) — Je parlai des futures formes géminées de l'Europe, France-Angleterre, Russie-Pologne, qui contiendront l'Allemagne (2 mars). — Cette nuit, j'ai vu en rêve d'où pouvait venir le salut de la France. Cela est tout contraire à ce que j'avais prévu jusqu'ici. Le salut viendra d'une alliance avec la Russie (4 mai).

D'ailleurs, s'il veut que l'Europe se protège, contre la nouvelle Allemagne, il ne renie pas l'Allemagne du passé.

(7) Cf. mon article : *Michelet et l'Angleterre*, Revue de littérature comparée, juin 1924, pp. 270-323. (Correspondance de Michelet en 1870 avec Frédéric Harrison.)

(8) M. et Mme Michelet en 1870-71. *Revue Bleue*, 1905, IV, pp. 582-584, et *Académie des Sciences morales*, 1906, I.

Dieu me garde, écrit-il en 1871, de rien effacer de ma dette, de rien abattre de ce que je dois à l'Allemagne !

Dans l'introduction à son *Histoire du XIX*e *siècle*, son dernier ouvrage et son testament spirituel, il s'écrie en 1872 :

Mon point de vue était fraternel pour l'Allemagne ! Oh ! que je l'ai aimée, cette Allemagne-là, la grande et la naïve, celle des *Nibelungen* et de Luther, celle de Beethoven et celle du bon Froebel des jardins d'enfants. Mais j'aimais beaucoup moins l'Allemagne ironique de Gœthe, l'Allemagne sophistique de Hegel qui a produit son fatalisme d'aujourd'hui. J'espérais mieux de l'Allemagne, et je suis frappé de la voir morte en la victoire même, au sépulcre de fer où un Etat slave, la Prusse, l'a inhumée.

La mort de l'idéalisme allemand, c'est là ce que son ami Edgard Quinet avait prévu quarante ans auparavant. Déjà, en 1832, dans un fameux article de la *Revue des Deux Mondes*, celui-ci avait dénoncé la Prusse qui, « sous son nuage idéal », forgeait « comme un autre, des armes et des trophées de bronze », et s'apprêtait à entraîner l'Allemagne « par derrière, au meurtre du vieux royaume de France ». Michelet n'avait pas voulu croire son ami. Et maintenant son déchirement était immense.

L'année terrible fut d'ailleurs, pour nos écrivains trop confiants, un poignant et douloureux réveil. Nos poètes les plus détachés en apparence, l'impassible Leconte de Lisle, l'étincelant et léger Banville, élevèrent leurs chants d'indignation et de tristesse (*Le Sacre de Paris — Idylles prussiennes*). On connaît le mot de Théophile Gautier quittant la Suisse pour venir s'enfermer dans Paris : « On bat maman. J'accours. » Victor Hugo en fit autant et rentra pour « prêcher la guerre après avoir plaidé la paix ». François Coppée composa la *Lettre d'un mobile breton* et Catulle Mendès *La colère d'un franc-tireur*. Dans ses deux *Lettres à Strauss*, Renan avoue sa cruelle déception :

J'avais fait le rêve de ma vie de travailler à l'alliance intellectuelle, morale et politique de l'Allemagne et de la France...

Qu'on juge de ce que j'ai souffert quand j'ai vu la nation qui m'avait enseigné l'idéalisme, railler tout idéal.

C'est encore le même sentiment que Flaubert exprime sous une forme plus savoureuse :

Ce qui me reste sur le cœur, c'est l'invasion des docteurs ès-lettres cassant des glaces à coup de pistolet et vendant des pendules.

On le voit, ce qui se manifeste partout, chez Michelet comme chez ses contemporains ou ses amis plus jeunes, ce n'est pas tant l'humiliation de la défaite que la tristesse d'avoir été trompé. Ainsi que le dira Nisard à Saint-René Taillandier, en le recevant à l'Académie en 1874, nos écrivains ont été dans la position « d'un garant dont la bonne foi aurait été surprise ».

Personne ne le ressentit plus douloureusement que Michelet. La guerre de 1870 lui porta un coup mortel. Blessé au cœur, il traîna encore deux années d'une vie tragique. Il était en effet frappé à la fois dans son idéalisme et dans son patriotisme. Il se sentait doublement trahi. Le penseur avait vu s'écrouler son rêve de concorde universelle. L'historien de la France voyait sa Patrie envahie et mutilée. Frappé d'une attaque d'apoplexie en mars 1871, en apprenant les horreurs de la Commune, il ne s'en releva pas. Que son pays, déchiré par la guerre étrangère, fût encore ensanglanté par la guerre civile, c'était trop pour celui qui lui avait donné son âme et ne vivait plus que par lui !

Mais il est une chose qui le soutint encore, à la veille de sa mort, c'est sa foi inébranlable dans un redressement futur, sa foi dans l'immortalité de sa patrie. S'il s'est trompé sur l'Allemagne, il ne s'est jamais trompé sur la France. N'avait-il pas écrit, déjà en 1846, dans le *Peuple* :

J'ai acquis cette foi que ce pays est celui de l'invincible espérance. Avec la France, rien n'est fini. Toujours tout à recommencer.

En 1918, l'Histoire — enfin ! — lui a donné raison.

JEAN-MARIE CARRÉ.

REFAIRE L'AMOUR [1]

—

XIX

Dans le boudoir violet où pousse lentement, sûrement la menue branche du platane, un jour ardent coule du haut plafond de verre.

Il paraît que ce plafond peut s'ouvrir, mais il y a bien longtemps que les gonds de ses châssis ne jouent plus. Il faudrait appeler un ouvrier couvreur et ces gens-là ont la funeste habitude de chanter sur les toits. Entendre un coq humain claironner au-dessus de moi me semble impossible en ce moment.

Je contemple la pauvre branchette inexorablement vouée au supplice de la cage. Elle est robuste, cependant, la petite plante, et elle tend vers le ciel deux mains, deux feuilles digitées encore pliées, comme deux frêles poings... Ce n'est pas le miracle, c'est la fatalité, et pour le peintre, comme pour l'arbre mort, c'est la joie normale, animale, réservée, sans doute, à leur expiation. Les miracles ne sont que les sursauts de nos enthousiasmes, les leurres de nos imaginations ivres d'un désir passionné. On finit toujours par voir ce que l'on veut ou voudrait voir. Or il ne faut pas s'endormir dans une superstitieuse confiance, car c'est en nous que doit résider la maîtresse volonté de notre direction morale, sinon immorale.

Je ne travaille plus. J'ai presque terminé mon ouvrage et je reste en prison moi-même avec ma toile. Mon

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 643, 644 et 645.

modèle ayant préféré poser dans ce boudoir, j'ai dû y transporter tout mon attirail et il en résulte un désordre qui n'est peut-être pas tout à fait un effet de l'art. Le divan a reculé devant l'estrade où monte *la dame*, ses coussins sont jetés à terre au hasard de mes réflexions. Assis, les jambes croisées en face de Sirloup qui bâille, je fume sans m'apercevoir que le bon chien s'est brûlé plusieurs fois avec des bouts de cigarettes mal éteintes. Il ne me le reproche pas : il fait si chaud !

Tout est calme autour de nous. Le jardin nous enveloppe de sa tranquillité estivale. Nous avons une fin de juin splendide. Les *mères de famille* sont revenues au sentiment de leur devoir et pullulent. Les nénuphars boivent avec avidité la grêle pluie que leur distribue le triton. Quant au gazon, c'est un vrai foin.

Nestor ne bougonne plus. Sa femme daigne sourire... tout en gardant une certaine réserve vis-à-vis de ce nouveau modèle, bien mondain. Cette dame avait d'abord posé déshabillée, elle a un remords, maintenant, et exige qu'on lui rende ses vêtements, c'est très légitime de sa part, mais combien superflu, vu la saison. Francine nous prépare des déjeûners et des goûters exquis, se distingue, malgré son mépris des caprices féminins. Quant aux dîners, on ne dîne pas, mon modèle se conformant au programme vertueux qu'il s'est tracé. Coucher ou s'attarder chez son peintre, ça, jamais ! Nous nous retrouvons ailleurs.

Sirloup me regarde tristement, de ses deux topazes divergentes. Ce chien regrette le grand voyage. C'est par excellence le compagnon de l'auto. Il voudrait courir *assis*, comme Bouchette. Ce sont là des luxes de simples d'esprit. Se rappelle-t-il la scène du Bois ?... Est-ce que je me rappelle, moi, les modèles du passé ? Non ! Pas plus que la petite branche du platane, ayant grimpé jusqu'au toit de verre, ne se rappellera ses premières feuilles. S'attarder dans le passé ou se trop

préoccuper de l'avenir, c'est trahir deux fois le présent et c'est doublement inutile.

— Mon chien, sois donc raisonnable. Moi je traverse une crise de folie. C'est moi qui devrais avoir l'air enragé tandis que toi on t'accuse, à tort, de le devenir, sous prétexte que tu as bouleversé, en grattant, tous les semis domestiques. Mon cher toutou, elle ne m'aime plus. Je crois que si on lui demandait de choisir entre toi et moi pour l'accompagner dans la rue, à pied ou en voiture, elle choisirait le chien parce qu'il est décoratif, selon l'expression coutumière. Suis-je décoratif comme suiveur ? Non, puisque je m'entête à ne pas me faire décorer. Son mari devait l'être et son futur le sera également... La décoration, ça se porte encore, en province. Ce qui est très curieux, c'est qu'elle n'attache aucune importance aux choses de ce monde. Elle ne conserve que le respect de leurs apparences. Je commence à la croire atteinte de la maladie du néant, d'un néant décoratif, un drap mortuaire semé de jolies larmes d'argent, ponctuation nécessaire à la page où il n'y a plus rien, mais, comme dirait notre cuisinière, *ça fait plus riche !* La vie n'a plus de prise sur ce corps envoûté, endormi. Elle porte son mari défunt comme un enfant dont elle n'accouchera jamais... Nous ignorons la fin de l'histoire, catastrophe ou épousailles régénératrices. Le mieux est de se contenter du peu que nous possédons, ce qui nous procure encore de bonnes heures, à nous, pauvres chiens que nous sommes !

La toile, en face de moi, est une chose bizarre, un monstre sans nom connu dans les annales de la peinture, au moins à mon humble avis. Carlos Véra déclarerait que c'est : *du jus de taupe*, tout en louant le dessin des dessous. On a tiré des plis sur ce corps blanc, déjà brisé aux jambes par des hachures sous lesquelles il faut que je retrouve les belles lignes effacées. L'astre du ventre ne rayonne plus. La robe est une création de

mon personnel atelier qui ferait sourire Bouchette ; une tunique plate, fort courte, brodée de jais, que juponne une longue frange de soie noire laissant à ces jambes toute leur liberté de... libertines. Gantées de Chantilly, elles m'ont donné un mal terrible à suivre, du bout de mon pinceau, inexpert à ces sortes de fioritures, les méandres de la dentelle qui les enveloppe. Le plus regrettable, c'est que j'ai fini par m'amuser de ce va-et-vient de franges s'écartant à propos pour laisser voir, juste au moment psychologique, la courbe d'un mollet ou la finesse d'une cheville. Ce qui est navrant, sous tous les rapports, c'est qu'on devine aussi la lascivité du corps, jadis nu, dans le sournois revêtement de cette robe-chemise. Je n'ai jamais consenti à ces exercices-là et j'y réussis trop bien. Les habitants de la sous-préfecture seront ravis, vieux magistrat paillard ou jeune gentilhomme naïf ! Et Pauline Vallier ne s'aperçoit pas de cette abominable transformation, ça ne la choque pas !

Autrefois, c'était l'amour, la folie des sens lâchés en la pleine liberté de la passion. Aujourd'hui c'est le précieux et minutieux travail de la bonne maison X, le sous-entendu voilé de la plus louable des façons... puisqu'il y a des bas ! Je ne suis pas payé pour ça, seulement je me demande ce que penseraient les camarades devant cette aguichante personne. Elle a gardé, ma foi, toute sa tête, son sourire éclatant, ses yeux d'au-delà et le divin renversement extasié. On ne m'a pas ordonné de lui mettre un chapeau, les cheveux ayant paru d'allure convenable, même quand leur torsion sur l'épaule indique nettement l'empreinte de la main amoureuse qui les a caressés.

Dans notre cage de velours, isolés du monde entier, nous sommes prisonniers tous les deux, tous les trois, avec Sirloup, des journées longues, angoissantes, nous

vivons intensément, douloureusement, en attendant on ne sait quelle condamnation...

L'atmosphère saturée de parfums mêlés à la fumée de mes cigarettes est souvent irrespirable. On ouvre alors la porte sur le couloir, cette porte derrière laquelle arrive Francine discrètement pour annoncer que : « Monsieur et Madame sont servis », et c'est dangereux, à cause de la vertu de Francine, qui n'aime pas les modèles à tout faire, je crois.

Pour déjeûner, malgré la chaleur, Pauline Vallier jette, sur son costume trop court, aux franges trop longues, un kimono plus décent et murmure :

— Je n'ai pas faim, Alain, je suis fatiguée. Vous devriez me laisser sortir. J'ai tant de courses à faire avant mon départ.

La puérilité de cette femme n'a d'égale que sa profonde indifférence. Tout se réduit à une phrase leit-motive de toutes les situations : Ça n'a aucune importance. — Pourtant elle a des courses à faire... et elle tient à la rectification, à la réhabilitation de son portrait... à moins qu'une autre volonté la dirige, lui fasse accomplir des actes dont elle n'aurait pas conscience et, alors, j'ai, en dépit de tous les plaisirs, un frisson d'horreur.

Je ne réfléchis pas. Je subis. Je ne cherche plus à m'expliquer ou à me révolter. Le seul coupable c'est moi : je ne devais pas céder, je ne devais pas revenir. Et je me grise, pour l'oublier, avec *elle* qui ressemble à *l'autre,* comme je tâche d'oublier le portrait de la femme nue pour jouer avec sa silhouette habillée : un mannequin.

Or, je commence à ressentir de véritables symptômes d'intoxication. J'ai un perpétuel vertige cérébral qui me donne des éblouissements, des hallucinations.

Hier, au cirque, où je l'avais conduite avant de rentrer à l'hôtel, pour essayer de la distraire, j'ai

entendu distinctement quelqu'un qui prononçait mon nom, derrière moi. Quand je me suis retourné, il n'y avait personne, aucune figure de connaissance. J'ai ri et je lui ai dit :

— J'entends des voix, comme Jeanne d'Arc.

Elle m'a répondu, ironiquement :

— La chasteté mène à tout, Monsieur.

Aujourd'hui, il y a un peu d'orage dans l'air. On respire difficilement dans ce puits de velours sombre et le jour, là-haut, d'un or vert intense, fait mal comme une clarté électrique.

Sirloup tourne, sur son coussin, en face du mien, et se réduit à sa plus petite circonférence. Il n'aime pas la chaleur. Il s'ennuie et ne veut pas me quitter. Il est là pour guetter le moment où son maître excédé, à son tour, brisera sa chaîne, fuira au grand large de la nature.

J'ai déjà envisagé cette fuite, mais j'ai espéré qu'elle me suivrait. Elle n'en a nulle envie. Que lui importe la campagne, les aventures dans les auberges ou les palaces ? Elle connaît ces émotions aussi bien que moi. Elle n'a plus besoin de changer d'air, elle ! Là-bas, en un pays que j'ignore, elle a tout ce qu'il lui faut, en plus paisible, en plus respectable, dans un confort de tout repos. Ne sait-elle pas, par expérience, qu'en m'accompagnant, ce serait encore la même corvée, le même supplice : la chambre de hasard, la nuit faite aux volets fermés dans l'exaspération de ses parfums et les accrocs à ses dentelles ?

Cependant, j'ai prévenu mon chauffeur pour un départ possible et tout est près, la voiture, la malle, l'album pour les croquis qu'on ne prendra pas, les papiers, les passeports, si l'on veut aller hors de France, tout, jusqu'au revolver dans son étui...

Sirloup gronde sourdement...

XX

La voici. Elle fait une entrée un peu tragique dans un kimono de satin noir avec la mine de la dompteuse pénétrant jusqu'aux lions. Elle est allée d'abord se déshabiller, ôter son deuil de convention pour se costumer en... *alibi* mondain, aidée par Francine, une Francine pleine de petites attentions respectueuses, puis elle nous arrive, comme un verre d'eau glacée au milieu de cette chaleur étouffante, toute fraîche de ses ablutions, bien fardée, bien coiffée ou mieux décoiffée, toujours souriant de son sourire qui est quelquefois d'une inquiétante naïveté.

— Encore ce chien-là ? dit-elle. Vous savez, Montarès, il a des puces. Vous ne pouvez donc pas vous séparer de lui? Quel attachement ! Cela m'étonne de vous.

— Je l'aime beaucoup, en effet, malgré les puces. Et il y a, surtout, qu'il m'aime aussi.

— Vous tenez à l'amour d'une bête, vous, Alain, qui ne comprenez rien à l'amour, en général ?

— Je tiens à ne pas perdre le bénéfice de ma particulière animalité. Ce chien m'obéit sans cesser d'être une créature fort intelligente : il me comprend, nous nous comprenons.

Elle s'assied, s'évente de son mouchoir. Sirloup vient lui lécher humblement les pieds. Il s'est pris d'une singulière tendresse pour ces petits museaux de velours qui font la navette, s'agitent sous les franges de la tunique.

— Laisse-moi tranquille, Sirloup. Tu as des puces. J'en ai trouvé une ce matin, au bain, et c'est une chose que je n'ai pas envie de rapporter chez moi.

Assis près d'elle, je baise ses mains, je remonte lentement jusqu'à la saignée du bras.

— Non, ne dérangez rien, je vous en prie. Je m'en vais demain. Vous le savez, cher Maître, nous n'avons plus que le temps d'être raisonnable, de travailler pour la

dernière séance. Il fait tellement clair, ici ! Vous n'avez pas honte ! Mais, il me semble que quelqu'un me regarde du haut de ce plafond de verre.

— Ah ! oui, Dieu, le grand Voyeur.

Elle m'envoie un soufflet léger, mais cinglant tout de même. Ces caprices de chasteté sont vraiment extraordinaires. Ils sont intempestifs, comme les puces de Sirloup qui lui n'a pas de... caprices. Là-bas, chez elle, elle supporte les pires fantaisies sans proférer un mot, une plainte, se bornant à serrer les dents à certaines minutes, n'avouant jamais, car *ce n'est pas une coupable.* Je lui ai fait observer, au sujet de la photographie de son défunt mari, que je la trouvais de trop entre nous ; elle s'est contentée de hausser les épaules. J'ai eu le mauvais goût de lui raconter que les filles d'Espagne, auxquelles sa beauté s'apparente, avaient la coutume polie de tirer un rideau sur l'image du Christ quand elles recevaient... un client.

— Les morts ne reviennent pas pour si peu, m'a-t-elle répondu avec un tel mépris des convenances ou des inconvenances, que j'ai failli me révolter.

Il n'y avait plus qu'à prendre le portrait du défunt en question et à le flanquer par la fenêtre, seulement, ça n'aurait pas été... français. Je consens à devenir, passagèrement, un mauvais peintre, mais je ne veux pas perdre ma race *pour si peu,* selon son expression dédaigneuse.

Sirloup bâille, regarde la porte désespérément. Je l'ouvre. Il secoue la tête, refuse de sortir. Il tiendra tant qu'il pourra car il est la force de la bête, il représente la vie.

Elle est montée sur l'estrade, se cambre en arrière, puis pense à autre chose. C'est vraiment un excellent modèle, d'une patience angélique. Je ne lui refuse pas cette qualité, à part qu'elle en abuse à l'heure de la sieste.

Je travaille. Encore quelques touches, là, sur cette jambe, une lueur argentée, et je me redresse. Nous causons :

— Vous avez retenu votre place pour demain ?

— Oui.

— Que désirez-vous que nous fassions, ce soir, la veille de votre départ, Line ?

— Une promenade au Bois et souper, dehors, aux étoiles. J'aimerais... Alain, ne me contrariez pas, j'aimerais de la douceur avant de se quitter pour toujours. Suis-je indiscrète ?

Elle sourit, mais est-ce en service commandé ? Est-elle énervée par la tiédeur de ce salon trop capitonné de velours d'où ne tombe que le poids de cette lumière brûlante sans la légèreté de l'air pur ? Redoute-t-elle une émotion, une faiblesse, ou veut-elle conserver de moi une autre vision que celle du *client* ?

Combien de fois me serai-je trompé en me heurtant à la porte de glace de son indifférence ! Moi, je ne suis coupable, hélas ! que d'amour. Rien ne me retient à elle que cette espérance d'un geste, d'un mot, d'un frisson égalisant les chances que nous courons sur ce terrain affreusement glissant du plaisir partagé. J'ai étudié mon modèle sous tous les jours, sur toutes les faces et même par tous ses angles. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, encore moins celle qui part ! Quelle phrase faut-il faire et quel ton faut-il prendre pour essayer de lui rendre palpable ma rage ou mon chagrin ? Je n'ai aucune expérience dans le discours platonique non accompagné de geste. Qu'est-ce que c'est qu'aimer quelqu'un platoniquement ?... Et à quoi ça rimerait-il, *après* ?... Ah ! si j'étais poète ! Mais, moi, je ne sais pas m'exprimer en mesure, je suis hors de toute mesure. Je ne suis qu'un violent, qu'un barbare ! De sorte que, doué de la puissance physique, je suis un impuissant cérébral, autant dire un idiot. Mais qui dit idiot, dans mon pays, là-bas,

au soleil, dit *innocent* et c'est pour cela qu'elle devrait me pardonner ou m'admettre. Elle admet bien Sirloup... moins les puces ! Suis-je donc autre chose maintenant qu'un parasite encombrant, la bête qui mord et qu'il est nécessaire de chasser ?

Je jette mon pinceau que, sans m'en rendre compte, je viens de casser en deux.

— Line, j'ai fini. Désirez-vous que nous sortions tout de suite ? C'est accablant de rester ici.

— Vous avez envie de promener le chien ?

— Je n'ai plus qu'un désir, vous obéir en tout, afin de ne pas vous déplaire... pour la dernière fois.

— Je ne voudrais pas, ce soir, rentrer à l'hôtel.

— De quoi avez-vous peur ?

— J'ai rencontré quelqu'un de chez moi. Je suis très inquiète. Si on m'avait suivie ?

— C'est grave. (Et j'ajoute, avec amertume :) Qui ça ? Le notaire, le sous-préfet, le fiancé, peut-être ?

— Qui vous voudrez, Alain. Ça ne vous regarde pas.

— Ce qui me regarderait, chère Madame, ce serait de vous empêcher de partir.

— En faisant quoi, mon Dieu ?

— Les propositions les plus folles. Celle de mourir ensemble, comme... jadis.

Elle va descendre de la sellette et relève ses cheveux, les rattache soigneusement, ne semble pas m'avoir entendu.

— Vous vous souvenez, Line, vous vouliez mourir pour que... ça dure... et vous parliez de me signer un petit papier déclarant que vous vous étiez suicidée de bonne volonté ?

Je la contemple un peu ironiquement. Elle est très au-dessus de moi et ses jambes gantées de dentelle jouent avec les franges de sa robe dont les fils de soie tirent à eux tout ce que je possède de nerfs encore disponibles.

— Inutile de me rappeler ma sottise, mon cher ami. Ces histoires-là, de loin, ça fait pitié. On a l'idée très nette qu'on a été, un temps, enfermé dans un cabanon.

— Le danger, Line, c'est quand un des deux fous reste dans ce cabanon.

— Allons donc ! Vous auriez bien trop peur de me faire du mal. Je ne suis pas fâchée d'avoir vu ce que c'est qu'un être réellement amoureux et de très près. Quelle perte absolue du sens commun et de toute espèce de dignité. Alain Montarès, mon cher maître, si on vous connaissait comme je vous connais, on se moquerait de vous.

— Il me suffit de votre présence ici, Line, pour être certain que l'amour sincère, sans intérêt, sans calcul d'aucune sorte, aura toujours raison. Vous ne pourriez pas vous moquer de moi sans vous injurier vous-même. (Et pour changer la conversation parce que je sens gronder en moi un Sirloup très proche de la rage dangereuse, je demande :) Comment dois-je opérer pour vous faire parvenir cette toile lorsqu'elle sera sèche, Madame ?

— Vous n'avez qu'a l'envoyer à Mme Valérie, Hôtel de Flandres. Là, on a des instructions. Faites-la rouler pour que cela tienne le moins de place possible.

— Vous tenez beaucoup à ce que je la signe ?

— Lâche !

Et elle pose le talon de velours de son petit soulier sur mon poignet. Je pousse un léger cri, car elle m'a fait mal. J'en ai signé de travers. D'un bond, Sirloup s'est élancé, terrible, hérissé. Il ne la connaît plus. C'est l'ennemie. Je n'ai que le temps de le saisir au collier et de le secouer rudement.

— Mon Dieu, ce chien que j'ai tant caressé, comme il devient facilement furieux. Il vous ressemble, Alain.

—Il est à moi avant d'être à vous, Line, et le geste que vous venez de faire ne lui a pas plu. Le maître est,

pour lui, malgré la pose, bien au-dessus de la maîtresse. Non, il ne vous mordra pas, mais il n'attend qu'un ordre pour l'oser. Comprenez ceci, Madame, puisque nous en sommes aux leçons de choses : en amour il n'y a pas deux manières de voir, c'est la vie ou la mort. La bête le sent encore bien mieux que l'homme.

— Charmant ! Sirloup a envie de me sauter à la gorge et vous de me tuer. C'est là tout ce que vous inspire le grand amour. Si j'avais besoin d'une fortune ou d'un nom, que dis-je, d'une signature, vous ne me les offririez pas, hein, monsieur Montarès ?...

— J'avoue que je reculerais devant votre très nouvelle interprétation de la fidélité.

J'ai dit ça malgré moi, absolument comme mon chien Sirloup, qui n'a plus confiance en elle, gronde, intérieurement.

Il faut se défier de certains animaux. Leur instinct est plus sûr que tous les calculs humains ou inhumains.

Elle rit d'un rire méprisant :

— En attendant, tâchez de calmer votre chien ou je ne descends pas.

Je prends Sirloup par le collier, je l'amène à ses pieds :

— Tu vois cette femme, Sirloup ! Il faut l'empêcher de sortir. Je te défends de la quitter d'un pas. Je t'institue son gardien, même contre moi, même si je lui permettais de partir.

Sirloup a enfin compris qu'il faut aimer *la dame* par amour pour moi. Lui, le brave animal n'a pas les préjugés sociaux. Il est le chien, sans arrière-pensée, ne ronge pas sa chaîne en essayant de tout casser pour redevenir libre. Où il est attaché, il aime ! Et il se rend compte immédiatement que la révolte est inutile parce que rôdent autour de nous des forces inconnues dont nous ne sommes pas responsables, qui nous dominent

et nous font prisonniers au moment où nous nous y attendons le moins.

Couché à ses pieds, il soupire, se résigne, tire sa langue héraldique pour lécher doucement ces deux petits museaux de velours qu'il pense doués d'une vie à part.

— Nous avons la paix avec celui-ci, murmure Pauline Vallier ; à *l'autre* maintenant.

Elle descend de l'estrade et va, suivie de Sirloup, se jeter sur le divan.

Je place le chevalet derrière une draperie en disant d'un ton détaché :

— Est-ce que je pourrai, demain, aller vous saluer à la gare, chère Madame ?

— Ça, jamais ! Je m'en vais avec une femme de chambre que j'ai arrêtée hier. De plus, il y a des gens de chez nous qui peuvent monter dans le même train que moi.

— Je suis donc obligé de vous faire mes adieux tout de suite, car moi je n'ai pas envie de souper aux étoiles avec une femme comme il faut.

Le parfum qui émane d'elle et, probablement, la chaleur orageuse, m'énervent au point que je me sens attiré par la petite table en X où l'on plaçait, cet hiver, la lampe en veilleuse, la tasse de verveine. Il n'y a plus de lampe timide ni de douce verveine, rien qu'un paquet de feuilles volantes pour mes esquisses et dessus, un presse-papier, *en acier.*

Ah ! les voyages, les beaux voyages ! C'est fini. Je n'y tiens plus. Une lassitude accablante me paralyse le cerveau. Le travail ne me tente pas davantage après ce portrait que j'ai signé comme un lâche, oui, vraiment, elle a dit le mot, mais pour exprimer un autre état cérébral. Je cherche vainement un moyen, un prétexte pour lui demander une prolongation de... peine ! A quoi bon ? Nous sommes comme deux êtres sur les deux rives opposées d'un fleuve. Nous nous parlons avec un abîme

entre nous sans pouvoir nous unir dans le même cri, le seul cri vraiment naturel.

Il n'y a plus ni amour ni haine et le désir se tait en présence du vide glacé, du vide vertigineux qui nous sépare. Je tourne autour de ma cage de velours. Sirloup fait semblant de dormir aux pieds de *la dame,* mais il me guette. Il attend un ordre. Il flaire l'orage, lui, et ne s'y trompe pas. Que va-t-il arriver si son maître perd le peu de raison qui lui reste ?

Je continue à tourner. Sirloup se relève à moitié. Il ne faut pas qu'il la quitte, il demeurera son ombre, l'empêchera de sortir, oui. Sa pauvre cervelle de chien qui a trop chaud rumine toutes les chances que son gibier peut avoir de lui échapper. Il est au supplice, m'éblouit de ses prunelles flambantes. Je ris, intérieurement, en songeant que si j'avais décidé de la lui faire étrangler, ce serait la même obéissance passive. Il n'hésiterait pas... Je tourne.

— Alain, supplie Pauline Vallier, impatientée, venez vous asseoir près de moi, comme lui, ça vaudra mieux. Vous me faites mal au cœur !

Un dernier tour. Ma pensée se cogne aux vitres du plafond, tel un oiseau fou. Elle va se remarier ou retrouver l'amant de province, l'homme de tout repos, fortune et réputation assises... Moi, non, je ne veux pas m'asseoir. Je pourrais essayer de m'expliquer, dire en des phrases littéraires, car l'exaspération amène fatalement des mots romanesques, le trouble et le désespoir que j'éprouve, car je sais bien qu'elle ne reviendra plus... Est-ce que je vais l'attendre encore ? Ça, je ne veux pas, ce serait intolérable. Les hommes et les femmes passent donc toujours les uns à côté des autres sans se voir, sans s'unir et ne font que se heurter douloureusement sans se rejoindre ?

Tout en souffrant de ce départ comme un damné, je sais que mon orgueil, celui qu'elle vient de froisser sous

son talon, n'abdiquera pas. Cette femme, j'ignore pourquoi, m'a donné deux moments de son existence qu'elle efface implacablement. Elle se venge... ou venge les autres ?

Refaire l'amour ? Qui me refait !.. Je repasse devant la petite table, d'un geste involontaire (je ne suis plus que le volant d'une machine emballée) je me saisis de ce presse-papier, de cet objet en acier, mon revolver. Je vise la femme à la tête, cette jolie tête brune se penchant sur Sirloup. Non, il ne faut pas la défigurer. J'abaisse l'arme, vise à la poitrine. Mon chien perçoit le déclic du cran d'arrêt, il se redresse, brusquement, les oreilles pointées. Le coup part...

... Et c'est lui qui tombe, le crâne fracassé, la gueule horriblement ouverte pour un hurlement que le sang étouffe.

La femme est debout, terrifiée, devant le cadavre du chien, raidi dans sa dernière convulsion.

— C'est abominable, Alain ! Pourquoi avez-vous tué ce pauvre animal ?

— Je ne l'ai pas tué. Il est mort à votre place, voilà tout.

Je crois que je lui ai répondu. Je n'en suis pas sûr.

Elle s'enfuit, glisse éperdument sous les rideaux violets. Ce n'est plus qu'une ombre se fondant, comme le portrait, dans un pli mouvant du velours.

A genoux, devant la bête morte, je pleure, je me tords les mains jusqu'à l'arrivée de mes domestiques.

— Notre pauvre Sirloup ! gémit Francine. Il était donc enragé ? La dame vient de se sauver en courant. Il ne l'a pas mordue, au moins ?

Et Nestor ajoute, sentencieusement :

— Moi, je disais bien que ça finirait mal ! Ce chien avait quelque chose de pas ordinaire à gratter la terre perpétuellement.

XXI

Je suis resté très longtemps absent et je reviens chez moi comme un étranger qui a perdu l'habitude de vivre à la même place. Tout m'importune et me cause un étonnement de mauvais goût. Suis-je guéri ou encore malade ? Je trouve la maison trop petite, le jardin inutile, ses trois arbres centenaires trop grands et cette vasque, ce miroir de poche d'une eau sombre, où je me vois en noir, me fait sourire de pitié.

Francine, qui m'accompagne dans ma promenade autour de ma cage parisienne, m'explique, les yeux mouillés d'émotion, les différents changements survenus pendant mon absence et elle parle à voix basse comme si quelqu'un était mort.

— Vous aviez bien recommandé de lui donner de l'air et de la lumière à cet arbre, et nous avons fait venir des ouvriers pour enlever le toit et arranger les châssis pour qu'on puisse les lever ou les baisser selon le beau ou le vilain temps. Ah ! Monsieur ! Ces ouvriers de huit heures... il y en a un qui a posé son échelle juste sur la branche du platane et l'a cassée au ras de l'écorce ! Quand on pense que tout ce qu'on faisait c'était pour elle ! Mais que Monsieur ne s'en désole pas. Le printemps prochain vous verrez une autre pousse. Je le sais bien, moi, qui en ai détruit le germe si souvent. J'y veillerai, Monsieur, je vous le promets.

Je hausse les épaules. Au fond, l'aventure de la branche cassée ne me touche pas énormément.

— Et le portrait ?

— Selon les instructions de Monsieur, on l'a emballé roulé et cacheté, porté à l'adresse laissée par Monsieur. On a retiré un reçu de la patronne de l'hôtel de Flandres, mais on n'a pas d'autre preuve de son arrivée chez cette dame qui a eu si peur d'être mordue.

Je m'arrête devant un parterre de pensées flétries,

ayant dû fleurir, du violet brun au mauve rose, le carré de gazon, un peu surélevé, qui recouvre la tombe de Sirloup. C'est là que je l'ai fait allonger dans sa pose de chien héraldique, le museau appuyé sur ses deux pattes en croix. Mon Sirloup ! Là je ressens un violent spasme de douleur intérieure. Je ne me rappelle plus, de la femme, que la mort du chien ! Tout est aboli, détruit, assassiné, mais j'entends encore l'aboiement lugubre de mon compagnon de route. Il m'a suivi pendant tous mes voyages et je me suis retourné bien souvent pour l'écouter derrière ma voiture, après laquelle son ombre douloureuse courait.

— Mon pauvre chien !

— Nous y pensons aussi, Monsieur, murmure Francine émue, quand nous fermons les portes, le soir. Avec lui on dormait sur les deux oreilles. Mais on ne peut pas blâmer Monsieur de l'avoir tué. Il n'était que temps ! Il aurait fait des malheurs. C'est un miracle qu'il n'ait pas atteint Monsieur ou la dame. Pour la serre, nous avons dû en ôter les meubles et les rideaux, comme de juste, parce qu'on ne peut pas prévoir, du soir au matin, une averse. Ces ouvriers nous ont laissé le toit en réparation pendant les mois de chaleur ; alors, on craignait les orages.

— Il faudra tout simplement démolir la serre. Je n'ai pas besoin de cette pièce pour mon usage particulier et on rendra l'arbre, vivant ou mort, à la nature qu'il n'aurait jamais dû quitter. Je vous remercie, Francine, vous avez agi pour le mieux, selon votre coutume.

Oui, tout est en ordre. Tout est fini. Aucun espoir n'est permis sur cette ruine, ces décombres d'une existence secrète que j'ai dévastée moi-même. Or, je ne souffre plus. Seule, cette perte du chien me semble intolérable depuis mon retour parce que j'ai le loisir de penser. Le roulement de ma voiture m'a tenu lieu de jazz-band pour extérioriser mes supplices, les vaporiser au vent de la

course, mais ne vont-ils pas reprendre leur lancinante acuité au milieu de ce repos total, de ce silence de cimetière, puisque mon jardin en est devenu un, recèle la victime d'un crime ignoré dont le mystère, le miracle, m'accable ?

Il est très curieux de constater combien un souvenir peut être à la fois féroce et puéril. Aurais-je regretté cette femme énigmatique comme je regrette mon pauvre Sirloup ?

En m'interrogeant sérieusement, minutieusement, en juge d'instruction qui recherche la culpabilité dans les moindres mobiles, je ne le crois pas. Chose singulière, je l'ai tuée elle-même plus sûrement en tuant Sirloup à sa place, parce que l'intention domine certainement le fait.

Près d'un an de bruits et de mouvements plus ou moins désordonnés à travers des pays neufs, dans les palaces ou les auberges, n'ont pas effacé la silhouette du grand animal dressé par l'horreur et la stupeur devant le corps humain que je visais, ce corps qu'on m'avait vu couvrir de ferventes caresses. La bête se dévouant au nom de son instinct, de sa passive obéissance à mes ordres, ne s'attendait pas à être récompensée par cette affreuse douleur lui broyant le crâne. Qu'a-t-il compris, mon chien, dans cet éclair du coup de feu le foudroyant aux pieds de celle qu'il protégeait, gardait, uniquement parce que je l'aimais, moi, son maître ?

Nestor m'a suggéré, respectueusement, l'idée d'avoir un autre chien. J'ai failli me mettre en colère, violence incompréhensible pour ce brave homme, colère d'autant plus aveugle que je pourrais concevoir, jusqu'à un certain point, le remplacement de la... femme !

Je travaille, je classe mes croquis de voyage et je pense à un album de souvenirs sur des vieux châteaux entrevus par de beaux couchers de soleil ou de pâles brouillards du matin.

Déjà s'entassent les cartes, les jolis cartons glacés des amis et des amies, invitations pour les thés, les déjeuners, les dîners où l'on rencontrera les mêmes gens, les mêmes femmes, les jeunes ayant un peu vieilli, les vieilles ayant rajeuni beaucoup. Il suffit de quelques mois d'une nouvelle mode pour changer les physionomies, mais ce sont toujours l s mêmes propos : « Que nous préparez-vous, cher maître ? Que nous rapportez-vous de vos courses ? »

Puis ce sont les modèles qui sollicitent gracieusement mon attention par des promesses dont quelques-unes sont pleines de sous-entendus naïfs.

Et le jour vert commence à descendre plus ambré et plus rose, telle une eau mêlée de rouille de fer ou de sang séché, avec de temps à autre, pour percer ce jour triste, d'un cri en coup de couteau, le grincement des gonds de la grille qui appellent je ne sais qui au secours de je ne sais quoi.

Je suis à l'étage, dans mon atelier, devant une ébauche d'ancienne abbaye qui me donne heureusement du mal à reconstituer d'après mes notes. Je dis : heureusement, parce que les travaux faciles ne m'intéressent plus du tout. J'ai laissé en plan une jolie esquisse de paysanne du Piémont, n'étant pas très sûr que cette jolie femme-là ne représente pas un travesti d'opérette loué par l'hôtel que j'ai habité un soir de panne. Mon chauffeur a dû aller me chercher ça dans une maison louche pour me faire attendre la réparation urgente qui s'est éternisée trois jours, grâce à l'obligeance du modèle.

Mais le rayon de lumière tombé de ce cintre, de cette voûte effondrée qui laisse jaillir le ciel en fusée bleue du trou de sa blessure à jamais béante ? Quelle couleur me rendra mon impression que j'ai été obligé de noter avec un mauvais crayon gris.

— Monsieur, murmure Francine, arrivée jusqu'à mon chevalet, dans son glissement de souris, il y a un homme

qui insiste pour vous voir. Je préviens Monsieur qu'il *marque mal.*

Je lève la tête. Le visage de Francine est fermé comme lorsqu'elle est hostile à un visiteur.

— Eh bien, renvoyez-le. Je n'attends personne ce soir, et je vais sortir.

— Je dois dire à Monsieur que ce garçon me paraît fort entêté. Il a déclaré qu'il était Jules Nordin et que ça vous apprendrait quelque chose. Alors, je suis venue...

— Jules Nordin ? Non, ça ne m'apprend absolument rien. Savez-vous ce qui l'amène ?

— Il ne veut pas m'en parler à moi. Il prétend que son nom suffira pour que Monsieur le reçoive.

— Ah ! Jules Nordin, Jules Nordin... Il vient peut-être de la part de quelque fournisseur.

— On n'a jamais rien à réclamer à Monsieur. Nous ne laissons pas traîner les factures, Monsieur le sait bien. Ce Jules Nordin-là m'a tout l'air d'un apache : une casquette, des mains rouges, une mauvaise figure. De trente à trente-cinq ans. Il a d'abord parlé poliment, puis, il a haussé le ton en disant qu'il était un ancien combattant ; alors, mon mari qui rempotait les fuchsias est arrivé pour savoir de quoi il retournait et ils sont encore à discuter sur le perron.

— Francine, faites-le entrer. On doit toujours recevoir un ancien combattant... surtout quand il a une mauvaise figure.

— Mais, Monsieur...

— Allez et lorsqu'il sera ici, qu'on nous laisse tranquilles, hein !

Francine s'en va. Elle n'est pas très rassurée. Je me remets à peindre. Le crépuscule descend. Ce jour vert ambré, moitié soir d'automne, moitié soupirail de cave, ne convient pas du tout à mon étude. Il faut l'abandonner. Je me lève, repousse le chevalet, prends la petite

toile que je confronte avec une grande glace et je me vois. Je ne vois plus que moi.

J'ai vieilli en ces longs mois de fuite hors de moi-même. Le vent de la course, de cette promenade folle qui ressemblait plutôt à un défi au bon sens, a imprimé des plis sur ma peau, là sur mon cou, a froissé mon visage qui n'est plus que le masque grimaçant du beau Montarès. Combien de temps *tiendrai-je* encore en me soignant, moi, qui ai le mépris de tous les soins et dont la santé me fait oublier mon âge ? Il me demeure, pour plaire, un sourire amer sur des dents prêtes à mordre, mes yeux sombres qui vivent de l'intense chaleur de la passion quand ils sont passionnés, mais qui deviennent terriblement graves dès qu'ils ne regardent plus avec amour... et je suis dégoûté de l'amour sans amour. J'ai... de nouveau, *la fureur d'aimer* et il me faudrait peut-être découvrir un objet digne de cette fureur.

Toute ma personne, dans ce veston d'intérieur de velours noir, me retourne une vision de deuil, un deuil de fantaisie que je n'ai pas conçu, mais que je subis, malgré moi, en dépit de ma coutumière simplicité, une austérité un peu théâtrale qu'accentuent les mèches grises et rebelles de mes cheveux. Cet Alain Montarès là, dans la glace terne, haute comme la paroi humide d'un puits, dans ce miroir de tout son passé, est en train de s'enfoncer dans la légende, une brume l'estompe, un gouffre l'attire.

Derrière lui la porte de l'atelier s'est ouverte et Jules Nordin, l'inconnu, pénètre. Je me retourne, je souris :

— Eh bien, mon ami, que désirez-vous ? Mes domestiques vous ont fait attendre ? Ils ont eu tort. Asseyez-vous là. Je vous écoute.

XXII

Quelqu'un *qui marque mal,* pour employer l'expression vulgaire dont s'est servie Francine.

— Alors, comme ça, Monsieur Montarès, mon nom ne vous dit rien ? gronde ce quelqu'un, les poings crispés.

Il est férocement peuple, a les maxillaires trop développés, un teint blême que lui procure, sans doute, ce jour crépusculaire de mon atelier, mais il n'est pas aussi *mal* que le pense Francine, car ses yeux sont franchement appuyés sur les miens. Il n'a ni peur ni désir de ruser devant plus fort que lui. Je sens que la chose qu'il vient chercher ici lui paraît son bien, son droit, et s'il est primitif, ce droit-là, il ne le cédera pas contre un droit beaucoup plus légal ou une menace. Ce personnage n'est pas dans la société, il est dans la vie et se moque absolument de l'entourage. Il me plaît.

— Oui, continue-t-il, Jules Nordin, et ma sœur s'appelait Henriette Nordin, quoi ? Vous n'avez pas la mémoire de vos modèles, Monsieur le peintre des jolies filles, celui qui le fait à la pose ?

Bon ! J'y suis. Du chantage ' Mon brave garçon, très peuple, est le frère, ou le souteneur d'un de mes modèles, lequel modèle se sera prétendu la victime d'une séduction. C'est amusant car, sur ce chapitre, il n'y a pas plus respectueux que moi vis-à-vis d'un modèle non consentant. Je n'en connais pas beaucoup dans le genre où je travaille qui est le genre léger, mais il en existe et je ne joue pas à ce mauvais jeu, d'abord parce qu'il gâche les ensembles et ensuite parce que je ne vois pas la nécessité de violer une femme puisque, fatalement, on peut toujours l'obtenir de bonne volonté en y mettant le temps ou le prix.

— Mon ami, dis-je sans le lâcher du regard et la main appuyée derrière moi au dossier de ma chaise, j'ignore de quelle jolie fille vous venez me parler. Il en est passé un certain nombre chez moi. Je les ai toujours rétribuées selon leurs prétentions. Je n'ai jamais séduit personne parce que le travail est mon but, au moins quand je

dessine. Maintenant comme j'ai fait la guerre autant que vous, je vous jure, sur ma conscience d'ancien combattant, que je n'ai jamais entendu prononcer le nom de Mademoiselle votre sœur. C'est, d'ailleurs, tout ce que je peux vous jurer.

— Ma sœur n'était pas une demoiselle, répond Jules Nordin brutalement, c'était une ouvrière, une honnête ouvrière que vous avez débauchée. Henriette Nordin est venue ici, j'en ai la preuve, et elle en est sortie enceinte, vous m'entendez, son enfant est de vous, vous ne pouvez pas le renier. Malgré que ce pauvre gosse ne puisse pas encore parler, il crache déjà votre nom par ses yeux, ses grands yeux d'innocent.

Abasourdi, je suis pris entre l'envie, vraiment irrésistible, de rire au nez de ce garçon qui m'attribue, si généreusement, une paternité de circonstance et le désir de le reconduire jusqu'à la porte en m'entourant de toutes les précautions d'usage.

Et son visage aux traits ramassés, son air de jeunesse réelle qui adoucit la dureté de son regard, me donne une étrange sensation de pitié. Il faudra bien le forcer à se retirer et j'ai besoin de l'entendre m'en dire davantage, le bizarre caprice de l'apprivoiser. Je marche sur lui. Je lui pose, très doucement, presque tendrement, la main sur l'épaule.

— Voulez-vous, Jules Nordin, me raconter votre histoire plus tranquillement, sans menace et sans geste inutile, en me donnant des détails qui finiront peut-être par m'éclairer au sujet de la jolie personne en question ? J'ai pu la connaître et, si je suis bien certain de ne pas être le père, je ne nie pas, d'avance, l'avoir fait poser pour... autre chose. Il ne me semble pas nécessaire, à cause de ça, d'en venir aux démonstrations bruyantes, parce que je pense que nous n'avons pas plus froid aux yeux les uns que les autres, le gosse y compris.

Il s'assied sur le fauteuil où je l'ai poussé, le front

bas, l'air têtu, ses mains rouges abandonnées sur les bras de ce siège et il est, tout d'un coup, très ennuyé de se voir là.

— Quand on aura causé, je parie bien, qu'on ne se plaira pas davantage, Monsieur Montarès, gronde-t-il. Oh ! ce n'est pas la première fois qu'on se rencontre ! Je vous ai déjà vu, l'année dernière, au cirque de Paris. J'étais debout, derrière vous, je vous ai appelé par votre nom pour savoir si je ne me trompais pas, pour vous reconnaître, de mémoire, seulement vous étiez avec une poule de luxe. Je me suis défilé quand vous vous êtes retourné. Ce que j'avais à vous dire, ça ne regardait pas l'autre. Elle aurait tout empêché. Les femmes sont tellement rosses entre elles ! A ce moment-là, on faisait déjà des scènes à ma sœur rapport à son état. Oui, je vais vous conter la chose en détail. Ma mère et moi nous crevons de la vie chère qui augmente tous les jours. On est paré pour deux, pas pour trois. Le logement est déjà plein, vu que nous couchons tous dans la même chambre. La mère fait des ménages, moi, je suis ouvrier électricien, ce qui est un bon métier quand on ne chôme pas à cause des accidents. J'ai eu un bras brûlé par un appareil, un matin dont je me souviendrai. J'ai vu passer la mort, là-bas, dans les tranchées, mais, quand on se bat, c'est, naturellement, pour en finir avec la chienne d'existence, tandis que quand on travaille, c'est pour la gagner, alors, comme de juste, c'est moins drôle ! Voilà : j'avais une sœur, elle est morte, elle, à la Maternité en accouchant d'un garçon et il n'y a pas à vous en garer, ce gosse-là est de vous, j'en remettrai mon bras au feu ! Ma sœur nous l'a caché tant qu'elle a pu. Pourquoi ? Ça, j'en sais rien. Sans doute qu'elle avait le béguin pour vous et qu'elle voulait pas qu'on vous ennuie, mais pour ma mère comme pour moi il est signé, le môme... Après la mort d'Henriette on a été forcé de se charger du petit. On ne pouvait ni le mettre aux assistés ni au ruisseau.

La mère, qui n'a jamais pu sentir sa fille, s'est entichée de son petit-fils ; moi, je n'ai pas perdu la carte. Faut vous dire que les sentiments de famille, c'est pas mon fort ! J'ai vu, d'un coup, qu'on allait à la faillite, histoire de soigner l'héritier d'un Monsieur dans la haute et ça ne se doit pas. Vous nous aiderez, foi de Jules, ou nous verrons à nous mesurer les coudes. Oh ! je sais que vous allez fourrer la police entre nous, puisque la recherche de la paternité est interdite dans notre cochon de pays, mais si on veut vous flanquer la bonne aventure au coin d'un journal, et on trouve toujours une feuille dévouée aux intérêts du peuple, au jour d'aujourd'hui, ça ne vous fera pas rigoler parce que vous êtes dans les huiles. Si vous êtes libre de faire des bêtises, vous avez tout de même l'orgueil de ne pas les avouer en public, hein ? Nous avons découvert le pot aux roses, rapport à ce que ma dinde de sœur tenait trop à le cacher. Un jour à l'hôpital, je lui ai montré un numéro de ce grand illustré qu'on appelle *La femme à Paris* et...

A ce passage du récit de Jules Nordin, je bondis sur lui, je lui prends les poignets et je crie, ivre d'une douleur que je ne peux pas maîtriser :

— Bouchette est morte ! Vous êtes le frère de Bouchette !

Il y a un moment de silence terrible.

Jules Nordin se lève, à son tour. Nous nous regardons, non plus comme deux ennemis, mais comme deux hommes brusquement plongés dans une commune misère.

— Ah ! oui, Bouchette ? balbutie-t-il. Vous ne la connaissiez pas sous son vrai nom ? Faites excuses, Monsieur Alain Montarès, je ne savais pas cogner si fort !

Je cours à un de mes cartons et après une recherche fébrile, j'en retire une épreuve de ma *Jeunesse*, la belle fille en fourreau de satin blanc qui élève au-dessus de sa tête une botte de mai rose dont les fleurs s'éparpillent dans ses cheveux dénoués.

— Regardez bien. C'est elle, n'est-ce pas ?

Jules Nordin hoche le front. Son regard s'embrume, se mouille. Ça ne dure guère, il se redresse, les poings serrés :

— Oui, c'est Henriette Nordin. Maintenant, faudrait voir à réparer, Monsieur Montarès.

Je m'appuie sur la chaise que je viens de quitter, mes mains tremblent :

— Ecoutez-moi à votre tour, Jules Nordin, et répondez-moi franchement : votre sœur n'était donc pas mariée ? Elle prétendait avoir épousé un étranger, un Espagnol...

— Elle vous a fait croire ça, riposte l'ouvrier électricien revenu à la préoccupation de ses intérêts particuliers. Alors, quoi, vous en savez aussi long que moi. Pas la peine de se disputer, en effet. Donnez-moi la somme ronde et je me tire d'ici. Vous n'entendrez plus causer de moi.

— Non, je n'ai jamais cru qu'elle fût mariée à cet Espagnol qu'elle prétendait si jaloux. Donc c'était son amant. Pourquoi espérez-vous me faire endosser la paternité d'un homme qu'elle... me préférait ?

Je contemple la souriante vision de Bouchette, jeune, svelte et fine comme une jolie nymphe tout enivrée de printemps, sa bouche épanouie comme une rose au soleil. Or, cette Bouchette-là est morte en couches, déformée, abîmée, roulée aux abîmes de la grande marâtre, notre mère, la Terre, qui exige de nous la procréation... ou la mort.

Jules Nordin reprend d'une voix sourde :

— Ben oui, c'est l'Espagnol qui a fini son malheur, à la pauvre fille. J'ai su tout ça par les délires de la fièvre qui l'a emportée. Ma sœur, inutile de vous charrier, n'est-ce pas ? je sens bien que vous n'avez plus envie de vous moquer d'elle, s'était collée depuis ses quinze ans avec ce garçon-là, un renfermé, très bûcheur, mais un

mauvais type avec les femmes. Il voulait, j'en suis certain à présent, la lâcher une fois sa pelote faite en France et s'en retourner au pays sans y traîner une étrangère. Il n'a jamais voulu l'épouser, malgré qu'elle y tenait ferme, elle, à la mairie. Henriette patientait, elle ne rêvait que gosse et mariage. Dès qu'elle s'est vue enceinte elle a fait le possible pour lui faire légitimer son état, mais l'Espagnol l'a abandonnée comme il le lui avait toujours promis si ça lui arrivait. Ah ! ça, il ne lui mâchait pas les mots. Au lieu d'aller chez Monsieur le Maire, il a pris le train sans lui laisser sa nouvelle adresse, oui ! Oh ! je comprends bien que vous l'avez belle, Monsieur Montarès (et l'accent de Jules Nordin devient presque respectueux). Vous avez le droit de nous dire que, lorsqu'il y a deux mâles dans la vie d'une pauvre femelle, on ne sait pas qui est le père, d'autant mieux qu'elle ne vous a rien demandé, trop fière pour ça...

— L'enfant est bien portant ?

— Un beau petit garçon d'à peine deux mois, mais s'il a la bouche de votre Bouchette, il a des yeux qui ressemblent aux vôtres, c'est à crier... Donnez-moi seulement une petite rente pour que nous l'élevions proprement. Vous verrez que vous ne vous en repentirez pas. Vous êtes riche et sans légitime pour vous embêter de ses reproches. Nous ne demandons pas le Pérou... et puis vous n'êtes pas forcé de venir le voir car, je saisis votre idée, c'est tout de même un peu aussi le gosse à l'Espagnol, un sale type ! Quand on se partage entre deux hommes...

— Est-ce qu'elle est morte sans jamais avoir parlé de moi, prononcé mon nom ? Elle n'a jamais rien avoué de nos relations ?

Jules Nordin tire un portefeuille crasseux de sa poche et il en sort un carton, un morceau de bristol, une invitation à dîner chez le peintre Carlos Véra. Il me montre, au dos de ce carton, le profil de Bouchette avec celui du grand cygne voguant sur un lac.

— Ça, Monsieur, nous l'avons trouvé sur sa poitrine quand on l'a emportée pour ses couches. Elle était tombée de faim au milieu de sa mansarde dont elle payait le terme bien régulièrement en se privant de tout. Elle n'a jamais su que nous l'avions reconnue dans le numéro de l'illustré où on avait reproduit son portrait et que nous vous cherchions parce que l'Espagnol, en se défilant, avait raconté qu'elle se parfumait trop pour être restée honnête.

Un silence.

Le douloureux calvaire se déroule devant moi et la petite folle, entêtée, le monte péniblement, courageusement. Ce qu'elle veut, c'est le mariage, le ménage reconstitué par le berceau. Qu'est-il arrivé ? Un de ces accidents mystérieux de l'amour charnel qui emprunte le désir de l'amour idéal pour en faire une implacable réalité ! Elle est enceinte, et elle est bien sûre que son enfant peut avoir un père légal, elle avoue cette réalité, toute naturelle, ne revient plus chez moi, prie, supplie le père de consentir enfin à la réhabilitation. Seulement, il y a le parfum, ce parfum coûteux et tenace dont elle me disait : « S'il n'en connaît pas le nom, il sait bien que je n'ai pas les moyens de me l'offrir ! » Ah ! la qualité du parfum, qui révèle aussi la qualité de la liaison ou de l'amour !... L'odeur du luxe précédant la luxure ! L'empreinte de celui qui guette son heure et a la lâcheté de ne pas céder, simplement par dilettantisme ou par précaution contre les beaux emballements.

(*L'autre* aussi attendait peut-être son heure et si je n'avais pas *tué la bête,* si je n'avais pas, oh ! sans le vouloir, sacrifié la chair...)

Quelle différence existe-t-il entre cet obscur Espagnol, ce hibou sauvage et sage, retournant dans son pays, revenant à sa race, lui sacrifiant la chair, sa propre chair, et le libertin égoïste, l'amoureux superficiel ?

Je n'ai pas compris ni deviné le drame, je n'ai pas

cherché à secourir celle qui en était réellement la victime, qui en mourait, tuée par moi plus sûrement que je n'ai tué mon chien !

Je ne pleure pas. J'émiette sous mes doigts nerveux un pinceau frêle et je regarde, hypnotisé, tomber dans le vide les menus éclats tournoyants.

Jules Nordin est ému autant que peut l'être une brute. Il est passagèrement saisi de ce trouble qu'apporte avec elle une mort pitoyable, la fin d'une malheureuse petite fille sentimentale. Lui, c'est un homme vulgaire, plus habitué aux soucis matériels qu'à l'analyse des complexités d'un désespoir d'amour. Il ne me menace plus. Il attend. Pour lui, je suis l'amant de sa sœur, le père de l'enfant, celui qui doit payer pour *l'autre* qui est parti, est redevenu l'étranger.

Je respire longuement, fortement et, très calme, tout à coup, scandant mes mots comme si je voulais en graver chaque syllabe dans le cerveau de ce pauvre diable, ce cerveau borné par l'impérieux besoin de vivre, l'odieuse vie commune, je dis :

— Demain on ira chercher à l'adresse que vous allez me donner l'enfant d'Henriette Nordin, votre sœur, ce petit garçon que je ne connais pas et je le ferai élever ici, chez moi. Puisqu'il est orphelin, qu'aucun père, légitime ou non, ne peut le réclamer, je le reconnaîtrai. J'en ferai mon fils et un Français, de vraie souche française. Votre sœur, celle que j'appelais Bouchette, étais une très honnête fille, Jules Nordin. Il ne me plaît pas que vous en doutiez un seul instant. Je règlerai avec vous tous les comptes que vous voudrez bien me soumettre au sujet des dépenses que vous avez dû faire pour elle ou pour lui. Mais j'entends demeurer le maître des destinées de mon enfant. Vous ne vous en occuperez plus.

Je suis allé tout droit à mon but, comme la pierre lancée. Agir autrement ne me serait pas possible.

Je vois la branche de l'arbre desséché qui repousse

plus vigoureuse et plus belle. C'est ma race, à moi, qui va renaître, refleurir miraculeusement.

XXIII

Francine, ce printemps, n'a plus de rides. La femme de Nestor, le bon génie de ma maison, redevient jeune. Elle se penche, extasiée, sur un berceau, quand la nurse, personne autoritaire et un peu distante, daigne lui en confier la garde.

— Moi aussi, Monsieur, m'avoue Francine, j'aurais dû en avoir un. *On ne l'a pas laissé venir*. C'est tout le chagrin de ma vie. Vous pensez comme je suis heureuse de voir un enfant pareil chez nous ! Et pour toujours ! Qu'il est beau ! Ah ! que Monsieur ne s'en fasse plus ! A part la bouche de la pauvre maman, c'est déjà tout son portrait, c'est un amour !

J'ai donc refait cet amour à mon image par la puissance de mon désir ?

Après les mauvais plaisirs de l'homme, le bon plaisir d'un Dieu ? Vraiment, je suis comblé.

RACHILDE.

17 mars 1925.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean de Gourmont : *Souvenirs sur Remy*, Les Amis d'Edouard. — Marcel Coulon : *L'Enseignement de Remy de Gourmont*, avec, en fac-similé, des textes inédits de Gourmont et son portrait par Raoul Dufy, Editions du Siècle. — Paul Bert : *Lamartine, homme social, son action départementale*, Jouve. — Senza : *En marge de la vie de Lamartine. Souvenirs et correspondance de Ch.-B. de Jussieu de Senevier, 1845-1867*, Per Orbem. — Mémento.

Sous le titre : **Souvenirs sur Remy**, M. Jean de Gourmont a réuni quelques images, trois images de la vie de son frère. Une émotion discrète et une tendresse admirative animent ces pages simples et belles où, non sans mélancolie, nous avons retrouvé le maître qui, pour la dernière fois, quelques mois avant sa mort, nous accueillit si doucement. Nul de ceux qui connurent l'admirable écrivain dans son décor modeste d'existence ne les pourra lire sans sympathie et sans regret.

M. Jean de Gourmont évoque d'abord Remy juvénile, au temps où il traçait, d'une main fiévreuse, les *Lettres à Sixtine*, lettres non imaginaires, mais véritables, un Remy au clair visage de dieu robuste, dans le charmant paysage de son manoir provincial. Tableau délicieux, expliquant bien des passages de *Merlette* et de *Simonne* ; car Remy se plaisait fort au sein de cette nature normande qui communiqua à tous les artistes produits par elle le goût de l'harmonie et de la clarté. Tantôt besognant, dans sa petite chambre, devant un agréable horizon de jardins et de bois, tantôt, nouveau Robinson, lisant, écrivant, jardinant dans une île minuscule qu'il avait édifiée en détournant le cours d'un ruisseau, tantôt encore, fasciné par les prestiges de la mer, s'unissant à celle ci, construisant sur elle un roman aujourd'hui perdu, le jeune homme préludait, par des lectures, des méditations et des essais déjà magnifiques, à sa carrière de polygraphe.

Le visage encadré par une barbe dorée, Remy de Gourmont,

en ce temps là, était, au dire de son témoin, volontiers volubile. Il avait bien changé au terme de sa vie où M. Jean de Gourmont le représente ensuite. Le penseur taciturne et solitaire avait succédé à l'enthousiaste jouvenceau, avide, comme ses ancêtres, les compagnons de Rollon, de batailles et de victoires. Il était devenu le sage descendant des Gourmont humanistes et imprimeurs.

M. Jean de Gourmont relate, jour par jour, le drame secret et douloureux de sa fin, et comment sa limpide intelligence, désireuse encore si ardemment de participer aux joies de la vie, s'éteignit avec résignation et regret. Il s'efforce, dans le dernier chapitre de son petit volume, de résumer la psychologie du grand défunt. Chapitre un peu contradictoire comme l'homme même, d'où il ressort que ce dernier ne fut point un « bénédictin des lettres », mais un « camaldule voluptueux... ne sacrifiant jamais sa vie ni à la vanité de l'art ni à l'idée religieuse de l'immortalité d'une œuvre » et, en définitive, l'un des derniers représentants de ce scepticisme épicurien auquel sacrifièrent, à travers le temps, presque tous les esprits libres.

L'ouvrage de M. Marcel Coulon : **L'Enseignement de Remy de Gourmont**, tendrait à nous le persuader. M. Marcel Coulon a voué à quelques écrivains, dont il admire les doctrines et dont il pénètre chaque jour davantage la pensée par une étude attentive de leur œuvre, une sorte de culte : Remy de Gourmont est l'une des idoles de sa chapelle intellectuelle. Il lui a déjà consacré de nombreuses études et l'on sait que récemment encore il publiait un excellent volume de ses *Pages choisies*.

Peu de critiques contemporains, mus par l'admiration, savent aussi parfaitement que lui conserver leur indépendance, mélanger le blâme à la louange, discerner les faiblesses et marquer les supériorités d'une œuvre, déduire d'un examen minutieux de celle-ci les idées nouvelles qu'elle représente. On ne pourra plus gloser sur J. H. Fabre, Rimbaud, Gourmont, Philéas Lebesgue et quelques autres sans s'inspirer des travaux de ce pénétrant analyste.

Dans son nouveau volume, M. Marcel Coulon donne une sorte d'esquisse biographique de Remy de Gourmont comprenant l'essentiel de ce que doit en connaître tout individu s'intéressant à la littérature de ce temps. Il juge lui-même le « morceau », le considérant comme « article de Dictionnaire », mais peut-être

manifeste-t il trop de modestie. Puisse cet « article de Dictionnaire » figurer dans une prochaine encyclopédie, et les mânes de Gourmont seront satisfaits.

Il s'évertue également à défendre le défunt contre les imputations de quelques esprits chagrins qui le voulurent toujours considérer comme un dilettante d'ordre supérieur. Peut être les *Epilogues* où la véritable pensée de Gourmont ne se manifestait guère, et, dans l'œuvre de celui-ci, quelques contradictions, semblent-ils accréditer cette opinion. En réalité, Gourmont tenait en grand mépris le paradoxe. M. Marcel Coulon, avec beaucoup d'ingéniosité, montre que, loin de voir en lui un dilettante, on doit le considérer comme un fanatique, le mot pris dans un sens spécial, fanatique par passion de la liberté. C'est le fanatisme qui le conduira à la contradiction. Nul goût en lui d'anarchie d'ailleurs. Pas un seul instant il ne prend plaisir à démolir. L'âge venu, guidé par la raison, il abandonne l'attitude de combat et devient une sorte d'arbitre dans les domaines intellectuels comme dans les domaines sociaux.

Sa vaste intelligence encyclopédique où règnent l'indépendance, la sagesse, l'équité, lui permet de prendre cette attitude avec quelque autorité. On l'eût très rapidement écouté et suivi sans la mort qui l'enleva au seuil de sa fonction dernière. M. Marcel Coulon, dans un très beau discours qu'il prononça à la commémoration de Coutances et que nous retrouvons dans son volume, examine les multiples aspects de cette intelligence. Retenons de ce chapitre cette citation du maître : « Je pense qu'il ne faut jamais hésiter à faire entrer la science dans la littérature et la littérature dans la science ; le temps des belles ignorances est passé. On doit accueillir dans son cerveau tout ce qu'il peut contenir de notions et se souvenir que le domaine intellectuel est un paysage illimité et non une série de petits jardinets clos des murs de la méfiance et du dédain. »

L'homme qui a écrit ces phrases, qui les pensait profondément et les mettait en pratique, continue la filiation intellectuelle des Fontenelle, des Voltaire, des Renan, dont il partage, avec le libéralisme, les grâces délicieuses d'expression. Hélas ! comprenons-nous aujourd'hui le libéralisme des fanatiques de liberté ? Cela est improbable. Le temps présent nous offre à contempler des

fanatiques tout court, avides d'opprimer et accueillant une doctrine d'impérialisme aveugle et étroit.

Ce fanatisme particulier, hélas ! le plus fréquent, sans grandeur et sans idéal, gêne quand on le surprend dans l'esprit et dans le cœur d'un grand écrivain. Lamartine, dont la gloire va retrouver, ce mois-ci, quelque renouvellement, ses œuvres tombant dans le domaine public, s'en défendait avec âpreté. Il n'y avait pas d'être plus inféodé par sa naissance, par sa culture, par sa piété profonde au parti conservateur, mais il savait départager en lui le devoir social du devoir de caste.

De deux ouvrages, récemment parus, l'un, de M. Paul Bert : **Lamartine, homme social**, nous le montre sous sa physionomie de politicien, laquelle tint, dans sa personnalité, une place aussi belle que sa physionomie de poète. A l'origine de sa vocation politique, entre 1830 et 1832, l'écrivain, sorti du milieu diplomatique, n'a peut-être pas encore édifié de doctrine politique. Il rêve simplement d'action et de se mêler, pour grandir sa renommée déjà universelle, aux batailles de la vie publique. Piètre orateur, il n'est cependant pas dénué d'audace.

C'est dans sa province qu'il veut conquérir un mandat. Il y parvient avec peine. Les électeurs se défient de ce littérateur que ses poèmes recommandent mal à leurs suffrages. M. Paul Bert étudie avec grand soin, et d'après des correspondances inédites conservées à la bibliothèque de Mâcon, les manœuvres de séduction auxquelles se livre l'ancien amant d'Elvire. Battu une première fois aux élections législatives, Lamartine s'efforce d'entrer au conseil général, accepte, avec quelle adresse et quelles souples réserves ! le titre de colonel de la garde nationale mâconnaise, parvient, grâce à cette fonction, à pénétrer dans l'assemblée départementale. Là, il fait véritablement tâche utile, mais un mandat si modeste ne le satisferait guère si l'assemblée susdite ne lui servait à apprendre son métier d'orateur. Bientôt, sûr de son verbe, il peut affronter des publics plus délicats. En 1834, il représentera ses concitoyens à la Chambre.

M. Paul Bert met remarquablement en lumière le milieu provincial où Lamartine évolue à ce moment de sa vie. Son chapitre sur Ronot, avoué politicien, grand électeur du poète, chargé par ce dernier de toutes les tractations malaisées et s'aquittant à merveille, en diplomate consommé, de ces tâches laborieuses,

offre un très vif intérêt. Lamartine sera, dans la suite, souvent excédé, et par les exigences de Ronot, et par la présence tumultueuse dans ses demeures bourguignonnes de ses électeurs qui empoisonneront ses rêveries, mais il supportera les fâcheux avec patience, sachant qu'ils lui ont donné le pouvoir de faire entendre sa grande voix d'homme équitable.

M. Paul Bert examine dans son livre toute la carrière politique du poète et surtout ses doctrines. Lamartine, à son sens, fut un précurseur, et nombre de ses idées paraîtraient encore trop audacieuses aujourd'hui. Tolérant et respectueux des croyances, il n'admettait pas, pourtant, l'ingérence des congrégations dans les affaires de l'Etat. Il se déclarait prêt à les proscrire pour sauvegarder la liberté du pays et ne les acceptait que « comme associations non protégées, non possédantes et viagères ». Il fut le véritable chef du parti démocratique, préconisa la laïcité de l'enseignement, la bataille contre la haute finance, l'effort pour diminuer la cherté de la vie, mille réformes dont ses ouvrages spéciaux, sa *Politique rationnelle* entre autres, donnent l'essentiel. M. Paul Bert voit en lui le prédécesseur direct de Jaurès, car sur bien des points les convictions des deux politiciens concordent.

Nous voilà bien éloignés du poète tendre, pieux et pathétique que les jouvencelles de notre temps lisent encore avec émoi. M. Senza, dans son livre, **En marge de la vie de Lamartine**, nous ramène heureusement vers lui. Dans ce livre, M. Senza publie la correspondance de Ch.-B. de Jussieu de Senevier, adressée à sa mère entre les années 1845 et 1867. Ce jeune homme descendait des fameux Jussieu qui s'illustrèrent dans les sciences. Il était intelligent, charmant, très doux, un peu romantique ; Guizot l'employait, dans son ministère, au titre d'attaché, et l'envoyait, de temps à autre, en Espagne, en Italie, en Hollande, accomplir quelque mission. Il avait été le camarade d'enfance d'Alphonsine de Cessiat, nièce de Lamartine. Il épousa cette jeune fille le 10 mai 1848. De là ses relations très étroites avec le poète qui manifestait à Alphonsine, sa filleule, une tendresse particulière.

Jussieu nous fait pénétrer dans l'intimité du poète à l'époque où éclate le grand succès des *Girondins*. Il ne nous révèle, à la vérité, rien de spécialement sensationnel, mais nous entretient,

au jour le jour, des sentiments familiaux et des gestes de son oncle par alliance, soit qu'il le visite dans son domicile parisien, soit qu'il séjourne dans ses châteaux bourguignons. De ci, de là, quelques agréables scènes, une entre autres nous représentant Lamartine au milieu de ses vignobles, présidant aux vendanges de l'année 1847. Plus tard, l'écrivain devait prendre dans son ministère son jeune parent et faire de lui un actif et vaillant diplomate.

La correspondance de Jussieu, souvent un peu naïve de ton, mais pleine de franchise, est loin d'être indifférente. Les historiens de Lamartine y glaneront de maigres détails dans l'ordre politique et littéraire, mais de fines notations dans l'ordre psychologique.

Mémento. — La *Bibliothèque romantique* (*Les Presses françaises*, éditeur), sous la direction de M. Henri Girard, a mis au jour trois ouvrages nouveaux. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, commenter ces ouvrages comme ils le mériteraient. Dans les *Lettres inédites au marquis de La Grange*, publiées par M. de Luppé, le marquis Astolphe de Custine, poète, romancier, fils de cette Delphine de Sabran qui fut une des adoratrices de Chateaubriand, traduit surtout les impressions de son âme inquiète, assombrie par le malheur, imprégnée de romantisme. Peu de faits sur le monde contemporain. L'épistolier semble résumer sa propre psychologie dans cette phrase : « Je vais à la pêche de mes idées, et souvent en eau trouble; aussi, croyant attraper un poisson, il m'arrive de n'avoir qu'une grenouille ». — M. Pierre Trahard a eu l'excellente idée de réunir, à l'usage des lettrés qui s'intéressent à l'école romantique, les articles du *Globe* concernant cette école et qui parurent dans cette feuille au cours des années 1824-1831. Sous ce titre : *Le Romantisme jugé par « le Globe »*, on trouvera dans son petit volume des proses caractéristiques des Duvergier de Hauranne, Ludovic Vitet, J.-J. Ampère, Desprès et de quelques anonymes. — *Avec Aldomen ou le bonheur dans l'obscurité*, M. André Monglond a fait une agréable trouvaille dont il a bien voulu nous faire profiter en réimprimant ce roman rarissime de Senancourt, publié l'an III de la République sous le nom de Pivert. On croyait ce roman à jamais perdu. La perte, au point de vue littéraire, n'eût peut-être pas été grande ; elle l'eût été au point de vue moral, car *Aldomen* est, en réalité, la première forme d'*Oberman*, une forme plus rousseauiste, mais où se révèle déjà, dans sa netteté, la sensibilité si particulière de l'auteur et son farouche individualisme. Il représente, comme le dit M. Monglond, un témoignage de la jeunesse de Senancourt. —

Revues. *Revue des Bibliothèques*, octobre décembre 1924. Recherches historiques sur le format des livres par M. Charles Mortet ; Contribution à l'histoire des imprimeurs et libraires belges établis à l'étranger, par M. Van Ortroy ; Belles éditions et manuscrits d'Anatole France conservés à la Bibliothèque nationale, par M. Charles Gasser. — *Revue des études hongroises et finno-ongriennes*, avril-septembre 1924. Le contrat social en Hongrie par M. Alexandre Eckhardt. Les Hongrois dans la chanson de Roland, par M. Geza Birkas. Les origines danubiennes de Ronsard, où M. Alexandre Eckhardt émet l'opinion que l'ancêtre de Ronsard pourrait être le descendant d'un croisé français d'origine roturière établi dans les Balkans.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Baronne Fauqueux, née Marie Lavergne de Labarrière : *Les Energies*, poésies posthumes; Albert Messein. — Hélène Jung : *La vierge au donateur*, Bernard Grasset. — Madeleine Merens-Melmer : *Sous l'Auvent*, « édit. de la Revue des Poètes ». — Paul Richoux : *Thèmes et Variations*, Editeurs associés. — Justinien Baudassé : *Un Cœur dans les Paysages*, libr. Cavaillès-Montels, Béziers. — Alexandre Embiricos : *Apollon et le Satyre*, « Editions de Belles-Lettres ». — *Anthologie de la Nouvelle Poésie Française*, « Au Sagittaire ». — Paul Fort : *La Tourangelle*, avant-propos de Camille Mauclair, Flammarion.

Mme Fauqueux avait publié, en 1909, chez Alphonse Lemerre, un volume de vers, *Le Rêve Intense*. A présent, voici ses poésies posthumes, **les Energies**, du nom d'une des quatre parties dont il se compose. Il y a là un mélange de tendances et même de tons, quoiqu'elle les maintienne dans la gravité et dans la ferveur. Des pièces familières, des méditations philosophiques ou religieuses, un élan sincère et spontané vers ce qui est noble et beau, des exhortations à chérir et à comprendre la vie, un grand respect de soi même, une exaltation intellectuelle qui se surveille et se domine, peu ou point de sensualité, mais de la tendresse réfléchie, de l'affection sérieuse, un culte de l'amitié. Les vers n'éclatent point, ne se surchargent ni d'images ni de sons, cependant une vraie adoration de la musique « à laquelle son âme appartient » ; des qualités évidentes et cultivées de poète véritable. Un goût et une résolution d'énergie, son idéal étant d'être « brave, comme un arbre dans la tempête quand le vent le tord », — et un délicat sentiment de la famille, ainsi qu'en témoignent les pièces dédiées à son fils, sans lâcheté, sans prétention, sans orgueil, très simplement l'amène à ne rien vouloir être « qu'une

femme aux grands yeux de douceur » assise, attentive, parmi les siens, au foyer qui s'illumine par elle de bonheur. Qu'y a-t-il, du reste, au dessus de cela ? Mme la Baronne Fauqueux, sachant demeurer loyale, pure, sincère, lorsqu'elle écrivait de beaux vers, n'avait-elle pas, en vérité, choisi la bonne part ?

Chez Bernard Grasset, Mme Hélène Jung publie ses poèmes, **La Vierge au donateur** qui avaient été édités précédemment chez le libraire M. Courtot, rue de Châteaudun. La première édition est elle épuisée ? Je l'ignore, mais il n'y est fait aucune allusion dans le volume nouveau. On aimerait être renseigné.

Mme Madeleine Merens-Melmer, nous apprend la préface de M. Armand Praviel, « a toujours vécu en dehors de la littérature. Elle a grandi à Toulouse sans rien soupçonner du mouvement intellectuel, sans se douter même que, chaque année, les Jeux Floraux appelaient les poètes au Capitole. Mariée, mère d'une nombreuse famille, elle n'a jamais quitté la province, et elle s'est vouée patiemment et de tout son cœur aux tâches sans gloire, et souvent épuisantes, du foyer ».

Mais ces tâches ont été remplies, Mme Merens-Melmer s'avance **Sous l'Auvent**, regarde enfin la vie, ceux qui passent, s'agitent, montent ou descendent, les êtres de toute espèce et de tout âge, la croissance et la beauté extérieure des choses de la nature. Elle s'en éprend, elle s'étudie à chanter les émotions de son cœur, et il se trouve que ces chants sont purs autant qu'ingénus et se développent avec un charme très prenant. Peut-être est-il permis de regretter qu'elle n'ait rien omis de ses essais et qu'elle nous présente des poèmes d'une singulière inégalité. Il n'importe, ceux qui sont les mieux venus sont d'une réelle beauté. On peut oublier les autres.

Le poète Richoux vit en Champagne, loin du bourdonnement de Paris, nous dit son préfacier, M. Sébastien-Charles Leconte, qui oppose les poèmes réunis sous le titre de **Thèmes et Variations**, en raison sans doute de quelques vers bien venus qu'il se plaît à citer, aux « produits tératologiques » qui se présentent « aux yeux distraits du public sous le signe du poème ».

Certes de ces quatre vers qu'il cite, les deux premiers sont heureux :

Vers la grève de sable où dort la mer paisible
Andromaque descend, pâle en ses voiles blancs.

Mais j'admire la patience de mon ami Sébastien-Charles Leconte d'avoir découvert des vers de cette qualité dans ce fatras fuligineux de poèmes assez banals d'inspiration et encore plus de modulations. Je lui avoue, au risque de l'effarer, que je supporte mieux la lecture de ce qu'il appelle des produits tératologiques. Ils sont, du moins, parfois amusants, et, d'autres fois, je m'en indigne. Tout au monde, plutôt que la torpeur résignée d'une lecture sans intérêt.

Un Cœur dans un Paysage, ce titre promet, du moins, que M. Julien Baudassé ne se satisfera point de décrire des sites avec plus ou moins d'exactitude ou d'évoquer le souvenir de mythes dépourvus d'une signification nouvelle. Et, en effet, si l'on ouvre le volume sur le poème intitulé *Soir au Cap d'Agde*, l'œil ébloui, dans une fin de beau jour, aperçoit, par bonheur aussi, « des identités et des métamorphoses ». Peut-être eût-il été plus désirable qu'il ne l'annonçât pas, mais l'essentiel, c'est que des relations singulières soient perçues, des échos de sentiment et d'image. Et c'est le cas. Vers soignés et ardents, convaincus et emplis d'une éclatante sérénité, c'est ici l'élan d'un poète vrai, enthousiaste, épris de lumière et de couleur, ni trop audacieux, ni trop languissant, pas un poète de haut vol, mais un poète. Que demanderons-nous davantage ?

Après les *Poèmes de l'Egée*, M. Alexandre Embiricos, que, comme notre grand Moréas, la noble Athènes a nourri, « aspire de nouveau, avec **Apollon et le Satyre**, à devenir l'élu des Nymphes de la Seine ». M. Ernest Raynaud le salue sur le seuil et le loue justement de comprendre que la poésie est « la vie et la clarté du monde ». Je ne saurais, en meilleurs termes que lui, féliciter M. Alexandre Embiricos de ses vers souriants et de ses images fleuries, des gracieux tableaux rustiques que ce poète nous représente, non plus que d'avoir conquis la maîtrise de l'idée, et de s'exprimer souvent dans les termes les plus heureux et les plus saisissants par la précision et le tour original. Il se risque au vers libre, souple et d'une ondoyante mobilité, mais réussit mieux encore le vers traditionnel.

Un volume compact de 422 pages, **Anthologie de la Nouvelle Poésie Française**, recueille et présente, avec des notices, des poèmes de plus de cinquante poètes. Il est vrai que, dans le nombre, comptent les noms de Baudelaire, de Rimbaud,

de Lautréamont, de Mallarmé, de Laforgue, de Robert de Montesquiou, de Germain Nouveau, d'Apollinaire, de Marcel Proust, de Jean Pellerin, de Toulet, de H. J.-M. Levet, de Raymond Radiguet, de Charles Péguy, qui, illustres ou injustement délaissés au moins en tant que poètes, ne participent guère qu'en souvenir à l'élaboration présente de la « nouvelle poésie française ». J'avoue être surpris que, dans cette liste des disparus anciens déjà ou récents, soit omis, tout au moins, le nom de Verlaine, mais je me réjouis que réparation y soit faite à la gloire, souvent si mal comprise, d'Alfred Jarry. Quant aux vivants, il en est qui appartiennent à des générations dont les travaux sont consacrés et les mérites reconnus depuis bien des années ; quelques-uns sont notoires, c'est à des poètes d'entre ceux là que va la faveur des « jeunes ». Ils ont peut être raison de n'entreprendre aucun redressement des réputations, mais il en est dont l'omission apparaît intentionnelle, et par là, la portée d'ensemble de ce choix est amoindrie. Elle n'est point seulement partiale, ce que l'on ne saurait sans doute éviter, mais tendancieuse, en ce qu'on ne saurait nettement comprendre, même après une lecture réfléchie de la préface, si on en confronte les assertions aux recherches ou révélations qu'elle précède, cherche à expliquer ou, au besoin, dément, l'idée précise incluse dans cette expression : « la nouvelle Poésie française ». Un auteur d'anthologie n'aurait-il jamais le courage, s'il ne s'enferme dans les barrières intangibles d'une théorie stricte ou, plus simplement, d'une époque tranchée, sans considération pour une portion des influences qui ont contribué à la former, de déclarer sans réticences ni faux-fuyant : « J'admets tel poète dans ma compilation parce que c'est mon goût et mon caprice ; j'exclus tel autre, également, parce que c'est mon goût et mon caprice. » A ce compilateur, quelle observation pourrait-on présenter qui fût valable ? Il fournirait un document précieux, tout au moins, sur sa secrète et intime psychologie, ce qui serait quelque chose de défini.

Je crois que la meilleure anthologie des poètes français, à bien des égards, que je connaisse est celle qu'a publiée à l'*Insel Verlag* M. Georges Duhamel. Il y est caractéristique que l'ayant étendue jusqu'à Banville et Baudelaire, il n'y soit pas fait mention de Leconte de Lisle ou de Louis Ménard, qu'y donnant des vers de Glatigny, né en 1839, il n'en ait point donné de Léon Dierx, né

en 1838... Mais M. Duhamel ne cache pas que son choix lui est dicté par ses préférences, il ne prétend pas, comme les poètes de « chez Simon Kra », obéir à une règle.

Il n'en est pas moins vrai qu'un recueil où se retrouvent à côté d'œuvres de Paul Valéry, André Spire, Jules Romains, Jouve, Duhamel, Divoire, Salmon, Derennes, Arcos, Claudel, Gide, Jammes, Fargue, Valéry Larbaud, Maeterlinck, des œuvres de plus jeunes, ou de certains réputés poètes, MM. Reverdy, Morand, Soupault, Giraudoux, Montherlant, Max Jacob, Supervielle, Mac Orlan, Carco, Cendrars, André Germain, Cocteau, Drieu la Rochelle, etc..., etc..., demeure, à coup sûr, des plus intéressants.

L'éditeur Ernest Flammarion poursuit la publication, dans leur forme définitive, des ballades françaises de Paul Fort. A la suite de *la Ronde autour du Monde* avec la préface de Pierre Louys, de *l'Amour et l'Aventure* avec l'avant-propos de Frédéric Mistral, et du *Marchand d'Images* avec l'avant-propos de Robert de Flers, **la Tourangelle**, précédée d'une excellente présentation par Camille Mauclair, réunit avec quelques parties inédites les séries précédemment intitulées : *Les Nocturnes, Hélène Tourangelle, Germaine Tourangelle, Deux Chaumières et Deux Cœurs, les Hymnes de Feu, Chansons pour me consoler d'être heureux, la Tristesse de l'Homme* et *l'Alouette*. D'être ainsi rapprochées, l'ensemble de ces ballades intimes et ferventes gagnent une ampleur encore plus retentissante et un charme plus enlaçant. Ah ! l'admirable et le profond poète que tu es, ô mon cher, ô mon grand Paul Fort !

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS D'HIER ET D'AVANT-HIER. — Pol Neveux : *Golo*, Bernard Grasset. — P.-J. Toulet : *Le mariage de don Quichotte*, Le Divan. — Urbain Gohier : *Plaisir des dieux*, France-Edition. — Francis Carco : *L'Equipe*, Albin Michel. — Le Comte de Gobineau : *Le prisonnier chanceux*, Bernard Grasset. — Marius-Ary Leblond : *Le miracle de la race*, G. Crès. — Mémento.

Golo, par Pol Neveux. Quand on baigne dans la production littéraire de son temps, je crois qu'il est nécessaire, pour ne pas se laisser complètement submerger par elle, de faire, à intervalles à peu près réguliers, des retours plus ou moins lointains vers le passé. L'on réveille en soi, par ce moyen, le sens des valeurs ou la notion de la relativité des choses qu'il convient,

peut-être, qu'assoupisse celui qui a besoin de confiance pour créer, mais que le critique ne saurait perdre sans risquer d'être dupe. Aussi est-ce une occasion pour se reposer des œuvres d'une agressive originalité qui nous accablent, et pour apprendre à épeler la langue de la postérité impartiale, que de lire les réimpressions dont quelques éditeurs veulent bien nous offrir, parfois, l'intermède.

Celle-ci, d'un roman qui parut il y a vingt-cinq ans, en nous reportant à l'époque où le naturalisme s'assagissait, fournit un nouvel exemple des réussites que chaque mouvement peut emporter avec soi, lorsque revenant de l'extrême auquel il s'était jeté, en réaction contre son prédécesseur, il rencontre l'équilibre à mi-chemin de son point de départ. Rien des excès de l'école dont Zola, d'une main puissante, éleva la vulgarité à son comble, dans cette histoire très simple, et dont l'expression — à la couleur du style près — se rapproche étroitement de la peinture de « la vie vraie », chère aux Goncourt. Si les personnages du roman de M. Neveux sont médiocres, son héros ne laisse pas de s'individualiser très humainement, ou pour mieux dire de se distinguer par des traits particuliers de caractère, au milieu des rustres où il est né.

Il n'est pas *le paysan*, mais un pauvre diable sentimental, fidèle et vaniteux, doux et têtu, qui s'obstine dans son amour, ou se l'enfonce par à-coups maladroits dans le cœur, comme on s'enfonce dans le doigt une écharde gênante, à force de faire trop de petits gestes incomplets pour la retirer... Avec un art subtil, M. Neveux montre très bien comment Golo, qui eût pu se guérir de Cendrine, en arrive, presque sans se rendre compte de la pente sur laquelle il glisse, à se noyer pour l'indifférente. Ce n'est point de sa passion, à proprement parler, qu'il meurt, car elle n'est pas ancrée en lui : c'est de l'idée qu'il se fait qu'il était destiné à épouser Cendrine, et qu'il a gâté sa vie en ne l'épousant pas. Distinction spécieuse? Nullement. Vingt fois, Golo est sur le point de guérir. Mais les propos des uns, l'attitude des autres, sa faiblesse à se laisser aller à des entraînements vulgaires où il achève de perdre le sentiment de la stabilité dont il a besoin pour vivre, l'amènent peu à peu à un suicide qu'il n'avait ni prévu ni voulu. M. Neveux qui aime la campagne, *sa campagne* — qui est aussi celle de La Fontaine — en note en

poète les nuances changeantes, aux diverses époques de l'année. Il compose une série de tableaux rustiques d'un charme délicat et léger d'aquarelles, et il se pourrait bien que son livre, écrit dans une langue harmonieuse, fût de ceux qu'on relira encore quand on voudra se renseigner sur la production littéraire du siècle dernier.

Le mariage de don Quichotte, par P.-J. Toulet. Le divertissement philosophique et surtout littéraire est joli auquel s'est livré dans ce roman l'auteur des *Contrerimes*, un des rares poètes, à mon sens, dont l'œuvre prolonge avec originalité jusqu'à nous, depuis l'école romane, l'inspiration humaniste de la Renaissance. Les lettrés, pour qui Toulet écrivait, se souviennent, peut-être, de la donnée de son livre: don Quichotte, ayant bien malencontreusement recouvré la raison, songe qu'une nouvelle mission s'ouvre devant lui, celle d'appliquer aux sociétés les lois de la science pour combattre les préjugés redoutables, le fanatisme et la superstition — car il est de par nature prosélyte, et il n'y a que son point de vue qui a changé. Le voilà donc, derechef, en campagne, suivi du fidèle Sancho, qui lui, du moins, s'en tient toujours à son gros bon sens. Mais en devenant sage, de fou qu'il était, le chevalier de la Manche n'a fait que *désenchanter* toute la terre... Il ne prend plus les moulins pour des géants, mais les géants pour des moulins, et il lui en cuit. Hélas! au lieu de délivrer des galériens, comme naguère, il aide à la police, et, en doutant que les sirènes chantent, il les voue au silence... Ayant appris qu'il faut respecter les lois, quand il les applique (après les avoir transformées, d'ailleurs, pour la plupart) dans l'heureuse république qu'il fonde, c'est pour n'engendrer que servitude et sottises nouvelles. Amer fantaisiste, Toulet, dont la sensualité se dorait de spiritualisme, ironise contre les prétentions de l'esprit de géométrie. Il met le sien qui, si singulièrement, s'excite d'élégances livresques, à ciseler de précieuses phrases en l'honneur de la beauté féminine, du végétal et du minéral, autant en artiste qu'en grammairien. Son talent, sans doute un peu grêle, est d'une bien rare qualité.

Plaisir des dieux, par Urbain Gohier. Un jeune homme qui a tous les dons, mais qui est pauvre, et, à cause même de sa puissance, voit se liguer contre lui la médiocrité parvenue, subit un jour, du fait d'un de ses camarades, le plus cruel des

affronts. Les forces qu'il avait rassemblées pour la bataille de la vie, la conquête de l'argent et de la gloire, il les consacre, désormais, à se venger. L'idée de punir un ennemi exécré ranime ses sentiments que la défiance avait desséchés, et le voilà — ayant par hasard hérité d'une fortune — ne plus vivre que pour la préparation de cette volupté inouïe que sera sa vengeance. Préparation romantique, et d'une impressionnante grandeur, qui explique, en partie du moins, que Jaurès ait comparé à René le héros de M. Gohier. On comprend que l'ingéniosité des combinaisons auxquelles ce héros se livre pour frapper à coup sûr son ennemi, que l'énormité des moyens qu'il met en œuvre, le passionnent. L'étonnant est qu'ayant si bien préparé son plan, il voie la réussite le couronner... Point de remords, cependant, son crime commis; et telle est la vraie découverte psychologique de *Plaisir des dieux*, et son originalité profonde. Dans la détente violente d'une passion, crispée pendant deux lustres autour d'un désir unique, le héros de M. Gohier s'est effondré. Avec l'assouvissement de sa passion, le seul intérêt qui le rattachait à la vie a quitté cet homme dont la misère et l'humiliation avaient brisé tous les ressorts. Cette certaine quantité de force dont nous disposons, l'orgueilleux vindicatif, pour l'avoir accumulée sur un objet disproportionné, sans doute, ne l'a pas moins dépensée. Il meurt, ayant ruiné son âme. M. Gohier, écrivain nerveux, verveux, cinglant, sait l'art de composer un récit et d'en graduer avec art l'émotion. Il a le tempérament dramatique et peut-être le goût théâtral. Dans les récits qui suivent *Plaisir des dieux* nous retrouvons le pamphlétaire implacable, mais dont l'agressive fierté révèle un esprit ou un cœur hanté par « l'absolu », et achève de justifier Jaurès d'avoir évoqué le gentilhomme de Combourg à son propos.

L'équipe, par Francis Carco. Pendant qu'un apache, Bouve, purge sa peine, un de ses acolytes, Bobèche, croit pouvoir usurper son autorité et devenir le chef de sa bande. De retour de prison, le capitaine intime à Bobèche l'ordre de « vider » la zone où il opère, et d'aller chercher ailleurs une « équipe » à commander. Bobèche refuse et Bouve le « surine » dans un duel loyal. Mais il y a « la vieille », c'est-à-dire la mère du défunt, et sa douleur d'avoir perdu son fils a fait impression sur le capitaine, que bientôt le remords empoisonne. Déjà, d'avoir répandu

le sang de son ancien « pote », je veux dire du « mec » qui fut son ami, il s'était comme saigné lui même. Tombée l'exaltation dans laquelle l'entretenait l'idée de venger son honneur, il avait tout de suite perdu son entrain. A présent, le voilà « traînant partout à se faire une vie qui n'est pas la sienne », tant qu'enfin il lui faut quitter son domaine comme un roi abdique, et abandonner au fantôme de Bobèche ce qu'il avait si férocement disputé à Bobèche vivant... Je précise, ici, des sentiments qui ne sont chez Bouve qu'à l'état larvaire. L'art de M. Carco réside en ceci, justement, qu'aucune des pensées que nous dégageons de son personnage ne sont en lui aussi nettes qu'elles nous apparaissent. Bouve ne raisonne pas. Il vit de sensations, et de sensations troubles, à la lisière confuse des idées qu'engendrent les mouvements de son être. Lors même que le remords le tourmente, il est près de tuer, pour ce tourment, la pauvre mère qui en est la cause, et son amour pour Marie Bonheur s'échauffe animalement de sa haine pour Bobèche... Je ne chicanerai pas M. Carco sur son argot qui résonne, parfois, archaïquement. C'est que rien ne vieillit ou ne se corrompt plus vite que le langage faisandé de la pègre. Je le louerai, plutôt, de la poésie de son réalisme, et de la subtilité avec laquelle il identifie ses héros sinistres au paysage, non moins sinistre, où ils évoluent. Taine eût aimé la constance de l'accord que M. Carco établit entre ses apaches et leur milieu, et je comprends la sympathie que M. Paul Bourget, auteur mondain, mais disciple de Taine, témoigne à ce peintre cru de la canaille.

Le prisonnier chanceux, par le comte de Gobineau. Qu'à trente ans l'auteur du fameux *Essai sur l'inégalité des races humaines*, le philosophe et le savant épris de « géologie morale » ait eu des dons de conteur, sinon de romancier proprement dit, le présent ouvrage le prouve, d'ailleurs contemporain de *Mademoiselle Irnois* et de *Scaramouche*. C'est avec une verve entraînante, de l'ironie, et si l'on veut de l'humour, une absence en tout cas complète de préjugés ou un air d'impartialité qui n'est, peut-être, qu'une indifférence supérieure des lois morales ordinaires, que Gobineau narre, en effet, les aventures de Jean de La Tour Miracle, à l'époque des premières guerres de religion. Son évocation est non seulement brillante, mais exacte de la vie troublée de nos provinces d'alors, et sa peinture sans

atténuation des personnages, aussi bien huguenots que catholiques, qui prenaient villes et campagnes pour théâtre de leurs exploits sanglants. Ce roman de Gobineau n'est point le « roman historique » ordinaire qu'on écrivait entre 1830 et 1850 Il est picaresque, mais nullement feuilletonnesque. S'il ne porte pas la marque d'une originalité profonde, il révèle des qualités d'observation peu communes, une intelligence, surtout, qui n'est jamais dupe, lors même que son amusement l'égare par des chemins battus.

Le miracle de la race, par Marius-Ary Leblond. Il est très bien que dans sa collection « Maîtres et jeunes d'aujourd'hui » la librairie Crès ait fait entrer cette œuvre, relativement récente, des frères Leblond, mais des meilleures qu'ils aient écrites. Les auteurs du *Zézère*, de *La Sarabande* et de cet *Ulysse cafre* dont j'ai signalé ici même le mérite, nous font assister dans *Le miracle de la race*, qui se passe à La Réunion, à l'éveil, puis à l'épanouissement, dans le cœur d'un petit créole, de l'amour pour la France. Alexis Balzamet prend de sa destinée une conscience plus haute en cultivant l'indulgence et la sympathie qu'il éprouve pour les noirs de notre vieille colonie, et aussi en s'efforçant de respecter dans sa personne le génie même de sa patrie lointaine. Il s'initie à l'étude des âmes et des paysages de l'ancien Bourbon, en poète et en psychologue. Son désir d'une vie plus active, plus féconde, plus noblement morale se précise au milieu des aspirations vagues où les hommes de couleur trompent leur nonchalance, et quand une occasion se présente pour lui d'agir, elle le trouve prêt de toute son énergie et de toute son intelligence... Livre généreux, subtil, d'une large compréhension de notre rôle civilisateur, *Le miracle de la race* est, en outre, un roman pathétique, fastueusement coloré, et que je tiens pour un des plus représentatifs de ce qu'on est convenu d'appeler le roman colonial.

Mémento. — Après *L'Homme de peine*, son premier roman, je crois, M. Charles Géniaux n'a rien écrit, il me semble, de plus caractéristique de son talent que *L'Océan*, dont la Librairie Flammarion public aujourd'hui une nouvelle édition, et qui parut d'abord en feuilleton dans *La Vie*. Cette émouvante histoire de la mer et des gars de la mer a permis à M. Géniaux de manifester puissamment ses dons de conteur verveux et coloré. Il y a trouvé, en outre, un thème et des images

dignes d'illustrer à la fois sa mélancolie celtique et son humour un peu rude, mais savoureusement pittoresque. — J'ai cherché, tout de suite, dans le volume des impressions de guerre de M. Maurice Genevoix, *Sous Verdun*, réédité par la librairie Flammarion, les passages rétablis, qu'avait naguère biffés la censure. La lecture de ces passages m'a plongé dans l'ahurissement et m'a plus que jamais convaincu que la sagesse des hommes est précaire. Il faut prendre garde de leur confier un pouvoir dont il leur est loisible d'user sans contrôle ; et le pire arbitraire est toujours celui de la sottise. Le livre de M. Genevoix qui parut aux temps héroïques de la guerre — et du service de la rue de Grenelle — n'a perdu, avec le temps, aucun de ses mérites. C'est une œuvre sincère, vivante, nerveusement écrite, qui restera, sans doute, un document précieux.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Marchands de gloire, pièce en quatre actes et un prologue, de MM. Marcel Pagnol et Paul Nivoix, Théâtre de la Madeleine, 16 avril. — *L'Éternel Printemps*, comédie nouvelle en trois actes de MM. Henri Duvernois et Max Maurey, Théâtre des Variétés, 22 avril. — *Le Dieu de vengeance*, pièce en trois actes de M. Schalom Asch, traduction de M. L. Blumenfeld, Théâtre de l'Atelier, 21 avril. — *P.-L.-M.*, comédie musicale en trois actes de M. Rip, musique de M. Christiné, Bouffes-Parisiens, 23 avril. — Une lettre de M. Georges Polti.

Comme si la salle du Théâtre de la Madeleine n'était pas assez luxueuse par elle-même, la direction avait, le soir de la générale, prodigué les gardes républicains en grand uniforme. Ces sortes de panoplies mouvantes constituent des accessoires décoratifs du plus brillant effet, mais un peu lourds et auxquels est nécessaire une certaine hauteur de plafond. D'autre part, un tel étalage de casques et de sabres convenait-il bien à la pièce humanitaire de MM. Marcel Pagnol et Paul Nivoix ? Je ne le pense pas, mais je songe, toute réflexion faite, que c'est bien plutôt la pièce qui ne convenait pas aux gardes républicains; ni aux gardes, ni au Théâtre de la Madeleine. A l'heure où j'écris ces lignes, les journaux publient que **Les Marchands de gloire** vont se transporter au théâtre Antoine. Là, en effet, ils seront à leur place et, si l'ancienne clientèle du boulevard de Strasbourg veut bien rallier pour la circonstance les lieux où Antoine et Gémier surent lui donner jadis de si belles fêtes d'art dramatique, ils y feront sans doute une longue carrière. Ils ont

ce qu'il faut pour cela. Oh ! je ne vous dirai pas que c'est une pièce que j'aime beaucoup. Les pièces humanitaires, je les mets volontiers dans le même sac que les pièces patriotiques. L'héroïsme à rebours me semble bien souvent aussi déplaisant que l'autre. Tous deux font appel à des sentiments d'une égale grossièreté, d'une égale fausseté, qu'ils exploitent avec un manque égal de désintéressement. Mais la pièce de MM. Pagnol et Nivoix montre çà et là des qualités qui ne sont pas communes, et d'abord la franchise du ton, une violence qui enlève le morceau. Les répliques passent la rampe et font balle, et leur outrance sommaire, qui rappelle les discussions de réunion publique, ne va pas sans un réel bonheur d'expression. Voici l'histoire. Un modeste employé de préfecture, M. Bachelet, qui a végété toute sa vie dans des situations subalternes, devient, par suite de la mort de son fils au champ d'honneur, un personnage considérable que tout le monde comble d'égards et en qui ne tardent pas à se réveiller des ambitions depuis longtemps endormies. Président de l'Association des parents de soldats morts à la guerre, il se voit offrir un siège de député par un comité électoral dont le maire de la ville, l'ignoble profiteur Berlureau, est l'âme. Il l'accepte... Juste à ce moment reparaît son fils, qui n'a pas été tué comme on le croyait ; il était fou, il avait perdu la mémoire. C'est toute la combinaison électorale de Berlureau qui s'écroule, mais le fils Bachelet ne s'en soucie guère, il n'a qu'une préoccupation qui est de revoir sa femme. Or, celle-ci s'est remariée et elle a eu un enfant de ce second mariage. On s'attend que le malheureux jeune homme redevienne fou sur l'instant. Il n'en est rien. Très raisonnable, il accepte d'aller se reposer dans quelque coin ignoré, en compagnie de sa vieille maman et d'une petite cousine qui l'aime en secret. J'oublie un détail : le fils Bachelet ne s'est pas conduit en héros, il y a eu erreur de personne. Quatrième acte : Bachelet père est député, il va être ministre, il continue à bénéficier du mensonge dont son fils a consenti à se faire le complice, mais ce fils, justement, rejette tout à coup l'anonymat sous lequel il étouffe, il veut recouvrer son nom et son existence légale pour épouser sa petite cousine. De nouveau, la combinaison Berlureau, qui est cette fois une combinaison ministérielle, va s'effondrer. De nouveau, elle est sauvée par la résignation du fils, à qui l'on promet une situation de chef de cabinet de

30.000 francs par an, avec un faux état civil parfaitement en règle : « Puisque vous êtes tous des salauds, s'écrie-t-il, je serai encore plus salaud que vous! » Le rideau tombe sur ce mot exempt d'idéalisme. Gros succès. Nombreux rappels. Quelques protestations seulement contre l'inconscience du père. Il est de fait que ce dernier va un peu loin. Mais le dégoûtant et jovial Berlureau, interprété par M. André Berley, a été la joie de cette soirée dont nous avons pu craindre, à diverses reprises, qu'elle n'eût une fâcheuse issue. Finalement, tout a bien tourné. Tant mieux.

§

Autre cas d'amnésie. Nous sommes aux Variétés, temple de l'opérette et de la comédie légère, devant lequel je ne sais plus qui (l'amnésie serait-elle contagieuse?) ne pouvait passer sans ressentir le « frisson de la vie parisienne ». L'axe de la vie parisienne s'est sensiblement déplacé depuis, et il faudrait beaucoup de bonne volonté, de nos jours, pour ressentir le fameux frisson du boulevard Montmartre. Les Parisiens qu'on y rencontre ont des physionomies vraiment singulières.

Nous attendions avec impatience la comédie de MM. Henri Duvernois et Max Maurey. On n'avait pas négligé, en effet, de piquer notre curiosité par certaines indiscrétions toutes chargées de promesses. On nous avait fait savoir notamment que les deux auteurs, soucieux de créer autour de leur labeur une solitude propre à captiver l'inspiration, s'étaient retirés durant de longues semaines dans un *palace* de Versailles. Cette méthode n'est pas à la portée de tout le monde, et il faudrait le regretter si la réussite de **L'Eternel Printemps** nous inclinait à la considérer comme infaillible, réussite devant s'entendre ici dans le sens de réussite artistique, car pour la réussite d'argent, je me récuse, et il n'est pas du tout impossible que la pièce de MM. Duvernois et Max Maurey plaise aux spectateurs des Variétés. Le soir que j'y étais, la salle a beaucoup ri, voilà ce que je dois dire avant toute chose, car le fait est que les gentillesses y abondent, ces gentillesses qui ont fait à M. Duvernois une si légitime réputation de conteur « dialoguiste, » et d'homme d'esprit. L'agrément du détail, voilà ce qui sauvera peut-être cette comédie dont l'affabulation est si contestable, — le détail, oui, et surtout l'interprétation, et particu-

lièrement Mlle Maud Loty, poupée japonaise à l'accent de voyou parisien. Eve Lavallière, Spinelly, Maud Loty, c'est déjà toute une tradition. A côté de Mlle Maud Loty, je nommerai M. Jules Berry, élégant et fantasque. Je l'aime beaucoup et le revois toujours avec plaisir. Il y a aussi M. Pauley, à l'obésité virevoltante. Grâce à eux, je crois que la pièce durera.

Un mari déplaisant, tyrannique, s'entend soudain traiter de cocu par son honnête petite femme. Son émotion est si forte qu'il s'évanouit. Quand il reprend ses sens, il a perdu complètement la mémoire. Il s'élance d'un cœur léger dans une noce effrénée. Au dancing, il se retrouve en présence de sa femme, ne la reconnaît pas, la prend pour une grue et se laisse ramener par elle au domicile conjugal qu'il ne reconnaît pas davantage. Tout à coup, il apprend qu'il est nommé ministre. La mémoire lui revient. Désormais, il rendra sa femme heureuse.

De l'invraisemblance, de la fantaisie, tant qu'on voudra ! Nous sommes aux Variétés et nous savons ce que cela veux dire. Mais cet accident nerveux, quelle étrange point de départ pour une pièce légère !

§

A l'Atelier, M. Dullin nous a donné une pièce juive, **Le Dieu de vengeance**, écrite en yiddish par M. Schalom Asch et traduite en français par M. Blumenfeld. L'action se déroule dans une maison close dont le « tôlier » — comme on dit dans les romans de Francis Carco — craint Dieu et couve sa fille d'un amour jaloux. Hélas ! cette pure enfant a subi la néfaste influence d'une des pensionnaires de la maison. Elle s'enfuit avec celle-ci. Quand elle revient, le père furieux la maudit mais se garde bien de lui fermer sa porte. Il la précipite au sous-sol qui est le « salon » de l'endroit, et que cette main-d'œuvre supplémentaire achalandera fort opportunément.

Les deux premiers actes sont ennuyeux, mais au troisième la pièce se relève. Interprétation faible dans l'ensemble. Il faut savoir gré à M. Dullin d'avoir donné asile à ce drame yiddish au moins curieux.

§

Convoqué le même soir aux Variétés et aux Bouffes, j'ai dû choisir. Le lecteur ne le regrettera pas. Voici le compte rendu

que René Dumesnil a bien voulu me transmettre de la nouvelle comédie musicale de MM. Rip et Christiné, **P.-L.-M.** :

Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares, a dit Jules Laforgue C'est dans les gares, ou plutôt dans les wagons du P.-L.-M. que se rencontrent en effet les personnages de la comédie musicale de Rip, représentée aux Bouffes-Parisiens. Et ce bonheur est contagieux puisque, dès la première scène, je veux dire dès le départ du train, il s'étend à toute la salle.

Il ne faut pas songer à raconter la pièce. Comment expliquer qu'un jeune homme et une jeune fille, nus sous leurs manteaux, se trouvent réunis et bientôt unis dans un compartiment ; comment expliquer que la tante de la jeune fille nue, une dame très noble et assez mûre, demeurée vierge, souhaite perdre sa candeur et trouve justement dans ce train endiablé un contrôleur poète tout prêt à combler ses vœux ; comment expliquer que le père du jeune homme nu, un ministre communiste, couche avec la fiancée de son fils au lieu de coucher avec Cricri, sa maîtresse, tandis que celle-ci déniaise un coquebin, lequel est précisément le fiancé de la jeune fille nue ? Je renonce aussi à dire pourquoi tout ce monde se trouve revêtu des oripeaux d'une troupe en tournée, quand le train déraille par la volonté de la fille d'un aiguilleur, laquelle, s'ennuyant à Bandol, veut « voir de près des cocottes ». Finalement, la douairière épouse le contrôleur, le ministre épouse l'ex-fiancée de son fils et celui-ci épouse la Monna Vanna du sleeping.

La musique de Christiné est aimable. Le grand succès de la soirée a été pour Edmond Roze, dont la mise en scène, réalisée avec la collaboration des ingénieurs du P.-L.-M., est extraordinaire : comme le diable boiteux faisait voir à travers le toit des maisons, Edmond Roze écarte les parois des wagons. Dranem est incomparable en contrôleur poète. Marguerite Deval est une vierge douairière fort plaisante. Mlle Dubas et M. de Rieux sont charmants, nus ou habillés. Mlle O'Nill danse délicieusement, mais trop peu, et Mlles Varvill et Suffel, MM. Gabin, Georget et Hemdey méritent leur part d'éloges. Le train qu'ils conduisent sera certainement maintenu à l'horaire du service d'été.

§

Notre directeur a reçu cette lettre de Georges Polti :

Paris, 80, rue de Gergovie,
23 avril 1925.

Mon cher Vallette,

Comment un homme de la valeur d'André Billy a-t-il pu s'imaginer un instant que la direction d'*Art et Action* lui ait manqué d'égards ?

Déjà ç'avait été pour nous tous, — directeurs, interprètes et auteur, —

un grand chagrin d'apprendre qu'un Lenormand, qu'un Beaubourg n'avaient pu pénétrer dans la salle.

La vérité, c'est qu'à chaque spectacle augmente l'affluence, et plus tôt. Et comme les places ne sont pas numérotées, les premiers arrivés s'en emparent ; ceux qui viennent ensuite restent debout, de plus en plus serrés les uns contre les autres, à un point dont le Métro à 6 heures ne donnerait qu'une faible idée ; le pauvre auteur, par exemple, a dû assister à sa première sur la pointe du pied gauche, l'autre ne trouvant pas de place à terre. Et il y a des gens qui attendent hors de la salle, assis sur les marches, dans le féroce espoir qu'une spectatrice s'évanouissant, on l'évacue, ce qui leur livrerait une place... ou du moins un interstice !

La salle est petite. Mais fût-elle vaste, il y aurait, je crois, le même entassement ; et cela, sans nulle publicité. Tant il est vrai que Paris a soif d'art nouveau !

Que notre cher André Billy oublie une déconvenue qui fut bien plus grande pour nous tous que pour lui. Je ne me consolerai jamais de ne l'avoir pas eu pour spectateur, comme je suis certain qu'il regrette déjà son dépit — très injuste — envers Mme Lara (en ce moment-là toute à son rôle, le principal du drame), car il est digne — et je ne saurais faire de lui un plus bel éloge — de comprendre l'admirable et généreux effort de la grande Rénovatrice du théâtre.

Les mains aux vôtres, mon cher Vallette.

GEORGES POLTI.

J'aurais mauvaise grâce à rouvrir un petit incident déjà clos et oublié avant la lettre de Polti. Un mot pourtant. Polti ne semble voir aucun remède à l'étroitesse de la salle où se donnent les spectacles d'*Art et Action*. J'en vois un, moi : ce serait de lancer moins d'invitations. Une maîtresse de maison dont la table ne tient que douze couverts évite généralement de réunir vingt quatre convives à la fois.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henry Le Chatelier : *Science et Industrie*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion.

Henry Le Chatelier, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, est un savant considérable ; dans sa longue carrière (il est né en 1850), il a contribué pour une part importante aux progrès de la mécanique chimique — ou, si l'on préfère, de la

chimie mathématique ; — un nouveau principe, dit principe du déplacement de l'équilibre, porte son nom. Et, en même temps, il s'intéressa sans cesse aux rapports de la science avec l'industrie, où il apporta des perfectionnements de détail, notamment au cours de la grande guerre. C'est dire que les réflexions qu'il consigne dans **Science et Industrie** et qui constituent sa profession de foi intellectuelle présentent le plus grand intérêt.

Indiquons en d'abord les faiblesses. Sans parler de quelques inexactitudes de détail (1), il faut tout d'abord reprocher à Henry Le Chatelier l'attitude hostile qu'il a prise (p. 28, 121-122, 195) vis-à-vis des théories modernes qui lui sont étrangères. N'écrit-il pas (p. 28) :

Si l'homme cesse d'être religieux, au sens strict de ce mot, il croit aux tables tournantes, aux sorciers, au nombre 13, aux quanta, à la relativité, sans d'ailleurs essayer le plus souvent de comprendre ce que signifient ces termes.

Ces derniers mots, en ce qui concerne du moins les quanta et la relativité, n'ont que la valeur d'une autobiographie. Quelques années plus tôt, Le Chatelier eût parlé (comme Gabriel Lippmann) des « soi-disant électrons », sans prévoir que, sans eux, nous n'aurions ni la radiologie, ni la radiotéléphonie... Et on songe avec tristesse à ce que Wilhelm Ostwald écrivait, il y a quelques années, du chimiste suédois Berzélius (1779-1846) :

Il eut le sort auquel n'échappent guère les savants de valeur, à moins qu'ils ne meurent prématurément ou qu'ils renoncent à temps à leur situation de directeur spirituel (2).

Combien est-il regrettable que Le Chatelier n'ait pas trouvé dans son entourage immédiat un jeune savant qui lui ait crié « casse cou ! », en le prévenant que ce qu'il nomme « des petites chapelles d'admiration mutuelle » comprend la quasi unanimité des savants étrangers, approuvés chez nous par Marcel Brillouin, Paul Langevin, Jean Perrin, Emile Borel, Jacques Hadamard, Elie Cartan, Paul Painlevé, Jean Becquerel, Léon Brillouin,

(1) Ainsi (p. 80), « un mètre divisé en millimètres nous donne toujours, sur les mesures de longueur, une erreur absolue de l'ordre de grandeur du millimètre ». Ce qui voudrait dire qu'en mesurant une longueur de 4 mm., on commettrait une erreur relative de 25 0/0.

(2) *L'évolution d'une science, la chimie*, traduction Marcel Dufour, p. 128, Flammarion.

Edmond Bauer, Léon Bloch, et bien d'autres ! Le Chatelier, se souvenant que jadis il osait mettre en doute l'insécabilité de l'atome (p. 11), eût mieux fait de parler « d'îlots de résistance hargneuse », dont la France s'est fait le triste monopole...

Ces réserves faites, on ne saurait qu'approuver les thèses soutenues par l'auteur et leur irrésistible force démonstrative :

> C'est par la répétition des vérifications personnelles que l'on s'incruste dans l'esprit la notion du déterminisme (p 228). Nier le déterminisme, c'est nier la science (p. 22). Ceux qui croient à la possibilité du miracle ne l'ont jamais rencontré (p. 24). L'origine de toute connaissance nous vient des sens (p. 43, 131...)

ainsi que les précisions, fort suggestives, qu'il nous donne sur le choix des variables réellement indépendantes (p. 32), le rôle des hypothèses (p. 54), les erreurs de raisonnement (p. 113).

> Créer la science, écrit-il encore, et la mettre en œuvre sont deux choses distinctes (p. 272). Pour produire beaucoup, il faut travailler avec méthode et, pour travailler avec méthode, il faut avoir appris ce qu'est la science et y croire, ou au moins agir comme si l'on y croyait (p. 278). L'emploi des méthodes scientifiques pour l'étude des problèmes pratiques a amené parfois de véritables révolutions industrielles (p. 163). Si l'on prend toutes nos grandes industries modernes et si, par la pensée, on en supprime les parties dont l'édification est appuyée sur la connaissance des lois scientifiques, il ne reste plus que des industries rudimentaires, semblables à celle des nègres de l'Afrique centrale (p. 158).

Et réciproquement :

> Méconnaître l'influence bienfaisante des préoccupations pratiques sur le développement des sciences, c'est nier toute l'histoire de la science, compromettre gravement ses progrès ultérieurs et porter un préjudice sérieux au développement même de l'industrie (p. 136).

L'ignorance des contremaîtres (p. 173) les défauts de l'enseignement technique — notamment l'absurdité essentielle des cours de technologie, l'inutilité des visites industrielles, — le mauvais état d'esprit du public, ont été pour beaucoup dans l'insuffisant développement de l'industrie en France. Il ne faut pas perdre de vue ces vérités primordiales :

> Sur cent inventions, il n'y en a pas une qui ait le sens commun et, sur cent bonnes inventions, il n'y en a pas une qui profite à celui qui l'a faite (p. 200-201). Les découvertes, en apparence les plus imprévues, sont généralement l'aboutissement de la succession lente d'une

infinité de petits perfectionnements (p. 204). Les inventions ne sont pas un des éléments essentiels du progrès des sciences, elles sont seulement un témoignage de l'imperfection de nos méthodes de travail (p. 199).

Et, à titre d'exemple concret, en des pages remarquables, Le Chatelier nous expose le système Taylor (1) qui a rénové les méthodes industrielles et qui se diffusera de plus en plus dans notre pays. Lorsque ce jour sera venu,

la science aura fait faire à la production industrielle et par suite à la richesse publique un nouveau bond en avant, comparable à celui qu'elle a provoqué, il y a un siècle, par la découverte des lois des phénomènes physiques et par la création des méthodes de mesure (p. 270).

Sachons gré à Le Châtelier de nous avoir fait grâce d'assertions métaphysiques sûrement subjectives, par lesquelles André Lamouche avait déparé un ouvrage du même genre (2) ; et si, pour les raisons que nous avons dites, le lecteur veut bien considérer les passages incriminés (p. 28, p. 80, p. 121, p. 122, p. 195) comme nuls et non avenus, il aura sous les yeux un tableau de premier ordre, qui le renseignera, dans un style parfaitement accessible, sur un des aspects les plus caractéristiques de la société contemporaine.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

John S. Hecht : *La Vraie richesse des nations, esquisse d'une nouvelle civilisation et de ses bases économiques*, Marcel Giard. — Paul de Rousiers : *Les grandes industries modernes. II. La métallurgie*, A. Colin. — Prosper Gervais : *La Viticulture en France, avant, pendant et après la guerre*, Chimie et Industrie, 49, rue des Mathurins. — Jean Desthieux : *Scandales et crimes sociaux*, La Pensée française. — Louis Roubaud : *Les enfants de Caïn*, Grasset. — Mémento.

Il ne faut vraiment pas manquer d'intrépidité pour intituler son livre, comme fait M. John S. Hecht, **La Vraie Richesse des nations**, en ajoutant *Esquisse d'une nouvelle civilisation et de ses bases économiques*. C'est dire que ce qu'on entendait jusqu'ici par Richesse des nations n'était que fausseté (voile-toi la face, ombre d'Adam Smith !) et que l'actuelle civi-

(1) Organisation, recherches techniques, bureaux d'études, facteur humain.
(2) *Mercure de France*, 15 novembre 1924, p. 186-189.

lisation n'est bonne qu'à être jetée aux chiens. Et, en effet, M. John S. Hecht nous apporte du nouveau ! Jusqu'ici le mot *richesse* avait un sens très clair et très net en économie politique ; était richesse tout objet matériel ayant de la valeur, c'est-à-dire pouvant être acheté, vendu ou échangé, mais : « Nous avons changé tout ça ! » pourrait dire M. Hecht comme tel Diafoirus de Molière, et, en effet, la nouvelle richesse, la vraie richesse, est définie par lui « toute chose tangible ou intangible, laquelle, s'ajoutant à ce qui est indispensable pour maintenir la vie de l'homme en bonne santé, contribue au bien et au progrès de la race humaine ». Et assurément, M. Hecht a le droit de changer le sens des mots usuels et de baptiser carpe une poularde, mais ce faisant il sort à la fois de la science, qui est une langue bien faite, et du sens commun, qui consiste à parler comme le commun des mortels. Richesse une chose intangible ? et pas richesse le vêtement ou la nourriture ? (si le traducteur a bien traduit la pensée de l'auteur), ce sont là vues originales et qui rappellent la trouvaille de M. de Belmontet : Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime ! Pour M. Hecht, être magnanime sera la vraie richesse, je le veux bien, mais beaucoup de pauvres diables n'en auront pas le ventre arrondi.

Peut-être dira-t-on que c'est attacher trop d'importance à une définition. Mais non ! Il faut, avant tout, savoir de quoi on parle et, si on a la prétention de préciser les bases économiques de la civilisation, il ne faut pas confondre richesse économique et richesse morale. La vertu n'est une richesse que dans la bouche des prédicateurs ; un banquier ou un industriel qui la ferait entrer dans son bilan ferait sourire, tout comme Harpagon qui comptait ainsi la dot de sa fille. Décidément, M. Hecht rappelle souvent Molière.

En vérité, la science économique est assez difficile en elle-même, et les erreurs qu'on peut y commettre sont assez dangereuses pour qu'on ait le droit d'être sévère pour un quidam qui vient nous étourdir de ses billevesées personnelles. M. Hecht se vante de répudier la loi de l'offre et de la demande ; c'est à peu près aussi sensé que de répudier en géométrie la loi des angles d'un triangle, égaux à deux angles droits ; et il propose à la place un système de salaires qui garantirait des conditions de vie convenables à chaque travailleur. Mais aucun système ne les garan-

tira mieux que la loi qu'il répudie, et tout autre système que la liberté (car l'offre et la demande, c'est la liberté) n'arrivera qu'à la contrainte, à la diminution de la production et finalement à la misère.

Ennemi de la liberté pour l'industrie, M. Hecht l'est également pour le commerce, et il remplace le libre-échange par un protectionnisme universel ; plus de concurrence, chaque pays produira seulement ce pour la production de quoi il est qualifié, et on devine que dans ce beau plan la France n'aura plus la permission de produire que du vin et des articles de luxe ; or, comme les autres pays garderont le droit de mettre des taxes prohibitives sur ces produits, ou même de les interdire complètement, ainsi que l'Amérique fait de nos vins, on voit que la nouvelle civilisation dont M. Hecht se fait le héraut ne nous serait pas trop favorable. Mais, au fait, cet auteur, quoique écrivant en anglais et pourvu d'un prénom anglais, pourrait bien, de par son nom germanique et ses diplômes zurichois, être un Allemand, et ceci expliquerait certaines choses. Mais en laissant de côté ce point de vue particulier, reste que le nouveau système de gouvernement, qu'il résume à la fin de son livre en 14 articles obligatoires et immédiats, et 6 articles éducatifs et graduels, est une simple socialisation générale de la production et de la répartition ; tout sera évalué, contrôlé, statistiqué, favorisé, défavorisé, et le résultat de cette belle organisation serait certainement déplorable, comme dans tous les pays qui abandonnent la liberté pour la contrainte. Le socialisme est la mort, à brève ou lointaine échéance, de toute prospérité économique.

§

Revenons aux choses sérieuses et aux richesses qui sont des richesses et non des concepts intangibles. Le fer en est une, incontestablement, et c'est pourquoi on lira avec intérêt et profit le second volume, **La Métallurgie**, de la vaste enquête de M. Paul de Rousiers sur **Les Grandes industries modernes**. Nous sommes enfin ici sur un terrain solide où la science peut marcher, tandis qu'elle n'a vraiment pas à intervenir dans les palingénésies socialisantes ; et quand on aura lu le livre de M. de Rousiers, on saura ce que c'est que la métallurgie (extraction, réduction du minerai, utilisation de la fonte, construction

mécanique, intégration et concentration) et ce que sont les grands marchés métallurgiques du monde (marchés anglais, allemand, américain, français, dont on connaît l'importance actuelle, et aussi belge, italien, russe et tchéco-slovaque). En vérité, que demander de plus et de mieux?

Et le vin aussi est une richesse. Aussi le travail très documenté de M. Prosper Gervais, **La Viticulture en France de 1913 à 1923, avant, pendant et après la guerre**, devra-t-il être étudié par tous ceux qui ont souci de notre prospérité économique nationale. Nous sommes menacés, ici, d'une crise de surproduction contre laquelle nos viticulteurs devraient se prémunir, d'une part en distillant le vin en excès (l'alcool trouvera toujours son emploi dans l'industrie), d'autre part en exportant ; malheureusement, cette exportation se heurte à la fois à la phobie de l'alcool dans les pays américains et scandinaves, et à la phobie du libre échange dans presque tous les autres pays. Ah ! que le protectionnisme outrancier nous a fait de mal ! Le jour où les peuples se rendront compte que les tarifs douaniers sont les grands ennemis de la production, nos viticulteurs auront devant eux le plus bel avenir ; au lieu de se murer contre les vins d'Espagne ou d'Italie, qu'ils démolissent les murs des autres pays, et leur richesse sera doublée.

§

L'ouvrage, d'ailleurs très intéressant, de M. Jean Desthieux, **Scandales et Crimes sociaux**, provoque, de par son sous-titre, *Assistance publique, Prostitution, Démence, etc.*, quelque surprise. L'Assistance publique serait plutôt un bien social qu'un mal social (je la suppose bien gérée). La Prostitution est certainement un scandale, mais de caractère moral individuel plus que social ; on pourrait supposer Robinson dans son île, ayant pour Vendredi une femme, et celle-ci ne lui accordant ses faveurs que moyennant quelques patates ou quelque verroterie. Enfin la Démence n'est vraiment pas le fait de la société, mais de la maladie. Et l'on dira qu'en remarquant tout cela, j'enfonce des portes ouvertes ; sans doute, mais, en employant de mauvaises ellipses, on ouvre des portes qui devraient être fermées, car en attribuant à la société des crimes et des scandales qui sont le fait des individus, on a le double tort de pousser les individus à se

croire innocents de leurs vices, ce qui les détournera de s'en corriger, et à croire que la société en est responsable, ce qui les lancera frénétiquement contre elle.

Est-ce à dire que tout soit parfait dans notre bureaucratie d'assistance publique, de surveillance de la prostitution et de traitement des aliénés ? Assurément non, et il y aurait beaucoup à retenir dans les critiques de M. Jean Desthieux, mais on souhaiterait que ces critiques fussent formulées de façon plus pondérée et plus judicieuse ; quand on le voit qualifier incidemment l'impôt de « moyen arbitraire d'équilibrer un budget », on voudrait bien savoir quel peut être l'autre moyen ; la domanialité ? Mais aucune exploitation domaniale ne nous donnera les 32 ou 33 milliards dont nous avons besoin en cet an de grâce 1925; alors résignons-nous à l'impôt. Seulement tâchons d'en tirer le meilleur parti. Or il est certain que dans notre énorme administration empoliticaillée, il y a beaucoup de gaspillage, de gabegie, de parasitisme et de niaiserie ; tout ce qui est d'inspiration collectiviste mérite ces divers noms. Heureusement, il n'y a pas en France que des politiciens, et on trouvera dans les dires de M. Jean Desthieux, du docteur Voivenel son collaborateur et de bien d'autres, d'excellentes et précieuses idées à mettre en application.

Aussi en trouvera-t-on dans **Les Enfants de Caïn**, enquête sérieuse que M. Louis Roubaud a menée sur les maisons de correction. Aucune matière n'est plus délicate que celle de la punition et du reclassement des enfants coupables ; qui pourra faire la distinction entre les natures vraiment vicieuses et les caractères simplement faibles ou violents, que leur passage dans ces maisons dangereuses pervertit justement et parfois de façon irrémédiable? Deux des documents joints en annexe au livre de M. Roubaud, les deux premiers, sont suggestifs; ils montrent qu'on pourrait obtenir de bons résultats dans de nombreux cas, en traitant ces malheureux enfants avec beaucoup de douceur et d'affection ; mais comme, dans d'autres cas, les personnes qui se dévouent sont mal récompensées de leur dévoûment ! Il est rare que ceux qui se sont consacrés à ce relèvement de l'enfance coupable n'aient pas été quelque jour victimes d'odieux chantages de la part de certains petits serpents.

Et puis jeunes criminels, prostituées, fous et demi-fous, il y a

autre chose sur terre ! Si l'on s'occupait un peu moins des âmes de sang, de boue et de fiel et un peu plus des âmes de beauté et de lumière ?

MÉMENTO. — *Le Moniteur officiel du Commerce et de l'Industrie* a publié le 1er avril un supplément sur *Le Commerce extérieur de la France pendant l'année 1924*. Pour la première fois, notre balance du commerce s'est soldée en excédent : 41.454 milliards aux exportations contre 40.312 aux importations (les chiffres respectifs en 1913 avaient été 6.880 contre 8.421). Cette hausse énorme, qui tient à la baisse de la valeur du franc, a moins de signification que le tonnage qui lui aussi a augmenté, passant de 44.220 millions de tonnes en 1913 à 56.490 en 1924 aux importations, et de 22.074 à 29.385 aux exportations. Tout ceci est très satisfaisant (le premier trimestre 1925 a ici un petit recul). Ce qui l'est beaucoup moins, c'est la situation financière, en dépit de la brochure optimiste *La Situation financière au début de l'année 1925*, publiée par le Ministère des Finances. Cette brochure ne dit rien de la crevaison du plafond d'émission des billets de la Banque de France, dépassé de 2 milliards depuis quelque temps. Le Gouvernement qui a violé ses conventions avec la Banque de France et qui a obligé cet établissement, jusqu'ici unanimement respecté, à publier un certain nombre de bilans hebdomadaires faux, a commis un véritable crime contre la nation et contre le crédit public, et c'est justice que le dernier Cabinet se soit honteusement écroulé. Aucune Chambre n'a été plus désastreuse que celle issue des élections du 11 mai 1924 ; une situation simplement délicate a été aggravée en dix mois de la façon la plus redoutable. Puisse le nouveau Cabinet réparer les fautes entassées par l'ancien ! — Dans l'*Economiste européen* d'avril, un bon article de M. Théry, *Pour une politique gouvernementale de natalité* (Ah ! si tout le Cartel des gauches pensait là-dessus comme le Dr Pinard, un des siens !), et dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 avril un autre excellent article de M. Charles Benoist, *Les Maladies de la Démocratie : La Parlementarite*, qui mériterait un long commentaire. — *La Paix par le Droit*, annonçait que M. George Scelle a présidé un Banquet de la Paix. Il a pris sa revanche depuis ! Dans le clan pacifiste, on annonce la publication d'une nouvelle revue, *Justice et Paix*, qui sera dans le monde catholique ce qu'est la *Paix par le Droit* dans le monde protestant. Espérons que le nouveau journal sera un peu plus franc du collier. Il est désolant de voir des pacifistes lier partie avec des socialistes partisans de la révolution sociale ; la guerre civile est plus odieuse encore que la guerre étrangère. — Les semences de haine sont si nombreuses aujourd'hui qu'il faut applaudir aux *Ligues de bonté* que leur fondatrice, Mme Eugène Simon, 3, avenue du Bois-de-Boulogne, demande au *Mer-*

cure de faire connaître. Ces *Ligues de bonté pour l'éducation morale de la jeunesse* consistent à habituer l'enfant à : 1° faire chaque jour un acte de bonté ; 2° ne pas dire de mensonge ; 3° protéger les faibles et aider les malheureux ; 4° respecter les vieillards et les infirmes ; 5° être poli avec tout le monde ; 6° être bon pour les animaux. Malheureusement, notre éducation, surtout primaire, va souvent en sens opposé, et trop d'instituteurs gangrenés par le bolchevisme ne cherchent qu'à cultiver la haine, l'envie et la violence dans les âmes de leurs élèves. On ne saurait donc trop louer l'action de ces Ligues de bonté, qui sont d'ailleurs essentiellement laïques, et je crois même antireligieuses, ceci pour rassurer les sots qui voient partout le goupillon.

HENRI MAZEL.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Cabanès : *Au chevet de l'Empereur*, Albin Michel, éd. — *Dans l'intimité de l'Empereur*, Albin Michel, éd.

Les deux derniers livres du Dr Cabanès sont d'un intérêt passionnant. L'auteur de *l'Histoire éclairée par la clinique* peut les compter parmi ses plus réussis. Montaigne affirmait que le véritable moyen de connaître les hommes de la plus grande réputation, César, Pompée et leurs semblables, serait de savoir comment ils se conduisaient dans leurs ménages, et non point à la tête des armées. Cabanès rappelle que V. Duruy écrivait au Dr Corlieu, qui lui avait fait part de ses recherches sur les morts des rois de France :

On nous rendrait service, à nous historiens, si l'on soumettait toutes les morts tragiques de personnages importants à une sérieuse étude médicale. Pour Charles IX, je me suis hâté de remplacer la fameuse sueur de sang par une phtisie ; c'est plus prosaïque ; mais le procès-verbal d'autopsie ne permet pas de conserver la tradition

L'historien ayant besoin de tout élucider, et ne pouvant être omniscient, doit, « pour des cas déterminés », recourir aux spécialistes. Le médecin peut, mieux que tout autre, étudier « l'ivresse du pouvoir », dont l'action fut si nocive chez Napoléon. Il montrera, dans un mouvement révolutionnaire, le rôle de l'alcool et des tares mentales des meneurs. Il nous expliquera l'influence de la contagion mentale dans la choréomanie des flagellants, les démonolâtries, et dans les phénomènes d'hystéro-épilepsie. Les morts des souverains ont toujours, par leur soudaineté, par

leurs circonstances plus ou moins étranges, donné lieu à des rumeurs d'empoisonnement :

La réalité n'est, en général, pas si dramatique ; grâce aux progrès de la médecine légale et de la toxicologie, on est arrivé à réhabiliter certains personnages injustement accusés, à les laver d'une inculpation reconnue injustifiée. C'est une des tâches les plus nobles du savant de s'employer à cette besogne de réhabilitation ; c'est une de ses plus pures satisfactions de réfuter des calomnies plusieurs fois séculaires.

(Voir *les Morts mystérieuses de l'Histoire* et *Poisons et sortilèges*.) Le médecin, sans s'arrêter aux théories qui considèrent, avec Herbert Spencer, le grand homme comme la résultante d'un énorme agrégat de forces qui ont déjà agi pendant des siècles, a le droit de rechercher — surtout à propos d'un César et d'un Napoléon — si le sort d'un empire se trouve ou non lié à la constitution physique du monarque qui préside à ses destinées. Il arrivera souvent, que, dans cette recherche des « petites causes », il se montrera moins audacieux que l'historien. Voltaire n'a pas hésité à soutenir que le mariage des rois a fait, en Europe, le destin des peuples et, seul, un imaginatif comme Michelet pouvait diviser le règne de Louis XIV en deux parties : avant et après la fistule. Ce n'est pas un médecin qui a fait dépendre le sort du monde de la longueur du nez de Cléopâtre et du grain de sable de l'urètre de Cromwell. Cabanès se gardera bien d'attribuer exclusivement la perte de Waterloo à l'état de santé de Napoléon le jour où cette bataille s'est livrée. Il sourit du Victor Hugo qui écrit ;

Un roi, cela vieillit, même un roi fort, puissant.
... Dieu joue avec leur Majesté contrite ;
Dans la toute-puissance il a mis la gastrite ;
. . . .
S'il a mal digéré, le ciel est obscurci ;
Son moindre borborygme est une âpre secousse ;
On chancelle s'il crache, on s'écroule s'il tousse ;
Son ignorance fait sur la terre un brouillard.

Malgré sa déformation professionnelle, le médecin sait que le moral n'est pas fatalement asservi à nos misères physiques. Il connaît les exemples admirables de Grégoire le Grand, qui réglait les affaires du monde du lit où le clouaient de continuelles tortures, de Guillaume de Nassau, du Maréchal de Saint-Arnaud

qui, pour gagner la bataille de l'Alma, parvint à triompher momentanément d'une hydropisie du péricarde ; mais, pourquoi tairait-il les renseignements qu'il peut donner aux philosophes et aux historiens ? C'est lui qui dénombre les fous et demis-fous parmi les chefs d'Etat ou les fondateurs de sectes (voir *Fous couronnés*) ; c'est lui qui nous explique pourquoi les enfants conçus pendant les périodes révolutionnaires peuvent subir le contre-coup des émotions violentes éprouvées par leurs parents, et devenir ainsi des candidats aux psychopathies. Voltaire a traité Louis XI, d'imbécile, parce que ce dernier demandait au prieur de Notre-Dame de Salles, à Bourges, de prier « incessamment Dieu et Notre-Dame de Salles pour moy, à ce que leur plaisir soit m'envoyer la fièvre quarte, car j'ay une maladie dont les physiciens disent que je ne puis être guéry sans l'avoir ». Mais Cabanès nous apprend qu'au moyen âge, on croyait que la fièvre quarte guérissait de l'épilepsie. Or, Louis XI était atteint de cette affection. Et si, d'autre part, on sait que le roi souffrait de la lèpre, quelle vive lumière ces documents jettent-ils sur sa psychologie ! Ainsi s'expliquent son humeur atrabilaire, la claustration étroite qu'il s'imposa dans les derniers temps de sa vie. La syphilis de François Ier donne la clé des missions secrètes envoyées à plusieurs reprises au Brésil pour rapporter du bois gayat ou palme saincte, qu'on utilisait à cette époque contre la vérole. La folie de don Carlos, avec son évolution particulière, fut parfaitement élucidée le jour où un savant vint démontrer que son état démentiel provenait d'accès intenses de fièvre quarte. Quant à l'influence de l'hérédité dans les familles royales, nul ne nous déniera le droit d'en disserter avec plus de précision que tout autre.

Dans un travail consacré Au *rôle des médecins dans les études historiques* — et que Cabanès cite très élogieusement — le Dr Paul Fabre, de Commentry, dit :

Les uns, en tant que médecins de souverains, ont, par la relation de l'état morbide de leurs augustes clients, donné souvent la clef de problèmes historiques. D'autres, médecins d'armée, ont fourni des mémoires qui élucident bien des points dans l'histoire des entreprises militaires auxquelles ils ont assisté. D'autres encore, chargés de soigner *in extremis* des hommes célèbres, ou simplement de faire leur autopsie, ont laissé de vrais documents très utiles pour l'Histoire. Enfin, il

est aussi des médecins qui, par leur situation, leurs goûts ou leurs aptitudes, se sont contentés de transmettre aux générations futures la relation générale des faits qui se sont passés sous leurs yeux et de leur temps.

Cabanès, dans toute son œuvre si intelligente et si laborieuse, montre combien les meilleurs d'entre eux savent éviter les exagérations. J'ai dit, au début de cette rubrique, qu'un clinicien n'aurait pas osé porter les affirmations d'un Michelet.

Certains historiens, écrit Cabanès, enclins à de hâtives généralisations, ont attribué à un épiphénomène une valeur causale d'une imporsance excessive. Pour Michelet, par exemple, le règne de François Ier se divise en deux périodes : *avant l'abcès* et *après l'abcès*, comme celui de Louis XIV sera coupé en deux morceaux bien distincts et coupé par une opération chirurgicale, *avant la fistule* et *après la fistule*.

Michelet n'hésite pas à dire : « Henri IV signa entre deux diarrhées le rappel des Jésuites en France. » L'influence du cuisinier du premier ministre sur la France lui apparaît considérable ; l'Etat, « c'est le pouls et le ventre du Roi-Soleil ». Michelet aimait la médecine ; mais, comme tous les littérateurs qui ont flirté avec notre science, il n'a pas su garder la mesure.

Nous ne sommes pas, hélas ! nous non plus, à l'abri de ce reproche.

Trop de médecins, aveuglés par une théorie ou ce qu'ils croient une trouvaille clinique, déforment outrageusement la réalité pour la faire entrer dans leur théorie ou leur trouvaille. Ont-ils écrit un livre sur un syndrome quelconque, ils le truffent sans hésiter d'exemples historiques, le même grand homme présentant ainsi des syndromes différents. J.-J. Rousseau sera considéré comme un neurasthénique par un médecin ayant écrit de la neurasthénie, comme un dégénéré « dromomane » par le professeur qui publie une monographie sur la dromomanie, comme un « persécuté délirant » par tel autre, comme un « persécuté raisonnant » par l'auteur d'un livre sur les folies raisonnantes. Les exemples sont innombrables, et c'est cela qui nous rend suspects et un tantinet ridicules auprès des écrivains. A voir les diagnostics et les interprétations se déformer ainsi, ils doutent de notre science. Dans le domaine de la critique littéraire, à quels excès ne se sont pas portés les médecins, et comment les artistes ne s'emporteraient ils pas devant les prétentions de quelques

confrères à expliquer avec une naïve certitude le problème du génie. Les grotesques insultes d'un Max Nordau, les assimilations, trop rapides d'un Moreau (de Tours), comparant le génie et la folie, les caricatures de Lombroso sur l'épilepsie et ses relations avec le talent, ont, une fois pour toutes, indisposé les littérateurs à notre égard. Et quand, leur portant des observations précises et prudentes qui ne prétendent qu'à placer notre modeste pierre dans l'édifice, nous souffrons de leur indifférence, — disons de leur méfiance, — force nous est de nous avouer que nous en sommes responsables.

Pour Napoléon, les exemples significatifs abondent dans les deux superbes livres du Dr Cabanès.

Ainsi, Lombroso, partisan du rôle de l'épilepsie dans l'étiologie du génie, en fait un *épileptique*. Aussitôt, confrères de « cherrer » (excusez-moi). Un certain Dr César Juarros de poser en principe qu'être épileptique est une des meilleures conditions pour faire la guerre.

La guerre est une chose d'impulsion, d'inconscience, d'irritation, de brusquerie ; c'est la chose du moment... franchise, brutalité, énergie, n'est-ce pas presque la description du syndrome épileptique ?... Les triomphes de Napoléon sont les triomphes de son épilepsie. Sa volonté et son énergie dans les moments difficiles ont la valeur clinique d'équivalents épileptiques, d'impulsions. Il suffit de rappeler la ténacité morbide avec laquelle il risque sa vie à Arcole, comme aussi le sort de son armée, lorsqu'il se lance, sans autre arme qu'un drapeau, contre une armée entière... Napoléon, à une autre époque de l'histoire, et non atteint d'épilepsie, n'aurait pas été peut-être Napoléon, et, à la tête de ses troupes, peut-être eussions-nous mieux fait que lui, à Iéna ou à Austerlitz (*sic*).

Le Dr Cabanès, dont l'indulgence est grande, se contente de trouver cette thèse « paradoxale » et « amusante ». Mais, comment voulez-vous que de pareilles idioties ne fassent pas hausser les épaules ?

Napoléon est jaune de teint. Bon ! disent deux professeurs qui ont étudié la jaunisse et créé la « cholémie familiale et héréditaire », c'est un « cholémique familial héréditaire ».

Il est devenu gras, de peau fine, et ses extrémités sont belles. Et voici qu'un spécialiste des glandes à sécrétion interne s'empresse de déclarer que Napoléon fut atteint de *dystrophie génitale* par *hypopituarisme*. Ouf ! Enchanté de cette trouvaille,

un médecin — d'origine espagnole encore — le Dr Diego Carbonell, de conclure qu' « il est très possible qu'un favori ait été l'auteur de sa paternité douteuse ». Vraiment, on croit rêver.

Quant à ce médiocre et insuffisant Antommarchi, qui fut si inférieur à sa tâche, ne s'avisa t-il pas de découvrir sur le crâne de Napoléon l'organe des conquêtes, l'organe de l'ambition, l'organe de la dissimulation, l'organe du calcul, l'organe de l'esprit d'induction?

Tout ceci sert de repoussoir au Dr Cabanès. La prudence avec laquelle ce dernier tire des conclusions n'a d'égale que l'habileté avec laquelle il trouve les documents. **Dans l'intimité de l'Empereur, au chevet de l'Empereur**, il prend connaissance des moindres troubles physiques. Il indique à peine son interprétation. Cet homme si fin a vu ses confrères dire tellement de bêtises, qu'il en garde une discrétion souriante. Mais à suivre de si près dans toutes ses misères physiologiques (Napoléon maître du monde eut des hémorroïdes et la gale, comme Louis XIV eut des punaises et une fistule) celui qui bouleversa l'univers, le Dr Cabanès a écrit deux livres extrêmement émouvants. Il pose, au sujet de Napoléon, le problème des relations cliniques de l'arthritisme et de la tuberculose. *Napoléon fut un tuberculeux*. Cette tuberculose date de la jeunesse. Corvisart avait reconnu une congestion du poumon chez le général Bonaparte. A l'autopsie, on remarqua des adhérences pleurales à gauche. Le poumon du même côté était légèrement comprimé par un épanchement pleural ; le lobe supérieur était parsemé de tubercules et présentait quelques petites excavations tuberculeuses. Il existait aussi de l'hypertrophie des ganglions bronchiques dont quelques-uns suppuraient.

Les tuberculeux offrent fréquemment les deux aspects qu'eut successivement Napoléon. D'abord maigres, voûtés, chétifs d'aspect, quand ils évoluent vers cette forme, dite scléreuse, de la tuberculose, dont on ne meurt que tard, ils engraissent d'une façon étonnante. Ils deviennent lourds et courts d'haleine, et la science nous a expliqué récemment le pourquoi de cette modification. Le poumon qui se sclérose voit sa mobilité et sa capacité fonctionnelles se rétrécir considérablement ; or, on a prouvé que le fonctionnement pulmonaire était des plus importants pour brûler les graisses. *Hypofonctionnement pulmonaire égale*

accumulation du tissu graisseux. Les emphysémateux, les asthmatiques ont un aspect obèse particulier. Il vous suffira d'aller au Mont Dore pour être convaincus. La tuberculose, maladie heureusement des plus guérissables (ou, du moins, des plus supportables), contre laquelle l'organisme semble se défendre de mieux en mieux, grossit — considérablement parfois — le malade. Le tuberculeux qui engraisse, disons-nous, est le tuberculeux qui guérit.

J'ai prononcé le nom d'asthme, d'emphysème. C'est que la tuberculose fibreuse — celle qui ne tue pas (ou qui ne tue que lentement) — entraîne très souvent l'asthme et l'emphysème dits symptomatiques. Et nous touchons là au problème que le subtil clinicien Cabanès a posé à propos de Napoléon, en évitant la moindre exagération : *les relations de la tuberculose et de l'arthritisme*, ce dernier n'étant fréquemment que le résultat de la défense de l'organisme contre un bacille de Koch à demi vaincu. L'argumentation de Cabanès est concluante. On ne peut qu'admirer la façon dont il serre le problème de près, étudiant les ascendants et les collatéraux de l'Empereur, montrant que le duc de Reichstadt, fils de tuberculeux, cancérisé par surcroît, ne pouvait échapper à la tuberculose, « tenant, du reste, de sa mère, éminemment lympathique, une prédisposition à la scrofulo-tuberculose ».

Les longues pages consacrées à « la dernière station du calvaire » sont extrêmement émouvantes. L'Empereur déchu, confié dans une île malsaine à un gouverneur imbécile, fut maltraité. Deux médecins anglais qui voulurent conserver leur indépendance, O'Meara et Stokoë, furent, par leur gouvernement, chassés de son chevet. Stokoë, même, fut traduit devant une cour martiale et rayé des cadres de la marine. Il n'est pas douteux que Napoléon a souffert considérablement d'un climat mauvais, d'une alimentation détestable (légumes avariés, viande de mauvaise qualité, beurre rance) dans une île dont la mortalité était grande. Sa fin a été accélérée par une hépatite (endémique à Sainte-Hélène) dont le gouvernement anglais — sans pitié jusqu'au bout — a toujours essayé de nier l'existence.

Dr PAUL VOIVENEL.

HYGIÈNE

La Culture physique et les femmes. — Il est devenu difficile d'écrire sur l'éducation physique appliquée à la femme. Des partisans déterminés de la spécialisation sportive réclament, pour elle, les mêmes droits que pour l'homme à fouler l'arène des stades. D'autres personnes prétendent, au contraire, lui en interdire l'accès. Certains vont jusqu'à dénier à l'exercice physique toute espèce d'utilité dans un programme raisonnable d'éducation féminine.

Il convient, dans un tel débat, d'adopter la ligne de conduite que suggère l'observation des résultats de chaque système. Le dernier, celui d'après lequel nos filles doivent être élevées en les maintenant dans un état de quasi sédentarité, est, à coup sûr, déplorable. Toutes les fillettes rachitiques, les atrophiées, toutes celles dont le développement s'est prématurément arrêté, les tuberculeuses, la plupart des anémiques et des chlorotiques, les déviées de la colonne vertébrale, toutes ou presque toutes sont des sédentaires qui ignorent l'exercice musculaire et ses modalités.

Il n'est pas douteux que nombre de ces malades auraient été prémunies contre leurs infirmités ou leurs lésions, si elles avaient sagement usé de cet incomparable excitant de la nutrition générale qu'est l'exercice.

Une femme n'a pas un moindre besoin d'activité physique qu'un homme. C'est un avantage, pour elle, d'avoir une bonne santé et d'être douée de vigueur. La maternité l'exige. Nous n'en sommes plus à trouver, comme il y a deux siècles, qu'une certaine délicatesse, des forces juste suffisantes pour une promenade d'une heure, un appétit dédaigneux et promptement satisfait, joint à cette timidité qui accompagne ordinairement la faiblesse, soient au nombre des bienfaits qu'une femme doive retirer de son éducation. Supposer que tel est l'idéal de l'autre sexe est se méprendre gravement.

Que les hommes ne se sentent pas attirés vers les femmes au type masculin : j'en conviens Qu'une certaine faiblesse relative, qui semble demander la protection d'une force supérieure, soit un élément d'attraction : je le reconnais. Mais que cette faiblesse deviennent maladive : elle représente aussitôt un élément de répulsion.

Je vais plus loin et j'ajoute : pour les femmes, l'absence de culture physique a des conséquences pires, si c'est possible, que pour les hommes. Car la fin suprême de la femme est le mieux-être de la postérité. Elle ne peut l'assurer que par les dons naturels que lui confère une santé parfaite. Elle n'acquiert celle-ci que par une hygiène comportant, au premier rang de ses pratiques, le mouvement et l'exercice physique.

Mais il ne résulte point obligatoirement de ces faits qu'il faille appliquer sans précaution à la femme les méthodes d'exercice jusqu'ici réservées à l'homme. L'éducation physique féminine doit demeurer essentiellement et simplement hygiénique.

Les efforts intenses ne lui sont point salutaires. Ils la fatiguent vite. Sont-ils prolongés? Ils finissent par ruiner sa santé. Les fonctions spéciales qu'une femme doit subir et remplir sont incompatibles avec un travail musculaire violent. La femme n'est point construite pour combattre, mais pour procréer.

§

Il existe beaucoup de méthodes de gymnastique féminine. Si l'on voulait mettre en évidence les tendances éducatives, au point de vue féminin, on devrait, à l'heure où j'écris ces lignes, parler de la *gymnastique harmonique* d'Irène Popard, de la *gymnastique rythmique* de Jaques-Dalcroze, de la *gymnastique rythmique hellénique* de Duncan, de la *gymnastique danse* d'Odie Kintzel, de la *gymnastique chorégraphique* de Jeanne Ronsay, de la *gymnastique artistique et rationnelle* de Dissart. Je m'excuse de ne citer que ces méthodes. L'énumération est incomplète, mais le titre de chacune d'elles nous fait comprendre l'orientation actuelle vers la formation physique de la femme par la danse et le rythme.

Hébert s'est consacré à l'éducation physique féminine et enfantine. La *méthode naturelle*, quand elle est bien dosée, est excellente. Depuis vingt-cinq ans, le Dr Tissié, le fondateur de la Ligue française d'éducation physique, applique avec succès aux institutrices de l'école normale de Pau la méthode de gymnastique suédoise de Ling.

Une gymnastique de la femme ne doit s'inspirer que de la physiologie et de l'expérience. Elle ne doit point être un dogme, mais viser seulement à être efficace, simple et accessible à toutes.

Elle variera donc ses procédés et ses moyens selon l'état du développement organique et les conditions de santé de chaque personne; pour tout dire, elle s'adaptera aux constitutions les plus différentes.

Ce que l'exercice doit procurer aux femmes, c'est, avant toute chose, la santé et l'équilibre physiologique. C'est ensuite l'entretien et la prolongation de l'aspect juvénile. Toutes ne peuvent point être belles, au sens morphologique du mot; mais toutes peuvent, du moins, acquérir et conserver longtemps, dans leur démarche, la grâce, la souplesse et la légèreté qui caractérisent l'allure de la jeunesse.

Les formes, elles-mêmes, peuvent être corrigées par le travail musculaire, soit en supprimant tout excédent adipeux, soit, au contraire, en provoquant un épanouissement musculaire qui assure la symétrie et les belles proportions.

L'exercice apparaît surtout comme le grand régulateur de la nutrition. Suivant les modalités de son application, il fait engraisser les maigres et maigrir les obèses. Il tend à ramener les personnes qui le pratiquent régulièrement à un type de complexion moyenne, bien proportionné, et dont les actes nutritifs sont ceux-là même qui caractérisent l'équilibre physiologique et, pour tout dire, la santé.

Toutefois, en exerçant une femme, il faudra se garder de rechercher un développement musculaire excessif. Les formes de la femme sont enveloppées d'une certaine quantité de graisse qui leur donne leur apparence arrondie caractéristique et les différencie des formes masculines à reliefs musculaires plus accusés. Cette graisse est une réserve alimentaire générale prévue par la nature pour subvenir aux besoins supplémentaires engendrés par les maternités à venir. Il faut se garder de la faire disparaître, de l'épuiser, en sollicitant un développement musculaire athlétique. D'autre part, il ne faut pas moins éviter de la laisser s'accumuler en ces hypertrophies extrêmes qui empâtent, déforment, alourdissent et aboutissent presque toujours aux plus graves et aux plus douloureuses infirmités.

Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, les indications hygiéniques de l'exercice sont les mêmes pour les filles et les garçons. Mais, dès la neuvième ou dixième année, des différences apparaissent qui s'accentueront de plus en plus jusqu'à l'âge adulte. Les filles

sont handicapées, au point de vue du développement musculaire.

Il faut écarter de l'éducation physique de la jeune fille les exercices qui ne visent qu'à ce seul développement. Ils seraient, à la longue, non seulement inutiles, mais dangereux. Les femmes ne devraient point établir des records athlétiques. Les résultats qu'elles obtiennent ne sont, d'ailleurs, en aucun cas, comparables aux records masculins. Elles doivent se contenter d'une simple initiation athlétique. Il faut leur déconseiller l'athlétisme, dans tous les cas où il est pratiqué en compétition, suivant le code olympique actuel. Les efforts exigés dans de telles conditions surpassent, en général, les ressources physiologiques de la femme. Il y aurait lieu d'étudier pour elle un code sportif spécial, en tenant compte que sa force musculaire moyenne atteint environ les deux tiers de celle de l'homme.

Dr MAURICE BOIGEY.

ENSEIGNEMENT

Alice Descœudres : *Ce que pensent les enfants : richesse et pauvreté*, Editions Foram, Neuchâtel et Genève. — M. Esmonin : *Historiographie de Pascal*, « Bulletin de la Société d'histoire moderne ».

La mode est aux enquêtes dans les divers milieux sociaux. Notamment on interroge avec anxiété la jeunesse des deux sexes sur ses aspirations, ses goûts, ses idées, ses projets, ses revendications; c'est chose d'ailleurs assez naturelle qu'on cherche à savoir ce que pensent et ce que veulent les générations nouvelles qui se sont levées pendant la grande bourrasque. La tourmente n'a-t-elle pas creusé un fossé profond dans le monde ? Tous les intérêts particuliers et collectifs, toutes les raisons d'être des choses, toutes les formes de la société n'ont-elles pas été remises en question par l'immense conflit européen ? N'en doit-il pas sortir des réalités bien différentes de celles d'autrefois?

Mais voici qu'on se penche sur les enfants et qu'on les interroge sur certains problèmes moraux, sur les grandes questions dont dépend l'avenir du monde. Naïvement, candidement, les jeunes nous montrent qu'ils sont dans une large mesure conscients des tares sociales, l'alcoolisme, la guerre, la misère, et de leurs tristes répercussions dans la famille, que la vie a déjà fait éclore chez eux des impressions profondes qui saisissent l'être tout

entier et orientent son existence entière. Et il est impossible de n'être pas ému en lisant les réponses recueillies sur les multiples souffrances de la pauvreté, sur les maux résultant de la guerre et de l'alcoolisme, sur l'injustice au sein de laquelle nous vivons.

C'est à une éducatrice genevoise, Mlle Alice Descœudres, que revient le mérite de cette récente investigation dont les résultats sont si suggestifs. Les maîtres et les maîtresses auxquels elle s'est adressée ont posé aux élèves les questions par écrit, « sans les commenter, pour n'influencer aucunement les réponses ». Toutes les rédactions ont été faites en classe. Chaque élève indiquait son nom, son prénom, son âge, la profession des parents. L'instituteur ajoutait une note disant s'il s'agissait de milieu aisé, moyen ou misérable. Puis Mlle Descœudres a dépouillé et classé de façon systématique les 1.400 réponses qui lui sont parvenues de Genève, de Bienne, de Neuchâtel, de Zurich, de Bruxelles, de Paris, de Berlin, et, dans un livre copieux, elle nous expose les résultats de son enquête et nous dit. **Ce que pensent les enfants** au sujet de la richesse et de la pauvreté.

La première question était la suivante : Pourquoi travaille-t-on ? Faut-il travailler, même quand on est riche ? Réponses en majorité excellentes. Très peu d'enfants nient ou hésitent à reconnaître l'obligation morale du travail pour tous, et c'est là un indice consolant. Il est certain qu'avant la guerre beaucoup de jeunes filles aisées, qui répondent nettement oui aujourd'hui, auraient été moins formelles, car la nécessité du travail n'était pas admise encore, passé un certain niveau social. Quelques réponses négatives très excusables émanent d'enfants jeunes qui estiment que les riches ne doivent pas travailler, *pour laisser la place aux chômeurs*. Certains consentent à voir vivre de ses rentes, à la fin de sa vie, celui qui a longtemps peiné et économisé et qui peut d'ailleurs se livrer à un travail intellectuel, à des occupations en vue d'œuvres bienfaisantes.

Chez les enfants des milieux populaires, une crainte se fait jour : la fortune qu'on a acquise est-elle bien stable ? Entretiendra-t-elle toujours dans l'oisiveté son possesseur ? Beaucoup voient se dresser le spectre de la misère si l'on cesse de travailler. Nombreuses, très nombreuses sont les réponses dans le genre de celles-ci : « Si l'on ne travaille pas, un jour ou l'autre vient la misère, tandis que, pour les laborieux, la misère n'est pas à crain-

dre. — Le riche qui a gaspillé sa fortune ne peut plus, s'il est resté longtemps oisif, reprendre une occupation : tout labeur lui paraît lourd, pénible, et il travaille sans aucun goût. »

Une autre question était celle-ci : Quels sont les inconvénients de la pauvreté ? Quels sont les ennuis de la richesse ? Bien qu'on ne leur ait pas demandé d'examiner les causes de la pauvreté, beaucoup d'enfants donnent leur avis à ce sujet, et c'est pour accuser les pauvres eux-mêmes de leur misère. La paresse, le manque de volonté, de courage, de persévérance ont fait tout le mal. L'inconduite, l'ivrognerie, le goût des plaisirs, le mépris de l'épargne sont aussi à signaler. Parfois, il est vrai, le chômage, la maladie épuisent vite les économies d'un ménage et le plongent dans la misère. Et puis, n'y a-t-il pas des gens qui naissent pauvres, qui ont à élever une nombreuse famille et, malgré un travail assidu, restent dans leur état de pauvreté ?

Un Genevois pauvre (13 ans) peint une situation qu'il connaît bien : L'hiver, on manque de chauffage. On habite un étroit logement à cause du prix du loyer. On ne peut acheter bien des choses utiles dont on sent le besoin. La nourriture fait quelquefois défaut. Le père vit dans la crainte du chômage.

Une jeune fille riche habitant la même ville *imagine* mal cette situation du pauvre. Elle le plaint de n'avoir pas toutes les jouissances d'une instruction plus avancée, de manquer de luxe et de confort, de n'avoir « aucun plaisir des yeux quand on est dans sa chambre » ; de ne pas connaître les plaisirs de la musique, d'ignorer la campagne, de ne pas faire de voyages, de ne pas connaître la montagne et la mer.

« L'abîme qui sépare ces deux descriptions de la pauvreté, remarque Mlle Descœudres, n'est-il pas révélateur des deux mondes qui coexistent très souvent en s'ignorant ou à peu près dans nos villes modernes ? »

Si les enfants n'ont pas eu de peine à peindre les inconvénients de la pauvreté, ils étaient moins préparés à énumérer les ennuis de la richesse. Ils en ont trouvé cependant : la peur d'être volé, les vices nés de l'oisiveté, la haine et l'envie qu'on sent autour de soi, la crainte de n'être pas aimé pour soi-même.

§

Une mésaventure étrange survient à **Pascal**, dont la gloire subit quelques atteintes de la part de la critique historique. Tous

ses historiographes s'accordent à lui attribuer un certain nombre de découvertes scientifiques où ils trouvent la preuve principale de son génie. Mais leurs assertions ne sont pas toujours établies, bien s'en faut : du moins, des chercheurs attentifs et obstinés nous montrent qu'on a vraiment accepté jusqu'ici avec trop de facilité des faits purement légendaires. Il est intéressant à cet égard de lire une copieuse communication faite à la *Société d'histoire moderne* par M. Esmonin, professeur à l'Université de Grenoble.

Les inventions dans le domaine de la science appliquée que les biographes de Pascal lui attribuent sont un exemple frappant de ces erreurs propagées de génération en génération Tous nous avons appris sur les bancs de l'école que le haquet et la brouette, notamment, comptent parmi les inventions de Pascal. Or, si l'on prend la peine de consulter les dictionnaires antérieurs à 1623 et entre autres celui de Robert Estienne, on y lit que le haquet était *apud Parisos usitatissimum*, et on constate que la description qui en est faite ne laisse place à aucune contestation possible. Le cas de la brouette est plus caractéristique encore. Elle existait à l'époque de Charlemagne, où un glossaire la définit : *vehiculum unius rotæ*, véhicule à une roue. Sur un vitrail de la cathédrale de Chartres, il y a une représentation très nette de la brouette. Ces petites voitures à roue unique sont mentionnées fréquemment dans des textes à partir du XIVe siècle. Dans son *Dictionnaire du mobilier*, Viollet-le-Duc reproduit la vignette d'un manuscrit du XIIIe siècle, qui donne une brouette absolument semblable à celle dont nous nous servons aujourd'hui. Littré, d'ailleurs, cite de son côté des textes qui remontent au moyen âge. Cet ensemble de faits, facilement contrôlables, eussent dû mettre en défiance les Pascalisants contre une tradition invraisemblable. Au surplus, M. Esmonin met au défi qu'on découvre dans les écrits authentiques de Pascal la moindre allusion au haquet ou à la brouette.

Sur la foi de sa sœur Gilberte, on répète que Pascal découvrit seul, à 12 ans, les 32 premières propositions d'Euclide. M. Esmonin est plutôt sceptique à cet égard. Le jeune Blaise Pascal eût pu à la rigueur trouver peut-être le théorème relatif à la somme des angles du triangle, ce qui serait déjà admirable ; mais n'est-il pas déraisonnable de soutenir qu'il a également trouvé les 32 pro-

positions qui précèdent ? Au surplus, Tallemant des Réaux n'affirme t-il pas que Pascal avait lu Euclide en cachette ?

Gilberte Pascal veut aussi que son frère ait trouvé à 19 ans une machine arithmétique qui lui servit à soulager son père dans les grands calculs incombant à ce dernier pour la comptabilité de son intendance. Mais il est aujourd'hui prouvé que les Anglais connaissaient et pratiquaient la machine à calculer avant la naissance de Pascal.

Lui laissera-t-on du moins l'honneur de la « presse hydraulique ? » Les manuels de physique rappellent à qui mieux mieux que l'hydrostatique tout entière repose sur cette loi énoncée par Pascal : *Si, sur une portion plane de la surface d'un liquide, on exerce une pression déterminée, cette pression se transmet intégralement à toute portion de paroi plane ayant une surface égale à la première*, — principe dont on trouve une confirmation dans la presse hydraulique. Malheureusement pour Pascal, le physicien Duhem a retrouvé, dans les travaux de Stewin, mathématicien du prince d'Orange, mort trois ans avant la naissance de Pascal, « tout le fond du *Traité de l'équilibre des liqueurs* » et établi que Pascal n'a point voulu dire des nouveautés, mais seulement ranger « en une suite méthodique ce que les autres avaient dit avant lui ».

Quant à la célèbre expérience du Puy-de-Dôme, il convient de la ramener à sa véritable expression et de dire qu'elle a été simplement la réalisation d'une idée qui, après les travaux de Torricelli, hantait beaucoup de physiciens de l'époque. Descartes prétendait l'avoir suggérée à Pascal ; celui-ci se rebiffa non sans âpreté et expliqua que Descartes avait seulement garanti les résultats d'après les principes de sa philosophie, ce qui n'était pour lui, Pascal, qu'une hypothèse sans valeur.

Que conclure de tout ce qui précède ? Simplement ceci : que la biographie critique de Blaise Pascal est encore à écrire. Celle que suivent servilement tous les Pascalisants et dont ils se bornent à amplifier les données est due à la plume de Gilberte Pascal : c'est surtout un éloge funèbre pieusement mis par la famille en tête d'une œuvre posthume.

Qu'on rectifie cette biographie conformément à la vérité dûment établie, en rendant à Pascal seulement ce qui est à Pascal. En le faisant mieux connaître, on ne diminuera pas l'auteur des *Pen*-

sées. Et tout compte fait, on s'apercevra qu'il reste encore assez de preuves qu'il fut un homme de génie.

F. RONDOT.

FOLKLORE

Contes populaires, Première série, *Contes de la vallée du Lambon*, Paul Masson, Montauban. — *Idem*, Deuxième série, *Contes de la vallée de la Bonnette*, Paris, Champion et Montauban, Masson. — *Enquête sur les Usages et Traditions populaires du Quercy*. — *Enquête sur les Usages et Traditions populaires de la Creuse*. — *Folklore Brabançon*, nos 13 à 18, 1923-1924, Bruxelles, Vieille-Halle-aux-Blés. — *Léau et son Exposition d'Art, d'Archéologie et de Folklore*, Bruxelles, Vieille-Halle-aux-Blés, et Paris, Leroux. — Mémento.

En janvier 1900 fut fondée dans la petite commune de Comberouger par l'instituteur, M. Antonin Perbosc, une « Société traditionniste » locale dont l'activité fut suivie avec intérêt par Sébillot, de Beaurepaire-Froment et autres « traditionnistes » parisiens. Au cours des années furent recueillis par les membres de cette société, instituteurs des villages voisins et leurs élèves, un certain nombre de contes qui formèrent la matière d'un premier recueil, celui des **Contes de la vallée du Lambon**, vallée qui est le lieu de rencontre de deux dialectes de langue d'oc. L'éditeur a donné les textes et leur traduction. Les thèmes sont intéressants en ce qu'ils comblent certaines lacunes dans les cartes de répartition. Il y a quinze contes, dont plusieurs rappelant des fabliaux du moyen âge. Paru en 1914, ce petit recueil a passé inaperçu, et la guerre a aussi arrêté net l'activité de la petite société locale.

L'un des adhérents cependant de la société primitive, M. Jean Hinard, avait recueilli de son côté les **Contes de la vallée de la Bonnette**, elle aussi jusque-là délaissée des folkloristes; cette collection, récemment parue, contient 19 récits, en texte languedocien et traduction française par M. Perbosc. Ici aussi on retrouve des thèmes connus, quoique arrangés par les conteurs suivant un procédé de localisation dont on connaît par ailleurs le mécanisme.

Ce qui étonne, c'est que tant de recherches et de travail n'aient pas fait découvrir davantage. Est-ce que dans ces deux vallées le folklore oral a déjà tellement disparu? Certes, le fait ne serait pas extraordinaire; par exemple, la Savoie et le Dauphiné ne fournissent pas la dixième partie des recueils de Lorraine et de

Bretagne. Ou bien la Société locale a-t-elle fait un choix? Je pose la question avec l'espoir que l'émulation entrant en jeu, l'initiative de M. Perbosc ne sera pas perdue, mais qu'au contraire tous les villages du Tarn-et-Garonne seront étudiés de même. Il faudrait ensuite reporter sur cartes les découvertes, donner aussi les variantes, les légendes locales de fées, génies, trésors, saints, miracles. L'idée primitive que le folklore ne consiste que dans l'étude des contes populaires a fait son temps; il faut recueillir au plus vite toutes les manifestations populaires.

C'est sur cette base élargie que sont fondées deux autres initiatives provinciales auxquelles on souhaite ici cordialement le succès. L'abbé Eugène Sol, curé de Notre-Dame à Cahors, a rédigé un **Questionnaire** pour le Quercy; et M. Louis Lacrocq, avocat à Guéret, a, comme président de la Société des Sciences de la Creuse, distribué un **Questionnaire** dans son département.

Mais je crains que M. Sol et M. Lacrocq ne récoltent pas grand'chose d'intéressant, de la manière qu'ils s'y prennent. Comme les Questionnaires de Sébillot, de la Société Ramond, de l'Académie florimontane et de vingt autres groupes provinciaux, ceux-ci sont complets; c'est-à-dire qu'on demande au correspondant de décrire à la suite toutes les cérémonies, tous les cultes de saints, tous les usages sans exception, de recueillir tous les contes, légendes, chansons, dictons, proverbes, etc., etc. En supposant qu'un correspondant veuille répondre intégralement, il écrira environ six volumes in-8°.

Encore ai-je supposé qu'il sait tout; mais il y a des chances que, tout en sachant beaucoup du folklore de son village, il ait besoin sur certains points d'interrogatoires de contrôle; donc, le travail qu'on lui demande exigera cinq ou six ans au bas mot; et je suppose aussi qu'il est rentier. Comment veut-on qu'un instituteur, un curé, un paysan, un médecin, bref un homme occupé, puisse se vouer à cette énorme enquête?

Bien mieux : *a priori*, on s'adresse à un correspondant qui ne s'est jamais occupé de folklore ni de psychologie populaire; il ne saura même pas interroger; il ne comprendra même presque rien aux questions posées. C'est une erreur professionnelle que de jeter tout à trac quelqu'un d'ignorant dans une recherche

aussi complexe; on ne le ferait ni pour la botanique, ni pour la géologie, pour lesquelles il y a des manuels, des guides maniables, des résumés à bon marché, tous moyens d'étude préliminaire qui manquent encore au folklore. J'aurais beaucoup à dire encore sur ceci; mais du moins, voici quelques indications générales, fondées sur une expérience de trente années.

Il faut d'abord étudier à fond les documents déjà publiés pour toute la région considérée et classer les données connues suivant l'un ou l'autre des tableaux que j'ai indiqués dans mon petit *Folklore*. Ceci fait, on constate des lacunes ; on fait alors le questionnaire selon ces lacunes et en sériant le travail. Le plus simple est de commencer avec les cérémonies du baptême, du mariage, etc., et de demander chaque fois le détail. Ainsi pour la Savoie j'ai demandé :

Qui porte l'enfant à l'église? (mère, marraine, parrain, sage-femme?) Dans quoi? (berceau?) ; Marques distinctives du sexe (bouquet, rubans, cocarde, couronne ?) parce que, selon les régions, l'enfant est porté autrement par d'autres personnes et que les marques distinctives du sexe du nouveau-né sont différentes aussi. On doit exiger des correspondants de répondre *non* si telle ou telle coutume locale n'existe pas; car on peut savoir par des documents anciens qu'elle existait autrefois, et il faut chercher si elle a disparu, et pourquoi.

Autrement dit, il ne faut pas distribuer des questionnaires généraux, mais autant de questionnaires spéciaux qu'il existe de problèmes à étudier. Il faut par exemple pour chaque saint demander avec précision : 1° le texte des légendes ; 2° la forme des rites ; 3° les spécialités médicales ; 4° la forme du pèlerinage et sa date ; 5° la nature du sanctuaire et des ex-votos, etc., en décrivant ces éléments sommairement sous forme interrogative. C'est ainsi seulement que des enquêtes de folklore auront des chances d'aboutir. Et c'est faute d'avoir employé ce moyen que tant d'enquêtes n'ont fait émerger que des généralités sans intérêt scientifique.

§

Les fascicules de la revue **Le Folklore brabançon** ont paru dans le cours des années 1923 et 1924 avec régularité ; le nombre des collaborateurs à l'enquête a augmenté dans des proportions notables. On y trouvera non seulement des collections de

petits faits recueillis sur place et précieux pour la comparaison avec les faits de même ordre français, mais aussi de véritables monographies, très bien illustrées, surtout sur le culte de certains saints (avec pèlerinages, dons, ex-votos spéciaux, etc.), sur les anciennes fêtes populaires, les jeux, etc., ainsi que des chansons avec musique. Dès maintenant cette revue compte parmi les meilleures du folklore international. Parmi les nouvelles insérées comme échos, je tiens à signaler l'innovation suivante : la « Députation permanente » (ou parlement local) de la province de Brabant a décidé que chaque année un cours sera donné dans les écoles normales provinciales sur le folklore de la province. D'autre part, l'Institut des Hautes-Etudes de Belgique a aussi organisé un cours ordinaire sur le folklore au point de vue sociologique. On a constaté en effet, et cette observation vaut aussi pour la France, que trop peu de chercheurs locaux connaissent la méthode propre à cette science et sa place dans l'ensemble des autres sciences. J'ai tenté de remédier à cette lacune avec mon petit *Folklore* (chez Stock), mais il faut en effet y adjoindre l'enseignement oral. On tient donc à féliciter ici les Brabançons de leur initiative.

A signaler comme articles bien illustrés ou généraux : *Notre-Dame du Coulomb à Linsmeau* ; *Le culte de saint Bernard à Steenockerzeel* ; *Le jeu du drapeau* (excellente étude, avec dessins analytiques) ; *La couque de Noël et la procession à rebours à Tirlemont* ; *Le fantastique dans l'imagination populaire*, par Paul Hermant et Denis Boomans ; *Notre valet de ferme brabançon au siècle dernier* (avec nombreuses photos).

Quant au volume consacré à l'exposition de Léau, il est d'une richesse toute particulière comme documents écrits et photographiques. Je signale notamment une extraordinaire collection de statues de saints datant des XIe au XVIIe siècles, très réalistes, surtout très populaires comme facture, dont les modèles ont été visiblement pris dans le pays même ; et les auteurs en étaient des menuisiers de village. Ces vieilles statues ont autant d'allure que celles de Bretagne, mais elles sont plus souples, plus animées. Les cérémonies du culte local sont décrites avec soin ; à Léau existent d'ailleurs aussi des œuvres d'art supérieur, notamment le beau rétable de saint Léonard et le grand tabernacle en pierre

de Corneille Floris (1552). C'est en somme une bonne monographie que l'on espère être le commencement d'une série.

Mémento. — Je groupe ici quelques publications dont je n'ai eu connaissance, ou qui ne me sont parvenues, que récemment, par suite de la situation anormale d'après-guerre.

L. Coutil: *La chapelle Saint-Eloi de Nassandres* (Eure); excellente monographie, avec photos, du culte des pierres, des sources et des arbres dans l'Eure, la Seine-Inférieure et la Normandie proprement dite (Evreux, Hérissey, 1918).

E. Duvernoy: *Les Légendes de l'Histoire de Lorraine*, extr. du *Pays Lorrain*, 1913; légendes des ducs, de personnages divers, d'institutions, de localités, prises d'abord pour des documents historiques; l'auteur montre, à l'aide d'une critique serrée, que les faits affirmés sont fictifs ou ont été mal compris ; nombreuses sont les fausses étymologies.

Henri Gaidoz : *Saint-Christophe à Tête de Chien* (extr. des Mém. de la Soc. des Antiquaires de France, 1924 ; rapproche cette légende de la croyance ancienne à l'existence d'une race d'hommes-chiens (Diodore, Aulu-Gelle) et du fait scientifique de l'hypertrichose.

D. Saurat : *Folklore palestinien*, notes fragmentaires recueillies par Philippe J. Baldensperger entre 1869 et 1892 dans la vallée du Jourdain et les régions de Jérusalem et de Bethléem (extr. de la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1922).

W. Deonna : *La Légende d'Octave-Auguste, Dieu, Sauveur et Maître du Monde* (tirage à part de la même revue, Leroux). Curieuse étude, basée sur une coupe trouvée en Haute-Savoie et conservée à Genève, du mécanisme suivant lequel les faits historiques se déforment pour se fondre dans des thèmes mythiques préexistants, et notamment de la conception ancienne des Césars comme maîtres du monde, destinés à organiser le retour à l'âge d'or, — observation qui est contemporaine aussi dès qu'on l'applique à Lénine, Trotsky, etc., et à l'Age d'Or des Bolcheviks.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Georges Popoff : *Sous l'étoile des Soviets*, Plon. — Albert Mary : *Montagne*, Eugène Figuière.

Un volume de M. Georges Popoff : **Sous l'étoile des Soviets**, apporte de précieuses indications sur l'état de la nouvelle Russie, la plus vaste pétaudière du communisme qui ait encore existé, et le paradis dont rêvent tous nos révolutionnaires pour succéder à la république bourgeoise.

La déchéance économique est telle dans l'ancien empire des tsars, nous dit M. Georges Popoff, que le commerce intérieur et extérieur a presque complètement disparu. Plus de la moitié des usines ne travaillent pas. Le pouvoir d'achat du peuple appauvri est réduit au minimum.

La population ne dispose plus que d'une quantité très faible de marchandises. Dans les campagnes et surtout dans les villes de province, la misère est si grande qu'on ne peut l'imaginer. On ne produit à peu près rien. On vit encore sur son vieux fonds.

M. Georges Popoff, parti en aéroplane, qui fait la culbute naturellement et dépose sur le sol ses passagers avec un peu de rudesse, arrive à Kaunas, dans la rue principale, l'avenue de la Liberté, qui se trouve du reste parfaitement sale. Nous sommes en Lithuanie, et une chambre à l'hôtel « municipal » coûte 120 *lit*, monnaie nouvelle et représentant 4.000 marks.

Le voyageur est en somme sorti indemne de la catatrophe, mais avant de s'enfoncer dans la Russie, il donne d'intéressants détails sur le matériel des chemins de fer et l'état des voies de communication.

Sur le trajet de Moscou à Samara, on rencontre des milliers de wagons à marchandises et à voyageurs, couchés des deux côtés de la voie, — tous délabrés, sans toits ni roues, — des carcasses lamentables, dont personne ne s'occupe et dont on ignore même la provenance.

Trois lignes seulement sont passables, d'ailleurs : Moscou-Riga, Moscou-Pétersbourg et Moscou-Varsovie. De Riga partent deux trains par semaine pour Moscou ; il y a des wagons-lits, mais point de draps. Le trajet dure 32 heures, et entre temps on n'a quasiment rien à manger ; il faut s'approvisionner pour deux jours ; mais on peut faire du thé aux stations. On sait d'ailleurs que tout Russe avale journellement au moins une cinquantaine de verres de thé. Une place dans le train de Moscou-Saint-Pétersbourg se paye, dit-on, trois millions de roubles, — avec des protections encore ; mais cela ne fait que *la moitié d'un dollar* (!).

On chauffe les locomotives avec du bois ; les traverses n'ont pas été renouvelées depuis des années et tombent en pourriture ; aussi les trains souvent déraillent et font la culbute. M. Georges Popoff montre un chef de train qui touche 100.000 roubles par mois et peut tout juste s'offrir deux livres de pain ; depuis six mois, il n'avait pas changé de chemise ; il ne se déshabillait pas

et, la nuit, dormait « avec son uniforme »; aussi exhalait-il un parfum! — Cependant le voyageur constate que le wagon qui le transporte a un essieu cassé; mais personne ne s'en inquiète. Aux stations, les trains sont assiégés par des populations faméliques dont les enfants surtout demandent du pain. Tout le matériel d'ailleurs est dans un état lamentable et grouillant de vermine. A Moscou, où arrive M. Georges Popoff, on signale d'autres singularités, et souvent des cocasseries inimaginables. Il n'y a ni chambres, ni hôtels. Il faut loger chez des particuliers; on y trouve toujours le poêle russe, en briques grossières, dont le tuyau chemine à travers les pièces et qui empeste de fumée toute la maison. On peut passer sur les milliers de punaises et autres bestioles, en grappes sur les murs. L'usage des bains a disparu. La population est sale, à commencer par le cocher de fiacre, lui aussi plein de vermine et qui est un type en Russie.

Il demande 400 millions de roubles (!) pour une course. A Moscou, on démolit des maisons pour se chauffer de leur bois, et sur leur emplacement on tient des réunions publiques. Il y a des restaurants dans la ville, mais où un bifteck coriace coûte 8 millions de roubles. Les garçons sont en frac, mais les nappes trouées et sales, couteaux et fourchettes défectueux. Des clients ont le costume de cuir des soviets et « non rasés, non peignés, non lavés », portent sous le bras des liasses de billets de 100 millions ou deux milliards. Au « Savoy », où mangent les étrangers, un lunch coûte 18 millions. Il n'y a pas de cafés et, dans les rares qui existent, on paye une tasse de « moka » 3 millions de roubles et un gâteau 5 millions. Pour la nourriture, les chiffres sont analogues, et un marchand, pour une livre de jambon « presque pourri », demande 15 millions de roubles. Au milieu de tant de choses extraordinaires, le peuple du reste conserve sa gaîté et même un certain humour. Mais l'alcool et le caviar restent à bon marché.

Il faut dire cependant que les prix fantastiques payés dans le pays pour les choses les plus usuelles ne sont que relatifs, le papier ne coûtant pas grand'chose à fabriquer. A Saint-Pétersbourg ou Pétrograd, les deux cents chambres du Select-Hôtel sont vides ; le monument d'Alexandre III, couvert de planches, est devenu une tribune de réunions publiques.

De nombreuses maisons ont été abattues comme à Moscou ; et au Palais d'Hiver, les grilles fameuses qui l'entouraient ont dis-

paru, ne laissant que les blocs de granit de ses travées gisant au bord de la Néva, etc., etc. Mais le musée de l'Ermitage a plutôt augmenté, après des saisies de collections particulières. La plupart des autres palais sont d'ailleurs entourés de planches ; c'est partout l'abandon et la ruine.

On nous parle cependant du village russe, — cellule sociale de l'Etat, et surtout du moujik, qui aura bien du chemin à parcourir pour arriver à se montrer un être intelligent, averti, capable de comprendre la portée des questions générales, même rudimentaires. Le moujik a des croyances et superstitions bien curieuses sans doute, — nous en parlions récemment à propos d'un ouvrage de la princesse Bibesco, — mais ses croyances et superstitions justement en font tout le contraire d'un homme susceptible de juger sainement les choses politiques, qui n'ont d'ailleurs qu'une valeur relative. Il regarde passer les événements avec un air d'hébétude et le plus souvent n'y comprend rien. Le gouvernement des Soviets a cru devoir employer la manière forte pour les réquisitions. Quant à ses croyances religieuses, il n'est pas très sûr qu'on ait employé le bon moyen en les bafouant, — en faisant défiler dans des processions des figures grotesques, des caricatures aussi bien du Bouddha, de Mahomet, que de la Vierge et des saints de l'église orthodoxe. M. Georges Popoff nous parle cependant du « siège de l'Union des fédérations communistes » à Moscou, imposant et superbe édifice, — fraîchement repeint, ce qui est une rareté dans la ville — et où le « haut tribunal révolutionnaire » juge les socialistes opposants qui ont paru faire tête au nouveau régime. Plus loin, on nous parle de la politique révolutionnaire et de « l'opposition des vingt-deux », de la nouvelle organisation militaire, — qui n'a pas donné jusqu'ici des résultats bien brillants, si l'on se rappelle l'offensive contre les Polonais. Après la vérité sur l'armée rouge, il est aussi question des femmes de Lénine et de Trotzki ; d'Iljinka ou la Bourse noire, des tripots pour le peuple, — parmi lequel d'ailleurs on crève littéralement de faim. On parle ensuite de l'armée des enfants vagabonds, du club des Soviets, au Kremlin, ainsi que de diverses personnalités.

M. Georges Popoff raconte une course en traîneau à travers le pays de la faim ; et nous décrit ensuite le cannibalisme qui reparaît en Russie avec le nouveau régime.

Un dernier chapitre : *le Secret du Bolchevisme*, apporte la conclusion logique du livre. M. Georges Popoff, qui, Russe comme l'indique son nom, connaît abondamment le pays, nous fournit en somme les indications essentielles et qui permettront d'élucider le problème. Les bolchevistes, — ils sont à peine 100.000, — pèsent sur les cent vingt millions de paysans qui peuplent l'ancien Empire des tsars. Avec la révolution, sur la fin de la guerre, la plupart des ruraux quittent l'armée, regagnent les villages pour s'emparer des terres, des biens de leurs seigneurs, dont beaucoup furent encore massacrés. Même molesté, dépouillé, crevant sous le faix des impôts, le paysan soutient le nouveau régime, parce qu'avec le retour de ses anciens maîtres, il devrait restituer, — se retrouverait moujik comme devant. « Ce qui est bon à prendre est bon à garder », disait autrefois Basile. Le bolchevisme, qui s'appuie sur le paysan, a donc chance de durer, — du moins jusqu'à de prochains changements toujours possibles.

Le volume de M. Georges Popoff, qui est agréable à lire, nous apporte en somme de très nombreux renseignements sur la situation présente de la vieille Russie, et se trouve une des bonnes publications de la librairie Plon.

§

De M. Albert Mary, **Montagne**, *croquis et extases* (!) est un petit volume d'impressions, de réflexions et dissertations. C'est la Balme-les-Grottes, une des « sept merveilles » du Dauphiné ; des grottes qui furent habitées dès le VIe siècle et devinrent bientôt un lieu de pèlerinage au moyen âge. Il y eut même là deux chapelles superposées, et qui furent reconstruites en 1855. Une partie des galeries est dédiée à François Ier, qui les visita après Marignan, — l'autre garde le souvenir de Mandrin, qui y aurait installé son attirail de faux monnayeur. Des sources sortent des grottes de la Balme qui ont été aménagées pour la commodité des touristes. M. Albert Mary raconte plus loin deux épisodes de l'histoire de Grenoble contemporaine, — tous deux se rapportant à la dernière guerre et du reste assez futiles. Mais ailleurs il est question de la cascade de Saint-Benoît ; de la tour Sans-Venin, « perchée sur un promontoire chauve » ; des bois de Saint-Nazaire ; du massif de la Grande-Chartreuse ; du mont

Miandon ; du Grand-Felletin et de la Cance ; du village de Thorrenc où subsistent une vieille église et les ruines d'un ancien château, etc.

C'est le Dauphiné, le Vivarais qu'on nous montre au cours de ces promenades, — dans une des régions peut-être les plus méconnues de la vieille France, — car la badauderie du touriste va toujours aux mêmes endroits convenus. Des publications comme celle de M. Albert Mary devraient bien contribuer à nous faire mieux connaître nos belles provinces.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieutenant-colonel Lucas: *L'Evolution des idées tactiques en France et en Allemagne pendant la guerre de 1914-18*, in-8, Berger-Levrault. — Commandant Biswang: *Les Engins d'accompagnement en France et à l'Etranger*, Berger-Levrault. — Lieutenant-colonel E. Mayer: *Plus de guerre ni d'armées*, brochure, édition de la Griffe. — Colonel Becker: *Le modernisme américain. L'armée, le matériel*, Berger-Levrault. — Mémento.

L'ouvrage de M. le colonel Lucas, où il étudie avec un véritable souci d'objectivité **L'Evolution des idées tactiques pendant la guerre 1914-18**, est l'un des plus intéressants que l'on puisse lire et méditer. On y suit, pendant la période qui va des origines à avril 1918, les réactions des événements sur les conceptions du Haut Commandement désorbité, qui s'efforce, après chaque échec, de réajuster ses procédés tactiques aux exigences de la situation, sans y réussir, et qui essaie chaque fois de dégager la leçon des choses en se bornant à des approximations et en reculant toujours le moment de se rendre à l'évidence des faits. Au cours de cette longue période de tâtonnements, on ne compte pas moins d'une trentaine d'instructions ou directives, qui obligeaient de reprendre l'instruction des cadres et des troupes à chaque parution du nouvel Evangile. Il est regrettable que M. le colonel Lucas n'ait pas reproduit dans leur intégrité ces notes émanées du Grand Quartier Général ; on serait mieux à même de les juger. Mais des extraits qui nous sont connus, on peut conclure à leur caractère le plus souvent purement académique. L'expérience acquise, au prix du sang, dans les tranchées, remonte, par échelons successifs, jusqu'aux régions les plus élevées du commandement, d'où elle redescend après une longue période d'incubation, pour regagner le point d'où elle est partie, sous une figure nouvelle et doctrinale,

truffée de lapalissades, de formules vagues, d'idées fausses et de conclusions imprudentes.

C'est ainsi qu'à la veille de l'attaque de Verdun, la note du 5 décembre 1915 du Grand Quartier Général annonçait que « les dangers d'une *attaque importante par surprise* étaient devenus très minimes, par suite de l'obligation de mettre en œuvre des moyens considérables, qui ne peuvent échapper à la vigilance de la défense. » Ainsi le Grand Quartier Général, parce qu'il avait préparé par des procédés d'une naïveté enfantine sa grande offensive de Champagne, concluait à l'impuissance de l'ennemi de faire mieux qu'il n'avait fait lui-même.

Mais cette longue période d'atermoiements, d'hésitations, de retours en arrière, devait prendre fin en avril 1918, le jour où le général Foch était enfin investi du commandement suprême des armées alliées. M. le colonel Lucas en a présenté avec une satisfaisante clarté les méthodes nouvelles, ainsi que l'esprit foncièrement original. Nous n'ignorons pas qu'on a prétendu que ces méthodes nouvelles étaient depuis longtemps préparées dans les états majors. Ce n'était pas l'intelligence ni le savoir professionnel qui y faisaient défaut. On sentait, certes, le besoin de ces méthodes nouvelles ; mais cela ne suffisait pas. Il fallait la volonté de les réaliser et le caractère pour en accepter les risques. Il n'est pas inutile de rappeler qu'au moment où elles sont inaugurées, l'ennemi avait encore sur les armées alliées une supériorité numérique d'une trentaine de divisions. Il y a tant de gens, de toutes nuances, de toutes opinions, qui croient que notre victoire n'est due qu'à notre supériorité numérique ! L'attaque de flanc du général Mangin, le 11 juin, attaque improvisée en 24 heures, avait lieu avec quatre divisions, « les seules troupes fraîches qui nous restaient à ce moment ». La route de Paris était définitivement barrée à l'ennemi. Sans doute, dans la suite, notre situation s'améliora par l'apport incessant des troupes américaines ; mais il n'est que juste de rappeler que celles-ci n'étaient pas à pied d'œuvre lorsque le général Foch prit l'initiative de ses grandes opérations, dont la formule, donnée par le colonel Lucas, nous paraît intéressante à fixer :

> Offensives comportant chacune des attaques déclenchées à des intervalles de temps très rapprochés, et caractérisées par l'étendue de leurs fronts, en évitant la création de poches étroites et profondes, particulièrement dangereuses pour l'assaillant.

Cette magnifique leçon d'art militaire sera-t elle perdue ? Elle est tellement de nature à heurter toutes sortes d'intérêts ! Sans doute, les professionnels ne pourront la négliger. Mais parmi les civils qui ont propagé la légende de la guerre du matériel, M. Jean de Pierrefeu a attaché le grelot avec ses diatribes passionnées. « On ne l'a jamais vu s'intéresser au problème de l'artillerie lourde ni s'associer à la campagne des canons et des munitions », a-t il écrit en parlant du général Foch. Quel crime à ses yeux d'intellectuel ! Mais, pour nous qui savons les intérêts qui se dissimulaient sous ces problèmes de prétendu salut public, un pareil scepticisme n'est pas pour nous surprendre. Il est de fait que, dès la reprise des opérations en rase campagne, l'artillerie lourde, l'aviation, les émissions de gaz ne jouèrent plus qu'un rôle bien secondaire. Cela n'empêche pas qu'aujourd'hui tous les bobards de la guerre dans les airs, de la guerre chimique, de la guerre du matériel n'accaparent la crédulité du public. Il y a là un grave danger. Le commandant Biswang, dans un livre récent sur **Les engins d'accompagnement**, s'indigne avec raison contre un tel préjugé.

La surestimation du matériel, écrit-il, n'est qu'une dangereuse utopie, car le matériel, si formidable soit-il, par lui-même n'est rien et n'a aucune vertu propre. Il ne vaut et ne vaudra jamais que par la qualité et par la quantité des combattants qui le mettent en œuvre. S'il prépare la manœuvre, c'est entendu, il ne la réalise point ; et cette manœuvre n'est irrésistible et triomphante que si elle est menée par une infanterie nombreuse, instruite et bien trempée.

Le lieutenant-colonel E. Mayer, dans sa brochure, **Plus de guerres ni d'armées**, s'éprend, lui aussi, de la guerre chimique. D'abord, celle-ci serait-elle vraiment à la veille de véritables réalisations qu'il appartiendrait aux gouvernements d'en interdire l'industrie, simplement par respect de l'article 171 du traité de Versailles et de l'article 5 de l'accord de Washington. Mais, dira-t on, les intérêts industriels aujourd'hui sont si puissants qu'ils sont réellement les maîtres des gouvernements. Nous le reconnaissons bien volontiers.

Cependant, existe-t-il un état de choses qui puisse faire croire que nous sommes sous le coup d'une menace capable d'attenter à notre existence ? On peut répondre carrément non. Déjà, un journal a été obligé de démentir, et le général Serrigny l'a

démentie personnellement, la rumeur d'une invention catastrophique, lancée dans la circulation par un de ses rédacteurs. Le lieutenant-colonel E. Mayer ne nous apporte rien, de son côté, que des hypothèses et des imaginations. Un ami, malade, lui a écrit de Nice, dans une lettre familière, cette boutade :

Comment aura lieu la prochaine guerre ? C'est bien simple.

Une nation — ou son gouvernement, ce qui est la même chose — aura décidé l'extermination d'un autre peuple. Elle préparera en secret les substances nécessaires, et, un beau jour, ou une belle nuit, par un vent favorable, une nappe de gaz s'étendra sur tout le pays. Et ce peuple aura vécu.

La chose est, en effet, bien simple ; mais on ne nous dit pas comment le personnel pourra impunément fabriquer un gaz d'une pareille puissance nocive ; en quel récipient on pourra emmagasiner le volume de ce gaz nécessaire pour endormir en une nuit pour l'éternité 36 millions de Français. N'importe qui pourrait aussi légitimement prétendre que la Chine est occupée à préparer un stupéfiant capable, en une nuit, de rendre idiots tous les peuples de l'Europe. De ces imaginations, de ces craintes chimériques, ne reposant sur aucune réalité, le lieutenant-colonel E. Mayer conclut que « l'ère des luttes à forme militaire est désormais close et que l'armée, devenant un organe inutile, est à la veille de perdre sa raison d'être ». C'est une thèse capable d'être accueillie avec satisfaction dans beaucoup de milieux. Mais vraiment la majorité d'une population intelligente gagnera-t-elle à être soumise par l'obéissance passive à un état-major de chimistes, de pharmaciens et de bactériologistes ?

Nous ne le pensons pas.

La vérité est que la guerre chimique n'a réalisé aucun progrès sérieux depuis la dernière guerre et que ses possibilités ne se sont pas accrues. Si l'on veut être édifié à cet égard, qu'on lise la brochure de M. le colonel Becker, **Le Modernisme Américain. L'armée, le matériel**, parue dans ces derniers temps. M. le colonel Becker écrit :

Militairement, la chimie de guerre s'impose aux Etats-Unis comme partout ailleurs. Le gaz est un engin susceptible d'un rôle décisif dans les opérations.

Nous avons donc affaire à un partisan de la guerre chimique.

Il va sans doute nous donner à son sujet des données intéressantes. Voyons. Il nous dit, d'abord, que le Chemical Warfare a organisé, au printemps 1921, une exposition très significative, pour « montrer combien la prospérité nationale dépend du développement des industries chimiques et combien ces industries constituent en temps de guerre le moyen de défense adéquat du pays ». Voilà une réclame d'un caractère purement commercial ; on ne recommande pas autrement les produits pharmaceutiques, qui guérissent de tous les maux. On nous indique ensuite les résultats obtenus : 1° Pour la défense contre le gaz. Perfectionnement d'un masque par l'adjonction d'un diaphragme permettant la conversation téléphonique. Ce masque a été distribué aux mineurs et aux pompiers. 2° Pour la riposte aux gaz. Expérimentation d'un obus de 305 agissant à la fois par ses éclats et les gaz dégagés, gaz dont la nocivité « *serait* très grande ». Voilà tout ce que nous dit M. le colonel Becker, qui doit être bien informé. Ajoutons, pour être complet, que l'armée américaine compte un régiment des gaz à 6 compagnies. Pour une armée qui se pique de modernisme, ce n'est pas beaucoup. Sans doute, les hautes autorités militaires américaines estiment-elles qu'il n'y a pas lieu de faire davantage.

Mémento. — Général Ragueneau : *Stratégie des transports et des ravitaillements* (Berger-Levrault), étude d'une belle clarté sur une question capitale pour l'animation des armées modernes à puissants effectifs et à matériel de plus en plus lourd. — Général Boullaire : *La Division légère automobile* (Berger-Levrault), exposé des bénéfices que permettrait l'emploi généralisé des tracteurs à chenille souple. — Colonel Duchêne : *Comment naquit l'artillerie de tranchée française* (Berger-Levrault), note sur la création du mortier de 58 qui combla rapidement une grave lacune de notre armement au début de la guerre. — Lieutenant-colonel Paquet. *Le service de renseignements en campagne* (Berger-Levrault), étude du fonctionnement d'un 2e bureau de corps d'armée au début d'une campagne, en période de mouvement. — *Revue Militaire Française* (mars) : G. Camon : *La motorisation de l'armée.* — Col. Alléhaut : *Un jugement allemand sur les conceptions militaires françaises*, etc. — *Revue d'Etudes militaires* (15 mars) : *Le problème de la Méditerranée.* — *Revue Maritime* (mars), Lieutenant de vaisseau Auphan. — *Les communications entre la France et l'Amérique pendant la guerre de l'Indépendance américaine.* — G. Toudouze : *Grandeur et servitude de la littérature maritime, au théâtre* — Capitaine de

frégate Guette : *La Bataille du Jutland,* d'après la version officielle anglaise, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Nouvelle Revue française : Hommage à Jacques Rivière. — *Europe* : Souvenirs de M. Georges Gabory sur Marcel Proust. — *Revue bleue* : Fragments de lettres inédites de Lafcadio Hearn. — *Cahiers du Mois* : Enquête sur l'Occident et l'Orient dans leurs rapports intellectuels ; statistique pour démontrer la compétence des personnes qui répondent ; une profession de foi de M. Paul Dermée ; deux affirmations contraires et une évidente vérité. — Mémento.

La Nouvelle Revue Française (avril) est un émouvant « hommage à Jacques Rivière ». Ce gros volume de quatre cents pages est un témoignage de l'intelligence et de la sensibilité, à un homme qui les possédait à un très haut degré. On y découvre sans doute, assez facilement, cette conception actuelle de la revue littéraire : un îlot aménagé en forcerie, pour la culture intensive de primeurs ou l'acclimatation de fruits exotiques. Jacques Rivière, cependant, apparaît très supérieur à cela. La dominante de son esprit, d'après les portraits qu'en donnent ses collaborateurs et ses amis, nous semble le scrupule. Quelle marque désigne mieux la noblesse des intentions ? Cette phrase des « Extraits d'un journal de captivité » de Jacques Rivière, écrite le 28 mars 1915, prend un sens tragique aujourd'hui :

> Ce que je veux arriver à réussir, ce n'est pas du tout une mort impassible, à la romaine, — « un empereur doit mourir debout » — mais au contraire une mort bien sensible, bien instruite de tout ce qui compte, où l'âme ne se laisse pas écraser par l'horreur physique comme quelqu'un qu'on aplatit derrière une porte. Une mort où rien ne soit oublié.

Voilà qui évoque la plus grande inquiétude et profondément humaine. La subtilité des analyses, les débats pour fonder une orthodoxie d'admiration entre une douzaine de Français et une demi douzaine d'étrangers, — sont bien peu de chose auprès de ce vœu de l'homme de valeur qui vient de disparaître. Maint de ses amis ou disciples l'admire pour des détails de son œuvre ou de sa personnalité intellectuelle. A l'encontre de ceux-là, M. Paul Morand exprime ses raisons et elles sont d'ordre moins particulier. Il s'est trouvé avec Jacques Rivière au chevet de Proust. Ce souvenir le fait s'adresser à Rivière en ces termes :

J'étais, de vous deux, le seul peut-être à ne pas croire que j'avais beaucoup à dire et à faire. Bien que l'idée de la mort me soit familière, j'ai peur à la pensée que, de nous trois, en si peu de temps, je reste seul. Ce n'est pas la peur de l'autre monde, mais bien de ce monde-ci. Beaucoup croient que nous allons arriver à une époque où la liberté et l'art de bien penser seront punis, l'intelligence décimée. La mort d'un Jacques Rivière semble indiquer que cette heure est prochaine.

Cette dernière phrase est contestable. Y a-t-il, chez M. Paul Morand, un mystique en formation ? Mais, ce que « beaucoup croient » avec lui est en vérité plus sombre que la mort elle-même.

Car, plus on aime la vie, mieux on doit songer à la mort sans tristesse. Avec le soutien d'une religion ou livré à ses propres forces d'homme qui croit en elles seulement, il est bienfaisant de se sentir dans cette disposition d'esprit de Jacques Rivière prisonnier, fin mars 1915, écrivant après une méditation sur sa fin :

Toutes ces pensées ne sont pas tristes du tout. Pendant que je les agitais ce matin, j'étais dans la joie la plus tranquille, la plus reposée, je participais à tout ce sourd printemps que je sentais autour de moi, et à sa force.

Il a beau ajouter : « Mourir est toujours terrible », il a fait l'aveu viril de cette « joie la plus tranquille », et quand il note : « Jamais je n'ai senti plus forte sur moi l'action de Péguy et d'Henri [Alain-Fournier] que depuis que je les ai perdus », — il conclut : « La communion des morts et des vivants. La communion des saints. »

§

M. Georges Gabory donne à **Europe** (15 avril) : « Après la mort de Marcel Proust », des pages que la critique ne saurait négliger de connaître. En voici un fragment, avec une note qui prend une extrême importance à nos yeux :

C'était un dimanche. Je me vois encore, à l'heure de l'apéritif, dans un café des boulevards extérieurs, parmi tous ces gens qui ne savaient pas que Proust venait de mourir. Je songeais à la mort de Baudelaire, à ceux qui avaient dû apprendre la nouvelle de cette mort, puis je revenais à la mort de Proust. Quelque chose manquait au monde. Quelque chose lui était ajouté. Il y avait, sur la terre, un homme de moins, mais au ciel étoilé de l'art, i y avait un astre de plus. Proust était

mort. Les naïvetés d'usage : Dire que la veille encore on parlait de lui chez une dame avec des amis, et dire aussi que dans ma chambre d'hôtel, sur la table couverte d'un tapis à fleurs, j'avais laissé le manuscrit de *La Prisonnière* (1). Le soir, en rentrant chez moi, je n'eus pas le courage d'en achever la lecture. On me trouvera puéril, mais que voulez-vous, un mort et qui, par avance, connaissait si bien son état, qui avait tellement pensé à la mort durant sa vie, et ce manuscrit, écrit à la machine et qu'il avait touché, où s'étaient posés ses regards, où il avait ajouté de nombreux béquets dans les marges et sur des feuilles volantes collées bout à bout, qui se dépliaient comme la carte d'une terre inconnue...

§

Nous avons plusieurs fois, dans le mémento qui complète notre article, signalé les « Lettres choisies » de Lafcadio Hearn, dont M. Marc Logé publie une élégante traduction dans la **Revue bleue** (6, 21 mars ; 4 avril). Cette correspondance est un admirable complément à l'œuvre de l'écrivain : un des maîtres de la prose anglaise, grand à l'égal de Robert-Louis Stevenson, comme lui peintre, poète, doué du génie qui, chez nous, inspira Pierre Loti. Il y a telles pages sur « l'œil japonais » et « la beauté des peaux de couleur », d'une nouveauté surprenante. Le fragment ci-dessous donnera peut-être une idée plus exacte encore de la finesse de l'émotion chez Lafcadio Hearn :

Mes amis sont morts très vite. Il y a quelques années, l'un d'eux me dit : « Vous nous survivrez : les étrangers vivent plus longtemps que les Japonais ». Je ne croyais pas que ce fût vrai, comme je connais beaucoup de Japonais de plus de 80 ans, et la longévité de certains fermiers des provinces de l'Oust est parfois surprenante : il n'est pas rare d'en rencontrer qui sont âgés de cent et même de cent-dix ans. Mais mon ami faisait sans doute allusion aux classes plus raffinées, — aux plantes de serre, — pétries par l'étiquette, par la culture classique et par la loi familiale. Et je crois qu'il avait raison. Presque tous mes amis japonais sont morts. La dernière mourut il y a trois ou quatre jours. C'était la plus charmante des petites femmes, une créature qui

(1) Proust avait remis ce manuscrit à la *Nouvelle Revue Française*, peu de temps auparavant : se sentant déjà trop malade pour corriger un texte hâtif et dicté en partie par l'Ange de la Mort, il avait demandé que quelqu'un s'en chargeât. Ce travail devait être fait par moi, qui avais déjà corrigé les épreuves de *Sodome et Gomorrhe II*, puis revu par Jacques Rivière. Lui seul le fit, avec la collaboration du Dr Robert Proust, frère de l'auteur. (*Note de M. G. Gaborg.*)

n'était apparemment pas faite de chair ni de sang, mais plutôt de broderies, de soies mêlées à une âme. Elle était d'une grande culture, c'était une des amies d'école de ma femme. Mariée à un homme excellent, mais qui était incapable d'avoir pour elle des attentions qu'elle méritait. Sans force pour porter des enfants, la jolie créature n'avait jamais eu une santé robuste, et une éducation excessive avait ébranlé son système nerveux. Elle n'aurait pas dû se marier. Elle savait qu'elle se mourait, et elle vint nous dire adieu, — en riant et en mentant vaillamment. « Il me faut retourner chez moi, dit-elle. Mais je serai bientôt remise et je reviendrai. » Elle dut souffrir atrocement pendant plus d'une année, mais elle ne se plaignit jamais, et ne cessa jamais de sourire. Elle mourut peu de temps après être retournée chez elle.

Un autre de mes amis dit à sa femme en mourant : « Ouvre tout grand le *shoji*, afin que mon ami puisse voir les chrysanthèmes dans le jardin. » Et il surveilla mon visage en riant, tandis que je fis semblant d'être heureux. La beauté de son âme dépassa celle d'aucun chrysanthème, et elle s'envola. Dans la nuit, il s'éveilla et dit : « Mère, as-tu eu des nouvelles de mon ami ? Comment va son fils ? » Puis il se rendormit : — ce furent ses dernières paroles, car à l'aurore il était mort.

Comme Loti qu'il admirait, Lafcadio Hearn appliquait les ressources de son art à fixer souvent l'indicible. Il a rencontré au Japon « des êtres qui n'ont jamais dans toute leur vie accompli une action qui ne fût, je ne dirai pas *juste*, car cela est banal, mais qui ne fût pas *belle* ». Il doute que cela trouve créance. On pourrait le « traiter de menteur ». Il explique à son ami Ellwood Hendrick :

Je pense aux Ames de Velours en général et à celles que j'ai connues en particulier. Dans presque chaque endroit où j'ai vécu un certain temps, il m'a été donné de rencontrer une ou deux *âmes de velours*, — présences masculines ou féminines, peu importe — qui, d'un mot ou d'un regard, enveloppaient toute votre âme d'une caresse émotionnelle, d'une douceur et d'une chaleur inexprimables. « Velours » n'est pas un bon mot. L'effet ressemble plutôt à ce que ressent le corps d'un voyageur malade, venu des pays de la tuberculose et du rhumatisme, qui se sent baigné par la lumière et la chaleur tropicales. Ces âmes sont, en bien des cas, intellectuelles, mais ce n'est pas là leur intérêt, — cet intérêt est purement émotionnel. Une personne purement intellectuelle est désagréable, et je m'imagine que notre religion est surtout détestable, parce qu'aujourd'hui elle se fait des dieux intellectuels. J'aimerais parler de ces âmes, mais combien cela est difficile ! C'est étrange, mais dans mon souvenir elles s'unissent toutes sans distinction de sexe, pour former un type divin de tendresse, de sympathie

et de connaissance parfaites, comme ces êtres vivants du Paradis de Dante, qui sont composés de plusieurs personnes. J'ai rencontré des âmes de ce genre au Japon, mais seulement des âmes japonaises. Et elles s'effacent peu à peu dans la nuit.

§

Le numéro double (9 et 10, de février et mars) des **Cahiers du mois** porte ce titre : « Les appels de l'Orient ». Le texte remplit plus de 380 pages. On a pris soin de classer les collaborateurs de ce cahier qui y répondent à une enquête sur la possibilité ou l'impossibilité d'échanges intellectuels entre l'Orient et l'Occident. Contre 21 orientalistes et 12 philosophes ou sociologues (dont 1 figure aussi parmi les premiers), soit contre 32 personnes spécialisées, 53 hommes et femmes de lettres ont exprimé leur opinion, outre 12 artistes (dont un acteur-directeur de théâtre et une cantatrice) et 2 critiques d'art. De tous ceux-là, 2 ont vécu en Orient, 4 en Extrême-Orient et 7 vivent en Afrique du Nord. Est-il besoin de commenter cette statistique ? On pourrait la renouveler à l'occasion de toute enquête environ. Celle-ci nous vaut cette déclaration de M. Paul Dermée, souvent moins intelligible. S'il s'évade un peu du questionnaire établi par la revue, il nous instruit assez sur lui-même et, sans doute, sur quelques jeunes hommes de son âge :

La mystique nouvelle dont nous avons besoin, je la vois déjà se créer chez les meilleurs des artistes et des intellectuels d'aujourd'hui. Elle est la sublimation de la vie intense ; l'efficience de nos joies d'agir, de créer, de bouger même, pour le plaisir de faire fonctionner nos muscles et nos sens, et nos passions et aussi nos sentiments vastes ou étroits, dont la gamme va de l'égoïsme bête de proie jusqu'au bonheur ineffable du sacrifice de soi.

Jouir de chaque minute, avec la plus haute fréquence de vitalité possible, voilà un idéal très sage, n'est-il pas vrai, puisqu'un jour la mort viendra qui tout égalisera !

Pour conclure, M. Paul Dermée revient à la question, — avec plus d'esprit peut-être que de connaissance :

C'est pourquoi, à l'Orient, je voudrais tout de même que notre civilisation prenne une chose : sa parfaite candeur devant l'amour, son innocence angélique devant l'union des sexes, et son ignorance totale du péché.

Le jour où nous aurons notre Temple de l'amour physique, vous

verrez les chaudes colorations de nos arts, de notre littérature, de notre philosophie.

Et Christ, direz-vous ? Nous lui donnerons ses Invalides au Musée Guimet !

M. Clément Huart, de l'Institut, débute ainsi :

Le Dr Marie a constaté qu'il y a, dans le cerveau de l'Européen, une ligature qui manque à celui du Chinois.

Au contraire, M. Franz Toussaint « pense » que

les lobes du cerveau sont identiques chez l'Oriental et l'Occidental.

M. Léon Werth nous paraît avoir raison sur tous, quand il déclare :

L'Orient et l'Occident sont-ils impénétrables ? Je pense tout simplement qu'il y a, en Occident comme en Orient, des cerveaux que rien ne pénètre.

Mémento. — *Le Monde nouveau* (15 avril) : M. Lucien Bec : « Le péril jaune est-il un mythe ? » — Mme Lucy Augé : « Alice Ozy et Théodore Chasseriau ». — « Allons-nous vers un moyen âge ? » par M. Arnaud Dandieu. — Le début d'un « Strindberg alchimiste », signé : Marie de Grandprey, très intéressant, avec de curieux inédits.

La Revue de France (15 avril) : « La Question des Sous-Marins », par M. Laubeuf. — Une « Vie intime de Louis XVIII », de M. J. Lucas-Dubreton, *à suivre*. — « Le musée Robatkine », une fort remarquable nouvelle de M. Paul Morand.

La Revue hebdomadaire (11 avril) : « Gœthe en Alsace », seconde partie : « L'amour », par M. Jean de Pange. — « Où en est le Japon ? » par M. Lucien Hubert.

La Revue des Lettres (15 avril) : « Joseph Conrad intime », par Mme Ida R. Sée.

La Revue de Paris (15 avril) : La fin du « Divertissement provincial », le nouveau et très admirable roman de M. Henri de Régnier. — Le début de « Claire Técel », de notre cher et grand J.-H. Rosny aîné.

La Muse française (10 avril) : « Anatole France et les poètes », par M. Ernest Raynaud qui, très justement, avec autorité, redresse quelques erreurs de M. J.-J. Brousson sur son ancien patron. — « Pierre Camo », par M. Ph. Chabaneix. — « Narcisse », par M. A. Fontainas. — De M. Tristan Derème : « D'un poète d'avril et de quelques autres », chronique d'une fantaisie ailée et d'un esprit radieux.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : « L'Estelle de Florian : Mme Gonthier », une excellente monographie de M. Edmond Pilon.

Cahiers de la Nouvelle journée (n° 3) : « Qu'est-ce que la mystique ? »

Articles de MM. Maurice Blondel, XXX, V. Delbos, J. Wehrlé, J. Paliard.

Philosophies (nos 5 et 6, mars) : M. H. Lefebre : « Positions d'attaque et de défense du nouveau mysticisme ». — M. Louis Massignon : « Le sentiment littéraire des Poètes et l'inspiration proprement mystique ». — Un fragment : « Corps et âme », de M. Robert Honnert. — « Véronique ou la Conquête de Soi-même » (I), par M. Marcel Jouhandeau. — « La Clé des Songes », par M. Max Jacob. — « Pamphlet contre moi-même et quelques autres », de M. René Crevel. — « Méditations sur Dieu », par divers.

Les Humbles (février-mars), numéro consacré à des fragments de « Golem », une œuvre de l'écrivain Gustav Meyriak, né Autrichien, aujourd'hui Tchéco-Slovaque.

Le Crapouillot (1er avril), numéro spécial : « Le salon des Indépendants ».

Les Marges (15 avril) : « Contre Paul Valéry », par M. Denis Saurat. — « Poèmes », de M. Ph. Davesnes. — « A Venise », par M. René Schwob. — « Les plaisirs parisiens de 1815 », par M. A. de Bersaucourt. — « Du procès », par M. Pierre Chant.

Revue de littérature comparée (avril-juin), notamment : « De l'influence française dans l'œuvre d'Ibsen », par M. J. de Coussange.

Le Correspondant (10 avril) : *** : « La renaissance militaire de l'Allemagne ». — « Jefferson », par M. Murray Butler. — « Le masque et le visage de P.-L. Courier », par M. Maurice Brillant.

CHARLES HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

A propos du Centenaire de Charles Monselet (*Le Temps*, 25 avril). — Trois lettres inédites de Charles Monselet à sa famille (*Le Figaro*, 25 avril.)

A propos du centenaire de Monselet, M. Georges Montorgueil nous conte, dans **Le Temps**, l'arrivée à Paris de ce jeune arriviste de vingt ans que fut Charles Monselet.

Au debotté, selon la légende, il écrivait à Arsène Houssaye, qui dirigeait l'*Artiste* :

Monsieur, je suis venu, il y a trois semaines, de Bordeaux à Paris pour chercher la gloire. J'ai beaucoup marché, beaucoup regardé, beaucoup questionné. Je n'ai rencontré la gloire nulle part, et si vous ne me donnez tantôt une lettre de recommandation pour le rédacteur en chef de l'*Artiste*, je m'en retournerai de Paris à Bordeaux sans l'avoir trouvée. — Charles MONSELET.

A la réception de cette missive, disait on, M. Arsène Houssaye prit la plume et renvoya à Charles Monselet la lettre suivante :

A monsieur Arsène Houssaye, rédacteur en chef de l'*Artiste*.
Cher ami, tu serais vraiment bien aimable d'accueillir favorablement la personne qui te remettra cette lettre, M. Charles Monselet, de Bordeaux, un garçon d'esprit, comme tu pourras en juger promptement. Cordialement, croismoi ton fidèle — Arsène HOUSSAYE.

Et le lendemain, Charles Monselet remettait à Arsène Houssaye la lettre d'Arsène Houssaye.

L'anecdote, qui est fausse, comme toutes les anecdotes, est aussi très jolie. Mais ce tournoi d'esprit, si vraisemblable entre ces deux hommes, n'eut pas lieu. La véritable lettre était ainsi conçue :

... C'est un solliciteur en prose et en vers qui vient vous demander une lettre de recommandation auprès de vous-même. Arrivé de province depuis quinze jours, il apporte avec lui toutes les chances nécessaires pour y retourner avant peu de temps, si vous ne daignez l'encourager dans sa première voie, vous, monsieur, qui avez l'heureux pouvoir de faire et de faire faire de belles choses. Excusez la hardiesse et acceptez les salutations de votre dévoué serviteur. — Charles MONSELET.

Quant à la réponse d'Arsène Houssaye, on a été d'autant plus contraint de l'inventer qu'il ne répondit pas. Monselet n'était pas homme à se décourager pour un silence, et les escaliers, quoiqu'il fût peu ingambe, ne lui coûtaient rien à monter. Il se présenta à l'*Artiste* et fut introduit. Le soir même il écrivait à son ami Richard Lesclide, resté à Bordeaux, son condisciple et le collaborateur de ses premiers essais :

Je reviens de chez Houssaye, et le trouve. Ce jeune mousquetaire habite un salon Watteau rempli de glaces de Venise, de fauteuils d'Utrecht, de dessus de portes en camaïeu et de panneaux mythologiques... Houssaye se fond en éloges, mais laisse entrevoir qu'il paye fort peu... Cependant, ému de mes vingt ans, il me commande pour vendredi une revue du monde parisien, deux colonnes de faits divers habillés spirituellement. Puis il me presse sur son cœur et je m'en vais.

Etre chargé, au bout de trois semaines, dans une feuille littéraire très cotée, d'une revue du monde parisien, c'est un assez beau succès pour un provincial et un début plutôt rapide pour un journaliste.

Dans des lettres quotidiennes envoyées à son ami Lesclide, Monselet a tenu une manière de journal de son arrivée à Paris, que son fils a retrouvé et qu'il a publié dans le pieux ouvrage consacré à la mémoire de son père. On y trouve des détails curieux sur les mœurs littéraires des années 1846 à 1848 et sur le prix de la vie, en ces temps, par rapport aux nôtres, antédiluviens.

Lundi. — Je me mets en course pour trouver un logement et j'ai l'audace d'arrêter mon choix sur une maison meublée de la place du Carrousel... Mon ami, pour vingt-deux francs (service compris) j'occupe une chambre au premier étage, laquelle est cirée, ayant vue sur tant de splendeurs historiques...

Le gourmet se révèle déjà.

Vendredi. — Dîner splendide à dix-huit sous ; bœuf à la mode et bœuf à la chicorée. Au dessert (une poire), je me figure tituber et j'accorde un sou de gratification à Joseph. Joseph est le garçon du « Petit Rocher de Cancale ».

Ce qui le ravit, c'est la possibilité de vivre à Paris avec peu d'or en poche.

L'existence y est d'un bon marché phénoménal. Si je n'étais pas un monsieur à tant aimer ses aises, j'y pourrais, je crois, loger, manger et boire à vingt sous par jour.

Il frappe à toutes les portes, et elles s'ouvrent devant « ce petit garçon qui a les façons de ces petits abbés de cour qui colportaient de salons en ruelles les mots d'esprit des autres ; mais lui, c'est les siens ». Dans ses visites, il se rencontre et se lie avec les célébrités du moment, et il s'amuse à les décrire :

... Le fait saillant de cette journée est la rencontre de Balzac dans le bureau de l'*Époque*... C'est un homme de quarante ans, d'un embonpoint excessif, plus laid que son portrait, avec de petites moustaches et un chapeau, vif, bavard, important. Cela m'a retenu de lui sauter au cou.

... A l'*Artiste*, je vois Champfleury, un homme de taille et de forte corpulence, le regard assez spirituel.

... J'ai causé assez longuement avec Henry Monnier. C'est un gros homme de quarante ans qu'on prendrait, à première vue, pour un gentilhomme campagnard.

... J'entrevois la silhouette de Granier de Cassagnac : un gros homme brun... Il est à remarquer que les grands hommes sont de gros hommes pour la plupart. Je serai un gros homme.

Monselet a tenu parole, observe Montorgueil. Mais est-il vrai que les grands hommes sont de gros hommes ?

D'ailleurs Monselet n'arriva à la célébrité (et à l'obésité), nous confie M. Tancrède Martel dans le **Figaro**, qu'après avoir longtemps lutté et passé « par les cruelles épreuves dont la littérature gratifie si libéralement ses desservants ».

Trente ans plus tard, aux premiers jours de notre amitié, Monselet me raconta ce qu'il avait souffert : « Je manquais de tout ; de pain et même de souliers. Nous étions si malheureux, dans notre groupe d'affamés, que nous tirâmes au sort à qui demanderait l'aumône !... » — Sur les pas de Balzac, il alla visiter les Tuileries, dont le peuple venait de s'emparer : « La cruauté des tailleurs parisiens m'avait imposé un costume étrange : une veste en lambeaux et un pantalon d'artilleur.

Ajoute que je brandissais un coupe-chou ! En la salle du Trône, j'osai porter la main sur un gland doré, arraché au fauteuil du Roi ; mais les cris : « Mort aux voleurs ! » qui retentissaient dans l'escalier me firent abandonner ma trouvaille. Balzac fut plus malin que moi. Il sortit des Tuileries, l'air satisfait, en emportant un petit objet, un *souvenir* de la monarchie, je ne sais plus trop quoi... »

Lorsque, en 1866, Gautier publia son *Capitaine Fracasse*, il s'empressa de l'envoyer à Monselet, l'accompagnant de cette lettre, que je publie d'autant plus volontiers, écrit M. Tancrède Martel, « qu'elle est inconnue en librairie » :

Accepte ce *Fracasse* illustré et parles-en dans les papiers où tu reluis comme une casserole de cuivre bien écurée dans une cuisine flamande. Considère cet ouvrage au point de vue gastronomique ; l'absence de nourriture y est déplorée amèrement, et quand la bonne chance ramène les mets succulents et les bons vins, ils sont célébrés avec non moins de soin que les charmes de l'héroïne. Protège ces goinfres, ces ivrognes et ces canailles variées, saupoudre-les de quelques mots spirituels en guise de muscade râpée. A propos de muscade, si on en mettait partout au temps de Boileau, on n'en met plus nulle part, aujourd'hui. Le monde dégénère...

Victor Hugo, lui aussi, aimait Monselet. Il voyait en lui un fils de Voltaire, un frère de « cet abbé Galiani dont Diderot exaltait la verve ».

Monselet me montra, un jour, avec émotion, écrit encore M. Tancrède Martel, les dernières lignes qu'il avait reçues de Victor Hugo (encore un précieux document sur la vie littéraire d'autrefois) : « Je sais que vous m'aimez un peu. Etre aimé, j'ai besoin de cela avant de mourir. Or, avant que je meure, dînons ensemble, je vous le demande, ô cher et charmant poète. *Tuus*, VICTOR H. » Et mon vieil ami, qu'on a cru à tort insensible, ajouta, non sans mélancolie : « Tu sais combien Hugo était bon. J'avais fini par obtenir, chez lui, le privilège exceptionnel d'être enfermé dans un placard, pour y fumer à mon aise ! »

Dans ce même numéro du *Figaro*, nous trouvons trois lettres inédites de Charles Monselet à sa famille. Elles sont trop longues pour être reproduites ici en entier, et d'ailleurs d'un intérêt très vaguement littéraire.

Dans une de ces lettres, Monselet évoque Nantes et regrette beaucoup « de ne jamais y passer assez de temps, pour me rappeler à fond, écrit-il, mes impressions d'enfance ».

Ainsi j'aurais voulu revoir Trentemont, les bords de l'Erdre, le pont

du Cens, etc. ; une autre fois, je tâcherai de réaliser ce projet si je peux.

Le cours Henri-IV s'appelle maintenant *cours Napoléon* et la rue d'Orléans *rue du Peuple*. On a lu la Constitution républicaine au pied de la statue de Louis XVI, ce qui m'a semblé assez drôle.

Du reste, je suis bien peu sorti à cause du mauvais temps ; je n'ai pas même été me promener sur la Fosse.

En partant, j'ai emporté au fond de ma malle, pour mon oncle Breton, une belle langouste, qu'à mon arrivée à Paris, nous avons mangée de compagnie. Ma cousine Zélie est tombée en syncope à la vue de mes *gants de paysan* que j'avais mis exprès pour lui faire visite.

Un croquis de Monselet, reproduit dans le *Figaro*, nous montre l'amateur de langouste et de vers légers, ganté de ces gants de paysan qui semblent deux langoustes accrochées à ses bras, déjà à moitié dévorées.

Dans ce même journal, M. Jules Bertaut nous parle de « Monselet gastronome » et rappelle cet aveu du poète épicurien que « on cabinet de travail communiquait directement » avec sa cuisine ; M. Ernest Prévost étudie le poète et le « sentimental » et cite cette phrase de Barbey d'Aurevilly : « Monselet, ce gai, ce rieur, ce convive de Trimalcion, avait dans un pli de son âme cette fleur coupée, la Mélancolie. Elle a parfumé quelques-uns de ses vers, et ces vers-là sont ses vrais vers. »

Ne dédaignons pourtant ni les vers ni surtout la prose du gastronome. Monselet fut en outre un critique de valeur, un esprit curieux de tout, et de lui-même. De ses nombreux livres, on extraira un jour un volume de Pages choisies, qui pourra se classer dans la Bibliothèque des chefs-d'œuvre de notre littérature.

R. DE BURY.

ART

Les Salons des Artistes français et de la Société Nationale. — Quelques peintures à l'Exposition des Arts décoratifs.

L'exposition des Arts décoratifs exile les **Salons** aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau, où s'élevèrent, il y a deux ans, les pavillons de la scission, du Salon des Tuileries. Ce sont des baraquements du même modèle qui hospitalisent les exilés du Grand Palais. Ils couvrent plus d'étendue, peints de couleur plus sévère, écussonnés d'un monotone ornement bleu sombre.

On y circule parmi les Salons restreints où l'on a modéré non seulement le nombre des toiles, mais leur format. L'aspect général voisinerait avec celui d'une exposition de cercle, s'il y avait moins de tableaux. Tout cela a une allure modeste, un caractère de réduction. La lumière est meilleure qu'au Grand Palais. On visite sans ennui, si l'enthousiasme ne s'allume guère, à peine la curiosité, chaque peintre demeurant obstinément fidèle à sa manière. L'impression de déjà vu s'impose. Evidemment, on ne peut espérer des artistes qu'ils se renouvellent d'un Salon à l'autre, mais que de gens ici non seulement n'ont jamais évolué, mais peignent tous les ans les mêmes tableaux, pour le même marchand ou les mêmes amateurs. Joignez-y les disciples soucieux de satisfaire, par les mêmes moyens, les mêmes amateurs et marchands. Cela n'engendre pas la variété. Il y a des épisodes. Voici M. Jean Maxence, qui peint, avec relief d'ailleurs, un portrait de son père en ce costume de membre de l'Institut qu'a valu à M. Edgar Maxence la persistante et minutieuse étude des costumes médiévaux bretons, à revêtir par des Bretonnes contemporaines. Dans un petit coin du tableau, il y a une petite tache noire. De près c'est, méticuleusement reproduite, une photographie menue de M. Edgar Maxence enfant. De loin on ne voit qu'un portrait. Le tableau s'appelle *deux portraits*. M. Maxence a beaucoup changé. Aussi cette année il n'expose pas de Bretonnes. Il a dessiné un portrait de collègue.

Il y a tout de même aux **Artistes français** quelques peintres qui tentent d'ajouter quelque chose à la transcription plate de la nature. Le hasard leur a donné un grand paysagiste, Victor Charreton, dont *La Neige sous le Soleil* est un beau tableau. Coin d'Auvergne : un village sur la colline semble fondre dans une atmosphère qui jette un gris appâli sur toutes choses, les toits rouges sont roses, les volets vert bouteille passent vert de prairie. Les nuages s'agglomèrent doucement en dais criblé de pâle clarté. Au premier plan, la blancheur de la neige se nuance de reflets allègres, immédiats, chauds.

Guillonnet n'expose qu'un coin de parc, lisière de parc. Des viornes y présentent les mouvements solides et désordonnés de leurs branches, en jolie atmosphère de commencement d'automne avec un reste de chant d'été.

Des véristes : Jules Adler, avec une de ses meilleures peintu-

res. Un simple portrait de vieille paysanne, évidemment madrée, certainement heureuse de vivre encore, résistante et maligne, en prenant du café dans une jatte polychrome.

Autre portrait de paysan. Le Bas-Normand de Charles Léandre. L'humour se sent à peine, contenu par le genre. C'est de la peinture et non du dessin caricatural. Le caractère s'affirme solidement d'un bon métier vigoureux, appuyé.

Balande reprend un motif de féerie bourgeoise. Dimanche, la campagne, des femmes tranquilles dans un admirable décor, collines du Lot, pont de Valentré, près Cahors, collines riantes, ruban de fleuve, hymne à la joie de vivre. C'est très décoratif et synthétique, avec un juste souci de détail expressif.

§

Les portraits ne manquent pas. Celui que nous montre Marcel Baschet, d'un joli modèle épanoui sur fond clair, a son intérêt de consciencieuse peinture et de sobre goût d'arrangement.

Pierre Laurens expose un portrait d'André Gide, bien littéral. L'écrivain se dispose à écrire. Semble-t-il méditer? Simplement, il pose. Il apparaît dans la toile, élargi et embourgeoisé.

Le portrait de peintre de Martin-Ferrières a de l'allure. Le paysagiste est isolé sur une cime de coteau ; autour de lui une immense perspective de causses grises, vallonnées ; après le gris du sol, à peine égayé de touffes de verdure, les toits de villages lointains traités comme de gros nids à ras de terre. C'est accentué et c'est personnel.

§

Quelques orientalistes ou plutôt quelques algérianistes. On retrouve Dabat avec son art en décor en recherche d'originalité de coloration, Bouviolle qui a le sens de la vie indigène, Marius de Buzon dont l'idylle vaut qu'on s'y arrête. Ce jeune peintre n'aborde pas l'Algérie avec le simple culte des harmonies chaudes de la couleur. Il vise au caractère. Il y atteint. De grands peintres ont pu tirer de l'Algérie, en de brefs voyages, des impressions de paysage très belles et complètes. C'est en des séjours rapides que Renoir et Lebourg ont donné les plus vives notations d'Alger. Mais ils n'ont traité que le décor. Pour noter la vie indigène, une pénétration lente de l'artiste par le pays est nécessaire. De Buzon nous a donné déjà des aspects de Kabylie où des per-

sonnages bien vus circulaient dans un paysage large et vrai. Son idylle nous présente deux petits amoureux, le jeune homme en costume oriental, la jeune fille vêtue d'une robe rose de grand magasin algérois. Ce sont des arabes francisés ; le dosage du type arabe et des habitudes, des gestes d'Europe, est très habilement fixé.

M. Bascoulès procède par oppositions, très tranchées sans nuancer les valeurs principales. Si cela lui donne l'impression de largeur désertique, cela uniformise son ensemble. Néanmoins les proportions du petit bordj fauve, auprès duquel stationnent les goumiers, donne une valeur à sa perspectives des dunes de l'Erg et du moutonnement infini des sables.

Le marché arabe de Cauvy procède d'une autre méthode ; épisodes multiples et serrés, recherche du pittoresque exact des costumes. Mais l'atmosphère est peu localisée : l'impression d'Afrique est maigre. Ulysse Caputo expose la *justice du Pacha*. C'est là, je crois, le début, dans l'orientalisme, d'un évocateur subtil de la beauté de la Provence, où il a placé de claires silhouettes féminines, dans des jardins très harmonieux où les embrassements et les fuites rapides de l'ombre et du soleil étaient joliment notés. Son tableau lui donne l'occasion d'esquisser un palais arabe, avec le jeu diapré du soleil sur les verts et les bleus sous les arcades qui matissent les couleurs vives. Les personnages, simplement silhouettés, semblent placés là surtout pour concourir à l'étude de finesse détaillée de la couleur.

De Mme Dick Dumas, une étude de mauresques dans un petit cimetière au bord de la mer. La création de l'école d'Alger est bien pour quelque chose dans cet apport nouveau de nos artistes à l'orientalisme. L'appel du pittoresque y contribue aussi et pour beaucoup. C'est un bien au moment où la peinture versait dans le morceau, la nature-morte, la transcription du décor immédiat, que ces désirs de transcrire une lumière plus neuve et d'y découvrir des vies différentes. Beaucoup n'en sont encore qu'à décrire les apparences, mais les espoirs sont permis.

§

Paysages de Provence. Van Maldère : un pont en Provence, décor de plein été, le pont en incendie blanc sur des eaux noi-

râtres, entre les parois noirâtres d'un paysage en ravins craquelés, assombris de petits arbustes d'un vert solide et brûlé. Mlle Blanche Camus : causerie de jeunes femmes sur l'aire, près de la bastide aux murs blancs chauffés de soleil, attitudes justes.

Denis-Valvérane : un bon tableau de femme dans les fleurs, où s'affirment les qualités d'un excellent artiste, à l'effort persévérant.

§

Il y a au Salon une assez nombreuse colonie anglaise. Les tableaux de ces artistes sont en général d'une tonalité agréable et souvent ingénieusement composés. Il y a une petite particularité de conscience et de serré dans le dessin, contrastante avec une certaine tranquillité dans l'acceptation des jeux de colorations déjà connues et un peu vernissées, qui les unit. M. Nisholas, M. Spenlove Whitting (des portraits de jeunes gens, dans la campagne, avec des chiens bien dessinés, Dugdale, Budd, des marchandes de fleurs de Piccadilly, pittoresques sous leurs chapeaux canotiers, près du panier de fleurs, dans un jour de joie solaire de l'été londonien.

§

Les débuts sont rares. Il faut citer M. Haudeville pour son matin de marché au marais vendéen. Les études de types paysans y sont d'un intéressant vérisme, matoiserie étonnée, hâte lente vers le marché. Le paysage est sobrement indiqué en corollaire. L'air qui y circule s'engoufre léger dans la blouse du paysan. Le peintre accuse une note juste d'humour sans se laisser aller à la caricature.

De M. Courot, un alerte portrait, de M. Petiteau deux pots de cinéraires dans une atmosphère claire.

§

Des habitués de ce Salon.

Quost, avec une avenue Trudaine qui s'ajoute bien à son œuvre. Quost n'atteint pas à la puissance et ne semble pas la rechercher. Mais ses accords sont toujours justes dans un ensemble de coloration délicate et logique.

Léon Glaize un portrait vif. Gagliardini un paysage du midi, d'une singulière largeur et d'un beau calme, très différents des ensoleillements micacés de ces tumultes de couleur qu'il nous a

si souvent présentés. Il y a, chez ce vieil artiste, un souci de renouvellement qu'il faut saluer et admirer.

Une belle page hivernale de Nozal.

Un grand paysage animé de Montezin, dont on peut ne pas aimer le parti pris d'excessive fluidité, mais qui marque un effort.

Notons Grün, toujours trop parfait, Patricot : un portrait ; André Strauss, un bon paysage du midi ; Didier-Pouget, un *mas* personnel peint avec emportement, Burlaj un coin de rue, Franck Boggs, Ackein, Grandgèrard. Cayon, qui triomphait l'an dernier avec son beau tableau de la fête à Bethmale, n'a qu'une étude d'ailleurs très distinguée.

§

A la sculpture, une œuvre de premier ordre, le *Chemineau* de Jean Boucher. Jean Boucher est un des meilleurs sculpteurs de notre moment.

Il est doué du surgissement logique du geste. Il a l'imagination du monument, et il trouve en tout sujet l'image la plus précise, avec un incontestable caractère d'originalité. Son Chemineau est un des deux personnages d'un groupe esquissé sur la détresse humaine et la persistance de la résistance humaine à cette détresse. Son chemineau suit sa chimère ; hirsute, dépenaillé, surchargé, il va vers un meilleur hasard, tout droit, résolu dans la machinalité de l'effort quotidien. C'est de la belle sculpture expressive et hardie.

Un sculpteur romain de Bouchaud se présente en belle attitude, droit, tenant de chaque main un buste, son œuvre.

Sicard donne une image de Rude, sourcilleuse, sévère et familière, image de grand artisan dont l'expression pourrait être plus artiste.

Landowski a un groupe familier, La Becquée. Pourquet expose une statue du maréchal Serrurier, l'Etat pense encore au maréchal Serrurier. D'où commande ! Berthe Girardet a sculpté, avec talent, un Ronsard, Armand Bloch l'exode de 1914, Blondat une vierge, Andreï un Eros, Mme de Bayser-Gratry Mgr Augouard, Desruelles un monument aux morts, Haunaux une belle figure funéraire, Moreau-Vauthier une consciencieuse étude du rire chez Dranem. Moreau-Vauthier est un sculpteur ingénieux et chercheur, dont le mur des Fédérés et la statue de Parisienne

de la porte de l'Exposition de 1900 ont signalé l'originalité. Mlle Suzanne de Sainte-Croix expose une jolie brodeuse d'or, Segoffin un projet de monument aux morts, Prat un nu de femme, Rispal un pelotari, Bogdan une figure d'homme.

§

Le Salon de la Société Nationale. — Il y a très peu de sculpture à la Société nationale, mais quelques œuvres de qualité.

La femme se coiffant de Bartholomé, un buste vigoureux de Paulin ; de Gérard Vércuchoz, un buste portrait de James Vibert d'un heureux mouvement. La face de ce sculpteur de colosses apparaît énergique et souriante dans sa barbe de Neptune, et le regard à la fois décidé et rêveur est bien interprété.

Un bon buste de danseuse hindoue de Biegas, très délicat, délassement d'un chercheur de rêves chez qui la sculpture devient souvent un art graphique. Arouson détache un masque énergique de Beethoven, d'une série d'ondes de bronze filées avec souplesse, recherche ingénieuse et réalisée. Bracquemond expose un masque de Faune excessivement tourmenté. Pourquoi donner une allure méphistophélique au petit dieu heureux qui gambade dans les arbres à la poursuite de nymphes, et faute de mieux force l'Hamadryade ? Il se peut que Pan soit devenu Méphistophélès, mais est-ce l'affaire du sculpteur ?

Victor Koos, dans son dessin, figurant ce faune mourant, lui donne aussi l'aspect de Lucifer foudroyé. Mais la face demeure très sereine. Victor Koos est un peintre de sérénités. Sa Sainte Famille est imprégnée de piété tranquille, d'une sorte de considération respectueuse, vis-à-vis des personnages interprétés, d'un dessin souple et ferme.

Jean Béraud, toujours anecdotique, peignant avec soin des sujets de dessin humoristiques ; Forain avec une nature morte.

Louise Breslau, une très gracieuse apparition de jeunesse, deux garçonnets bouclés, vraiment juvéniles, d'un joli mouvement spontané. Quand les querelles d'écoles seront apaisées et que le goût de la peinture-affiche à teintes plates aura fléchi, on s'apercevra de la valeur d'intensité des tableaux de Louise Breslau, et comment cela voisine avec les beaux Flamands calmes, nuance Vermeer, et les portraitistes du XVIIIe.

Une femme en fourreau jaune de Van Dongen sans excentricité. Sa valeur de peintre en apparaît plus nette. Deux de ces portraits sur Olga de Bosnanka, accumulant les ombres gris noir sur les fonds et les détails de costume, accentue, dans les faces un peu pâles, la vie réelle du regard. Hugues de Beaumont avec le portrait de l'Oncle à Héritage. Hugues de Beaumont est un historien de la vie provinciale. Il est misanthrope et peut-être misogyne. Il a l'horreur de la vie d'intérêt, tout en se rendant compte que c'est la vie. Il a peint une fois une sorte de carnaval, où les masques n'étaient point de déguisement, mais des aspects si humains dans leur carton violemment enluminé que ces masques devenaient les vrais visages des vivants grouillant dans le vacarme de fête. C'est un satirique emporté, qui se contente des plus sobres moyens d'exécution. Son faire rappelle parfois celui de Fantin-Latour, sauf que Fantin est impartial comme un miroir, et il n'y a pas de peintre plus emporté que Beaumont, mais il se met techniquement des lisières, et le jeu du soleil sur le fond lui indiffère. Il ne le voit pas. Ses fonds rabattent. Son *Oncle à héritage* est une belle œuvre d'observation. Sans aucun accessoire, par la seule étude physionomique, il nous donne l'homme cerné, défiant, encore très vigoureux, méfiant, juge caustique des attentions qui l'entourent. Tableau de Musée.

Et voici Willette et ses jeux, autour de l'illustration ; c'est tout le caractère de son œuvre d'être de la jolie image. Willette est un fériste, qui revient trop souvent à la même féerie. Souligner que Perrette, si elle veut garder sur sa tête le pot de cuivre, par lequel elle a remplacé le fragile pot de grès, ne peut défendre ses seins contre un Pierrot, équestre et trop bienveillant, c'est matière à dessin plus qu'à peinture. Si Arlequin enlace Colombine, pendant que des Mezzetins jouent du violon, et que Pierrot témoin en enrage, ce n'est pas une raison pour donner à Pierrot cette figure d'assassin déterminé de vrai drame. Willette est très inégal. Goûtons la joliesse svelte de ses musiciens.

Rupert Bunny, sous ce titre Sécheresse, expose une jolie vision païenne; Rupert Bunny excelle à constituer un bouquet de couleurs. Peu d'artistes trouvent comme lui l'accord rare, le jeu de nuances qui aboutit à créer une joie physique de charme très authentique. C'est toujours harmonieux et toujours ingénieux et les

fleurs de chair féminine sortent de ses fonds précieux, comme un bouquet vivant.

Friscke donne une jolie étude de chair et de draperie bleue. David Nillet un coin de ferme en Bretagne, très réaliste, tuiles moussues, murs branlants, paysanne durable en son souci de surveiller des porcs. Un petit paysage fin de Georges Griveau, deux petits paysages fins de Raoul Ullmann, des fleurs de Fix-Masseau, un portrait agité de Fornerod, une vision amusante et émue de Cadel, des Jeanniot, un page de mysticisme hindou, très distingué, d'Andrée Karpelès, un paysage aux beaux verts de Carlos Schwab, des étangs de Berre, d'Olivier, une vision matinale de Martigues de Bernard-Toublanc, bon harmoniste, un bois de Boulogne de Gumery.

C'est une belle allée de cavaliers, atmosphère aciérée ; des gens avec des silhouettes vivantes, une notation très nette de foule clairsemée, d'une harmonie constante et juste. Peské donne une jolie image d'une heure solitaire en la plage du Lavandou. André Chapuy nous montre un large paysage du Morvan. C'est un peintre divers et varié, peintre de la vie du travail, bon traducteur des foules dans la rue et qui imprègne ses paysages du plus large mysticisme de silence.

Autres bonnes toiles, un canal brugeois enrubanné de jeux de lumière de Willaert, de femmes au bord de la mer de Tanaka, un paysage parisien d'Einar Wegener, un bord de Seine de Clary-Baroux, d'une jolie justesse impressionniste, l'enfant à la fenêtre de Georges Redon, les roulottes de Bertram, un intérieur aux jolies nuances un peu assourdies de Mme Babaian-Carbonnell, des paysages de Goulinat, de Bauche, de Maurice Busset, artiste singulièrement précis, un nu de Gaston de Willers baigné de claire luminosité, les fleurs de Desbordes-Jouas, une vision de fleurs très harmonieuse et détaillée de Val.

Roger Casse, qui s'était affirmé par son sobre et sévère portrait d'Edgar Demange, apporte un portrait de femme au costume clair, d'un joli mouvement spontané, d'une vision juste, une très intéressante notation d'allure féminine. On goûtera l'exactitude de vision et la mélancolie du paysage dans les *chevaux dans une lande du Finistère*, d'Henry-Baudot, artiste très doué, d'un métier curieux, et aussi la spirituelle présentation de portraits féminins de Cardona.

§

Les efforts vers la grande peinture sont rares cette année. Elisabeth Chapelin figure l'éternelle renaissance du printemps et l'étonnement des êtres devant le renouveau de la clémence des choses.

Paul Bret décrit une Amphitrite, qui ressemble un peu à une naissance d'Aphrodite, mais voici un peintre tout de même doué d'un don d'arrangement et de composition, qui donne à Amphitrite une robe qui semble un ruban nacré de coquillages, tenu par des amours qui forment une sorte de chaîne de chair, l'entoure de Tritons, à l'aspect purement humain, parce qu'il en noie les traînes de poisson, la pose sur une vague calmée qui semble un piédestal blanc dans la mer bleue et crée ainsi une vision païenne particulière et personnelle.

§

A la gravure, un chef-d'œuvre de Paul-Emile Colin. Sujet simple. Deux femme en aident une troisième à placer en équilibre sur sa tête un énorme cuvier. L'exactitude et la grâce des attitudes sont parfaites. L'art de Paul-Emile Colin, peintre et graveur par ses préoccupations de sérénité, de sobriété, de justesse, et par la réalisation pleine de ces tendances vers la perfection, est un des plus intéressants de ces temps. L'art de Colin rencontre une résistance, en raison même de la nette simplicité de sa force qui néglige les agréments de métier. Mais cet art est si vraiment vivant qu'il s'imposera.

Chahine, dans ses vues de Venise, d'une souplesse si juste, intercale la vision de deux enfants esseulés, qui sans accent sentimental, par la seule force du dessin, captive.

De Leheutin une belle estampe, *l'épave à Paimpol*. Leheutire sait tout le métier du graveur et l'éclaire de son talent de peintre. Paul de Lassence évoque tout le grouillement montmartrois, autour du Sacré-Cœur. On peut voir d'excellentes pages de Bejot, de Beurdeley. Hallo n'est représenté que faiblement, mais ses moindre pages ont un bel accent d'art.

§

A l'**Exposition des Arts décoratifs** quelques belles œuvres d'art, que nous signalons aujourd'hui, en nous réservant d'y revenir, la vaste décoration de la salle des Fêtes de Jeaulmes, réussite absolue d'un art très ornemental et très sobre

avec un bel accent enthousiaste, amoureux de la vie et de la couleur, les remarquables fresques de Guillonnet à la Cour des Métiers, en accord avec l'atmosphère et la décoration florale d'une grande richesse de tons dans leur conception féerique, l'interprétation de ville moderne et d'usine de Baret-Levraux. La participation de sculpteurs à la Cour des Métiers, l'ingénieux effort très classique et mesuré de Plumet dans sa plantation de décors de l'Esplanade des Invalides, la belle fontaine de Lalique.

L'achèvement des stands n'a pas coïncidé avec l'inauguration. Notons qu'à la section danoise un fils de Gauguin expose de la sculpture, avec des trouvailles de détail dans le métier de la céramique et une justesse d'idées qui rappelle l'art sculptural de son père. Il y a de beaux bas-reliefs de Bouchard. Si l'on peut dire, sans crainte d'erreur, que l'art français, l'art plastique, n'est point représenté aux Arts décoratifs, dans son expansion, on peut aussi, en fermant les yeux sur quelques flagrantes erreurs, admettre que quelques artistes de talent y ont été conviés, et, malgré la préparation hâtive, n'ont point été inférieurs à leur réputation. Mais il y a eu peu d'élus. André Ventre et Patout ont créé pour cette exposition de belles entrées. Le jeu des pavillons est pittoresque. On y trouvera d'élégantes fontaines d'Arouson, de Poissons, de Prodchinsky et des baraques joliments foraines. Tout est fait pour le bel accueil de l'été ensoleillé. C'est une malechance que tous ces efforts vers la clarté aient été inaugurés dans une lumière froide et hivernale.

GUSTAVE KAHN.

L'ART A L'ÉTRANGER

Publications d'art italiennes. — M. Claudio Argentieri, de Spolète, est un éditeur avisé et un homme de goût. Il consacre son activité — qui est grande — à la glorification de la terre et de la peinture ombriennes. Le septième centenaire des Stigmates l'a d'abord incité à nous donner une nouvelle édition des *Fioretti* de saint François d'Assise, luxueuse dans sa présentation, richement reliée et abondamment illustrée. Le texte est celui du manuscrit florentin d'Amaretto Manelli, daté de 1396 ; il est reproduit en beaux caractères italiques, semblables à ceux du *De Civitate Dei* de saint Augustin, que conserve la Bibliothèque Laurentienne de Florence. Dans cette édition, tout est l'œuvre du

même artiste, Charles Doudelet ; il a eu le souci de présenter un ensemble harmonieux, qui pût être la joie des bibliophiles ; les vignettes sont nombreuses et variées ; et cette précieuse évocation de la vie de l'admirable poète est enfermée en une reliure qui, avec ses fermoirs métalliques, est l'image de celles que l'on employait couramment au xve siècle.

C'est également chez M. Claudio Argentieri (1) que M. Umberto Gnoli a fait paraître son *Pietro Perugino* et publie actuellement ses *Pittori e miniatori dell' Umbria.* M. Gnoli, qui est Surintendant des objets d'art de la province d'Ombrie, a l'amour de son métier, et depuis plus de quinze ans il se voue à l'étude de tout ce qui touche aux peintres de Pérouse et d'Assise ; sa *Rassegna d'arte umbra* était autrefois utile ; et on y vit paraître quelques-uns de ses articles sur des artistes encore peu connus de cette riche province italienne. Son *Pietro Perugino* a paru pour commémorer un centenaire ; mais, en l'écrivant, il a voulu faire tout autre chose qu'une œuvre de circonstance ; il a réuni, en les commentant sobrement, tous les documents d'archives aujourd'hui connus sur le peintre du « Cambio », — dont il faut bien dire qu'il a été jusqu'à présent assez mal étudié ; en accompagnant cette importante « rassegna » d'une étude sérieuse et souvent fine sur l'artiste, M. Gnoli a contribué à mieux situer la personnalité de Pérugin dans l'histoire de l'art italien. N'oublions pas que, de Pérouse, Pérugin alla à Florence et à Rome et que, pendant les dernières années du Quattrocento, il eut dans l'Italie centrale un rôle capital ; c'est par lui que le coloris ombrien a charmé les Florentins ; si un Bartolommeo, un Albertinelli, et plus tard un Andrea del Sarto, ont donné de l'éclat aux tons de leur palette, ils furent en cela ses disciples. Le livre de M. Gnoli nous aide à comprendre cette pénétration de l'art toscan par l'art ombrien ; il est en même temps une biographie diligente et complète.

Les *Pittori e miniatori dell' Umbria* sont une œuvre originale et de la plus grande utilité. C'est un dictionnaire des artis-

(1) Le même éditeur publie aussi, chaque année, un *Almanacco* charmant *di Roma* et où les historiens et critiques d'art peuvent trouver de quoi les intéresser. Celui de 1924 consacre à Pietro Cavallini, « maestro romano di Giotto », vingt pages de Federigo Hermanin ; notons, dans celui de 1925, les « Recenti scoperte archeologiche a Roma » de Paribeni, et un amusant « essai » de Vergani sur le « Teatro d'arte » de Pirandello.

tes ombriens où M. Gnoli nous expose le résultat de ses longues recherches dans les Musées et dépôts d'archives d'Ombrie. Lorsqu'il sera complet, nous aurons là un instrument de travail de premier ordre ; il serait à souhaiter que beaucoup d'érudits eussent la patience — et l'abnégation — nécessaires pour tenter des travaux de cette nature. Sur chaque peintre on trouve une biographie très détaillée, un catalogue des œuvres, certaines ou probables, et une bibliographie faite avec soin ; et en y ajoutant de nombreuses et belles reproductions — dont beaucoup sont inédites, — l'auteur a donné plus de valeur encore à ce « corpus » ; n'est ce pas d'un bel exemple que de voir un éditeur actif — certains diraient même téméraire — d'une petite ville ombrienne entreprendre la publication d'une œuvre semblable, austère et de pure science, qui fait le plus grand honneur à l'érudition italienne ?

La méthode de M. Enrico Somarè dans son *Masaccio* (1) n'a rien à voir avec celle de M. Gnoli. Il nous donne un commentaire « lyrique » de l'œuvre du grand Florentin ; il n'essaie pas d'élucider tel ou tel problème de chronologie ou d'attribution ; il tient avant tout à dire les raisons de son admiration pour Masaccio, qui est sans bornes. Certes la série de reproductions dont il accompagne son discours suffit à convaincre le moins averti. Masaccio est un des plus grands noms de l'histoire de l'art, et ce qu'en dit M. Somarè est on ne peut plus juste. Il faut penser aux dates, ne pas oublier que la décoration de l'illustre chapelle du Carmine est de 1427, pour mesurer toute l'importance de l'apport de Masaccio. Il est un miracle dans la peinture italienne, miracle qui n'est pour ainsi dire préparé par rien et dont Léonard de Vinci comprenait bien la grandeur lorsqu'il disait dans son *Traité de la peinture* :

Après Giotto, l'art perdit de sa vigueur parce que tous imitaient les peintures déjà faites ; ainsi l'art alla en déclinant jusqu'à Tommaso de Florence, surnommé Masaccio, qui montra par son œuvre parfaite que ceux qui prennent un autre guide que la nature, maîtresse des maîtres, ceux là travaillent en vain.

M. Somarè a voulu nous expliquer ce miracle, et il fait preuve de goût et de jugement sain en le mettant à la source de tout l'art du Quattrocento. Si on ajoute à son influence celle de Paolo

(1) Ed. Bottega di Poesia, Milan. 1924.

Uccello, de Pierro della Francesca, de Castagno et des Pollaiuoli, on a ainsi les principaux points de repère qui permettent de mieux définir les caractères de la peinture florentine jusqu'à Léonard et Michel-Ange.

Nous ne quittons pas le Quattrocento avec le second tome du volume VIII de la *Storia dell'arte italiana* de M. Adolfo Venturi (1), consacré à l'architecture italienne du xve siècle, autre que l'architecture toscane qui était l'objet du tome précédent. Curieuse étude que celle de la lutte entre l'esprit de l'architecture gothique et l'esprit de la Renaissance. Dans l'Italie méridionale, en Campanie, dans les Abruzzes et en Sicile, les traditions gothique, angevine, gardent leur force pendant longtemps, pénétrées peu à peu par le style aragonais-catalan. Dans l'Italie septentrionale, c'est le gothique de France qui s'impose avec la cathédrale de Milan, mais un gothique accommodé au goût lombard, où la décoration sculpturale est d'une abondance et d'une virtuosité tout italiennes. M. Venturi analyse avec esprit le contraste des deux tendances ; et en continuant à décrire l'ampleur du développement du flamboyant à Venise, à Ancône et, de là, jusque sur les côtes dalmates, il insiste en même temps sur l'importance grandissante du courant qui finit par imposer le « stil nuovo » en Emilie, à Venise et en Lombardie ; c'est à Milan que les tendances nouvelles prennent définitivement corps et s'expriment dans les formes pures et claires de l'œuvre de Bramante et de ses disciples, Bramantino et Cesariano.

M. Venturi a ainsi conduit son *Histoire de l'art italien* jusqu'à la fin du xve siècle : et c'est une œuvre admirable par bien des côtés. Où trouver un semblable répertoire de faits, d'idées et de reproductions d'œuvres d'art ? Les deux derniers tomes consacrés à l'Architecture sont aussi abondamment illustrés que les précédents ; et si on leur ajoute les 5 autres volumes où l'auteur a traité de la peinture et de la sculpture au xve siècle, il faut bien être indulgent aux défauts qui sont inhérents aux entreprises de cette nature, pour ne s'attacher qu'aux grandes qualités de cette œuvre, qui nous présente avec tant d'ampleur l'histoire du Quattrocento italien. Il est malheureux que les circonstances actuelles ne permettent pas une réédition des tomes antérieurs —

(1) Ad. Venturi, *l'Architettura del Quattrocento*, volume VIII, parte seconda, Hœpli éd. Milan, 1924.

depuis longtemps épuisés ; ce serait pour M. Venturi l'occasion de revenir sur bien des hypothèses aujourd'hui périmées, et de mettre plus d'harmonie dans les développements consacrés aux diverses périodes artistiques.

§

M. Guido Battelli a fait de son côté une œuvre bien utile en publiant ses *Più belle leggende cristiane* (1). Celles qu'il a choisies sont parmi les plus curieuses, les plus pittoresques — et surtout les plus chères aux artistes. Modestement l'auteur écrit qu'il a songé aux élèves de lycée — qui confondent facilement saint Jean Baptiste et saint Jean l'Evangéliste, sainte Catherine d'Alexandrie et Sainte Catherine de Sienne. Maintenant que l'histoire de l'art fait partie des programmes officiels des écoles secondaires italiennes, nul doute que ce volume ne serve à faciliter son enseignement. Mais la portée de cette publication est aussi d'ordre général : tous ceux qui étudient la peinture d'inspiration religieuse y trouveront de précieux renseignements : et il faut souhaiter que M. Battelli, étendant son champ de recherches, donne plus d'ampleur à son livre qui, déjà tel qu'il est, sera indispensable à tout historien ou à tout amateur d'art.

§

Les fresques florentines du Quattrocento trouvent dans la somptuosité des costumes un de leurs principaux éléments de beauté ; et Mme Polidori Calamandrei, en étudiant les *Vesti delle donne florentine nel Quattrocento* (2), nous aide à mieux saisir certains caractères de la civilisation italienne à l'époque de la Renaissance. Les études consacrées à l'histoire du costume sont rares et il faut le regretter, car on comprend que la mode puisse être un élément important de datation pour une œuvre d'art. Le volume de Mme Polidori, sérieusement documenté, rendra donc des services ; des dessins nombreux et de bonnes reproductions accompagnent le texte, qui aurait peut être gagné en intérêt si l'auteur avait songé moins à décrire minutieusement les vêtements jusqu'en leurs plus petits détails, qu'à insister sur leurs nombreuses modifications au cours du xve siècle ; ce sont ces modications successives qui importent à l'historien de l'art.

(1) Guido Battelli : *Le più belle leggende cristiane*, Hoepli éd. Milan, 1924.
(2) Soc. *La Voce*, éd. Florence, 1924.

Signalons enfin la traduction italienne du volume d'Eugénie Strong (1) sur la *Sculpture romaine d'Auguste à Constantin ;* le premier volume qui vient de paraître va jusqu'à Trajan : l'illustration est des meilleures et il est remarquable de voir qu'en Italie la présentation des livres d'art est aussi parfaite maintenant qu'avant la guerre ; nous ne saurions en dire autant de certaines collections artistiques parues en d'autres pays.

Mémento. — La revue *Dedalo*, dirigée par M. Ugo Ojetti, qui en a fait une des meilleures revues d'art qui se publient actuellement, insiste avec opportunité sur la jeune peinture italienne, qui n'est pas connue comme elle devrait l'être. On lira utilement les articles de M. Lionello Venturi sur Felice Casorati (septembre 1923) et de M. Ugo Ojetti sur Romano Dazzi (février 1924) et sur Ubaldo Oppi (mai 1924).

La revue *l'Esame* consacre aussi de nombreux articles à l'art italien contemporain. Elle annonce un fascicule entier consacré à la peinture italienne du XIXe et du XXe siècles. Citons dans les derniers numéros les deux articles de Gatti et de Pannain sur la Musique italienne d'aujourd'hui (septembre-octobre 1924) et des notes intelligentes d'Enrico Somarè sur la 24e exposition internationale de Venise (mai-juin 1924).

JEAN ALAZARD.

INDIANISME

Somadeva : *L'histoire romanesque d'Udayana, roi de Vatsa*, trad. par F. Lacôte, bois de J. Buhot, Bossard, 1924. — René Guyon : *Anthologie bouddhique*, 2 vol., Crès, 1924. — Rabindranath Tagore : *A quatre voix*, trad. de Madeleine Rolland, avec une étude par Romain Rolland, Ed. du Sagittaire, S. Kra, 1924. — *Nationalisme*, trad. par Cecil Georges-Bazile, Delpeuch, 1924. — Gandhi : *La Jeune Inde*, trad. de Hélène Hart ; Introd. de Romain Rolland, Stock, 1925. — René Guénon : *Orient et Occident*, Payot, 1924.

La collection Bossard des Classiques de l'Orient s'est enrichie en 1924 d'une contribution aussi importante pour les indianistes que pittoresque et attrayante pour le public profane : la première traduction française d'une section du *Kathâsaritsâgara* de Somadeva (2e moitié du XIe s.). Cet « océan où confluent tous les contes » est une rédaction sanscrite, éminemment littéraire, de récits bien plus anciens sous leur forme prâcrite. Ces récits constituaient la substance d'un ouvrage fondamental, aujourd'hui perdu, la *Brihatkathâ* de Gunâdhya (IIIe s.) Personne ne connaît toute cette littérature d'inspiration populaire, mais de

(1) Eugenia Strong : *La scultura romana da Augusto a Constantino*, volume primo, Istituto di edizioni artistiche (Alinari), Florence, 1924.

forme subtile et savante, à l'égal de M. Félix Lacôte, auteur d'un ouvrage classique sur *Gunâdhya et la Brihatkathâ* (Leroux, 1908), ainsi que d'une édition et d'une traduction du *Brihatkathâ glokasamgraha*, de Budhasvâmin (Leroux) ; en vain chercherait-on un critique aussi apte à débrouiller l'écheveau des traditions soit d'une certaine généralité, soit locales, religieuses ou laïques, parmi lesquelles se mêlent à la mythologie védique ou épique la « sagesse politique », les « nouvelles galantes », les fables du folk-lore et les apologues bouddhiques (1).

La fraction ici rendue accessible à notre curiosité — environ un vingt-cinquième de l'œuvre de Somadeva, — est **l'histoire d'Udayana**. Héros local de Kauçâmbî, ce personnage doit à Bhâsa comme à Harsha d'être devenu le type d'un héros de théâtre, le souverain artiste et aimable, plus porté au plaisir que soucieux de sa gloire, mais qui rachète par une suprême élégance son humeur volage. Voluptueux sans se dégrader, il concilie une sincère tendresse conjugale avec le goût des aventures amoureuses. Quelle figure plus séduisante pour les auteurs de comédies et les poètes, dans une civilisation où, comme le dit excellemment M. Lacôte, « la préciosité est inhérente à la poésie » ? Il faut savoir gré au traducteur de nous avoir conservé la saveur littérale du texte, les trouvailles d'expression, les articulations des phrases, fût-ce en hachant par des traits discontinus, à la française, les lianes enveloppantes de la rhétorique indienne.

L'Anthologie bouddhique est une entreprise de librairie sans portée scientifique. Son unique mérite est de fournir au public des morceaux choisis de textes dont un bon nombre ne sont accessibles qu'aux spécialistes et ne se trouvaient traduits qu'en langue anglaise. Il faut regretter que ces documents ne soient pas présentés au lecteur par quelques indications précises d'histoire littéraire ou religieuse. L'Introduction renferme beaucoup d'erreurs, pas toutes imputables à des fautes d'impression. Ainsi l'assimilation du canon sanscrit tour à tour à neuf Dharmas, dont on ne cite que sept (I, p. XXXVII), et au Grand Véhicule, par opposition au Petit (XXXVI). Ainsi l'attribution d'Asanga

(1) Dans l'intervalle, entre la rédaction de cette note bibliographique et la publication du présent numéro, est survenue la mort subite de M. F. Lacôte, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. Ce décès est une perte cruelle pour l'indologie.

et de Vasubandhu au VI[e] s. avant J.-C. (XXXI), puis au V[e] s. de notre ère (II, 167). Nous ne parvenons pas à saisir en quel sens « Jésus a la conduite et applique les préceptes d'un véritable Bodhisattva » (XXX). Par contre, les trois pages de l'Introduction sur le Bouddhisme non indien sont trop ou trop peu. D'importants ouvrages en langue française — pour ne parler que de ceux-là — ont paru en 1923 et ne figurent pas dans la bibliographie : tels ceux d'Oltramare et de Przyluski.

L'Occident n'a guère été initié jusqu'ici en Tagore qu'au poète lyrique et au philosophe. La nouvelle **En quatre parties** que nous présente Romain Rolland montre que l'intense vie intérieure de toutes les créations tagoriennes ne compromet point, mais aiguise plutôt le tact de la description concrète. La frénésie de spiritualité que possèdent les plus humbles personnages, même s'ils éprouvent vis-à-vis du divin des aspirations opposées, voilà le train-train quotidien et presque banal des mœurs au Bengale, telles que les voit Tagore. Les convictions s'affrontent autour de deux figures féminines, touchantes et délicates. L'Europe dit :

Ehret die Frauen ! Sie flechten und weben
Himmlische Rosen im irdischen Leben.

Voici comment s'exprime l'Inde : « Les femmes sont toujours prêtes à faire don de leur cœur, là où leur lot ne peut être que chagrin... Elles tressent leur guirlande d'acceptation pour quelque brute qui la foulera aux pieds et la traînera dans la fange de ses passions (118). » Pourtant, comme Tagore sait pleurer, Tagore sait sourire. Par tels et tels traits, il rappelle à l'éminent préfacier Dickens, Thackeray, Spitteler. Un peu de gaîté mêlée à tout ce que l'âme indienne recèle de souffrance, et voilà de quoi produire de l'humour. « Tout cela bagatelles, mais tout cela vérité. Ce monde fait de raffinement et de grossièreté, de douceur et d'amertume, celui-là même était le ciel où se cachait l'Emotion (188). »

Descendons, dans la mesure où c'est possible à l'Inde, du ciel sur la terre ; recueillons l'avis de Tagore, celui de Gandhi sur ce fait si contemporain, si répugnant, mais si tentant aussi — qu'on se l'avoue ou non — à des yeux d'Orientaux : **le nationalisme**. Tagore et Gandhi s'accordent à prêcher la coopération et l'amour, au lieu des rivalités et de l'exploitation. Mais de l'un à l'autre l'esprit, les moyens diffèrent grandement. L'un fait du lyrisme une méthode de pensée, il résume en son âme généreuse

une immense culture. L'autre, par comparaison fruste et pauvre, montre une conviction farouche. Ici l'ardeur chaleureuse de la piété vaishnava, jointe aux clartés des Upanishads, là un fanatisme de non-nuisance (ahimsâ) tel que chez les archaïques Jainas.

Tagore pense, comme nos socialistes, que la liberté politique donne la puissance, non la véritable autonomie ; qu'il faut au monde une base d'unité non pas politique — c'est-à dire fondée sur des rapports, l'égoïsme et l'opposition, — mais sociale et humaine. A ses yeux, l'erreur nationaliste consiste à priser les intérêts d'un pays plus que les idéaux de l'humanité. Le poète philosophe assigne ainsi aux collectivités ce même devoir de honnir l'égoïsme, que toute la religion et la spéculation indienne a prôné aux individus. Or c'est l'Europe qui pèche et d'ailleurs s'épuise par son nationalisme outrancier : loin d'avoir pacifié le monde, elle ne peut se pacifier elle-même. C'est aussi le Japon, dans la mesure où il copie l'Angleterre et l'Allemagne, dans la mesure où il oublie son propre génie : la réalisation dans la vie japonaise des beautés de la nature japonaise. L'Asie médiévale a donné l'exemple de la coopération sans impérialisme, au grand bénéfice des idéaux spirituels ; l'Inde conserve le secret de cette civilisation supérieure, et il n'est point à craindre qu'elle s'en détourne, car ses problèmes propres, en raison du chaos de races qu'elle renferme et de la multiplicité de ses castes, sont des problèmes d'entente et de confiance inter-humaine. Quoique encore incapable de se gouverner elle-même, l'Inde peut attendre son heure, non qu'elle espère une revanche contre ses oppresseurs, mais jusqu'à ce que ses principes, seuls vraiment libéraux, triomphent parmi l'effondrement des impérialismes de ruine et de haine.

Moins intellectuel, plus combatif, le doux Gandhi se flatte de surmonter les procédés européens de violence par cette arme qu'il croit irrésistible : l'amour dans la souffrance. En accord avec le Christ, il proclame : « Plus la souffrance est pure, plus le progrès est grand. » Nous ignorons s'il y a là mieux qu'une sublime folie ; aux faits d'en décider : Gandhi se présente comme un expérimentateur social. En tout cas, il y a là une idée toute nouvelle dans l'esprit indien, dont jusqu'alors les religions, les philosophies fuyaient la douleur, tenue pour servitude, et visaient à la délivrance, fût-ce au prix de l'anéantissement. Le Mahâtmâ veut la douleur, politiquement comme instrument de domination,

philosophiquement comme moyen de liberté. Il est plus près de Pascal que du Bouddha et de Cankara.

Romain Rolland accomplit une œuvre utile en révélant Gandhi aux nationalistes et aussi aux « pacifistes énervés ». L'Inde, qui nous effare par ses rêves, nous déconcertera peut-être par son esprit pratique. La *Satyâgraha* n'a pas dit son dernier mot ; car il désigne non pas, selon la traduction pusillanime donnée p. 2, un « essai juste », mais l'étreinte obstinée du vrai, le cramponnement tenace à la vérité.

Rien de plus exceptionnel que l'attitude de M. René Guénon : il renchérit considérablement sur les Hindous en particulier et sur les Asiatiques en général dans son aversion pour les idéaux et les procédés de l'Occident. A ses yeux, développement matériel et intellectualité s'excluent : aussi l'Europe depuis la Renaissance est-elle en pleine régression. Au lieu de faire grief à l'Orient de n'avoir pas constitué ce que nous appelons la science, nous devrions comprendre que nous nous déshonorons aux yeux de l'Orient par notre oubli de la spiritualité. La juste notion de la métaphysique ne se trouve qu'en Asie — et certes dans la pensée de M. Guénon. A dire vrai, cet ouvrage tendancieux, mais, comme aurait dit Helvétius, intéressant en tant que passionné, atteste une intention très nette : faire par la critique de l'Occident une critique de l'esprit moderne ; exalter dans les civilisations orientales la valeur de la tradition.

Cet ouvrage a le mérite de faire penser ; il est utile par ses outrances mêmes et jusque par ses injustices, car il secoue bien des préjugés. Cependant, comme nous n'y trouvons ni la poésie, ni la générosité de *maitri*, de sympathie humaine, qui resplendit dans l'œuvre ci-dessus analysée de Tagore, nous préférons cette dernière, dans la mesure où elle traite le même problème qu'agite M. Guénon. Sans doute le maître de Çântiniketan estimerait-il que ce Français est bien Européen, trop Européen dans son hostilité à l'Europe, car personne jamais ne s'est autant plu à poser en antithèse l'Orient et l'Occident. Tagore lui donne une leçon d'humanité, comme une leçon de mesure, en compensant le sens de cette opposition par une juste appréciation de certaines contre parties. Le prestigieux Hindou est loin de soutenir, lui, que tout a été fait à contre-sens dans l'Europe moderne : il exalte son idéal de droit et de liberté, quelque stérilisé que soit cet idéal

par la nocivité des égoïsmes. Il reconnaît, il proclame que l'Orient et l'Occident sont complémentaires, nécessaires l'un à l'autre. Il révèle ce qu'il y a de méprisant, de pernicieux à les tenir pour irréductibles. Un des profits que nous retirons du livre de M. Guénon, c'est, par contraste, d'admirer comme plus grande encore qu'elle ne nous paraissait, la sublime humanité de Tagore.

P. MASSON-OURSEL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

Deux lettres de Léon Bloy (1).

Paris, 3 mai 86.
127, *rue Blomet, Vaugirard.*

Mon cher Monsieur G....

Ignorant votre adresse exacte, j'envoie cette lettre à M. Ch. Bussières, rédacteur en chef du *Ralliement*, qu'on m'a dit être connu de vous. J'espère qu'elle vous parviendra le plus simplement du monde et que vous me pardonnerez l'apparente incivilité de cet inévitable détour.

Voulez-vous me permettre de me livrer sans contrainte au ridicule de supposer que vous ne m'avez pas complètement oublié ? En admettant même que le peu de bruit que j'ai fait à Paris n'ait pas eu d'écho dans votre retraite, pourquoi donc auriez-vous effacé de votre mémoire le jeune homme triste et solitaire que vous enrôlâtes, il y a quelque dix ans, dans votre escadron charitable et qu'il vous plaisait d'entretenir quelquefois ?

Qui acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentationes probant te. Ces paroles roboratives et mystérieuses de Raphaël au vieux Tobie, combien de fois, hélas, ai-je désiré qu'elles me fussent vraiment applicables ? Lorsqu'il s'est agi d'obéir à cette enragée vocation d'écrire qui ressemble de plus en plus à un véritable anathème, quand il a fallu décidément s'élancer sur l'océan moderne de la publicité parisienne, le choix me fut naturellement offert d'être un parfait drôle ou un artiste et je choisis de crever de faim. Une dizaine d'années de parfaite torture pour arriver à être séparé des chenapans de lettres et pour

(1) Nous publions ici deux lettres inédites de Léon Bloy, qui éclairent une période peu connue de la vie de l'écrivain.

obtenir un vierge renom littéraire, il me semble que ce n'était pas payé trop cher! Aujourd'hui les dix ans sont à peu près révolus. J'ai enduré, croyez-moi, tout ce qu'un homme peut endurer. J'ai eu faim et soif et tout ce qui s'ensuit pendant quarante saisons. J'ai vécu de longs mois, enfermé sans ressources, avec une sœur d'adoption, devenue folle furieuse et dont j'étais forcé de cacher l'état, écrivant sous la menace du feu et du couteau et de la famine et du désespoir, des articles bibliographiques à un sou la ligne. J'ai disputé aux carabins de l'amphithéâtre le cadavre déjà éventré d'une pauvre fille que j'avais pu sauver de la prostitution, mais non pas de la sollicitude de M. Quentin ....

J'ai mendié *dans la rue* pour des mourants que je possédais, j'ai avalé pour mes frères souffrants et pour moi-même le mépris des mauvais riches et des mauvais pauvres, également indignés de ma détresse. J'ai pleuré, j'ai crié, j'ai saigné devant toutes les portes de l'enfer, mais Dieu sait que je n'ai pas été un dépositaire infidèle et que, même au fond du cœur, en une seule minute de lâche intention, je n'ai jamais prostitué ma pensée.

A cet énorme prix, je suis un *écrivain* dont aucun voyou n'a le droit de se prétendre le camarade, — et je commence à être accepté sur ce pied. Telle est la genèse — peu connue des esclaves du monde, — de la plupart des artistes pauvres, quand ils naissent avec un peu de fierté. Ils sont de ces fruits sauvages que la cuisson même n'édulcore pas et qui ont besoin de mûrir longtemps *sur la paille*, ainsi que Balzac l'a judicieusement observé dans son âge *mûr*.

Dieu ne m'ayant pas honoré de la vocation sacerdotale, j'ai dû chercher ma vie dans un monde que je n'aime pas, avec l'énorme désavantage d'être passionné pour ce qu'il méprise. Je suis donc entré dans la mêlée terrible, non sans courage, mais avec une position de bataille sacrifiée, ayant le Soleil en pleine face et dans les yeux toute l'aveuglante poussière du siècle.

J'apportais ce que Dieu voulut me donner en me créant pour souffrir : les effusions lyriques du contemplateur et les armes agressives du polémiste.

Aussi ne compté-je plus mes blessures. Mon premier livre, *le Révélateur du Globe* (Christophe Colomb), participe de l'une et de l'autre de ces deux manières d'être. Ce livre passionnément loué par quelques-uns, méprisé par d'autres, sans examen, tendait à la

gloire du Saint-Siège par la vulgarisation d'une grande idée de Pie IX.

J'eus l'honneur de recueillir quelques hauts suffrages à Rome même, mais, à Paris, mon œuvre n'eut aucun succès. J'avais osé formuler, six mois auparavant, de sévères jugements sur Louis Veuillot dans un article de Revue qui agita l'opinion.

Ses lieutenants, incapables de sacrifier un ressentiment personnel à l'intérêt évident du catholicisme, décidèrent de me condamner à mort par le silence et, la presse catholique refusant de dire un seul mot d'un ouvrage exclusivement religieux, je ne pouvais espérer de l'autre presse aucune largesse de publicité.

Je sentis alors que je devais faire la guerre pour mon propre compte, à mes risques et périls, et qu'il me fallait accepter le rôle dangereux de batteur d'estrade du catholicisme persécuté. Il fallait simplement me mêler à un monde sans foi ni mœurs et, au moyen de l'artifice *littéraire* d'une polémique sans frein, prêcher la Croix de Jésus-Christ dans les tanières du journalisme parisien, — les pires antres modernes que l'audace d'un chrétien puisse explorer.

Un peu plus tard, le directeur du *Figaro*, étonné du bruit que je commençais à faire, eut la pensée toute commerciale d'inaugurer par moi la grande polémique religieuse dans ce journal éclectique et prostitué.

Ce fut un moment d'éclat dans ma vie. Vous n'ignorez pas le crédit immense du *Figaro*. Je devins immédiatement célèbre. Une tempête de lettres s'abattit sur moi de tous les points du globe, les unes m'applaudissant, le plus grand nombre me jetant l'injure. Le maquignon directeur, considérant alors l'infériorité numérique de la louange et rempli de la crainte de perdre des abonnés à cornes, irrités du cléricalisme écarlate de mes articles, me mit un beau jour à la porte.

J'écrivis donc un peu partout, épouvantant les uns de mon nom déjà redouté, les autres de mes doctrines. Je publiai un second livre : *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, lequel eut un grand retentissement parisien, mais à quel prix !

Je disais intrépidement la vérité aux puissants, aux salisseurs d'âmes, aux distributeurs du poison de l'esprit. Toutes les portes de la publicité se fermèrent devant moi et je retombai verticale-

ment dans la plus affreuse détresse qu'un homme puisse endurer sans mourir.

Cependant, tout blessé que je suis, je ne désarme certes pas. Nous portons tous notre vocation dans nos facultés. C'est comme une Révélation naturelle et particulière que Dieu fait à chacun de nous. J'ai le sentiment profond que je suis appelé à parler à mes frères et que je n'ai aucune autre chose à faire en ce triste monde.

De calculées indiscrétions de mon éditeur ont appris à tout ce qui tient une plume dans Paris que je vais publier un nouveau livre ayant pour titre *le Désespéré*, œuvre infiniment offensive qui ne sera d'aucune école et qui ne respectera rien des idoles contemporaines. Je connais quelques hautains scélérats qui ne sont pas fort tranquilles et pour qui cette menace, encore imprécise, est un tesson de bouteille dans le lit de triomphe de leur exaspérante impunité. On croit à un succès et mon éditeur attend avec impatience mon manuscrit pour le prochain automne. On a peut-être raison. Il est certain qu'un atome de publicité peut suffire pour faire éclater le scandale autour de ce livre où sont dites les choses que, je crois, personne encore n'avait osé dire et où seront assises les fausses gloires modernes dans un amphithéâtre d'ignominie. Ce sera un livre plein de désespoir philosophique et non point théologique, parce que je ne cesse jamais d'être chrétien. J'a voulu, en cette horrible fin de siècle où il semble que tout soit perdu, pousser vers Dieu la définitive clameur de déréliction et d'épouvante pour la multitude orpheline que le Père fait semblant d'abandonner du fond de ses cieux et qui n'a même plus la force de généreusement mourir. L'épigraphe d'ailleurs : *Spem contra spem*, dit assez ma pensée sur ce *désespoir* conditionnel.

J'ai osé rêver quelque chose comme une immense paraphrase dramatisée de ce texte si étonnant et si peu connu d'Ezéchiel : *Quæsivi de eis virum qui staret oppositus contra me, pro terra, ne dissiparum eam.* Autant qu'il est permis à un chrétien de se flatter de quelque chose, je crois qu'il sortira quelque bien de ce livre de tant de douleurs et de tant de larmes, que beaucoup d'âmes voluptueuses vomiront sans doute comme une potion trop amère, mais qui réconfortera peut-être certains cœurs navrés et agonisants dans les ténèbres.

Mais voici. Je suis moi-même un agonisant menacé de la plus

misérable mort. Le périple de mon purgatoire littéraire touche visiblement à sa fin, quand tout à coup les forces m'abandonnent et je suis en danger de naufrager au dernier moment. Les heureux de ce monde qui jouissent en paix d'un beau livre ne songent pas assez aux souffrances, quelquefois sans nom ni mesure, qu'un pauvre artiste sans salaire a pu endurer pour leur verser cette ivresse.

Les chrétiens riches qui admirent mon *Révélateur* ne se doutent pas que ce livre fut écrit au chevet d'une mourante, dans une chambre sans feu, par un mendiant famélique et désolé qui n'a pas touché un sou de droits d'auteurs.

Le Désespéré n'aura pas coûté beaucoup moins. C'est une espèce de miracle que j'aie pu en réaliser les deux tiers. Je serais le lamentateur le plus paradoxalement funèbre si j'entrais dans des détails.

Mais aujourd'hui, ma foi, je n'en peux plus. Le miracle s'interrompt et je suis décidément impuissant. Je suis absolument sans pain, sans ressources d'aucune sorte. Puis le chagrin s'abat sur la bête blessée. Tous les deuils anciens fondent à la fois sur le malheureux homme en détresse qui se voit perdu.

Je vous écris dans une angoisse et une douleur infinies.

Il me faut *quatre mois* de loisir et de sécurité matérielle pour achever mon œuvre et, je n'ai pas même un jour. J'ai pris soudainement la résolution de vous écrire en me disant que, peut-être, cette idée me venait de Dieu. Je n'ai pas un ami, pas un seul, entendez-vous, en état de me secourir.

J'ai souvent mendié pour les autres, je me décide enfin à mendier pour moi-même. Ne pourriez-vous donner ces quatre mois de subsistance à un apologiste chrétien près de succomber ? Je vous le demande par l'agonie du Sauveur et par les Larmes de sa Mère, avec l'humilité d'un cœur brisé, ayez pitié de moi et conservez un écrivain à la Sainte Eglise qui n'en a plus guère. Si vous pouvez ce que je vous demande avec de vraies larmes, ne rejetez pas une prière qui vous est adressée directement par un pauvre homme et indirectement, peut-être, par Dieu lui-même.

Hélas ! le danger est aussi pressant que possible. Mon cher Monsieur G..., je me sens audacieux avec vous. Je me souviens de vous avoir vu présider, avec une parfaite douceur d'âme, cette conférence de Saint-Vincent-de-Paul où le Pauvre avait exacte-

ment la place que lui donne le Saint-Livre, c'est-à-dire celle de Dieu lui même.

Si vous ne pouvez écouter mon cri sans manquer de sagesse, essayez de la folie. Vous savez qu'elle est sainte quelquefois et qu'elle a rédimé le monde.

Votre tout dévoué et profondément respectueux,

LÉON BLOY.

P.-S. — Ci joint un fragment imprimé de mon futur livre.

—

8 juin.

Mon cher Monsieur G...

Je vous ai écrit il y a environ dix jours une de ces lettres qui sont de véritables cris vers Dieu et qu'on ne recommence pas. Cette lettre, qui était l'appel désespéré d'un homme en détresse et près de périr, je l'avais envoyée à M. Charles Bussières, que je supposais devoir vous connaître, avec supplication de vous la faire tenir au plus tôt, car j'ignorais votre adresse. Je viens de recevoir l'assurance qu'elle vous a été remise exactement

Je ne crois pas qu'un chrétien puisse implorer un de ses frères avec plus d'humilité et d'un cœur plus triste, plus désolé, plus brisé. Je vous priais comme on prie Dieu lui-même quand on se le représente agonisant d'amour et déchiré de pitié pour ses membres souffrants, parce que je croyais être sûr qu'il daignerait toucher votre cœur pour *l'exceptionnelle* infortune que je vous exposais. J'espérais aussi que l'intérêt supérieur de l'édification des âmes militerait auprès de vous pour moi, puisque j'ai le malheur d'une vocation littéraire et que la défense de la vérité chrétienne est l'unique souci pour lequel j'ai plus d'une fois risqué jusqu'à ma vie. Je vous suppliais au nom de Jésus souffrant de me faire l'aumône de trois ou quatre mois de subsistance matérielle qui me seraient nécessaires pour achever une grande œuvre apologétique de laquelle on espère beaucoup et qui est mon unique ressource d'avenir.

Ah ! Seigneur, ce serait peu de chose pourtant pour un être intelligent et bon que Dieu aurait comblé des dons de la richesse, et ce serait acheter bon marché la miséricorde évangélique promise aux miséricordieux.

Comment est-il possible que je n'aie pu même obtenir un refus ! Ma lettre est restée sans réponse et j'ignorerais même que vous

l'avez reçue si je n'avais pas prié mon jeune frère habitant Périgueux de s'en assurer. J'ai donc vécu dix jours dans l'angoisse la plus poignante, attendant toujours une réponse que je croyais certaine, suppliant Dieu avec larmes d'avoir pitié de moi et de mettre un terme à ce silence plus atroce que tous les refus.

Aujourd'hui je n'espère plus et je m'en vais à la dérive, je ne sais où, abandonné de ceux qui, étant les intendants responsables des biens de la terre, pourraient et devraient me secourir, attendant qu'il plaise à Dieu de me retirer de ce monde où sa terrible Providence fait une vie si dure à ceux qui l'aiment. Cette lettre-ci n'est pas un nouvel effort. C'est une supplication très humble de vouloir bien détruire l'inutile prière que je vous ai adressée et de me donner par un seul mot l'assurance que vous l'avez détruite.

Si je suis condamné à survivre à tant de misères, il me paraît important que ce papier lamentable n'existe plus.

Et maintenant, mon cher Monsieur G..., que Dieu vous bénisse et vous donne en consolation ce qu'il lui a plu de me départir en souffrance.

LÉON BLOY.

LETTRES CANADIENNES

L'abbé Camille Roy : *A l'ombre des Erables*, « L'Action sociale », Québec. — Louis-Philippe Geoffrion : *Zigzags autour de nos Parlers*, chez l'auteur, 125, rue de la Claire-Fontaine, Québec. — L. Francœur et P. Pannot : *Littératures... à la manière de...*, Garand, éditeur, Montréal. — A. Cinq-Mars : *De l'Aube au Midi*, Editions de la Tour de Pierre, Québec. — J.-C. Bracq : *The Evolution of French Canada*, Macmillan, New-York. — *The Centenary Volume of the Literary and Historical Society of Québec, 1824-1924*, « l'Evénement Press », Québec.

L'abbé Camille Roy, Recteur de l'Université Laval, est aussi un de nos meilleurs écrivains. Il a acquis beaucoup d'autorité dans l'analyse de nos jeunes œuvres littéraires, qu'il juge avec compétence et charité : cet aimable prêtre connaît bien les humanités et l'humanité, qu'il a approfondies dans le confessionnal et à la Sorbonne, car il est licencié. Dans son livre, **A l'Ombre des Érables**, il nous entretient d'hommes et de livres canadiens, dont il parle avec son élégance spirituelle. Il sait rendre intéressants des sujets qui ne le seraient pas pour tout le monde, et cette étude de poètes, de prosateurs, de théologiens et de polémistes a obtenu à juste titre le premier prix David, dans les ré-

cents jeux floraux qui furent couronnés pendant les neiges de décembre.

La bibliographie imposante qui précède les **Zigzags autour de nos Parlers** nous donne une idée de l'érudition de leur auteur, M. L.-P. Geoffrion. Armé de cette science, il fait rentrer en grâce des expressions condamnées par des puristes, mal venus, paraît-il. Il a même des tendresses pour notre principal ennemi, l'anglicisme, qui, selon lui, n'est souvent qu'un vestige américain du vieux français ou un transfuge normand du temps de Guillaume le Conquérant. D'aucuns trouvent que l'ancien président de l'Institut Canadien *va fort*, parfois, quand il veut absolument trouver des ancêtres authentiques à nos mots roturiers, mais les Canadiens donnent les noms qu'ils peuvent aux choses découvertes depuis qu'ils sont devenus sujets britanniques. Ainsi le vocabulaire de la marine à voile, qui amena les découvreurs et les pionniers, est impeccable, tandis que celui qu'on emploie sur les vapeurs et les trains est abominable. Nous ne connaissons pas toujours le terme correct, que nos parents de France dédaignent pour des locutions comme *skating* ou *footing*, qui ne sont que des barbarismes lancés par des anglomanes mal informés. Ici, nous patinons au *patinoir* et nous faisons de la *marche*, tout simplement. Ce sont peut-être aussi des fautes, mais la consonance est plus française, et c'est ce que nous aimons. Tant pis, si notre amour repose sur une illusion, comme cela se rencontre parfois dans la vie.

MM. Francœur et Panneton ont appliqué à des littérateurs du Canada la méthode de pastiches de Reboux et Muller. L'effet est divertissant et fait honneur à l'observation critique de ceux qui ont composé **Littératures... à la Manière de...**

M. A. Cinq-Mars, poète de **de l'Aube au Midi**, porte un grand nom de France, comme d'autres Canadiens qui s'appellent de Guise ou de Beaujeu. Il écrit la plupart de ses poésies dans une tour qui n'est pas d'ivoire, mais de pierre, et c'est le beffroi de l'édifice du Parlement provincial. Après avoir télégraphié ses nouvelles à Montréal, dans un cénacle parfumé de tabac canadien, il attend la rime avec sœur Anne (des amis de la Société des Poètes). L'inspiration arrive parfois essoufflée, car ce Parnasse est au deuxième étage et les corridors du palais législatif sont longs, mais on l'accueille joyeusement et sans hésitation dans de

gentils poèmes qui volettent pleins d'espoirs sur leurs petites ailes. L'exercice renforcera celles ci, et alors l'oiseau pourra voler au-dessus des clochers de Québec vers les montagnes bleues de l'horizon...

En ces jours de prédominance anglo-saxonne (chaque nation à son tour), les peuples qui n'ont pas beaucoup d'or ni de machines sont relégués aux plans d'arrière. Les Canadiens français viennent à peine de sortir de leurs forêts, et ceux qui habitent des pays déboisés depuis plus longtemps les trouvent frustes et ignorants. Malgré cette réputation, M. Jean-Charlemagne Bracq, universitaire français et professeur aux Etats-Unis, est venu se promener dans nos *brûlés* (1), et il nous a trouvés de son goût. Il fait notre apologie en un volume de plus de 400 pages, bourré de faits et de statistiques et intitulé **The Evolution of French Canada**. Il l'a écrit en anglais, parce que c'est dans cette langue qu'on nous dénigre le plus souvent. Protestant, il examine impartialement notre vie nationale, si intimement liée aux institutions catholiques, et il conclut que tout n'est pas si mauvais que des fanatiques ou des rivaux le prétendent.

The Centenary Volume of the Literary and Historical Society of Quebec, 1824-1924. Cette société savante célèbre son centenaire en racontant, dans ce livre, des souvenirs du passé dont elle aime à s'occuper. Bien imprimé sur de beau papier, ce volume fait honneur à ceux qui l'ont compilé, ainsi qu'aux presses de l'*Evénement*. Il contient des reproductions de documents intéressants pour l'histoire du Canada et de Québec ; cet ouvrage ajoute un autre chaînon à la série des chroniques qui constituent encore le fond de la littérature canadienne.

Mémento. — Je vous ai déjà parlé, sous cette rubrique, de la munificence du Gouvernement de Québec envers les lettres, les sciences et les arts. Ce n'est pas étonnant : il est riche et composé d'hommes généralement éclairés par des systèmes modernes, quoique plusieurs de leurs électeurs se servent encore de la chandelle. Alors, on aide à l'enseignement et à l'hospitalisation des malades et des infirmes, on accorde des bourses et des récompenses au talent et au travail, on construit des chemins nouveaux : autant de routes vers la vérité, la beauté et le bonheur. Ainsi, on a annoncé récemment les conditions d'un concours d'histoire ouvert aux Canadiens et aux étrangers. On accorde un prix de cinq cents dollars par sujet, et il y en a douze que voici :

(1) Terrain récemment incendié par le travail de défrichement.

1. La colonisation de la Nouvelle-France : a-t-on recruté des colons chez les repris de justice et les filles perdues ? 2. Pierre Le Moyne d'Iberville. 3. Les martyrs de la Nouvelle-France. 4. Pierre Boucher de Grosbois. 5. Le Conseil souverain de la Nouvelle-France. 6 Le docteur Sarrazin. 7. Le régime seigneurial au Canada. 8. Pierre Gautier de Varennes de la Vérendrye. 9. L'industrie sous le régime français. 10. Le premier parlement du Bas-Canada (1792) ; son œuvre législative, ses membres. 11. Histoire d'une paroisse canadienne (au choix des concurrents). 12. Alexander Mackenzie, le découvreur.

Il faudra envoyer son étude dactylographiée en langue française ou anglaise, dans la forme qu'on voudra, à l'Archiviste de la Province de Québec, avant le premier janvier 1926, « avec une enveloppe cachetée portant l'inscription : *Concours d'histoire de 1925*, et contenant une feuille de papier sur laquelle auront été écrits le pseudonyme, ainsi que le nom et l'adresse du concurrent ».

Voici une belle occasion pour ceux qui habitent la ville où se trouve la Bibliothèque Nationale et autres institutions remplies d'archives concernant la Nouvelle-France.

JULES BEAUCAIRE.

LETTRES PERSANES

LA PRESSE PERSANE A L'ÉTRANGER : Les publications béhaïes. — Le *Hablol-Matin* de Calcutta. Diplomatie britannique. — *Tchéhré-Namâ* et *Rostâkhiz*, au Caire. Lutte contre le clergé. — Berlin, centre intellectuel et politique persan. Ses deux revues : *Farangueslân* et *Irânchahr*. Mouvements anticlérical, féministe, républicain. — Une nouvelle revue à Constantinople : le *Khâvar*.

Il existe aujourd'hui six périodiques persans paraissant hors de Perse. Ils se répartissent comme suit : un à Calcutta, un à Constantinople, deux au Caire, deux à Berlin. Je ne compte pas les **publications béhaïes**, plus ou moins persanes, qui paraissent aux Etats-Unis, en Allemagne et au Japon, car elles ne sont pas rédigées en persan. Il faut cependant en mentionner une : c'est la revue trilingue paraissant en Birmanie, en persan, en anglais et en langue birmane. Toutes ces publications béhaïes sont, si je ne me trompe, uniquement des organes de propagande religieuse.

Des six périodiques indiqués, le plus ancien est le vénérable **Hablol-Matîn** (la « Corde solide »), paraissant à Calcutta et qui vient d'entrer dans sa trente-troisième année. Dirigé par la poigne énergique d'un patriote intelligent, Moayyedol-Eslam, qui en est lui-même le fondateur, ce journal a joué un rôle considé-

rable dans la préparation de la révolution persane de 1908, qui a amené la chute de la monarchie absolue et l'avènement de la constitution. Depuis sa fondation, il n'a cessé de combattre pour les idées nouvelles, contre l'incurie et la tyrannie des gouvernants, l'avidité, l'ignorance et l'hypocrisie du clergé. Il fut, pendant des années, la terreur des autorités et l'espoir des libéraux. Mais « il n'a cessé de combattre » est une façon de parler, car à plusieurs reprises on l'a fait cesser. Ancien ecclésiastique gagné aux idées nouvelles, Moayyedol-Eslam s'était, après divers voyages, fixé aux Indes. Il y pouvait d'ailleurs parler plus librement que dans son pays. Là, les autorités britanniques, constatant qu'il n'épargnait point la politique anglaise en Perse, fermaient cependant les yeux à ses attaques, car ils voyaient que celles ci étaient également dirigées contre le second larron, leur rival russe. Cependant, le czarisme s'effondra. Les Russes semblaient devenus nos amis. Le *Hablol-Matîn* déclara que désormais ses attaques de ce côté n'avaient plus de raison d'être. Aussitôt il fut suspendu.

Il vient de reparaître, il y a quelques mois. Son directeur est toujours le même. Vieilli et devenu aveugle, Moayyedol-Eslam n'a rien perdu de son ardeur ni de son énergie. Mais c'est à sa fille cadette, Farrokh-Soltân, qu'il a désormais confié la rédaction en chef de son hebdomadaire. Le *Hablol-Matîn* n'a sans doute plus son importance d'antan, mais il reste un de nos journaux les plus intelligents, les plus éclairés et les plus courageux. Il est devenu partisan d'une république persane avec, pour président, le dictateur actuel Réza Khan Sardar-Sépah.

Le second en âge, de ces périodiques, est le **Tchébré-Namâ**, paraissant au Caire sous la direction de Hadji Mirza Abdol-Mohammad Khan Irâni Moaddeb-Soltân, qui en est aussi le fondateur. Il a atteint (le journal) sa vingt et unième année. Il n'y a pas grand'chose à en dire, sinon que son directeur, ayant écrit une histoire de l'Afghanistân, a dernièrement entrepris un long voyage pour la présenter au souverain de ce pays, l'Emir Amanollah Khan, lequel en a accepté l'hommage et récompensé royalement l'auteur. Les principes et le programme du journal sont indéterminés, ainsi que la date de sa publication.

Paraît également au Caire une jeune revue mensuelle, **Rostâkhîz** (la « Résurrection ») fondée au début de 1924 et dirigée par un ancien fonctionnaire des douanes persanes, Abdollah Khan

Râzi. Politiquement et socialement révolutionnaire, *Rostàkhiz* est, en littérature, conservateur. La réforme qu'il prêche est surtout celle de la religion et des mœurs. Non content d'attaquer violemment le clergé (chose devenue banale, même dans la presse persane de l'intérieur, qui pourtant est assez surveillée) Abdollah-Khan Râzi a osé s'en prendre à la religion elle-même. Il demande la séparation de l'Eglise et de l'Etat, combat la voilure des femmes et réclame leur libération, flétrit les coutumes religieuses les plus sacrées chez les Persans, comme le deuil du mois de Moharram et les cérémonies sanglantes qui lui sont rattachées. Il se pose cependant en défenseur de l'Islam, arguant que les coutumes dont il prêche l'extirpation ne sont que de grossières superstitions, étrangères à la religion. Dans un pays comme la Perse, où la religion a tant d'emprise sur les masses, et le clergé tant d'influence, pareille attitude ne pouvait manquer de faire scandale. La « Résurrection » vient de se voir interdire l'entrée de la Perse.

Sort qui a été fait en même temps à son confrère de Berlin **Faranguestân** (l'« Occident »). Cette autre revue, également hardie, ardente, combative, partage la plupart des opinions de *Rostâkhiz*, lesquelles, du reste, sont celles de presque toute la jeunesse intellectuelle persane. Elle a été fondée en 1924 par une poignée d'étudiants fraîchement débarqués en Allemagne, et éblouis de ce qu'ils découvraient de la civilisation européenne. Aussi, comme son titre le suggère, sa principale préoccupation est d'occidentaliser la Perse le plus rapidement possible. Au point de vue politique elle est, comme *Rostàkhiz*, partisan de la république. *Faranguestân* a eu, dès ses débuts, un grand succès en Perse. Il osait dire tout haut ce que beaucoup pensaient tout bas. Il est vrai que de Berlin, il ne risquait rien. Le croyait-on du moins. Mais les mollas s'émurent, car, comme de juste, ces jeunes gens n'avaient pas manqué d'exercer leur verve contre le clergé, cette bête noire de tous les libéraux. Et la bête noire se vengea en obtenant contre l'« Occident » l'interdiction dont je viens de parler.

Berlin est devenu pendant et depuis la guerre un centre intellectuel et politique assez important pour les Persans. Durant plusieurs années, il y a paru une des meilleures publications politiques et littéraires que nous ayons jamais eues, *Kaveh*. Quelque

temps après que *Kaveh* eut cessé de paraître, une autre revue, **Irânchahr** (l'« Empire persan »), fondée en 1922 par Hosseïn Kazemzadeh, essaya d'en prendre la succession intellectuelle. Ce périodique, mensuel et illustré comme les précédents, est surtout littéraire et scientifique. Il s'occupe rarement de politique. Par contre, les questions sociales l'intéressent vivement, particulièrement le féminisme persan, auquel il a déjà consacré de nombreux articles, des enquêtes et un double numéro spécial. *Irânchahr* est aussi anticlérical et progressiste, mais point révolutionnaire. Se contentant d'une sage évolution, il est, partant, plus modéré que son fougueux confrère *Faranguestân*. C'est ce qui lui a valu de n'avoir pas encouru l'excommunication.

Depuis de nombreuses années paraissait à Constantinople, et fort irrégulièrement, une feuille persane nommée *Chams* (le « Soleil »). Elle vient de disparaître, ou plutôt de se métamorphoser en une revue mensuelle illustrée « scientifique, littéraire et économique ». La nouvelle revue a nom **Khâvar** (l'« Orient »), son directeur Seyd Hassan, et son rédacteur en chef Hosseïn Dâneche. Plusieurs numéros de *Khâvar* ont paru jusqu'à présent. Ses tendances sont les mêmes que celles des revues précédentes, mais leur expression est beaucoup plus timide et réservée. Autrefois il a paru à Constantinople, pendant quelque temps, une revue de même nom, dont le *Khâvar* actuel semble être la continuation. C'est, je crois, tout ce qu'on peut en dire, du moins pour le moment.

ALI NÔ-ROUZE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Die Chinawirren und die Mächte 1900-1902, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik.

Les Troubles en Chine et les Puissances, tel est le titre du tome XVI de la *Grosse Politik* publiée par les archives du ministère des Affaires étrangères allemand. Ces troubles éclatèrent presque inopinément. Fondée au printemps 1899, la secte des Boxers avait progressé rapidement. A l'automne 1899, elle pouvait déjà engager la lutte contre les troupes gouvernementales. Le 29 mai 1900, un de leurs rassemblements coupait le chemin de fer de Tientsin à Pékin et y attaquait les étrangers. C'était le mouvement populaire stupide qui attaque tout le

monde. Les puissances furent forcées de s'entendre contre lui. Le 10 juin, un détachement international, commandé par l'amiral anglais Seymour, quitta Tientsin pour aller au secours des légations assiégées dans Pékin. Il échoua. Le Japon et la Russie avaient seuls, dans le voisinage, des troupes pouvant le renforcer, mais dès le 11 juin, Hatzfeldt constatait que, si le *Times* recommandait une coopération anglo-russe, la méfiance contre la Russie croissait au contraire au Foreign Office. La presse japonaise, d'autre part, pressait son gouvernement d'envoyer un fort contingent de troupes de terre, mais celui-ci disait à l'Allemagne ne vouloir agir que d'accord avec elle et avec l'Angleterre. Quant à Guillaume, il voulait l'expédition de secours « avec participation directe de toutes les nations, et non pas exécutée par les Russes seuls sur mandat des autres ». D'ailleurs, rien de machiavélique dans sa pensée à ce moment : « Si les ambassades, écrivait-il le 18 juin, étaient prises d'assaut et leur personnel tué ou maltraité, il faudrait une punition exemplaire et des mesures contre le retour de ces excès. Il n'est pas impossible que l'Impératrice-Mère fasse cause commune avec les Boxers ou y ait été contrainte. En tout cas, une guerre contre les Européens ayant été organisée, ils doivent intervenir par les armes sur une grande échelle. » Le 19, même note : « Retraite de l'armée de secours... Echec grave des Européens contre des Asiatiques... Une grande action militaire doit donc être préparée en commun... Pékin être attaquée suivant les règles et rasée... C'est le combat de l'Asie contre toute l'Europe. »

Bülow, ayant lu cette note, chercha à inspirer du machiavélisme au Kaiser :

Un télégramme de presse annonce que le Japon, sur la demande des autres puissances, va envoyer 20.000 h. en Chine... [*Guill. II* : Jamais] C'est sans doute un ballon d'essai de ce gouvernement, car aucun, sauf peut être l'Angleterre, n'y a jamais pensé. [*G. II* : Non.] La certitude pour la Russie que Votre Majesté reste fidèle à son point de vue de 1898 en ce qui concerne le Petchili [*G. II* : Oui] ne peut que la rendre plus hostile aux prétentions japonaises. Pour l'Allemagne, les perspectives sont d'autant plus favorables que les autres puissances se contrôlent avec plus de méfiance. [*G. II* : Il n'y a qu'un intérêt : punir exemplairement Pékin et les Boxers pour l'attaque contre les ambassades. Le reste viendra plus tard. Du sang a été répandu en commun et c'est la meilleure base.] Si au contraire l'Alle-

magne prend le premier rôle, il est à craindre que l'une ou l'autre des puissances dirige la méfiance de toutes contre elle et les unisse à ses dépens. [*G. II* : Ce n'est pas à craindre actuellement...] Ce sera le moment de nous mettre au premier plan, quand l'antagonisme russo-français et anglo-japonais sera devenu plus aigu. [*G. II* : Ce n'est pas le cas. Il ne faut pas en venir à un conflit d'intérêts, autrement les Européens sont perdus.]

Salisbury sembla d'ailleurs à ce moment avoir eu des sentiments analogues à ceux de Guillaume, car le 26 juin, il demanda l'appui de l'Allemagne pour obtenir que la Russie consente à l'envoi de 20.000 Japonais. Mais Guillaume y vit « l'expression de l'anxiété que la mobilisation russe partielle avait déjà provoquée à Londres ». Il croyait que l'Angleterre « souhaitait pousser en avant les Japonais, mais que ceux-ci ne se laisseraient pas faire ». D'ailleurs, « l'appel d'un aussi gros corps japonais équivaudrait à un mandat, contre lequel il s'était dès l'origine prononcé ».

Le 30 juin, l'Allemagne fixa les règles de sa politique : il fut ordonné à l'amiral Bendemann « d'éviter d'ébranler inutilement ou de partager la Chine ; ce ne serait pas dans les intérêts de l'Allemagne. Viser plutôt au rétablissement du *statu quo ante* et au maintien du principe de la porte ouverte ».

Le corps consulaire de Tientsin avait proposé de menacer la Chine de la destruction des tombes impériales si le personnel des ambassades était massacré. Guillaume s'y opposa le 30.

Pendant que Guillaume poussait franchement en avant, la Russie tergiversait sous l'influence d'arrière-pensées peut être plus machiavéliques qu'habiles. Le 2 juillet, l'attaché militaire allemand constatait que Kouropatkine, qui avait été précédemment pour une action rapide et énergique, disait maintenant que la réserve était légitime pour la Russie. « Son action profiterait surtout aux autres. » Il ne cachait cependant pas que la Russie voulait garder la Mandchourie. La Russie à cette époque, c'était Nicolas II, et il ne semble pas que sa pensée ait été aussi précise. Elle trouva une expression plus ou moins exacte dans une note russe du 6 juillet, où était exprimé « l'espoir que, malgré le ton si belliqueux du discours prononcé par Guillaume II à Wilhelmshaven [le 2 juillet] sous l'empire de l'émotion... il ne changerait rien à sa direction politique... considérerait comme dangereux tout changement de l'ordre de choses en Chine,

s'efforcerait de s'opposer à toute tentative de partage et chercherait avec l'Allemagne le retour au *statu quo ante* ». « Il n'y a jamais eu d'hypocrisie plus évidente », annota Guillaume.

Les jours suivants virent croître la rivalité de la Russie et du Japon, puis s'imposer au gouvernement allemand la pensée « que la question qui dominait toutes les autres était celle du Yangtse. Nous ne pouvons espérer le monopoliser (au moins d'ici longtemps), écrivait Derenthall le 27 juillet, notre tâche doit donc être d'empêcher que l'Angleterre ne le monopolise ». Guillaume adopta ce point de vue avec impétuosité, mais le 30, on crut pouvoir conclure à Berlin d'une réponse de Lamsdorff qu'il ne fallait pas compter sur sa coopération sur ce point.

La jalousie croissait entre les puissances. Vers le 8 juillet, le Japon disait voir des objections à ce que le commandement des forces combinées soit donné à Alekseiev, mais espérait qu'il écherrait par droit d'ancienneté à un général allemand. Le 18, la Russie souleva la question officiellement. Bülow fit alors sonder à Londres pour savoir si l'on y accepterait un général allemand. Sur réponse affirmative, il conseilla le 5 août à Guillaume de télégraphier au Tsar pour savoir « s'il aurait pour agréable que pour amener l'accord général, il mette Waldersee à la disposition des puissances ». Le Tsar répondit par une acceptation cordiale et on conjectura à Berlin qu'à raison de la nature des relations franco-russes, il avait dû nous consulter auparavant. Il paraît n'en avoir rien été. En présence de notre silence, on devint nerveux à Berlin. Le 11 août, Schlözer fut chargé de demander avec insistance une réponse. Delcassé dut le 14 publier la note où il disait que, quand Waldersee « aurait pris dans le conseil des commandants de corps internationaux la place éminente que lui assurait la supériorité de son grade, le général commandant en chef des troupes françaises ne manquerait pas d'assurer ses relations avec lui ».

Le 5 août, on croyait encore en Europe la marche sur Pékin éloignée. Guillaume pensait qu'entreprise avec des forces insuffisantes à cette époque de l'année, elle pourrait devenir désastreuse. La Russie avait montré beaucoup de répugnance à y prendre part (18 juillet). Les généraux commandant en Chine avaient convenu de ne pas l'entreprendre avant mi-août, mais le 5 août, les généraux anglais et japonais attaquèrent la position

chinoise près de Peitsang et la prirent. Une marche rapide sur Pékin suivit, sous la conduite du général russe Linevitch. Elle amena la délivrance des légations le 14, à un moment où Kouropatkine assurait qu'elle était impossible.

La tâche pour laquelle Waldersee avait été nommé était ainsi en grande partie accomplie. Il partit cependant le 20 août, mais, ce même jour, le Tsar déclara : « Le militaire a fini, maintenant c'est à vous diplomates. » Guillaume en fut exaspéré. « Une pareille incompréhension de la situation est renversante », écrivit-il. Il n'en tint pas moins le 25 au prince de Galles et à Lascelles un langage hautain : « J'attends de Salisbury, déclara-t-il au second, une déclaration d'adhésion absolue à l'*open door policy*. Quand il l'aura faite, il me trouvera prêt à l'aider sur le Yangtse. »

Pendant ce temps, le Tsar persistait dans sa politique absurde. Le 25 août, il fit annoncer son intention « de rappeler ses détachements militaires de la Mandchourie, et en général du territoire chinois, à commencer par le contingent qui se trouvait à Pékin ». Le 26, il fit communiquer au gouvernement allemand *avant tous autres* qu'il donnait l'ordre à de Giers de quitter Pékin avec tous les sujets russes et de se retirer à Tientsin. Linevitch reçut le même ordre le 29 pour lui et ses troupes. Nicolas ne pouvait rien faire devant plus exaspérer Guillaume. Qu'allait devenir le commandement de Waldersee si l'armée internationale se disloquait ? Comment se faire rembourser des dépenses engagées pour l'envoi du puissant corps expéditionnaire ? Comment obtenir la punition des coupables, à laquelle l'Allemagne se jugeait plus intéressée que les autres à raison de l'assassinat de Ketteler ? Tant bien que mal, la diplomatie allemande arriva sur ces divers points à une solution acceptable pour elle. Le 16 octobre, elle signa avec l'Angleterre la convention du Yangtse, première déconvenue de la Russie. Celle-ci s'engagea ensuite dans des chicanes absurdes avec l'Angleterre au sujet du chemin de fer de Shanhaikwan et d'une concession près de Tientsin. L'Angleterre se montra fort mécontente de ne pas être soutenue par l'Allemagne dans ces débats, quoique la convention du 16 octobre n'y obligeât pas celle-ci. La sottise de la politique russe apparut quand en février l'Angleterre et le Japon se mirent d'accord pour conseiller à la Chine de ne pas

signer la convention que la Russie voulait lui imposer au sujet de la Mandchourie. La Chine, y trouvant son avantage, venait de changer de protecteurs. La politique du Tsar avait échoué.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Finance

J. Dumarchey : *La Comptabilité moderne* ; Gauthier-Villars. 40 »

Géographie

D.-W. Freshfield et Henry-F. Montagnier : *Horace Bénédict Saussure*, traduit de l'anglais par Louise Plon ; Edit. Altar, Genève. « »

Histoire

Comte de Falloux : *Mémoires. Mémoires d'un royaliste. La Présidence du prince Louis Bonaparte. Loi de l'enseignement. Le Deux-Décembre* 1851. II ; Perrin. 9 »

Christo M. Macri : *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine, 867-1057* ; Libr. Guillon. 15 »

Linguistique

S. Coculesco : *Essai sur les rythmes toniques du Français* ; Presses universitaires de France. « »

Littérature

Alain : *Propos sur le bonheur.* (Cahiers du Capricorne, n° 1) ; A l'enseigne de la fantaisie, Fabre, Nimes. « »

Marie Bashkirtseff : *Cahiers intimes inédits*, avec documents iconographiques nouveaux. Préface de Pierre Borel, tome I ; Edit. du Monde Moderne. 9 »

Marius Boisson : *Charles Gille ou le Chansonnier pendu, 1820-1856.* Histoire de la Goguette ; Peyronnet. 3 50

Louis Brandon : *La chanson d'Aspremont*, d'après un poème du XIIIe siècle. Préface de Joseph Bédier ; Boivin. 10 »

Emile Dermenghem : *Les quatre demeures* ; La Connaissance. « »

E. Donce-Brisy : *Au pays du sanglier* ; Mercure de Flandre, Lille. « »

Edmond Estève : *Sully Prudhomme, poète sentimental et poète philosophe* ; Boivin. 7 50

Gérard d'Houville : *La vie amoureuse de l'Impératrice Joséphine* ; Flammarion. 7 »

Hélène Cettry : *Gestes de Femmes* ; Jouve. 4 »

Baltasar Gracian : *Pages caractéristiques*, précédées d'une Etude critique par André Rouveyre. Traduction originale et notices par Victor Bouillier. Avec un portrait en 2 hors texte ; Mercure de France. 15 »

Jules Laforgue : *Œuvres de Jules Laforgue*, IV : *Lettres, I*, 1881-1882. Introduction et notes de G. Jean-Aubry ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Jean Mairet : *Chriseide et Arimand*, tragi-comédie, édition critique par Henry Carrington Lancaster ; Presses universitaires de France. « »

A. Maraval-Berthoin : *Chants du Hoggar* ; Piazza.

Alfred Mortier : *Ruzzante, 1502-1542*, tome I ; Peyronnet. « »

Charles Maurras : *Anatole France, politique et poète* ; Plon. 4 »
G. Michaut : *Les Luttes de Molière* ; Hachette. 12 »
Jean Prévost : *Tentation de solitude*. Avec un portrait de l'auteur gravé sur bois par G. Aubert ; Nouv. Revue franç. 10 »
Edouard Ramond : *Histoires marseillaises* ; Edit. de France. 7 50
Hélène Saurel : *Marseille sur le vif*. Illust. de L.-R. Eller. Liminaire de Maurice Dekobra ; Les Tablettes. « »
X : *La vocation de Charles Péguy* ; Cahiers de la Quinzaine. « »
Jean-Paul Vaillant : *Village natal*. Sonnet-préface d'Ernest Raynaud; Messein. 4 »
Richard Wagner : *Œuvres en prose*, tome XIII ; traduit en français par J.-G. Prodhomme. *Lettre contre la vivisection. Religion et art, etc. (1879-1883)*. Table générale, index général des XIII volumes ; Delagrave. « »
Arnold Whitridge : *Stendhal*, trad. de Constant de Horion ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 4 »
Yram : *Aimez-vous les uns les autres* ; Edit. Adyar. 6 75

Musique

J.-G. Prodhomme : *W.-A. Mozart, sa vie et ses œuvres, 1756-1791*. Traduction et adaptation d'après la 2e édition de l'ouvrage de M. Arthur Schurig ; Delagrave. 15 »
J.-G. Prodhomme : *L'Opéra, 1669-1925* ; Delagrave. « »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Richard Grelling : *La campagne « innocentiste » en Allemagne et le Traité de Versailles*, traduit de l'allemand par Louis Moreau, avec 2 autographes ; Costes. 8 »
Marcel Millet : *Un militaire sans numéro* ; Mercure de Flandre, Lille. « »
Pierre Plessis : *La vengeance des morts* ; Edit. du Lys Rouge. 3 50
Filson Young : *A bord des croiseurs de bataille*, traduit par René Lévaique, capit. de corvette, et Maurice Allain ; Payot. 12 »

Philosophie

John Dewey : *Comment nous pensons*, traduit de l'anglais par le professeur Decroly ; Flammarion. 8 »
Dr J. Laumonier : *Le Freudisme*, exposé et critique ; Alcan. 9 »
Camille Spiess : *La psycho-synthèse* ; Delpeuch. « »
Jean Vaugan : *La religion de l'avenir* ; Presses universitaires de France. 3 50

Poésie

Anne-Armandy : *L'oratorio* ; Chiberre. 7 50
Paul Champagne : *L'extase de Psyché* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 5 »
Hilaire Launais : *Couleur du temps, 1912-1920* ; Presses universitaires de France. « »
Robert Milliat : *Pile et face*. Préface de Maurice Magre. Portrait de l'auteur par Gérem Falquet. Illust. de Jan Arno ; Edit. de la Caravelle. « »
Albert Monthoux : *Poèmes de force* ; Edit. d'Or, Turin. « »
Moréal : *Visions et voix* ; Jouve. 5 »
Frank Morgan : *Fleurs de l'âme* ; Jouve. 5 »
Charles Rochat : *Poèmes pour quelques-uns* ; Mercure de Flandre, Lille. « »
Laurent Tailhade : *Poésies posthumes*. Préface de A. T'Serstevens ; Messein. 6 »
Paul Verlaine : *Odes en son honneur*. Edition fac-similaire du manuscrit original ; Edit. Excelsior. 225 »

Politique

Victor Cat : *Le Bloc ouvrier paysan aux élections municipales* ; Libr. de l'Humanité. 1 50
Ed. Vermeil : *L'Allemagne contem-*

poraine, 1919-1924. Sa structure et son évolution politiques, économiques et sociales ; Alcan. 10 »

Questions juridiques

Edouard L. de Kerdaniel : *Les animaux en justice* ; Figuière. 6 »

Questions religieuses

Louis de Launay : *Le Christianisme* ; Payot. 12 »

Roman

Dr Marthe Bertheaume : *Sportive* ; Edit. de la Vraie France. 7 50

Hermann Closson : *Le cavalier seul* ; Disque vert. 7 50

Georges Delamare : *Les voleurs d'âme* ; Edit. de la Vraie France. 7 50

Maurice Durand : *Le renégat*, roman marocain au XVIIIe siècle ; Vigie Marocaine. « »

Ch. de Favernay : *Leurs mamans*. Illust. de Pierre Ringard ; Figuière. 5 »

Charles Foley : *Les émotions de Tante Jeanne* ; Flammarion. 7 95

Hélène Icard : *La reine Vasthi* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël (Var). « »

Jeanne Landre : *Echalote douairière* ; Albin Michel. 7 50

Jack London : *Michaël, chien de cirque*, traduction de Paul Gruyer et Louis Postif ; Crès. 7 50

Lucie Paul Margueritte : *Les Leçons de l'amant* ; Flammarion. 7 95

Francis de Miomandre : *La bonbonnière d'or* ; Férenczi. « »

Ch. Lucas de Peslouan : *L'inconnu de ma maison d'Auteuil* ; Plon. 7 50

Maurice Renard et Albert Jean : *Le singe* ; Crès. 7 50

Edmond Rocher : *Les pires joies* ; Edit. du 7e jour. 5 »

J.-H. Rosny aîné : *Les femmes des autres* ; Flammarion. 7 95

Pierre Villetard : *Un ménage d'autrefois* ; Nouv. Revue critique. « »

Maurice Wullens : *Eroïnes* ; Mercure de Flandre, Lille. « »

XXX : *Le diable blanc de la mer noire*, traduit de l'anglais par Robert Renard, avec une introduction par Lewis Stanton Palen ; Plon. 7 50

Sciences

H. Copaux et H. Perpérot : *Chimie minérale* ; Colin, 3 vol. chaque. 6 »

Max Kollmann : *La biologie* ; Albin Michel. « »

Auguste Lumière : *Théorie colloïdale de la vie et de la maladie* ; Imp. Sézanne, Lyon. « »

Henri Mager : *La genèse des atomes* ; Blanchard. « »

Ed. Roth : *Alternateurs et moteurs synchrones*, I ; Colin. 6 »

Sociologie

Geo Minvielle : *La crise de la conscience professionnelle* ; Libr. Dussarp. 3 »

D. Renoult et M. Simonin : *La grève de Douarnenez, ses enseignements, son histoire* ; Libr. de l'Humanité. 1 50

Sports

Marcel Kurz : *Alpinisme hivernal* ; Payot. 25 »

Théâtre

Léo Poldès : *Le réveil*, pièce en 3 actes sur la Russie des Soviets ; Edit. du Faubourg. 3 50

Varia

F. Chapsal : *Des sociétés à responsabilité limitée. Leur régime d'après la loi du 7 mars 1925* ; Payot. 12 »

Léon Moussinac : *Le meuble français moderne*, avec des reproductions ; Hachette. 15 »

Voyages

Fernand Laurent : *Du village d'Auteuil au plus grand Paris* ; Boivin. 10 »

Robert Redslob : *De Cracovie à Budapest par les montagnes de la Tatra* ; Berger-Levrault. 5 »

MERCVRE.

ECHOS

L'inauguration du monument Léon Bloy. — La commémoration Albert Samain. — Prix littéraires. — Mort d'un ami de Maupassant : M. Robert Pinchon (La Toque). — Mort du Dr Fritz Baedeker. — Les chaires de Langue d'Oc. — Les miracles de la suggestion : réponse à M. Marcel Boll. — En l'honneur de Chopin. — Sur l'origine du mot « rescapé ». — A Hindenburg et à Ludendorff. — Publications du « Mercure de France ».

L'Inauguration du monument Léon Bloy a eu lieu le dimanche 3 mai, au cimetière de Bourg-la-Reine, sous le ciel grisâtre d'un après-midi clément, dans un silence à peine troublé par des vols d'avions glissant très haut. Le monument, du sculpteur Frédéric Brou, se dresse sur la pierre tombale : une croix byzantine en granit des Côtes-du Nord, au pied de laquelle est encastrée une plaque de bronze où se détache en bas-relief Notre Dame de la Salette. Des fleurs blanches jonchent la sépulture ; mais, accrochées à la croix, des fleurs rouges parsemées de lis blancs, avec cette inscription sur ruban noir : *Le groupe anarchiste de Bourg-la-Reine à Léon Bloy, défenseur des Pauvres...*

Mme Bloy est entourée de sa famille, ses deux filles Madeleine et Véronique, dont le nom revient si souvent dans le *Journal* de leur père, ses gendres, ses petits-enfants, ses filleuls. Tous les anciens amis de Léon Bloy sont là. L'assistance est nombreuse.

M. l'abbé Petit, qui a bien connu Léon Bloy et dont on sait la haute culture littéraire, préside la cérémonie. Après son discours amical et clairvoyant, c'est celui de M. Georges Leconte, président de la Société des Gens de Lettres, venant rendre hommage à un grand écrivain qui n'en fut pas membre. Ayant exploré l'âme douloureuse de Léon Bloy, il regrette qu'il ait manqué de cette sérénité chrétienne qui l'eût gardé de jugements souvent injustes ; mais alors il n'eût plus été Léon Bloy. M. Pierre Termier, de l'Institut, qui durant onze années apporta le réconfort d'une amitié agissante et vigilante au foyer de l'homme de lettres isolé, parle magnifiquement de son ami, autour de qui la « conspiration du silence est finie » et dont on aime maintenant l'indépendance. M. Jacques Maritain, filleul de Léon Bloy, évoque le chrétien et dit la vertu convaincante de son verbe. Enfin la parole est donnée à M. l'abbé Augustin Jakubisiak, docteur en philosophie, ancien aumônier de l'armée polonaise, qui voit la grandeur et la pérennité de l'œuvre de Léon Bloy dans l'absolutisme même de sa pensée.

La cérémonie prit fin par la bénédiction du monument par M. l'abbé Petit.

Nous avons reçu les souscriptions suivantes :

Mme Duchateau	20 »
M. Xavier Gauthier	10 »
M. Charles Boreux	25 »
Dr Lanusse Croussé	10 »
M. Joseph F. Rafols	20 »
M. E. Jean Rennes	50 »
Mlle H. Toussaint	10 »
M. et Mme Georges-Robert Lefort	25 »
M. A. Colin	10 »
M. S. Florimond	25 »
M. Louis Lefebvre	30 »
	235 »
Précédentes listes	3.369.50
Total	3.604.50

Erratum. Dans notre dernière liste, lire Jamot au lieu de Jannot.

§

La Commémoration Albert Samain reste fixée au dimanche 7 juin, à Magny-les-Hameaux. Nous donnerons dans notre livraison du 1er juin le programme de la journée et des indications sur les moyens de transport. Voici les nouvelles souscriptions reçues :

Mme Charles Max	20 »
M. Ernest Picard, S. Gouverneur de la Banque de France	25 »
M. et Mme Raymond Poincaré	50 »
M. et Mme Alexandre Millerand	100 »
M. Dick Farman	200 »
M. Louis Barbet	50 »
Colonel et Mme Godchot	20 »
M. Borgeaud	50 »
M. Dubarry	20 »
M. Clémendot	20 »
M. Emile Darras	10 »
M. Félix Lorin	20 »
M. Edmond Léry	5 »
M. Paul Deslandres	10 »
M. André Granger	10 »
M. Haumont	50 »
M. le Dr Christen	20 »
M. Emile Laurent, Préfet de police honoraire	20 »
M. Roux, maire de Rambouillet	10 »
M. Husson, maire du Mesnil-Saint Denis	20 »
Mme Marcel Ribardière	20 »
Mme Julien Potin	100 »
M. Fernand Boulé	20 »
M. Marcel Batilliat	20 »
	890 »
Listes précédentes	4.753 »
Total général	5.643 »

§

Prix littéraires. — Le prix de la littérature coloniale, d'une valeur de 4.500 francs, a été attribué, pour 1925, à M. Louis Charbonneau pour son roman *Mamba et son amour*.

Le prix de la Renaissance a été décerné à M. Georges Girard pour son livre *les Vainqueurs*.

§

Mort d'un ami de Maupassant : M. Robert Pinchon (La

Toque). — Le samedi 25 avril ont été célébrées, à Rouen, les obsèques de M. Robert Pinchon, bibliothécaire de cette ville.

M. Robert Pinchon, qui était âgé de 78 ans, avait été un des plus intimes camarades de jeunesse et ami de Guy de Maupassant, son cadet de trois ans.

Notre amitié, a-t-il écrit dans une lettre au baron Lumbroso (12 juin 1901), datait de notre jeunesse, du temps du Lycée de Rouen. Plus tard, nous devions nous retrouver à Paris et, dans sa jolie nouvelle : *Mouche*, publiée dans le volume portant le titre l'*Inutile beauté*, en 1890, Maupassant a raconté un épisode de nos relations d'alors, en une intimité qu'il définit ainsi lui-même : « Quelle vie gaie avec les camarades, une bande, aujourd'hui des hommes graves... » Devenu un homme grave, j'ai gardé néanmoins le meilleur souvenir de ce temps heureux où, dans la bande, je portais le surnom de La Toque quand Guy de Maupassant répondait à celui de Joseph Prunier [sous ce pseudonyme il publia sa première nouvelle].

La Toque et Prunier : Henry Céard donna ce titre à l'article de souvenirs qu'il publia, à l'*Evénement*, le 22 août 1896, pour saluer la nomination, comme officier d'Académie, de M. Robert Pinchon, « littérateur connu par sa seule conscience et sa seule discrétion : mauvais moyens de gloire à l'heure présente. Pour bien se faire entendre, l'*Officiel* aurait dû ajouter : Pinchon, dit La Toque, et d'un bout à l'autre du monde littéraire, on aurait immédiatement su de qui il était question. »

C'est qu'en effet (et Céard les rappelait dans son article) la nouvelle intitulée *Mouche* et qui mettait en scène, autour d'une aimable fille de ce nom, une joyeuse équipe de canotiers, avait eu, à Paris, un succès tel que, sur les boulevards, des gens s'abordaient en se demandant : « Avez-vous vu *La Mouche* ? »

Robert Pinchon avait également tenu le rôle d'un bossu « à passion sournoise et frénétique », dans la première pièce de Maupassant, *La Maison turque à la feuille de rose*, une comédie en un acte beaucoup moins psychologique que physiologique, quelque chose comme le *Kama-Soûtra* porté à la scène — et qui fut jouée une fois, en 1877, dans l'atelier du peintre Becker. Flaubert, Tourgueneff et Zola assistaient à cette étonnante représentation où M. Léon Hennique jouait le rôle principal en habit bleu à boutons d'or et où Maupassant représentait le propriétaire de la *Maison turque*.

Robert Pinchon avait dédié « à la mémoire de son ami Guy de Maupassant » un volume de *Théâtre*, édité à Rouen, chez Schneider frères, en 1894, et qui comprend les pièces suivantes : *Jacques Gautier*, pièce en trois actes en vers ; *Richard Sans peur*, comédie en deux actes en vers ; *Suzanne Damanoir*, drame en trois actes en vers ; *Fuchs*, drame en un acte en vers ; *Un orage*, comédie en un acte en vers ; *L'Amour*

chasseur, comédie en un acte en vers. Ce volume est précédé d'une introduction : *Souvenirs de théâtre*, qui évoque les débuts de Maupassant dans les lettres et au théâtre avec *Une répétition* et l'*Histoire du vieux temps*.

C'était un homme de petite taille, à la courte barbiche blanche, aux épaules voûtées, au pas menu, à l'allure frileuse. Esprit très distingué, très ouvert, il était d'accueil fort aimable, mais se défendait le plus souvent, sauf avec ses intimes, de parler de Maupassant.

Tous les matins, au service public de la Bibliothèque municipale de Rouen, on trouvait M. Robert Pinchon, coiffé d'une petite toque noire toute pareille à celle qu'il portait il y a un demi-siècle, du temps où, paresseux, il était « le seul qui ne touchât jamais une rame, sous prétexte qu'il ferait chavirer le bateau » à la barre duquel se tenait *Mlle Mouche*. — L. DX.

§

Mort du Dr Fritz Baedeker. — Le 4 avril dernier est mort, à Leipzig, le Docteur Fritz Baedeker, chef de la célèbre firme éditoriale. Il était le troisième fils de Karl, qui, né le 3 septembre 1801 à Essen, avait fondé, en 1827, à Coblence, une librairie qui, l'année suivante, acquit le droit d'édition de la *Rheinreise*, de Klein. Ce premier parmi les *Guides* fameux parut, dans la refonte de Karl Baedeker, en 1839, en troisième édition sous le titre : *Rheinlande*. Mais le premier consacré à l'étranger est celui de la Belgique et des Pays-Bas, publié, en allemand, cette même année 1839. L'Allemagne et l'Autriche sont de 1842, la Suisse de 1844, Paris de 1855, les volumes dédiés à nos Provinces ne sont que de 1884. Karl Baedeker parcourait lui-même les pays que décrivaient ses *Guides* et cette excellente coutume passa, à sa mort — survenue en 1859, — à celui de ses trois fils dont nous commémorons la mort. Fritz Baedeker était né le 11 décembre 1844, avait étudié aux Universités de Heidelberg et Berlin, avait appris la librairie pratique à Genève et, entré comme associé dans la maison paternelle en 1869, en était devenu en 1878 le seul propriétaire. Depuis 1872, la firme s'était d'ailleurs transférée à Leipzig.

La collection des *Guides Baedeker* comprend actuellement l'Europe, l'Orient et l'Amérique du Nord, en trois langues — les textes en français ayant été inaugurés en 1857 et ceux en anglais en 1861. On sait qu'avant la guerre, les volumes consacrés à la France étaient rédigés par A. Delafontaine. C'est maintenant un licencié en droit, M. Charles Leroy, qui est chargé de cette tâche et nous avons en mains la 19e édition, revue par lui, du *Paris*, parue l'an dernier et soigneusement mise à jour. Naturellement, on n'y dit pas, par exemple, qu'à Saint-Gervais (p. 191) les obus allemands firent des leurs. Mais on y trouve des

choses intéressantes. Actuellement, la firme est entre les mains de MM. Hans, Ernst et Dietrich Baedeker. — C. P.

§

Les chaires de Langue d'Oc.

Avignon, 25 avril 1925.

Monsieur le Directeur,

Comme suite à mon étude sur *La grande Pitié des chaires de Langue d'Oc en France*, vous avez publié, dans votre numéro du 1er avril, une lettre de M. de Montessus de Ballore aux objections duquel je tiens à répondre en notant ici que :

1° Si mes renseignements sont parfois incomplets et inexacts, ceux fournis par M. de Montessus de Ballore le sont aussi. Par exemple la chaire de M. Morel-Fatio, qui était celle de *Langues et littératures de l'Europe Méridionale* et qui fut jadis occupée par Paul Meyer, vient d'être *supprimée* et remplacée par une chaire de... latin du moyen âge ;

2° J'apprends avec plaisir qu'il existe à Lyon deux chaires de langues romanes (le professeur Clédat, je l'ai dit dans mon étude, occupe dans cette ville une *Chaire de Langue et Littérature française du moyen âge* où il traite parfois du vieux provençal), deux aussi à Strasbourg (créées par les Allemands et maintenues sans doute) et que Besançon, Dijon, Rennes, Poitiers ont des chaires de langues romanes. Je serais cependant curieux de savoir si on y fait de l'italien, de l'espagnol, du vieux français ou... du vieux provençal et du provençal moderne. Il serait bien étonnant qu'un Jules Ronjat, un Joseph Anglade, qui ont étudié la question de l enseignement de la langue d'Oc en France et à l'étranger, aient ignoré l'enseignement et les professeurs de ces villes;

3° Je n'ai pas puisé « pour mon article entier (sauf pour Paris) mes renseignements dans *Minerva* », ainsi que le prétend M. de Montessus de Ballore. J'ai pris la peine de me renseigner, de 1914 à 1924, soit directement auprès des titulaires des chaires existant en France ou à l'étranger, soit indirectement par la compulsation des *Livrets de l'Etudiant*, des *Tableaux de coordination*, des collections de *Prouvenço* et *Vivo Prouvenço* (où les renseignements concernant les chaires d'Oc étaient fournis par le savant félibre majoral et romaniste Jules Ronjat, récemment disparu), de *l'Aioli*, et de *l'Armana Prouvençau*. Enfin la préface de M. Joseph Anglade à son ouvrage sur *L'Histoire sommaire de la Littérature méridionale au moyen âge* (*Des Origines à la fin du XVe siècle*) et le chapitre Ier de ce même ouvrage m'ont fourni de précieux renseignements. En outre, des étudiants amis ont été mis à contribution et à contribution aussi des correspondants étrangers, tels que le professeur Langlade qui m'a fourni la partie concernant la Po-

logne, et le professeur Mercanton qui m'a fourni les renseignements concernant la Suisse, d'autres enfin qui m'ont documenté sur la Belgique et d'autres pays;

4° Ceci dit, je regrette de n'avoir point connu l'*Index Generalis* dont M. de Montessus de Ballore assure la direction.

En vous remerciant, Monsieur le Directeur, pour l'hospitalité que vous accorderez à cette lettre, je vous prie, etc.

FRÉDÉRIC MISTRAL, neveu.

Paris, le 29 avril 1925.

Monsieur et cher Directeur,

Permettez-moi un dernier mot à propos de l'enseignement du roman à la faculté des lettres de Bucarest.

La chaire qu'y occupe M. Densusiano est *officiellement* dénommée : chaire de langue roumaine *et de philologie romane* (et non pas : chaire de langue et de philologie roumaines) : le règlement de la faculté, le programme des cours et des travaux pratiques, le livret universitaire individuel, les diplômes de licence portant les signatures du ministre de l'Instruction publique, du Recteur de l'Université, du Doyen de la Faculté, etc., comme les communiqués rédigés par M. Densusiano lui-même (voir, par ex., *Vieata noua*, numéro de décembre 1924, p. 143) en font foi.

C'est donc, par la dénomination ainsi que par la matière enseignée, une chaire *à la fois* de roumain *et de roman*.

Toutes les « rectifications » ou commentaires du directeur de l'*Index generalis* ne sauraient modifier la vérité.

Votre très respectueusement dévoué PALTANEA.

§

Les miracles de la suggestion : réponse à M. Marcel Boll (1). — M. Marcel Boll me déclare la guerre. Plusieurs lecteurs du *Mercure* m'ont écrit à ce sujet des lettres indignées et m'ont invité à partager leur courroux. Je suis sensible à leur sympathie, mais je ne les ai pas suivis dans leur indignation. J'ai préféré, dans une lettre à mon contradicteur, dont je connais quelque peu et estime l'activité, lui faire remarquer cette coïncidence assez amusante : au moment même où il écrivait pour le *Mercure* tout le mal qu'il pensait de moi, j'écrivais pour *Scientia* tout le bien que je pensais d'un livre qu'il vient de publier en collaboration avec M. F. Achille-Delmas. Cette coïncidence ne me déplaît pas. A la vérité, elle me donnerait dans la lutte un certain avantage, dont je ne veux pas abuser. Je préfère, comme je l'ai laissé entendre à M. Boll, refuser ce duel auquel il me provoque. Je

(1) Marcel Boll : *Les Miracles de la Suggestion*, in *Mercure de France* 15 février 1925.

puis lui renouveler ici, avec l'expression de mon intérêt pour ses travaux, l'assurance que son article n'a pas éveillé en moi d'animosité, mais plutôt une certaine tristesse, sur laquelle je m'expliquerai tout à l'heure. M. Boll, qui a exprimé le désir indiscret de connaître « mon caractère » (p. 71), conclura peut-être de ma réaction qu'il doit me ranger dans la catégorie des « déprimés » et il ne m'appartiendrait pas de contester son jugement. Le certain, c'est que je ne veux pas me livrer à la polémique, que je n'apprécie pas en matière de science. Je me bornerai ici à une mise au point qui me paraît s'imposer. Je me sens en effet contraint à relever certaines erreurs et inexactitudes matérielles trop criantes, et dont quelques-unes risquent de faire non seulement à moi-même, mais à plusieurs personnes que j'estime, un tort injustifié. Car je ne suis pas seul en cause dans l'article en question, et si d'une part M. Boll me met dans le même sac que les « rebouteux de tout acabit », il me fait d'autre part l'honneur de me placer en fort bonne compagnie. Non seulement il se croit tenu, comme beaucoup d'autres, de « combattre Coué sans ménagement » (p. 79), non seulement il professe à l'égard de Freud une hostilité si commune qu'elle ne doit pas nous arrêter, mais il s'amuse à un véritable jeu de massacre où Pierre Janet, Edouard Claparède, Henri Bergson, Auguste Forel, Chevreul, etc..., lui servent tour à tour de têtes de Turcs. C'est pour moi extrêmement flatteur.

Je relèverai d'abord au vol, et sans insister, certaines inexactitudes de fait, qui ne tirent pas à conséquence, mais qui ne laissent pas de surprendre de la part d'un homme qui se pique d'exactitude scientifique et qui relève avec tant d'insistances les moindres « à-peu-près » de ses adversaires. Ainsi mon livre *Suggestion et Autosuggestion*, que M. Boll cite maintes fois, n'a jamais été édité chez Oliven (Paris), mais chez Delachaux et Niestlé (Neuchâtel). M. Coué, à qui M. Boll s'en prend avec obstination, n'a jamais été pharmacien à Nancy. Ainsi, dès la première page, M. Boll commence à commettre lui aussi des « à-peu-près ». Mais bientôt il en commet d'autres qui sont beaucoup plus graves, et trop évidemment tendancieux.

Dès cette même première page, nous lisons que « la suggestion est également utilisée par une légion de psychothérapeutes et de moralisateurs, dont le chef est en France Jules Payot et qui arborent, avec un incontestable succès dans les pays de langue anglaise, les diverses bannières de *Christian Science*, de *Mind Cure*, de *Faith Healing*, etc. Cette psychothérapie s'est commercialisée dans les cinq parties du monde sous la forme d'une colossale entreprise, appelée *Pelmanisme* (p. 59-60). » Que voilà brouiller les cartes à plaisir ! Celui qui, sans connaître la question, lirait cette phrase entortillée, conclurait que Jules Payot doit être un pontife de la Christian Science (frémissez,

ombre de Mrs Eddy !) et que toutes ces écoles, assez disparates et parfois hostiles, se sont coalisées pour constituer une vaste entreprise, le Pelmanisme (qui n'a en réalité guère de points d'attache avec les uns ni avec les autres). Aussi bien M. Boll joue sur le mot *psychothérapie*. Il ne doit pas ignorer que ce mot désigne toute thérapeutique qui utilise des moyens psychologiques. Cependant il écrit : « Les gens qui viennent frapper à la porte des psychothérapeutes sont, en gros, les mêmes que les adeptes de la psychanalyse » (p. 83-84), comme si la psychanalyse n'était pas une psychothérapie. Par contre, il paraît vouloir réserver le mot *psychothérapie*, autant que possible, à diverses vulgarisations et méthodes para-médicales (p. 83) auxquelles ce mot peut à la rigueur s'appliquer sans doute, mais auxquelles il ne s'applique ni spécialement, ni ordinairement. Et cela a pour résultat de jeter un certain discrédit sur les médecins et les spécialistes qui pratiquent les méthodes proprement scientifiques qu'on a toujours eu l'habitude de désigner sous le nom de psychothérapie.

Autre inexactitude, plus grave, et qu'il est plus difficile encore de ne pas considérer comme tendancieuse : M. Boll parle de moralisateurs *hypomaniaques* (*sic*) « comme J. Payot, Dubois, A. Forel, Vittoz, J. J. Putnam que Pierre Janet approuve en ces phrases, qui sont autant d'erreurs : *La persuasion par voie logique est une vraie baguette magique. Un peu de philosophie facile à inculquer suffit à rétablir l'équilibre mental. Les névroses sont la conséquence fatale d'une erreur de l'éducation première* » (pp. 80 81). Or Pierre Janet, loin d'approuver par ces phrases les doctrines en question, se contente de les exposer, parfois avec quelque humour, pour les critiquer ensuite et parfois assez sévèrement. Mais M. Boll, qui tient pourtant aux citations exactes, omet de nous dire, dans le cas présent, même le nom de l'ouvrage de Janet où se trouvent ces « erreurs ». Cependant, même si l'on n'a pas lu les *Médications psychologiques* (tome I), et si l'on ne connaît que superficiellement les idées de Pierre Janet, on doit savoir que les phrases précédentes sont assez loin des opinions de cet auteur. M. Boll ne s'est-il vraiment pas aperçu que Pierre Janet critiquait et n'approuvait pas ? C'est inadmissible. Il est vrai que Janet critique toujours spirituellement et avec mesure. Faut-il faire à M. Boll l'injure de croire qu'il ne comprend la critique que sous la forme de l'injure ?

Mais continuons plutôt à relever ses inexactitudes avec le plus d'objectivité possible.

Le processus idéo-moteur aurait jusqu'ici « échappé à la sagacité des psychologues » (p. 61). M. Boll le pense-t-il, ou pense-t-il que je le pense ? Dans les deux cas il se tromperait, car j'ai seulement marqué qu'on a généralement méconnu la *fréquence*, l'*importance* de ce pro-

cessus. Il a été reconnu depuis longtemps par les psychologues. Faut-il rappeler William James qui voit dans ce processus le prototype de l'acte volontaire lui-même ?

Ajoutons que reconnaître le processus idéo moteur, ce n'est pas du tout nécessairement négliger le rôle qu'y jouent les éléments affectifs. Il est bien évident que toute idée ne se réalise pas. Cette constatation élémentaire étant faite, on est contraint de se demander quels caractères doit présenter l'idée pour déclancher le processus qui le réalise. M'étant posé cette question (1), j'aboutis bientôt à cette réponse que la réalisation de l'idée (2) est un produit de plusieurs facteurs, qui, selon les cas, participent inégalement au processus. Le renforcement d'un des facteurs permet de se passer de certains autres. Je ne puis détailler ici de nouveau cette théorie qui fait l'objet de toute la seconde partie du livre Ier de mon ouvrage *Psychologie de la Suggestion*. Je rappellerai seulement que j'ai considéré un certain acte de l'*attention* comme le facteur le plus constant ; j'ai aussitôt remarqué d'ailleurs que l'attention, depuis Ribot, est généralement considérée comme plongeant ses racines dans la vie affective, dans la tendance. Cela me conduisait tout naturellement à l'étude des *facteurs affectifs*, et je consacre tout un chapitre à ces facteurs de première importance que sont l'émotion et la conviction. Cela n'empêche pas M. Boll de trouver que je parle « tout à fait incidemment d'*appoint émotif* » (p. 62) — expression que je ne me souviens d'ailleurs avoir employée nulle part — et que j'avoue « ne pouvoir décider si cet appoint est nécessaire ou même s'il existe ». Je dois dire à la décharge de M. Boll qu'il se réfère seulement à mon premier ouvrage, où les différents facteurs étaient moins nettement distingués, mais n'étaient cependant nullement négligés. Au reste, M. Boll aurait pu, avant de prononcer sur mon œuvre un jugement si tranchant, se donner la peine de feuilleter mes différents ouvrages psychologiques, et ne pas se contenter du premier et du plus imparfait d'entre eux, *Suggestion et autosuggestion*, — ouvrage dont je reconnais sans peine qu'il avait besoin d'une mise au point, puisque je n'ai pas voulu qu'il reparaisse sous son ancienne forme, et que je l'ai remplacé, l'année dernière, par deux ouvrages nouveaux.

A la vérité, rien n'est plus facile que de condamner les gens en refusant de les entendre jusqu'au bout, et de faire pendre un auteur en détachant de son œuvre quelques citations tronquées. Il faut avouer que c'est la méthode de M. Boll. Ainsi, il cite cette phrase de Coué :

(1) *Psychologie de la Suggestion*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1924, p. 77.

(2) Si j'emploie le mot *idée* dans le sens de *représentation* (et non de *concept*) c'est qu'il a été employé dans ce sens par les auteurs qui ont parlé de processus *idéo* moteur. Je m'accorde d'ailleurs avec M. Boll pour déplorer l'insuffisance du vocabulaire psychologique traditionnel.

« Dans le conflit entre la volonté et l'imagination, la force de l'imagination est en raison directe du carré de la volonté », et il proteste contre cette « loi du carré » dont il cherche en vain la démonstration mathématique. Il aurait raison de protester, mais il oublie de noter que Coué, aussitôt après cette phrase, a la prudence de noter, pour éviter tout malentendu, qu'il ne s'agit là nullement d'une loi mathématique, mais que les termes mathématiques employés par lui sont *simplement* « des images destinées à faire comprendre sa pensée ». Est-ce assez clair ?

M. Boll affirme ensuite que je recopie moi-même cette « ânerie »(*sic*) portée encore « au carré ». (Je pense pourtant bien que cette fois M. Boll emploie lui aussi ces mots « au carré » comme une image, ce qu'il ne permet pas à Coué, et je n'aurai par le front de lui demander de me démontrer mathématiquement que je commets « une ânerie au carré ». — Ah ! qu'en termes galants ces choses là sont mises ! —) Je recopierais cette ânerie au carré à la page 103 de mon livre, édition de 1921, où cependant j'écris textuellement :

Il (M. Coué) insiste bien sur le fait que les termes mathématiques employés par lui dans une formule sont seulement *des images destinées à faire comprendre sa pensée* et ne prétendent pas à la précision théorique à laquelle prétendaient la loi de Weber et la loi logarithmique de Fechner sur les sensations. A notre tour nous y insistons, afin de prévenir des objections trop faciles.

Il paraît que ce n'était pas encore assez insister. M. Boll semble croire, malgré tout, que j'admets cette « loi du carré » comme une loi mathématique (ce qu'en effet rien ne justifierait). Il semble croire aussi que j'accepte comme une loi et comme une formule absolue cette autre phrase de Coué : « Quand la volonté et l'imagination sont en lutte, c'est toujours l'imagination qui l'emporte. » Pourtant, je pense avoir été assez explicite lorsque, parlant de cette formule, je me suis exprimé ainsi :

Formule un peu simpliste, contestable au point de vue théorique, mais sous laquelle se dissimule, dans la pratique, une vision très aiguë de la réalité. Quand on pense : *Je voudrais bien mais je ne peux pas*, — enseigne Coué, — non seulement on continue de ne pas pouvoir, mais plus on veut et moins on peut ; il faut alors cesser de vouloir et apprendre à penser. Il y a là, en tous cas, l'observation d'un fait important, — très familier par exemple aux nerveux affligés de trac, de bégaiement, de timidité, etc., — et qui mérite de retenir l'attention (1).

On est donc en droit de s'étonner de la manière dont mon savant contradicteur pratique la critique. Mais on peut s'étonner plus encore de la manière dont il nie purement et simplement certains faits acquis depuis longtemps. Ainsi M. Boll remet en question jusqu'à l'expérience

(1) *Qu'est-ce que la Suggestion* ? Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1924, p. 98.

du *pendule de Chevreul*, qui pourtant n'est pas une nouveauté. J'ai honte de rappeler ici combien de savants l'ont vérifiée à leur tour, depuis Chevreul ; j'ai honte de renvoyer M. Boll aux observations faites à cet égard, il y a bientôt quarante ans, par cet esprit prudent et perspicace qu'est Pierre Janet (1). Le négativisme de M. Boll va jusqu'à la candeur. Ne se demande-t-il pas si j'ai réussi moi-même cette expérience (p. 71) ? A la vérité, c'est une expérience des plus courantes, des plus faciles à répéter pour peu qu'on se place dans les conditions nécessaires. J'ai enregistré, si je compte bien, 2 ou 3 échecs pour mille. M. Boll conclura-t-il que 997 personnes sur mille sont mythomanes, ou que je le suis moi-même ? Quelques personnes ne réussissent pas cette expérience, seules, du premier coup, parce qu'elles se mettent dans l'attitude « volonté » et non dans l'attitude « suggestion », mais les mêmes personnes réalisent cette même expérience sans la moindre difficulté après quelques explications simples et avec l'aide de certains procédés élémentaires de suggestion. Après quoi elles la répètent seules autant qu'on voudra. Je rappellerai en outre que le pendule de Chevreul m'a permis d'instituer une autre expérience, faite en groupe (2), et où l'accroissement mesurable de l'angle d'oscillation, d'un sujet à l'autre, fait ressortir une *loi de l'exemple*, la même dans tous les groupes, et dont la rigueur suffirait à exclure toute hypothèse de simulation et de fantaisie individuelle.

Il faut féliciter M. Boll de son doute méthodique, de son souci de vérifier par lui-même, plutôt que de s'en remettre aux autorités, mais il faut regretter sa tendance à nier purement et simplement les expériences qu'il n'a pas faites ou qu'il n'a pas réussies. Avant de maltraiter Chevreul, M. Boll pourrait au moins se demander si ce n'est pas plutôt lui qui a mal fait l'expérience. Cela aussi serait acte de prudence scientifique. Qu'il me pardonne la comparaison, mais il se comporte dans l'occurrence comme un étudiant qui ne saurait pas se servir d'un microscope et en conclurait que Pasteur fut un halluciné. De même, M. Boll considère comme une « bourde » (*sic*, p. 75) certaine action vasomotrice de la suggestion, et ne daigne pas même faire attention aux expériences du D[r] Bonjour, et de bien d'autres, sur ce point. Il est vrai qu'une action physiologique tangible de la suggestion réfute trop brutalement l'hypothèse de la mythomanie et dérange résolument le système intéressant, mais si unilatéral, de M. Boll. Ce fut toujours le péché mignon des théoriciens, de nier au nom de leur système les faits qui ne cadraient pas avec lui ; aussi accorderons-nous sans peine à M. Boll le droit de plaider ici les circonstances atténuantes.

Il serait facile, mais fastidieux, de poursuivre.

(1) *L'Automatisme psychologique*, Alcan, Paris, 1889.
(2) *Psychologie de la Suggestion*, p. 103.

J'ai dit que l'article de M. Boll m'avait quelque peu attristé. J'avoue en effet que le manque de courtoisie m'en a été pénible, parce que j'y ai vu un symptôme inquiétant de l'époque. Je ne m'en prends pas du tout ici à M. Boll personnellement, mais à cette ambiance de « muflerie » qui, depuis la guerre, envahit peu à peu tous les domaines : les affaires, la politique, les arts. On pouvait croire encore que dans le domaine scientifique s'étaient maintenues des habitudes de discussion honnête, modeste et courtoise. Faudra-t-il déchanter ? La discussion scientifique sera-t-elle dominée à l'avenir par les mêmes mobiles qu'une affiche électorale ? C'est inquiétant, c'est très inquiétant, car s'il en était ainsi, la science y laisserait sa peau, tout simplement ; et le nouveau moyen âge, qui nous assiège de toutes parts, aurait englouti plus vite qu'on ne le pense notre pauvre civilisation qui agonise sous l'œil des Barbares.

Et pourtant, à y réfléchir un peu, l'article de M. Boll n'aura pas été inutile. Ses critiques violentes, acerbes et injustes ont le mérite de faire contre-poids à certains enthousiasmes aveugles et superstitieux, qui sont suscités aujourd'hui par la psychothérapie, et contre lesquels je lutte pour ma part de mon mieux, tout en constatant mon impuissance. Je crois en effet que les plus dangereux ennemis d'une idée sont ses propagandistes ignorants et fanatiques. Ces mysticismes de bas étage sont, eux aussi, des symptômes de notre décadence romaine. M. Boll, sans le vouloir, m'a certainement secondé dans la lutte que je poursuis contre eux, et je l'en remercie bien vivement.

CHARLES BAUDOUIN.

Genève, avril 1925.

§

En l'honneur de Chopin. — Une solennité aura lieu à Marseille, le 23 mai, en l'honneur de Frédéric Chopin. Le matin, inauguration d'une plaque de marbre sur la façade de l'Hôtel Beauvau, où Chopin résida deux mois en 1839. L'après-midi, matinée littéraire et musicale au théâtre du Gymnase. Ces fêtes auront lieu sous le patronage et avec le concours de l'Académie de Marseille (Emile Ripert, président), de la Société des Amis des Lettres, et de nos Associations polonaises.

ÉDOUARD GANCHE.

§

Sur l'origine du mot « rescapé ». — Votre correspondant C. P... commet une légère erreur en disant qu'on ne connaît pas *rescapé* en Wallonie. Le mot est picard-wallon aussi bien que picard ; le wallon propre a *rèchapé*. — *Rècapé, rescapé, rèchapé*, variantes dialectales de « réchappé », ont exactement le même sens que le mot français : « échappé contre toute attente ».

La prétention de M. Emile Godin d'avoir, en 1906, formé *rescapé* de *récapé* et *escapé* ferait sourire, si l'on ne se rendait compte qu'il a pu

être victime d'une illusion. Le mot existait certainement avant lui. Mais le phénomène est bien connu de la reconstitution d'un mot (ou d'une idée) dont les éléments, dissociés dans la mémoire et figés çà et là, viennent à se rassembler sous une forme qu'on croit originale et qui n'est qu'originaire.

Au reste, si convaincu qu'il fût de son invention, M. Emile Godin n'était pas en droit de jeter l'opprobre sur ses « sources » en présentant *récapé* et *escapé* comme des « altérations » du français. Ces deux mots sont normaux à côté du mot français. Et quant à la formation *r-escapé*, elle est également ancienne et purement française: cf. emplir, remplir ; écurer, récurer, etc. Il est naturel que cette formation se manifeste dans les patois comme dans la langue, puisque les patois ne sont que des variantes de la langue, — avec, toutefois, le bénéfice de l'antériorité.

Pour l'étymologie de échappé-*escapé*, il suffit de consulter le Dictionnaire général de Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, pour s'assurer qu'elle n'est pas germanique, qu'elle dépend de « chappe » et par conséquent du latin populaire *cappa*. — O. C.

Paturages, le 29.4.25.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous énoncer quelques considérations au sujet des mots « escapé » et « rescapé », dont s'occupe votre collaborateur C. P. dans le dernier numéro du *Mercure*.

Le mot « escapé » est d'origine boraine. Il appartient au patois du Borinage, depuis les temps anciens, et, comme le dit C. P., ce fut en 79, lors de la catastrophe de la cour de l'Agrappe, qu'il fut employé non seulement par tous nos journaux politiques, mais aussi par les publications littéraires. Le peintre Bourlard peignit *l'Escapée*.

Il tomba dans l'oubli journalistique jusqu'au coup de grisou de la Boule où son réemploi se justifia. Depuis lors, il revient au jour à chaque accident.

Lors de la grande catastrophe de Courrières, les journaux français firent usage des mots « récapé » et « rescapé ». Ce fut ce dernier qui fut généralement accueilli et conservé, et qui fut même, depuis, adopté par les journalistes et littérateurs belges. Et, depuis, ceux-ci, oublieux ou ignorants de leurs belles expressions de terroir, se servent plutôt de termes mis en vedette par leurs voisins. Peut-être pensent-ils donner plus de relief à leurs proses en employant un vocable qui n'est pas de chez eux.

Dans tous les cas, si la France possède le terme « rescapé », de son côté, la Belgique a celui « d'escapé », et il serait bon de voir les Belges employer les mots de chez eux.

Le véritable terme est donc « escapé » dont le verbe est « escaper ».

Le Wallon aime à supprimer des lettres et des syllabes ; il comprime ses mots, et il emploie plus souvent, dans son langage courant, le mot « scapé ».

On échappe à un danger, à une maladie, on s'échappe d'une situation désespérée... On « escape » ou on « scape ».

Voici, d'ailleurs, un exemple typique de cette compression verbale courante : « Faiseur » se dit « fezeu » ; plus tard on prononça « fzeu » et enfin, par une contraction suprême, on en fit « f'eu ».

Veuillez croire, etc.

D[r] VALENTIN VAN HASSEL.

§

A Hindenburg et à Ludendorff. — Sous ce titre, le poète allemand Richard Hennig publiait, en juillet 1924, dans *Deutschlands Erneuerung* un poème dont voici la traduction :

Jadis, les acclamations de la foule vous entouraient,
Vous représentiez l'idée glorieuse de la victoire de toute l'Allemagne : —
La faveur populaire, capricieuse comme une femme, vous a délaissés,
Lorsque par notre propre faute notre navire s'est échoué.
La cargaison dorée de nos rêves avait fait naufrage ;
Le temps, ce grand névrosé, vous a balayés ;
Les épaves ont été dévorées par le chacal français,
Et le bonheur ou l'espoir sont envolés ou enterrés.
— Vous, vous vivez toujours pour nous et attendez : l'un silencieux,
L'autre se courbant en grinçant des dents;
Et en montrant à tout moment son cœur ardent.
Tranquillisez-vous, les temps ne sont plus loin
Où notre peuple aura besoin de vous et vous appellera,
Et votre gloire s'élèvera à nouveau jusqu'au royaume des étoiles.

« Notre peuple aura besoin de vous et vous appellera »... Moins d'un an après la publication de ce morceau de littérature, Hindenburg était « appelé » à la présidence du Reich.

Reste Ludendorff...

§

Errata. — Dans l'article de M. Jules de Gaultier, *les Limites de l'intelligence et de la croyance*, paru dans notre dernier numéro, p. 591, l. 3, mettre un point après le mot « périls » et une majuscule à « thème ». — P. 597, l. 26, supprimer le mot « messianique ». — P. 608, l. 28, lire *Révélations*, au lieu de *Méditation*.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE JULES LAFORGUE. IV. *Lettres, I.* (1881-1882). Introduction et Notes de G. Jean-Aubry. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 18 fr. Il a été tiré : 49 ex. sur vergé d'Arches, numérotés

à la presse de 1 à 49, à 50 fr., et 250 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 299, à 30 fr.

PAGES CARACTÉRISTIQUES de Baltasar Gracian, précédées d'une Etude critique par André Rouveyre, Traduction originale et Notices par Victor Bouillier, avec un portrait en deux hors texte. Vol. in-8 écu, 15 francs. Il a été tiré 470 ex. sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 470, à 40 francs.

AVIS. — Nous croyons devoir rappeler une dernière fois à nos abonnés que notre tarif d'abonnement et de vente au numéro sera légèrement majoré à dater du 1er juin prochain, mais que, désirant les faire bénéficier d'un avantage, nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'expiration**, *pourront* **jusqu'au 31 mai** *être renouvelés* **au tarif actuel** *pour une période de 3, 6 ou 12 mois.* Ainsi, non seulement les abonnements expirant le 15 mai ou expirés antérieurement ont droit au renouvellement à l'ancien tarif jusqu'au 31 mai, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure au 1er juin peuvent être, jusqu'au 31 mai, renouvelés par anticipation pour une période partant de leur date d'expiration. Il va de soi qu'un abonnement *nouveau* souscrit avant le 31 mai pour ne commencer que le 1er juin sera compté au nouveau tarif.

Quelques-uns de nos abonnés ayant inexactement interprété notre annonce, nous croyons devoir spécifier qu'il n'est dû aucun supplément sur les abonnements en cours.

Le tarif applicable à partir du 1er juin aux abonnements nouveaux et aux abonnements non renouvelés au plus tard le 31 mai est le suivant :

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85 fr.
Six mois	38 »	Six mois	46 »
Trois mois	20 »	Trois mois	24 »
Un numéro	4 »	Un numéro	4 50

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

On s'abonne aux guichets du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, chez les libraires, dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux (Compte Paris 259-31), chèques et valeurs à vue, coupons de rente française nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Sur demande nous faisons présenter à domicile une quittance majorée d'un franc pour frais.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les meilleures dispositions dont notre marché avait fait montre au cours de la seconde quinzaine d'avril se poursuivent. Aucune hausse à peu près générale ne se dessine avec une animation significative, tant il est vrai que la progression à thésauriser perd de sa force, aussitôt que l'on cesse d'effrayer le capital. Les affaires d'arbitrage, traitées avec ampleur, n'ont cependant pas accaparé toute l'attention comme précédemment ; les valeurs françaises ont aussi largement participé aux échanges avec des plus-values intéressantes. Pourtant, les rentes françaises se sont tenues à l'écart et se contentent de marquer le pas.

Nos grandes banques sont fermes, on traite le Crédit Lyonnais à 1.498, la Banque de Paris à 1.300, le Comptoir d'Escompte à 929, la Société Générale à 765 ; les banques étrangères n'ont que peu varié. Les valeurs industrielles françaises sont demandées; citons entre tant d'autres le Thomson à 371, Kuhlmann à 428, Peugeot à 565, la part Nantaise d'Eclairage à 830, Magon deaux 1.215. Fermeté également des valeurs textiles, d'alimentation, de produits chimiques et de ciments. Dans ce dernier groupe, Poliet et Chausson s'enlève à 1.360.

Les valeurs industrielles étrangères sont simplement soutenues, ainsi que les pétrolifères et valeurs de caoutchouc. Reprise des charbonnages, voire même reprise assez importante : Courrières, 589 ; Lens, 368 ; Béthune, 3.375 ; Grand'Combe, 717.

Le Masque d'Or.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale tenue le 28 avril, sous la présidence de M. Paul Boyer, a approuvé les comptes de l'exercice 1924, qui se soldent par un bénéfice net de 35.629.553 fr. 58, et a décidé la répartition d'un dividende de 60 francs par action et de 16 fr. 2245 par part de fondateur. Après report à nouveau de 1.807.199 fr. 83, le compte des actionnaires s'élève à 15.086.273 fr. 87.

L'Assemblée générale a ratifié la nomination, comme membre du conseil, de M. Edgar Llewellyn, en remplacement de M. Krantz, décédé.

MM. Jules Rostand, Jameson, Simon et Sommier, administrateurs, et M. Gustave Robert, membre de la commission de contrôle, ont été réélus, et l'Assemblée générale a renouvelé le mandat de MM. Thirion et A. de Lavergne, commissaires des comptes.

CRÉDIT LYONNAIS

Assemblée générale du 28 avril 1925.

L'Assemblée générale des actionnaires du Crédit Lyonnais a eu lieu à Lyon, le 28 avril courant, sous la présidence de M. le baron Brincard.

Toutes les résolutions proposées par le Conseil ont été adoptées à l'unanimité.

Le dividende a été fixé à Frs. 80 par action.

MM. de Tregomain et Eugène Schneider, administrateurs sortants, ont été réélus.

MM. Th. Vautier, L. Forquenot de la Fortelle, P. de Gretry et Georges Tresca ont été nommés commissaires pour un an.

Société anonyme des hauts-fourneaux, forges et aciéries de Denain et d'Anzin

Capital : 60 millions de francs.
Registre du commerce : Paris 76.475
Siège social, 12, rue d'Athènes, à Paris.

Emprunt d'un montant nominal maximum de 70 millions de francs divisé en

Bons 6 1/2 0/0 décennaux de 500 francs nets de tous impôts présents et futurs

(*Lois des* 31 *juillet* 1920 *et* 24 *mars* 1921)

amortissables en 10 ans comptés à partir du 15 juillet 1925, soit au pair par tirages au sort semestriels, soit par rachat en Bourse, au-dessous du pair, compte tenu de la fraction courue du coupon et à concurrence de l'emploi total de chacune des dix annuités de 9.629.043 francs, remises en gage du service de l'emprunt.

Prix, payable lors de la demande, 450 francs par bon de 500 francs portant jouissance du 15 avril 1925.

Les demandes sont reçues au Comptoir National d'Escompte de Paris, au Crédit Lyonnais, à la Société Générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, à la Banque des Pays du Nord, à la Société Générale de crédit industriel et commercial, au Comptoir Central de Crédit, à la Banque L. Dupont et Cie, à la Banque Générale du Nord, ancienne Banque Verley-Decroix, au Crédit du Nord, à la Banque Piérard Mabille et Cie et à la Banque Scalbert.

La notice au Bulletin des Annonces Légales Obligatoires, à la charge des Sociétés financières, a été publiée le 27 avril 1925.

Les formalités prescrites par la loi du 31 *décembre* 1922 *ont été accomplies.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.